HENRY COSTON

LA CONJURATION DES ILLUMINÉS

PUBLICATIONS HENRY COSTON

La conjuration des Illuminés

DERNIERS OUVRAGES DE HENRY COSTON

Les Financiers qui mènent le monde (Diffusion : La Librairie Française).

Traduit en Espagnol :

Con Dinero se rueda el Mundo (Samaran Ediciones, Madrid).

La Haute Banque et les trusts (Diffusion : La Librairie Française).
Le retour des « 200 Familles » (Diffusion : La Librairie Française).
L'Europe des banquiers (Diffusion : La Librairie Française).

Traduit en espagnol :

La Europa de los Banqueros (Libreria Editorial Argos, Barcelone).

Dictionnaire des dynasties bourgeoises (Alain Moreau, éditeur).
Un Etat dans l'Etat : la Franc-Maçonnerie (La Librairie Française).
Les 200 Familles au pouvoir (Diffusion : La Librairie Française).

EN COLLABORATION AVEC GILBERTE COSTON

L'A.B.C. du journalisme (Clubinter-Presse).
Le Journalisme en 30 leçons (Lectures Françaises).

AVEC DIVERS COLLABORATEURS :

La France à l'encan (Lectures Françaises).
La République du Grand Orient (Lectures Françaises).
La Haute Finance et les révolutions (Lectures Françaises).

Traduit en italien :

L'alta finanza e le rivoluzioni (Edizioni di Ar, Padoue).

Les technocrates et la synarchie (La Librairie Française).
Partis, journaux et hommes politiques (Lectures Françaises).
Dictionnaire des pseudonymes, tomes I et II (Lectures Françaises).
Le Secret des Dieux (Lectures Françaises).

Traduit en espagnol :

El Secreto de los Dioses (Editorial Almena, Buenos Aires).

Onze ans de malheur (Lectures Françaises).
Dictionnaire de la politique française, tomes I, II et III (Publications Henry Coston).
Les causes cachées de la 2e Guerre mondiale (Lectures Françaises).
Les 200 Familles au pouvoir (Publications Henry Coston).

HENRY COSTON

LA CONJURATION DES ILLUMINÉS

PUBLICATIONS HENRY COSTON
B.P. 92-18, 75862 Paris Cedex 18

DIFFUSION : LA LIBRAIRIE FRANÇAISE
27, rue de l'Abbé-Grégoire - 75006 Paris

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR ALFA
NUMÉROTÉS DE 1 A 10
PLUS CINQ CENTS EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 11 A 510
RÉSERVÉS AUX SOUSCRIPTEURS
AINSI QUE QUELQUES EXEMPLAIRES
HORS COMMERCE H.C., LE TOUT
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Imprimé en France

Veuillez adresser toute communication concernant cet ouvrage à Henry Coston, B.P. 92-18, 75862 Paris Cedex 18

Avant-propos

L'*Ordre des Illuminés* de Bavière n'a duré, *officiellement*, que quelque dix ans.

Pourtant, de toutes les sociétés secrètes à tendance politique, aucune n'a eu, et n'a encore, de plus grande influence.

C'est ainsi que son organisation a inspiré *toutes* les associations occultes contemporaines et postérieures, notamment la *Carboneria* et le *Mouvement Synarchiste d'Empire*.

Cette influence est due au fait que l'Ordre s'inscrit dans la filiation de Fraternités qui l'avaient précédé, et dont ses dirigeants ont su réaliser une synthèse idéologique et structurale parfaitement adaptée à leurs objectifs.

Ces Fraternités, que je n'hésite pas à qualifier de *subversives*, sont : la *Fraternité de la Rose-Croix* et la *Franc-Maçonnerie*.

La qualification de subversive ne manquera pas de surprendre : je la justifierai.

Il ne saurait être question de passer en revue les nombreux travaux auxquels a donné lieu l'Ordre des Illuminés de Bavière, dont beaucoup, d'ailleurs, sont difficilement accessibles.

A la base de toute étude de cette organisation, on doit considérer les textes suivants :

– *Quelques / écrits originaux / De l'Ordre des Illuminés / qui ont été trouvés / Chez ZWACK / ancien conseiller du gouvernement / lors de la visite domiciliaire exécutée à Landshut / le 11 et 12 octobre 1786 / – / Imprimé par ordre suprême / DE SON ALTESSE ELECTORALE / – / Munich / Imprimé chez Antoine FRANZ / imprimeur de la Cour / et en vente dans les trois Librairies.*

Ce document et son *Suplément* étaient devenus fort rares. Il m'a été possible d'en retrouver un exemplaire : sa traduction fait l'objet de la présente édition, dans son intégrité.

– Abbé Augustin Barruel : « *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* », Londres, 1797, et Hambourg, P. Fauche, 1798-1799, rééd. Diffusion de la Pensée Française, 1973. C'est cette réédition groupant en deux volumes les quatre tomes originaux, qui me servira de référence. Elle comporte une Introduction par M. Christian Lagra-

ve, une bibliographie de l'œuvre de Barruel, un catalogue des sources et des études, un Index des ouvrages et des noms cités.

— René Le Forestier « *Les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande* », Paris, 1914. Thèse de doctorat, depuis lontemps épuisée, mais qui aurait été rééditée récemment en Suisse.

J'ai utilisé en outre :

— Jacques Bordiot : « *Une main cachée dirige ...* », La Librairie Française, 2e éd., 1976, p. 75 et suiv. ; et « *Le Pouvoir occulte fourrier du Communisme* », Editions de Chiré, 1976 (dans cet ouvrage, l'auteur démontre, documents à l'appui, que tous les mouvements révolutionnaires du XIXe siècle dérivent des Illuminés de Bavière ; et que, pour rédiger le « *Manifeste du Parti communiste* », en 1848, Karl Marx a été aidé par la « Ligue des Justes », avatar de l'Ordre des Illuminés, ainsi que le manuscrit d'un ouvrage en préparation : « *Les Sociétés secrètes et la Politique* », que l'auteur a bien voulu me communiquer.

DES ILLUMINÉS

Dans son livre : « *Gouvernements invisibles et Sociétés secrètes* », M. Serge Hutin écrit :

« *Qu'est-ce qu'un Illuminé ?*

« Par définition, un homme qui a été soumis à une illumination. De quelle sorte : la réception intérieure d'une lumière divine. On peut donc avancer cette définition générale simple : l'Illuminisme caractérise toutes voies spirituelles où l'homme est représenté doué de la possibilité concrète d'atteindre à un état où il obtiendrait un contact intérieur avec la lumière, avec le Divin. Il s'agit en effet d'une expérience, où la Lumière Divine irradie le sanctuaire intérieur qu'est l'âme humaine ; d'une expérience qui se présente comme le couronnement et le but de la formation que subit l'être humain pour devenir apte à la connaître (1). »

Cette acception, très générale, permet de considérer comme Illuminés aussi bien les Sages orientaux que les Mystiques chrétiens.

En ce qui concerne les sociétés secrètes initiatiques, le « *Littré* » définit :

ILLUMINÉ... Noms de certains hérétiques qui se prétendaient éclairés de Dieu d'une manière particulière. La secte des illuminés. « Se dit quelquefois des frères de la Rose-Croix. » Disciple des philosophes Saint-Martin et Swedenborg.

Pour le « *Nouveau Larousse Universel* » :

ILLUMINÉ... Qui se croit éclairé par Dieu de lumières spéciales visionnaire en matière de religion. Nom des membres de différentes sectes hérétiques, spécialement de la secte fondée en 1776 par Weishaupt, professeur de droit canonique à Ingolstadt, laquelle atteignit son apogée vers 1789.

Le classique « *Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie* » de *Bouillet* précise :

ILLUMINÉS. Ce mot a servi, à différentes époques, à désigner les membres de certaines sociétés secrètes, soit religieuses, soit politiques, dont les doctrines avaient toujours un caractère prononcé de mysticisme. Tels furent, au XVIe siècle, les disciples du théosophe Jacob

(1) Serge Hutin, *Gouvernements invisibles et Sociétés secrètes* (éd. « J'ai Lu », 1971) p. 166.

Boehm, et, au XVIIIe siècle, ceux de Martinez Pascalis, de Saint-Martin, de Swendendorg, etc. (...) — On connaît surtout, sous le nom d'*Ordre des Illuminés*, une société secrète fondée en 1776 par Adam Weishaupt, professeur de droit à Ingolstadt ; son but déclaré était de porter les hommes à s'assister mutuellement sans distinction de religion ; mais elle tomba bientôt dans le mysticisme en même temps qu'elle formait des projets ambitieux. Sa constitution tenait à la fois de celle des Jésuites et de celle des Francs-Maçons. Le gouvernement bavarois, redoutant le caractère politique que prenait cette société, en ordonna la dissolution en 1785 (...). Les Illuminés essayèrent de pénétrer en France au début de la Révolution, mais ils n'y firent qu'un très petit nombre de prosélytes.

Plus récent, le « *Dictionnaire d'Histoire Universelle* » de *Michel Mourre* rectifie :

ILLUMINÉS (*Ordre des*). Société secrète rationaliste fondée en 1776 à Ingolstad (Bavière) par Adam Weishaupt, professeur de droit à l'université de cette ville. Elle se donnait officiellement pour but d'éduquer les hommes selon les principes de la raison et de les pousser à s'entraider sans distinction de religion ; mais apparentée à la franc-maçonnerie elle visait en fait à la destruction du catholicisme. Peu nombreuse, elle compta des adhérents influents, notamment à la cour de Weimar. Elle fut dissoute en 1785 par le gouvernement bavarois.

On remarquera que :

— Le F.·. Emile *Littré* classe dans les Illuminés les frères de la Rose-Croix, les Martinistes et les disciples de Swedenborg, mais non les membres de l'Ordre des Illuminés de Bavière ;

— Le « *Nouveau Larousse Universel* » précise que la secte des Illuminés de Bavière « atteignit son apogée vers 1789 » ;

— Le « *Bouillet* » et le « *Michel Mourre* » fixent la dissolution de l'ordre à 1785, alors qu'elle ne fut prononcée qu'après la découverte des archives de Zwach, les 11 et 12 octobre 1786.

A noter aussi que l'abbé Barruel, qui consacre les deux derniers tomes de ses *Mémoires* aux Illuminés de Bavière, établit une distinction entre les Illuminés de la *Théosophie*, « plus spécialement les *Martinistes* », et les Illuminés de l'*Athéisme*, représentés par l'ordre de Weishaupt (2).

(2) Abbé Augustin Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* (Londres 1797, et Hambourg, P. Fauche, 1798-1799, réed. Diffusion de la Pensée Française, 1973, d'après l'édition de 1818 corrigée par l'auteur, enrichie d'une Introduction par Christian Lagrave, d'une bibliographie, d'un Index des ouvrages et des noms cités. C'est cette édition, regroupant en deux volumes les quatre tomes originaux, qui servira de référence).

Aumônier de la princesse de Conti après un noviciat chez les Jésuites, Barruel (1741-1820) émigra en septembre 1792. Ses *Mémoires* constituent une œuvre magistrale, malheureusement touffue et diffuse, encombrée de disgressions et de redites. Leur défaut le plus marquant, outre un évident parti pris, est « une certaine étroitesse d'esprit, un attachement trop grand à la lettre des choses, une incapacité regrettable à tirer une solide synthèse des documents qu'il a rassemblés et à découvrir le but ultime de cette révolution universelle qu'il voit agir » (Christian Lagrave).

Telle, cette œuvre a été utilisée par la quasi-totalité des historiens des Illuminés de Bavière, soit pour en adopter les conclusions, soit, le plus souvent, pour les contester.

On a même accusé son auteur de mauvaise foi. Cela tient surtout au fait que certaines des citations réunissent des extraits de plusieurs documents d'origines diverses ; qu'il y mêle parfois des commentaires personnels ou des paraphrases sans qu'on puisse distinguer les unes des autres ; enfin qu'il a adopté une traduction personnelle des documents, qui diffère de celle que nous donnons ci-après.

Cette distinction se retrouve dans le « *XIe Entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg* », de Joseph de Maistre :

« On donne ce nom d'Illuminés à ces hommes coupables qui osèrent de nos jours concevoir et même organiser en Allemagne, par la plus criminelle association, l'affreux projet d'éteindre en Europe le christianisme et la souveraineté. On donne ce même nom au disciple vertueux de Claude de Saint-Martin, qui ne professe pas seulement le christianisme, mais qui ne travaille qu'à s'élever aux sublimes hauteurs de cette loi divine... »(3).

Ici encore, la méfiance s'impose. Car la caution de Joseph de Maistre est fortement contestable.

Initié à la Franc-Maçonnerie en 1773, à la Loge *Les Trois Mortiers* de Chambéry (4), Orateur de la Loge *La Sincérité* de la même ville en 1778 (5), on le trouve par la suite Grand Profès de l'Ordre martinéziste des *Elus-Coëns,* puis *Eques a Floribus* (Chevalier aux Fleurs) des *Chevaliers Bienfaisants de la Cité Sainte,* d'inspiration à la fois rosicrucienne et martiniste (6).

Or, c'est ce même personnage qui se pose en défenseur de la théocratie spirituelle et temporelle du Saint-Siège dans son célèbre ouvrage « *Du Pape* » (1819), dont s'inspireront les ultramontains français contre les gallicans ; c'est aussi celui qui s'est fait le champion du traditionalisme politique contre les idées de la Révolution, notamment dans ses « *Considérations sur la Révolution française* » (Lausanne, 1796), et dans son ouvrage posthume « *Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* » (Paris, 1821), «où il règne un singulier mysticisme », comme le fait observer à juste titre le « *Le Bouillet* ».

Ce mysticisme est celui de l'Illuminé F∴ Claude de Saint-Martin, de la Loge *Les Amis Réunis* (7), admis, le 4 février 1784, dans la maçonnique *Société de l'Harmonie* (8), Rose-Croix de l'*Ordre des Elus-Coëns de l'Univers,* de Martinez de Pasqually, et fondateur du Martinisme ; c'est dire que le christianisme de Joseph de Maistre et d'une orthodoxie fort sujette à caution.

Comme l'écrit Bernard Faÿ :

« Il a beau faire et de toutes les façons se raccrocher à la foi de ses pères, en 1783 Joseph de Maistre est plus maçon qu'il n'est chrétien (...) il ignore la valeur du dogme et mentionne "l'orgueil théologique" comme le principal obstacle à la réunion des Eglises, mais il ajoute avec satisfaction que du reste les temps sont changés et que désormais personne ne s'intéresse plus à cela. Il juge donc possible une réconciliation progressive de toutes les sectes chrétiennes, si la franc-

(3) Cité par Pierre Mariel, *Les Sociétés secrètes mènent le monde* (A. Michel, 1973) p. 56.

(4) J.-A. Faucher et A. Ricker, *Histoire de la Franc-Maçonnerie en France* (Nouvelles Editions Latines, 1967) p. 123.

(5) *Ibid.* p. 143.

(6) Les 4 et 5 mai 1979, *l'Institut d'Etudes Maistriennes* avait organisé, à Chambéry, un Colloque sur *Joseph de Maistre : Illuminisme et Franc-Maçonnerie,* en hommage à Henry Corbin.

(7) « Nourri d'idées gnostiques, néo-platoniennes et cabbalistiques, Saint-Martin a joué un rôle important dans la réaction spiritualiste qui a préparé le romantisme en France » (Michel Mourre).

(8) Robert Amadou, *Trésor Martiniste* (Villain et Belhomme, 1969) p. 88 : « Le ... 4 février 1784, est admis dans la Société de l'Harmonie, selon que le registre en fait foi : "De Saint-Martin, ancien capitaine de cavalerie (*sic* pour ancien lieutenant au Foix-Infanterie), d'Amboise en Touraine, résidant 21, rue Cassette." Sur la liste des membres, Saint-Martin porte le numéro 27 ».

maçonnerie prend l'entreprise en main. "A quoi sert de posséder une religion divine, puisque nous avons déchiré la robe sans couture, et que les adorateurs du Christ, divisés par l'interprétation de la loi sainte, se sont portés à des excès qui feraient rougir l'Asie ? Le mahométanisme ne connaît que deux sectes, le christianisme en a trente (*) !". Il faut que la maçonnerie y porte remède (9). »

LES DEUX FRATERNITÉS SUBVERSIVES

A) – *LA ROSE-CROIX*

Il serait hors de propos d'étudier ici les origines plus ou moins légendaires de la Rose-Croix. Je me contenterai de signaler que les écrivains maçons Jean-André Faucher et Achille Ricker font remonter à Henri Cornelius Agrippa de Netesheim (1486-1535), chevalier de la Milice d'Or, médecin de Charles-Quint, la création de l'*Association de la Communauté des Mages,* dans les premiers jours du XVIe siècle. « Un manuscrit de Michel Maïer conservé à la bibliothèque de Leipzig affirme que cette communauté aurait donné naissance en Allemagne, vers 1570, aux Frères de la Rose-Croix d'Or (10). »

En fait, la Rose-Croix est l'aboutissement de deux groupes courants de pensée :

– Le courant *philosophique,* issu du néo-platonisme et de l'hermétisme alexandrin, auxquels s'adjoignaient la magie, la kabbale, l'astrologie et l'alchimie, par Hermès Trismégiste, Trithème et Cornélius Agrippa, trouva son expression finale dans Paracelse.

– Le courant *mystique* : « Une tradition parallèle au néo-platonisme et remontant à Pseudo-Denys va aboutir aux doctrines et aux expériences mystiques qui, de maître Eckhart, accusé d'hérésie, conduisent à Ruysbroek l'Admirable et à "l'*Imitation de Jésus-Christ*" attribué à Thomas a Kempis (11). »

La synthèse de ces deux courants devait être réalisée par Johann Arndt (1555-1621), ministre de la religion réformée, qui eut pour « partisan enthousiaste » et « fidèle disciple » Jean-Valentin Andrea, considéré comme le fondateur du Rosicrucisme moderne.

Jean-Valentin Andrea est né à Herrenberg (Wurtemberg) le 17 août 1586, dans une famille de pasteurs luthériens. Lui-même après des études cahotées, fut nommé diacre à Vaihingen (Wurtemberg) en 1614.

Cette même année paraissait à Cassel, sans nom d'auteur, chez l'éditeur Wessen, un ouvrage en allemand intitulé : « *Commune et générale Réformation de tout le vaste monde, suivi de la Fama Fraternitatis de l'Ordre louable de la Rose-Croix, adressée à tous les savants et chefs de l'Europe. Ainsi qu'une courte réponse faite par M. Haselmayer qui, pour cela, a été arrêté et emprisonné par les Jésuites et mis aux fers sur les galères. Présentement publié, imprimé et communiqué à tous les cœurs fidèles.* »

(*) Joseph de Maistre, *La Franc-Maçonnerie,* Paris, 1925, p. 100. (9).

(9) Bernard Faÿ, *La Franc-Maçonnerie et la Révolution intellectuelle du XVIIIe siècle* (nouv. éd. revue et corrigée, La Librairie Française, 1961) p. 193.

(10) J.-A. Faucher et A. Ricker, *op. cit.,* p. 53.

(11) Paul Arnold, *La Rose Croix et ses rapports avec la Franc-Maçonnerie* (G.-P. Maisonneuve et Larose, 1970) p. 25 et *passim.*

La première partie est la traduction littérale de l'Avis LXXVII des « *Nouvelles du Parnasse* » (Ragguagli di Parnasso) – publiées à Venise en 1612, un an avant la mort sous la bastonnade de leur auteur, le polémiste Trajano Boccalini. On n'en retiendra que le passage où l'empereur Justinien, ayant convoqué les Sept Sages de la Grèce ainsi que Caton et Sénèque pour trouver un remède aux maux dont souffre l'humanité, en reçoit l'avis d'établir « un plan de redistribution des richesses, la suppression de l'or et de l'argent, la lutte contre l'hypocrisie ; on envisage de bâtir la société sur le mérite, la vertu, la fidélité. Mais on est découragé par l'immensité de la tâche. Aussi Caton propose-t-il tout bonnement de demander à Dieu un autre déluge ou tel autre fléau qui exterminât d'un seul coup les méchants (12). »

Un programme analogue sera repris quelque trois cent cinquante ans plus tard par John Ruskin, à Oxford, d'après *La République* de Platon : « Systématique et exclusif, en bon idéologue Platon recommande de faire disparaître – au besoin par la force ! – toutes les structures politiques et sociales existant dans le monde pour que, sur un terrain entièrement déblayé, la classe dirigeante puisse édifier sa société nouvelle », la société idéale... (13).

« La deuxième partie est appelée *Fama Fraternitatis*, titre dont la traduction a donné lieu à diverses versions ésotériques.

« La *Fama* prétend établir l'existence d'un certain Christian Rosenkreutz (littéralement Rose-Croix), né en 1378, mort en 1484. Après un long voyage au Proche-Orient qui le fait initier aux secrets de la nature et de l'astrologie par les "Sages de Damcar", puis un séjour de deux ans à Fez, où les "Elémentaires" lui donnent la "révélation de l'unité universelle qui ramène l'homme à l'unisson avec Dieu, le ciel et la terre", le "Père Rosenkreutz" rentre en Europe, "afin de rapporter en Allemagne cette sagesse traditionnelle et fonder une société "qui aurait à satiété or et pierres précieuses et qui pourrait communiquer le secret aux monarques à des conditions raisonnables (*). »

« (...) Il fonde la "*Société et Fraternité*", dont il envoie les membres en mission dans le monde pour hâter la véritable Réformation générale par l'adhésion "à la Confession de Jésus-Christ telle qu'elle est pratiquée en Allemagne"... c'est-à-dire par l'adhésion à l'Église chrétienne, évangélique et luthérienne... »

« Nous savons quels changements se préparent, lit-on dans la *Fama*, et nous sommes prêts de tout cœur à les révéler aux savants initiés dans la connaissance de Dieu ; ceux-là reconnaîtront aisément que notre philosophie n'est pas nouvelle mais qu'elle est identique à celle qu'Adam avait reçue après la chute et que Moïse et Salomon ont pratiquée (**) (14). »

La troisième partie de l'ouvrage, la *Responsion d'Adam Haselmayer* à la « louable Fraternité des Théosophes de la Rose-Croix », inspirés de la « vérité théophrastique », la doctrine de Paracelse, qui a prophétisé la venue *l'Elie Artiste* des alchimistes, pour préparer l'avènement de la *quartae monarchiae*, le Quatrième Empire où régnera l'Esprit-Saint, indique :

(*) Paul Arnold, *La Rose Croix...*, p. 78.
(**) *Ibid.*, p. 84 (14).
(12) *Ibid.*, p. 75.
(13) Jacques Bordiot, *Une main cachée dirige...* (La Librairie Française, 2e éd., 1976) p. 87.
(14) Jacques Bordiot, *Les Sociétés secrètes et la Politique* (en préparation).

« Ces temps qui marqueront l'avènement de Dieu, verront le grand changement des choses : Dieu précipitera la chute du pape, ennemi du Christ, et celle de sa "chevalerie babylonienne", c'est-à-dire les prélats et les jésuites. Il condamnera les injustes et élèvera le petit troupeau des justes précédé par le Lion de Minuit, c'est-à-dire de Jésus triomphant, afin de "rendre vivant ce qui est mort" (suivant la formule chère à Jean Arndt et à ses maîtres) (15). »

En 1615, paraissait à Francfort, chez l'éditeur I. Bringeren, une *Confessio Fraternitatis* (Confession de la Fraternité), défense de la Fraternité de la Rose-Croix contre les accusations de subversion, d'hérésie et perversion, soulevées par la *Fama* et la *Responsion*.

Et en 1616, l'éditeur Zetzner de Strasbourg publiait les *Noces chymiques de Christian Rosencreutz : Anno 1459*, « long apologue allégorique, qui retrace le cheminement du héros vers l'illumination, par une recherche associant harmonieusement le mysticisme et la "pansophie" ou connaissance raisonnée de la création visible et occulte avec l'aide du Grand Œuvre alchimique (J. Bordiot). »

Ces trois ouvrages anonymes ont été attribués à Jean-Valentin Andreae, sans qu'il en ait nié la paternité. Mais il semble qu'ils furent l'œuvre collective de plusieurs "*commilitiones*" – frères d'armes –, mouvement Illuministe comptant de nombreux adeptes parmi les étudiants d'Allemagne, d'Autriche et de Hongrie. Andreae lui avait été affilié vers 1606 ; et il est possible que son rôle ait été de mettre au net et de rédiger les thèses de ces Illuminés, en butte à l'hostilité de l'Eglise luthérienne officielle parce que suspectés de weigelianisme.

Quoi qu'il en soit, la "doctrine" de la Rose-Croix fut violemment attaquée à la fois par les théologiens, les philosophes, les alchimistes et les médecins, qui se jugeaient visés. Du coup – "parce que tout le théâtre s'est rempli de toutes sortes de querelles sur les opinions, et afin que je ne me mette pas en péril", devait-il avouer plus tard –, Andreae publia, en 1617, un *Menippus*, dans lequel il confessait que la Fraternité de la Rose-Croix "n'était qu'un *ludibrium curiosorum* (une plaisanterie de curieux) où se sont trahis ceux qui, au lieu de la voie simple du Christ, ont prétendu chercher un chemin artificiel et inaccoutumé".

En 1619, et, cette fois, sous ses initiales I.V.A. (Johann Valentin Andreae), il publiait une "*Turris Babel*", puis une "*Mythologie chrétienne*", dans lesquelles il renouvelait l'aveu de mystification. Peine perdue : il se heurta à l'incrédulité générale, tant de ses adeptes que de ses adversaires, et les querelles ne firent que s'intensifier.

Or, en 1617-1618, il faisait paraître chez Zetzner une *Invitation de la Fraternité du Christ aux candidats à l'amour sacré*, qui tentait de constituer une nouvelle Fraternité opposée à la "plaisanterie" de la Rose-Croix. Puis, en 1619, il faisait paraître une "*Description de la république christianopolitaine*", dédiée à Jean Arndt "comme étant le meilleur de lui-même et afin de lui permettre de rendre ce qu'il avait emprunté au créateur de la "colonie de Jérusalem".

Mais, plus encore qu'à la « colonie de Jérusalem », c'est à « *La Cité du Soleil* » (*Civitas solis pœtica, idea reipublicae Philosophiae*) de Campanella (1568-1639) qu'Andreae a fait des emprunts (16).

« Dans cette cité parfaite Dieu est le grand métaphysicien élu

(15) Paul Arnold, *op. cit.*, p. 86.
(16) La *Cité du Soleil* n'a été publiée à Francfort qu'en 1623. Mais Andreae avait eu connaissance du manuscrit de Campanella entre 1613 et 1615 par son traducteur Tobias Adami.

par le peuple et gouvernant par le truchement de ses ministres, Force, Sagesse et Amour. L'égoïsme individuel cède à l'intérêt général **ce qui conduit à la suppression de la propriété privée et à l'instauration d'une sorte de communisme intégral (17). »**

L'organisation de la République Christianopolitaine fit l'objet d'une « *Main droite tendue à l'Amour chrétien* » (1620), aujourd'hui perdue. C'était « le plan d'une Société chrétienne que nous pensions opposer à l'indigne farce de la fictive Fraternité Rose-Croix... dans le but non de prescrire aux gens une règle, mais de fournir au lecteur sensé et avisé matière à réfléchir davantage à la chose chrétienne (Lettre d'Andreae du 27 juin 1642 à Coménius) (18). »

Mais déjà, en 1632, découragé et malade, Andreae avait écrit à son disciple Coménius qu'il était trop faible pour poursuivre le combat et « nettoyer les écuries d'Augias... Vous abandonnant ce qui reste de notre naufrage, nous vous le transmettons, assez heureux si notre entreprise n'a pas tout à fait échoué (19). »

Coménius (Jean Amos Komensky, dit) (1592-1670), évêque de la secte des Frères Moraves, avait conduit leur émigration à Leszno (Lissa) en Poméranie, après la défaite de leur insurrection contre l'Autriche, en 1620. Gagné à la Rose-Croix, il se rendit à Londres, où il fréquenta les Rosicruciens Francis Bacon et Robert Fludd ; puis il passa en Suède, où s'était fixé un autre Rosicrucien, le Hollandais Louis van Geer, qui le prit sous sa protection ; il termina son périple par la Hollande et la Pologne, et revint se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1670.

De son abondante production, on ne retiendra que son ouvrage : « *La Panorthosie* » (du grec *pas, pantos,* tout, universel, et *orthos,* droit, juste), publiée en 1644, synthèse des « *Colonies de Jérusalem* » de Johann Arndt, de la « *Civitas solis poetica* » de Thomas Campanella, de la « *République Christianopolitaine* » d'Andreae, et de l'« *Atlantis nova* », la « *Nouvelle Atlantique* » (1627, posthume) de Francis Bacon. De ces projets utopiques, Coménius tira un système cohérent, rationnel, pragmatique, pour une organisation œcuménique de la société.

De ce projet d'organisation œcuménique de la société, exposé en détail dans la « Panorthosie », découlent directement tous les plans de gouvernement mondial (19).

C'est ce qu'a confirmé l'*Unesco* (Organisation des Nations unies pour l'Education, la Science et la Culture), qui, à en croire le F∴ Pierre Mariel, « est presque entièrement composée de maçons de tous pays (20). » Elle a tenu à célébrer le tricentenaire de Coménius, « *Apôtre de la compréhension mondiale* », « premier propagateur dont s'est inspiré l'Unesco lors de sa fondation » par la publication, en 1957, d'un opuscule de M. Piaget, dans lequel on peut lire :

(17) Paul Arnold, *op. cit.*, p. 54.
(18) *Ibid.*, p. 64.
(19) D'après Pierre Mariel, *op. cit.* : La Panorthosie ne fut pas le manifeste du seul Coménius, mais « plutôt le manifeste de la Rose-Croix, car Coménius fut le porte-parole, le « rapporteur d'une commission de Sages dont les membres sont restés volontairement dans l'ombre » (p. 38).
(20) Pierre Mariel, *Les Francs-Maçons en France* (Marabout, 1972) p. 204.

« L'Unesco et le Bureau international d'éducation lui doivent le respect et la reconnaissance que mérite un grand ancêtre spirituel. »

Est-il meilleur aveu de la filiation Rosicrucienne de l'Unesco et de sa tendance mondialiste ?

La *Panorthosie* divise la société œcuménique en trois classes : les *lettrés,* les *prêtres,* les *hommes politiques* ; le reste de la population est considéré comme les « travailleurs » de Platon, à la manière des « intouchables » de l'Inde.

Seules les trois classes recevront en commun une formation à base d'éducation, de religion et de politique. Si bien que, écrit Coménius :

« Lorsque les conditions auront été améliorées, au point que tout nous sera vraiment commun : la philosophie, la religion et la politique, les lettrés auront l'occasion de rassembler et de classer les vérités et de les inculquer à l'esprit humain ; les prêtres pourront entraîner les âmes vers Dieu ; les hommes politiques pourront faire régner partout la paix et la tranquillité ; il déploieront, pour ainsi dire, une sainte ardeur dans leurs efforts pour contribuer, chacun à sa place, le mieux qu'il pourra, à l'avancement du bien-être du genre humain (21). »

Ainsi, les *lettrés,* doctrinaires des vérités, les imposeront aux *prêtres,* devenus simples propagateurs de syncrétisme officiel, et aux *hommes politiques,* chargés de les appliquer.

Et pour éviter tout risque de « déviationnisme », on mettra en place « dans chaque école, dans chaque Eglise, dans chaque Etat, des gardiens des normes et des lois ; afin que, « pour le monde "entier, tous soient maintenus dans les limites du salut". » Ce qui implique, pour chacune des classes constitutives, qu'« on instituera par conséquent un corps de dirigeants (P. Virion). »

Comme Platon, Coménius attribue une grande importance à l'éducation des jeunes — il avait d'ailleurs dirigé des écoles et écrit plusieurs ouvrages didactiques.

« Avant Emerson, écrit M. Pierre Mariel, Coménius savait que l'enfant est le père de l'Homme adulte. Une Société se modifie, s'améliore par l'éducation qu'elle donne à l'enfance. Voici les préceptes édictés par la Rose-Croix tchèque, préceptes qu'ont par la suite repris et actualisés Pestalozzi, Mme Montessori et... l'Université issue de mai 1968.

1° Envoie les enfants aux leçons publiques le moins d'heures possible, afin de leur laisser le temps de faire des études personnelles.
2° Surcharge la mémoire le moins possible. Ne fais apprendre par cœur que ce qui est bien compris.
3° Règle la progesssion de l'enseignement selon l'âge et les progrès scolaires. Individualise tes leçons.
4° Apprends à écrire en écrivant, à parler en parlant, à raisonner en raisonnant. D'où la règle d'or :

« Pour tout ce qui sera offert à l'intelligence, à la mémoire, à

(21) Pierre Virion, *Bientôt un Gouvernement mondial ?*, 5e éd. , (Editions Saint-Michel, Saint-Céneré, s. d. (1967), p. 8 et *passim.*

la main que les élèves le cherchent eux-mêmes, le découvrent, le discutent, le fassent, le répètent ; le maître se bornera à guider (22). »

Il y aurait bien des réserves à faire sur ces principes d'éducation, notamment sur le mépris pour la mémoire, fondement de toute instruction, dont l'objet essentiel est le développement progressif de l'intelligence par la confrontation et l'interprétation individuelle des éléments acquis. D'où la maxime de nos bons magisters : « Ce que vous apprenez aujourd'hui, vous le comprendrez plus tard. »

Quand au « laxisme » dans la discipline scolaire, il a produit de pseudo-penseurs, incapables d'exprimer des idées claires en français correct – pour ne rien dire de leur orthographe ! – Et des « conseils de classe » dans lesquels des révolutionnaires en culotte courte veulent « chambarder » les programmes scolaires à leur gré !

« Dans le domaine politique, poursuit M. Pierre Mariel, Coménius nous émerveille plus encore. Il prôna un gouvernement œcuménique, que les Synarques du XXe siècle ont repris... en omettant de le citer (...)

« ... il proposa :

A) Un plan de réforme universelle élaboré par les peuples chrétiens.

B) Un exposé des maux sociaux et de leurs remèdes.

C) Révision par libre examen des principes de la Philosophie et de la Religion.

D) Création d'institutions permanentes internationales, dont un Concile (Parlement) mondial.

E) Recrutement d'une élite nouvelle. D'où l'idée-force de Supérieurs Inconnus, idée qui sera reprise par la franc-maçonnerie écossaise – principalement par le Régime Ecossais Rectifié (R.E.R.). »

Mais, demande Coménius :

« Ne faudrait-il donc pas instituer trois tribunaux arbitraux auxquels seraient soumis tous les différends qui pourraient surgir entre les lettrés, les prêtres et les princes ? Leurs soins vigilants ne pourraient-ils, dans chacun des trois états, empêcher des discordes et des brouilles de naître ? La paix et la tranquillité seraient maintenues...

« Il sera utile d'adopter des appellations différentes pour ces tribunaux : le tribunal des lettrés s'appellerait le Conseil de la Lumière, le tribunal ecclésiastique, le Consistoire, et le tribunal politique, la Cour de Justice. »

Terminologie caractéristique, qui a fait fortune de nos jours : elle prouve, à elle seule, l'imprégnation Rosicrucienne de nos gouvernants, transmise, on le verra, par la Franc-Maçonnerie.

Puis, écrit Jacques Bordiot, à qui j'emprunte les pages qui suivent, Coménius explicite les attributions de chacun de ces tribunaux.

1° *En ce qui concerne l'éducation :*

« Le Conseil de la Lumière veillera à ce qu'il ne soit nécessaire nulle part au monde, d'instruire quelqu'un et moins encore à ce qu'il se trouve quelqu'un qui ignore quelque chose d'indispensable, et à ce que tous les hommes soient instruits de Dieu. Ce qui veut dire que le Conseil, en créant des occasions favorables, permettra à tous les hommes du monde entier de tourner les yeux vers cette lumière, dans laquelle tous verront, par eux-mêmes, la vérité et à laquelle plus jamais aucune chimère ne pourra se mêler. »

(22) Pierre Mariel, *Les Sociétés secrètes mènent le Monde*, p. 37.

Coménius prend bien soin de préciser que les membres du Conseil de la Lumière devront être « illuminés comme de véritables étoiles », et qu'ils seront chargés de contrôler tout ce qui concerne la culture : imprimerie, librairie, enseignement, ses méthodes et ses programmes. **Au vrai, le prélat morave institue le principe de notre moderne « culture de masse », diffusée par les « mass media » dans le sens voulu par le « dirigisme » des gouvernants officiels ou occultes.**

2° *En ce qui concerne la religion :*

« Les membres du Consistoire (mondial) auront pour tâche de s'assurer que le contact des âmes avec Dieu se fait sans empêchement à quelque degré, dans quelque état et dans quelque cas que ce soit, – autrement dit de veiller au règne du Christ dans l'Eglise, à la continuation et à la perpétuation de la communion des Saints dans le monde entier, universellement, sans empêchement (en subordonnant tous les membres de l'église à une seule tête : le Christ). Ce corps pourrait s'appeler aussi LE CONSEIL GÉNÉRAL, LE SYNEDRION DU MONDE, LES VIGILES DE SION, etc. »

Si l'on se rappelle qu'il est assigné aux « lettrés » de « rassembler et de classer les vérités et de les inculquer à l'esprit humain ; si l'on y ajoute que l'« Eglise générale » intègre toutes les Confessions, entre lesquelles il ne doit subsister aucune « différence d'opinion », par l'intermédiaire des « Consistoires nationaux », il apparaît que l'intention de Coménius est l'institution d'une Eglise syncrétique, dans laquelle « tous verront, par eux-mêmes, la Vérité ».

L'Eglise catholique ne pouvait que s'élever contre pareille proposition, fondamentalement opposée à ses dogmes, puisque substituant à la révélation, le concensus, après « libre examen », du Conseil de la Lumière. Aussi Coménius, évêque vaudois dont la doctrine a été condamnée par Rome, s'acharnera-t-il à exiger la destruction de celle qu'il appelle la « Superbe de l'Antéchrist » ou l'« Idolâtrie », et la suppression de son représentant, le Pape, qu'il surnomme l'« Idole ». Il précise son intention dans un ouvrage : *Lux in Tenebris*, publié en 1657, où il est écrit :

«Le Pape est le grand Antéchrist de la Babylone universelle.

«La Bête à tout faire de la courtisane, c'est l'Empire Romain (le Saint Empire Romain Germanique) et spécialement la Maison d'Autriche.

« Dieu ne tolérera plus longtemps ces choses ; bien mieux, il détruita enfin le monde des impies dans un déluge de sang.

« A la fin de la guerre, la Papauté et la Maison d'Autriche seront détruites.

« Cette destruction sera le fait des Nations fatiguées de leur despotisme, accourant des quatre coins du monde, en premier lieu les peuples du Nord et de l'Orient.

....

« Pour leur récompense, ils répandront la lumière de l'Evangile.

....

« L'univers tout entier sera réformé à la fin des siècles. Les lois et la forme de cette réforme seront promulguées, à savoir : destruction de l'Idole et de l'Idolâtrie et partour rétablissement du culte le plus pur de la divinité ».

Dans un autre passage, on peut lire :

« Tribunal ecclésiastique, le Consistoire mondial... veillera à ce

que Jérusalem soit désormais en sûreté (Zach. XIV), qu'il y ait partout des symboles saints de façon que chacun trouve matière à méditation. »

En fait, le chapitre XIV de Zacharie, « l'une des descriptions apocalyptiques les plus développées du jugement de Dieu dans l'Ancien Testament » (Bible de Maredsous), a une portée très étendue. Il prophétise le triomphe final de Jahweh :

(En ce jour-là) « le Seigneur règnera sur la terre entière... Tout le pays sera aplani... Jérusalem dominera, dressée à la place qu'elle occupe... On s'y installera. Plus d'interdit : Jérusalem sera vraiment en sécurité désormais (...)

« Les survivants d'entre les nations qui ont attaqué Jérusalem monteront chaque année ; ils se prosterneront devant le Roi, le Seigneur des armées, et célèbreront la fête des Cabanes (*)... »

La référence de Coménius à ces versets du dernier chapitre du *Livre de Zacharie* montre qu'il attribue au Consistoire mondial une autorité exclusive, universelle, avec juridiction sur le monde entier.

Il ne saurait donc accepter aucune « déviation » de doctrine à la dogmatique syncrétiste arrêtée par le Conseil de la Lumière, tant pour la Religion que pour la Philosophie.

3º En ce qui concerne la politique :

« Ce Tribunal (Le Tribunal de la Paix) aura pour mission de veiller à la sagesse humaine, qui consiste à se maîtriser soi-même à tous les degrés, dans tous les états et tous les cas, afin de maintenir sans altération à tous les points de vue la société humaine et son système de relations, autrement dit d'être à la tête de la diffusion de la justice et de la paix entre les peuples du monde entier. Ce corps pourra s'appeler aussi LE DIRECTOIRE DES PUISSANCES DU MONDE, LE SÉNAT DU MONDE OU L'ARÉOPAGE DU MONDE ».

Qui ne voit là l'idéologie dont se sont inspirées :

– Les *Conférences de La Haye* (1899 et 1907) ; prévues pour obtenir une limitation internationale des armements et l'arbitrage obligatoire dans les conflits entre Etats, elle ne parvint qu'à la constitution d'une *Cour permanente d'arbitrage* facultative et sans moyens coercitifs.

– La *Société des Nations (S.D.N.)*, constituée sous l'influence du « colonel » Edward Mandel House, membre de l'Ordre Illuministe des *« Masters of Wisdom »* (Maîtres de Sagesse), fondateur du mondialiste *Council on Foreign Relations* américain.

– L'*Organisation des Nations Unies (O.N.U.)*, dont la Charte a été rédigée par Léo Paslovski (C.F.R.) et soutenue par le T.·. Ill.·. F.·. président Franklin D. Roosevelt (C.F.R.). Le F.·. Pierre Mariel n'hésite pas à déclarer : « De nos jours... l'O.N.U. (comme l'Unesco) est presque entièrement composée de maçons de tous pays (ce que savait pertinemment le Pape Paul VI quand il vint y prendre la parole lors d'une mémorable séance » (23), le 4 octobre 1965.

On notera que l'Unesco (Organisation pour l'Education, la Science et la Culture), organe « subsidiaire » de l'O.N.U., « se donne pour tâche d'éliminer l'ignorance et l'incompréhension entre les peuples, qui sont une cause d'antagonisme et de tension, de promouvoir l'éducation populaire et de diffuser la culture. L'ambition des premières années était de mettre fin au cloisonnement intellectuel du monde en

(*) *La fête des Cabanes.* Il semble qu'elle ait eu une portée missionnaire et universaliste. (*Bible* de Maredsous).

(23) Pierre Mariel, *Les Francs-Maçons en France*, p. 204.

cherchant un dénominateur commun aux différentes cultures (...)

« Après avoir aspiré à devenir le «Vatican de la pensée rationaliste », l'Unesco s'est tournée vers des tâches plus concrètes et plus fécondes (...) Les activités opérationnelles destinées à développer l'instruction dans les pays du Tiers Monde et menées dans un cadre régional tendent désormais à l'emporter sur l'action culturelle proprement dite » (24).

N'est-ce point là une ébauche de Conseil de la Lumière de Coménius ?

4º *En ce qui concerne les « Supérieurs Inconnus » :*

Il est un point fondamental sur lequel Coménius ne fournit aucune donnée : s'il remet l'autorité suprême au Conseil de la Lumière, il se garde bien d'en expliciter le mode de recrutement. Les « initiés » supérieurs qui le composent, qui sont-ils ? d'où sortent-ils ? quelle est leur formation ? qui a procédé à leur choix ?

Questions d'une importance capitale, car on n'a pas été sans le remarquer : *pour Coménius, les « hommes politiques », qui disposent du POUVOIR, doivent s'incliner devant les décisions des « lettrés », détenteurs de l'AUTORITÉ.*

Il n'existe qu'une seule réponse : de même que, dans *La République*, la classe des « philosophes-gouverneurs » devait se composer, à l'origine, de Platon et de ses disciples ayant accédé à son enseignement acroamatique (partie la plus secrète transmise oralement, à l'exclusion de tout écrit), de même le Conseil de la Lumière devait être choisi parmi les « Sages » de la Rose-Croix, les « Maîtres Inconnus », « Invisibles » ou « Supérieurs Inconnus », dont parlent notamment l'abbé Barruel, MM. Serge Hutin et Jean Saunier à propos de la Franc-Maçonnerie (25). Quant à la succession, elle s'effectuait par cooptation.

Ainsi, dans le système mondialiste de la *Panorthosie, les gouvernants ne sont pas libres de leur politique, imposée par des théoriciens dogmatiques* **irresponsables**, *ce qui est la caractéristique de la SYNARCHIE.*

Telle est bien la tendance actuelle de nos démocraties, où le pouvoir est soumis aux options de technocrates irresponsables.

Autrement dit : *Démocratie = Synarchie*

B) – *LA FRANC-MAÇONNERIE*

En dépit de ses statuts, et contrairement à ce qu'affirment publiquement ses adeptes, *la Franc-Maçonnerie s'est toujours mêlée de politique* **subversive**.

Cela, non seulement dans les pays latins et germaniques, comme on le croit trop souvent, mais aussi et *surtout dans les pays anglosaxons.*

Ainsi, et sans remonter plus haut que la Réforme, lorsqu'après son divorce et son remariage avec Anne Boleyn, Henri VIII d'Angleterre promulgua l'*Acte de Suprématie* de 1534, qui consommait le

(24) Pierre Gerbet, *Les Organisations internationales*, (P.U.F. , coll. « Que Sais-je ? », 1972) p. 93-94.

(25) C'est l'abbé Barruel qui a lancé le terme d' « arrière-loge » pour désigner les chefs occultes de la Maçonnerie.

Serge Hutin, *Gouvernements invisibles et Sociétés secrètes*, ch. I et *Les Sociétés secrètes* (P.U.F. , coll. « Que Sais-je ? », 1973) p. 60.

Jean Saunier, *Les Francs-Maçons* (Grasset, 1972) p. 229 et suiv.

schisme entre l'Eglise anglicane et le Saint-Siège, les Francs-Maçons d'Ecosse s'opposèrent à cette décision. Dès lors, Henri VIII se mit à persécuter les catholiques. Mais, d'après les historiens maçons Jean-André Faucher et Achille Ricker :

« Une tradition certaine, appuyée sur quelques manuscrits qui sont parvenus jusqu'à nous, écrit Maurice Colinon (*), nous permet d'affirmer que les Loges furent, durant cette période, le refuge de nombreux catholiques et l'un des centres de résistance contre la calvinisation prêchée par John Knox (26). »

Et aussi :

« En 1648, Cromwell s'empare du pouvoir et fait décapiter Charles Ier. La reine Henriette de France, fille de Henri IV, se réfugie à Saint-Germain, avec ses deux enfants, suivie de nombreux gentilshommes écossais. Les catholiques qui appartiennent à des Loges maçonniques participent activement aux complots contre Cromwell ; en Angleterre, en Ecosse, en France, les stuardistes camouflent leurs activités derrière le secret des Loges (27). »

Ou encore :

« En Angleterre, la Maçonnerie se trouve de plus en plus engagée dans les luttes politiques. En 1659, le général Monck, chef de l'armée écossaise, est admis comme Maçon Accepté dans la Grande Loge Opérative d'Edimbourg et il est fait chevalier de Saint-André. A la même époque, nous voyons se créer en Angleterre et en Ecosse, au sein de la Maçonnerie Opérative, une fraction secrète, l'ordre des Maîtres écossais de Saint-André qui regroupe exclusivent les stuardistes Maçons Acceptés.

« Le complot réussit puisque le général Monck, en 1660, rétablit Charles II sur le trône. Les stuardistes de Saint-Germain regagnent Londres (28). »

En 1717, « les quatre Loges de Londres s'érigent en Grande Loge et abandonnent la Maçonnerie opérative pour lui substituer définitivement la Maçonnerie spéculative (29). »

En 1724, on trouve à Paris le mystérieux chevalier écossais André Michel de Ramsay, ancien secrétaire de Fénelon auquel il a peut-être inspiré les fameuses *Tables de Chaulnes*, animateur, avec le marquis d'Argenson, du *Club de l'Entresol*, que le Régent, inquiet de ses activités politiques, fit dissoudre en 1726.

D'ailleurs, on peut affirmer que c'est la Maçonnerie qui a « fabriqué » de toutes pièces l'Indépendance des Etats-Unis. Il y aurait beaucoup à dire, en effet, sur le rôle du F.·. Benjamin Franklin, son réseau de journaux animés par sa *Gazette de Pennsylvanie*, son *Almanach du bonhomme Richard*, etc. C'est à son ami intime, le chirurgien Joseph Warren, Maître de la *Loge Saint-André* et animateur du club radical *North End Caucus*, qu'est due l'historique *Tea Party* (Partie de thé) qui déclencha la révolte américaine contre l'Angleterre.

Bernard Faÿ relate avec humour cet épisode :

« Or le jeudi 16 décembre 1773 la Loge de Saint-André se réunit à la Taverne du Dragon Vert ; mais elle ne put pas tenir séance, son ordre du jour le constate. Pendant qu'elle était occupée à ne pas tenir séance et que le club politique y était aussi réuni, un groupe d'Indiens rouges et bariolés que l'on n'avait pas vus entrer dans le Taverne, en

(*) Maurice Colinon, *L'Eglise en face de la Franc-Maçonnerie.*
(26) J.-A. Faucher et A. Ricker, *op. cit.*, p. 54.
(27) *Ibid.*, p. 66.
(28) *Ibid.*, p. 67.
(29) *Ibid.*, p. 75.

sortit tumultueusement, se précipita sur les quais. Ils prirent des chaloupes et envahirent les trois navires anglais, où en quelques instants ils organisèrent un pillage systématique et complet. Ils jetèrent les trois cent quarante-deux caisses de thé à la mer, sans que les équipages aient pu s'y opposer et sans que les forces anglaises aient eu le temps d'intervenir. Puis ils reprirent leurs chaloupes, regagnèrent les quais et on les vit rentrer à la Taverne. Ce devaient être des Indiens magiques car jamais on ne les en vit sortir, en sorte que jamais la police anglaise ne put ni les appréhender ni les punir. On vit seulement sortir de la Taverne les membres de la Loge de Saint-André qui s'étaient réunis pour ne pas tenir séance, comme l'indique leur procès-verbal (30). »

Il y aurait lieu de parler aussi de l'influence des idées maçonniques sur les grands événements contemporains : la Révolution française, la Révolution de 1848, la « décolonisation », l'unification de l'Italie et de l'Allemagne, la déclaration de guerre de 1914 et celle de 1939 (31).

Pour ce qui concerne la situation politique de la Franc-Maçonnerie en France, où, d'après le T.·. Ill.·. F.·. Jean-Pierre Prouteau, ex-Grand Maître du Grand-Orient, « elle occupe la première place en Europe avec 45 000 membres (32). », M. Alec Mellor écrit :

« Il est théoriquement interdit de se livrer, en loge, à des discussions politiques ou religieuses. Le Règlement du Grand Orient contient même un article 10 précisant que les ateliers doivent « s'interdire toute intervention maç.·. dans les luttes des partis politiques », mais l'on peut dire que déjà au dernier quart du XIXe siècle, loin d'être bannies, ces questions faisaient l'essentiel des travaux. Longtemps, le Suprême Conseil du Rite écossais s'efforça de retenir ses Loges bleues dans cette voie, et sans doute ses efforts ne furent-ils pas entièrement perdus, mais il suffit de jeter un regard sur les ordres du jour pour constater que les Loges furent un véritable laboratoire politique (33). »

Si bien qu'au G.·. O.·. D.·. F.·., c'est la bagarre, le stylo entre les dents, entre les trois ex-Grands Maîtres, les FF.·. Jacques Mitterrand, un socialiste franchement communisant, Fred Zeller, ancien secrétaire de Trotzky, et Jean-Pierre Prouteau, gagné au giscardisme électoral ; ce, sous l'œil inquiet du Grand Maître en fonctions, l' « apolitique » docteur israélite Serge Behar.

Rue Cadet, *il pleut sur le Temple !*

Lisez plutôt :

« Il faut mettre les choses au point. La maçonnerie française n'a jamais été apolitique. Interdire l'entrée du temple aux arrivistes est une chose ; s'intéresser aux problèmes qui conditionnent le destin national est une autre chose. Ceux qui font, au Grand Orient, profession d'apolitisme, trahissant ainsi un passé qu'aucun historien ne consteste, dissimulent bien souvent des ambitions peu avouables et sont rarement les derniers dans la chasse aux honneurs, aux dévorations et aux prébendes ».

Propos d'anti-maçon attardé, du genre, Léon de Poncins ou Bernard Faÿ, pensera-t-on.

(30) Bernard Faÿ, *op. cit.*, p. 166.
(31) Cf. : *Les causes cachées de la Deuxième Guerre Mondiale, Lectures Françaises*, no spécial, mai 1975.
(32) « Message » du F.·. Prouteau, lors de son voyage « fraternel » en Amérique latine, en 1974. Cf. *Lectures Françaises* de janvier 1977.
(33) Alec Mellor, *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix* (Mame, 1963) p. 385.

Pas du tout ! Il s'agit du T.·. Ill.·. F.·. Fred Zeller lui-même, dans ses mémoires : « *Trois Points c'est tout* » (34), qui ont fait quelque bruit chez les « Fils de la Veuve ». Car il est fifficile de rétorquer à un ex-Grand Maître, qu'il ne sait pas de quoi il parle.

Or, on remarquera qu'en affirmant nettement : « *La maçonnerie française n'a jamais été apolitique* », il englobe toutes les Obédiences sans exception, même celles qui se targuent d'un apolitisme total, comme la Grande Loge de France, de la rue Puteaux. C'est ce que confirme mon ami Jacques Ploncard d'Assac :

« Interrogé par le *Journal du Parlement*, dont on connaît les liens avec la Franc-Maçonnerie, le Grand-Maître Dupuy (*) faisait de curieux aveux :

« C'est, déclarait-il, le rôle du Vénérable Maître dans chaque loge et le rôle du Grand-Maître à l'échelon du pays de veiller à ce qu'aucune propagande politique ne se développe parmi les francs-maçons. » Alors l'enquêteur du *Journal du Parlement* objecte :

« Tant de neutralité ne conduit-elle pas à une espèce d'indifférence ? »

« Réponse : « La neutralité politique des organisations maçonniques ne signifie pas du tout leur indifférence ! Soyez-en sûr ! »

« Ce qui n'a pas d'autre signification que celle-ci : la franc-maçonnerie fait sa politique elle-même et non pas à travers les partis, et cela à partir "d'une ascèse personnelle effectuée dans le cadre collectif de la Loge ", ce qui "conduit à la libération de l'initié par l'acquisition de la connaissance. Et la conquête commence grâce à ce que nous appelons 'le travail' "(**). Autrement dit le lavage de cerveau (35). »

On a donc le droit de sourire à lire dans *Historia* (Hors Série n° 30, 2e trimestre 1973) la réponse du même F.·. Richard Dupuy à un enquêteur de la revue :

« En ce qui nous concerne, nous n'intervenons jamais dans les affaires politiques. Nous sommes les défenseurs naturels des libertés fondamentales mais nous ne saurions donner à nos adhérents des consignes de vote. D'ailleurs, elle ne seraient pas suivies.

« Une intervention dans le domaine politique serait considérée comme indécente et attentatoire à la liberté de nos Frères. Ce serait la dégénérescence de l'Ordre (p. 165) ! »

Qu'est-il besoin de consignes de vote, alors que l'initié a acquis la « connaissance » du problème dans « le cadre collectif de la Loge », dont le « travail » l'a mis en condition ?

Au demeurant, la référence aux « libertés fondamentales » fournit un prétexte commode pour toute intervention politique interne ou étrangère. « Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » s'indignait déjà Mme Roland...

Il faut rendre à l'ancien Grand Maître Fred Zeller cette justice qu'au moins il a le courage de reconnaître les activités politiques de la Franc-Maçonnerie dans « un passé qu'aucun historien ne conteste ».

Ainsi, « la maçonnerie, si elle n'a pas exercé d'action directe sur les événements de 1789, a largement contribué à diffuser les idées qui les inspirèrent. C'est une chose bien établie que sur les 578 députés du Tiers aux Etats généraux, 477 étaient régulièrement inscrits dans une loge maçonnique, ainsi que 90 députés de la Noblesse, dont leur président, le duc de Montmorency-Luxembourg. Il y avait également plusieurs représentants du Clergé, parmi lesquels Siéyès et Talleyrand.

« Il ne fait aucun doute que cette minorité agissante, composée de seigneurs, de parlementaires, de financiers, de bourgeois libéraux, de philosophes, a milité sous la conduite du Grand Maître, le duc d'Orléans, premier prince du sang et cousin du roi. Il n'est pas démontré que ces "conjurés" aient visé la conquête du pouvoir, mais il est certain que la plupart ont essayé d'imposer au pays une Constitution libérale (p. 456) ».

Et encore :

« Il fallut attendre 1830, puis 1848, pour voir l'Ordre reprendre ses traditions. Renforcé de nombreux éléments révolutionnaires, venus des sociétés secrètes, il travailla activement à la chute de la monarchie bourgeoise » (...) Après la capitulation de Sedan et la proclamation par le frère Jules Favre de la déchéance du régime, un gouvernement provisoire de douze membres est formé. Dix appartiennent à l'aile gauche du Grand Orient.

« Il était à prévoir qu'après avoir pris naissance d'un gouvernement de francs-maçons, la IIIe République allait s'organiser et recruter ses cadres dans la franc-maçonnerie (p. 457). »

J'ai réservé pour la bonne bouche ces savoureux détails concernant les élections présidentielles de 1974 :

« Toute la presse à l'époque fit état des manœuvres giscardiennes. On ne pouvait manquer de constater qu'une "amicale pression", pas toujours discrète, s'exerçait, directement ou par personnes interposées, sur quelques dignitaires francs-maçons engagés politiquement dans une mouvance radicale (...)

« Assurément, il n'était pas question de demander au Grand Orient de se rallier en bloc à la candidature de Valéry Giscard d'Estaing. Une telle entreprise se révélait chimérique. Mais il était au moins possible d'obtenir sa neutralité. Pour ceux qui se souviennent des élections législatives de 1936 et qui savent le rôle important – à peine dissimulé – joué par la maçonnerie dans la constitution du Front populaire, obtenir sa neutralité à l'occasion d'une élection présidentielle était un considérable succès : le silence de l'Ordre maçonnique, au moment où la France entière se livrait avec passion à la controverse politique, pouvait passer pour un désaveu implicite de la candidature de François Miterrand, pour un refus de s'associer à la gauche unie... (p. 468). »

Et l'on en est à se demander par quels engagements M. Valéry Giscard d'Estaing a pu obtenir la "neutralité" du Grand Orient. M. Fred Zeller, ancien Grand Maître, ne croit pas devoir le révéler, mais on s'en doute...

Qu'il me soit permis de reproduire la déclaration faite à *Historia* (dans le numéro hors série déjà cité) par le F.·. Zeller :

Fred Zeller : Partout en Afrique, où je suis allé il y a quelques mois, nous avons de nombreuses loges formées dans leur immense majorité d'autochtones.

H. : *Est-ce que vous avez constaté en Afrique une lutte aussi vive entre les Obédiences, que celle qui se produit actuellement en France ?*

F. Z. : Ce n'est pas à proprement parler une lutte d'obédiences. Je me suis trouvé là-bas, menacé directement par la Franc-Maçonnerie anglo-saxonne qui fait tous ses efforts pour liquider des positions que nous avons depuis parfois plus de deux cents ans !

H. : *S'agit-il d'une lutte spécifiquement maçonnique ?*

(*) M. Richard Dupuy, Grand Maître de la Grande Loge de France.
(**) *Journal du Parlement*, 19-11-1976 (35).
(34) Fred Zeller, *Trois points c'est tout* (coédit. R. Laffont-Opéra Mundi, 1976) p. 467.
(35) Jacques Ploncard d'Assac, *La Franc-Maçonnerie aujourd'hui* in *Lecture et Tradition*, mars-avril 1979, p. 26.

F.Z. : Mais voyons ! Il ne s'agit pas là de lutte seulement maçonnique. Il s'agit pour la maçonnerie anglo-saxonne d'utiliser la maçonnerie pour les besoins de sa politique étrangère ! »

Qui donc prétendait que seule la Maçonnerie latine s'occupait de politique ?

La question s'est posée de savoir si l'idéologie rosicrucienne n'avait pas influencé la Maçonnerie. Certains auteurs, comme MM. Lionel Vibert et Jean Palou, le nient. Mais la majorité des historiens maçons est d'une opinion toute différente.

Ainsi de M. Paul Arnold :

« Les loges anglaises étaient et sont encore persuadées que Fludd fut le premier organisateur d'une sorte de maçonnerie rosicrucienne (36). »

Pour M. Paul Naudon :

« Les preuves des rapports entre la franc-maçonnerie et les Rose-Croix sont nombreuses. A Londres notamment, l'influence de ceux-ci fut considérable. L'alchimie était alors à son apogée et les adeptes jouèrent un rôle important dans la fondation de ce grand corps savant qu'est la *Royal Society*. Parmi les personnages les plus célèbres, qui à la fin du XVII[e] siècle furent en même temps Rose-Croix et francs-maçons, citons *Christopher Wren*, maître de la Compagnie des Maçons de Londres, *Robert Moray*, chimiste et mathématicien, premier président de la Société Royale, et surtout *Elias Ashmole*.

« *Ashmole* (1617-1692), surnommé le Mercuriophile anglais, créa à Londres une société qui avait pour but de bâtir la maison de Salomon, temple idéal des sciences et qui obtint des maçons de se réunir dans leur local : *Masons' Hall*. "Il y eut alors une interpénétration qui a fait de la vieille maçonnerie une franc-maçonnerie nouvelle... implantée par des novateurs curieux de réminiscences initiatiques (*) »

« Un manucrit des anciennes constitutions maçonniques imprimé à Londres en 1724 sous le titre *The secret history of the Free-Masons* présente les Rose-Croix et les maçons comme "des frères de la même fraternité ou ordre". De même le *Daily Journal* du 5 septembre 1730 indique que les maçons modernes sont une greffe de la société des Rose-Croix (37). »

MM. J.-A. Faucher et A. Ricker sont d'un avis analogue (38).

L'influence rosicrucienne est d'ailleurs manifestée :

– Par le « cabinet de réflexion » de toutes les Loges, pièce dans laquelle on introduit le néophyte avant son initiation au grade d'Apprenti, par l'inscription *V.I.T.R.I.O.L.* « formée des initiales de la phrase latine : *Visita Interiora Terrae Rectificandoque Invenies Occultum Lapidem* (Visite l'intérieur de la terre et en rectifiant tu trouveras la pierre occulte). Cette devise des anciens « rose-croix » alchimistes était une invitation à rechercher ce qui constitue la substance de l'âme, son secret » (39).

– Par l'institution, comme 18[e] grade Ecossais, de *Souverain Prince Rose-Croix*.

– Par l'adoption de l'idéologie messianique de la *Panorthosie* de Coménius.

Comme l'écrit Jacques Ploncard d'Assac :

(*) A. Lantoine, *La Franc-Maçonnerie chez elle*, p. 92 (37).
(36) Paul Arnold, *op. cit.*, p. 225.
(37) Paul Naudon, *La Franc-Maçonnerie* (P.U.F., coll. « Que Sais-je ? », 3[e] éd., 1974) p. 82.
(38) J.-A. Faucher et A. Ricker, *op. cit.*, p. 6* à 69.
(39) Alain Guichard, *Les Francs-Maçons* (Grasset 1969) p. 42-43.

« Quant au but final de la Maçonnerie sur le plan international, le Grand-Maître de Just a dit sa volonté de poursuivre une action d' "ouverture vers un véritable universalisme". Autrement dit : la République universelle, le "mondialisme" cher à M. Giscard.

« Enfin il a assuré qu' "il n'existe pas de divergences fondamentales entre les maçons".

« Le premier pas vers la République universelle, c'est l'Europe. "Nous allons vers une Europe maçonnique", assure le Grand-Maître du Grand-Orient (*).

Tout cela nous vient petit à petit, insinué par les *media*, donné comme "sens de l'histoire", alors que tout a été discuté, combiné, mis au point dans les Loges (40). »

ADAM WEISHAUPT

Vers 1748, naissait à Ingolstadt, en Bavière, dans une famille de pédagogues, un certain *Adam Weishaupt*, dont l'existence est assez mal connue : on ignore la date exacte de sa naissance ; certains orthographient son nom Weisshaupt ; l'abbé Barruel le prénomme Jean. Il fit ses études au collège de Jésuites de sa ville natale, centre actif de la Contre-Réforme, comptant trois mille élèves. Il s'y distingua au point d'obtenir, à vingt-huit ans, la chaire de Droit canonique à l'université d'Ingolstadt.

Mais il fut rebuté par l'esprit étriqué et sectaire de la religion qui lui était imposée par contrainte morale et par l'espionnage incessant auquel il était soumis. Aussi, comme l'écrit M. Serge Hutin :

« (...) Loin d'être un vrai dévôt, (il) se montre en apparence docile mais au fond de lui-même (il) devient très tôt violemment anticlérical. Il allie à des convictions rationalistes, proches de celles de la Aufklärung, mais bien plus radicales, un engouement sincère pour les initiations rituelles, et des idées très avancées, même extrémistes, en ce qui concerne la réforme de la société (41). »

Or, si l'on en croit M. Pierre Mariel :

« Vers 1774, il rencontra un personnage mystérieux, qui devint son directeur spirituel : un Jutlandais, nommé Kolmer, ayant longtemps vécu en Egypte, qui parcourait l'Europe, communiquant à quelques disciples triés sur le volet les secrets et mystères des Sages de Memphis. Kolmer fut en communication avec le comte de Cagliostro et avec Dom Pernetti, animateur d'un groupe paramaçonnique, les *Illuminés d'Avignon*.

« Nous ne savons rien de plus sur Kolmer qui passa comme un météore. Il reconnut en Weishaupt une nature exceptionnelle, car ce fut à son instigation que le jeune professeur, en 1776, créa la société secrète des *Illuminati Germaniae*, communément nommée des Illuminés de Bavière (42). »

Pour l'abbé Barruel, cette rencontre aurait eu lieu vers 1771, soit deux ans avant le bref *Dominus ac Redemptor* (21 juillet 1773) du pa-

(*) *Valeurs Actuelles*, 18-9-1978 (40).
(40) Jacques Ploncard d'Assac, *op. cit.*, p. 42.
(41) Serge Hutin, *Gouvernements invisibles et Sociétés secrètes*, p. 193-194. *Aufklärung* est l'équivalent de « Siècle des Lumières ».
(42) Pierre Mariel, *Les Sociétés secrètes mènent le monde*, p. 55.
Pour J.-A. Faucher et A. Rickert, *op. cit.*, p. 105, les Illuminés d'Avignon était « un cénacle d'experts en sciences hermétiques ».
L'abbé Barruel donne quelques précisions sur les activités de Kohner à Malte.

pe Clément XIV décrétant la suppression de la Compagnie de Jésus.

Quoi qu'il en soit, par ce bref, l'université d'Ingolstadt se trouva libérée de l'influence des anciens maîtres de Weishaupt, qui continua à y professer le droit canon : il y gagna une plus grande liberté pour la constitution de son Ordre des Illuminés.

A ce sujet, Barruel suggère :

« Très certainement, il eut des notions au moins informes des anciens Illuminés, puisqu'il en adopte le nom, puisqu'il renouvelle toute la partie la plus désorganisatrice de leur système. Ces notions s'accrurent sans doute par une étude de prédilection pour les mystères désorganisateurs du Manichéisme, puisqu'on le voit recommander à ses adeptes l'étude de ces mêmes mystères, comme ayant une étroite connexion avec son école, et comme leur donnant un avant-goût de ceux qu'il se dispose à leur révéler (...). Mais athée de cœur, et détestant toute théosophie, il se joua du double dieu de cet ancien illuminisme, et ne prit de Manès, de l'esclave révolté contre tous les gouvernements, que l'universalité de l'anarchie (43). »

En 1923, E. Dermenghem confirmera cette opinion en écrivant, dans « *Mémoire de Joseph de Maistre, mystique* », que les « Illuminés de Weishaupt... étaient, eux, irréligieux et révolutionnaires (44).

C'est le 1er mai 1776 que Weishaupt fonda l'*Ordre des Perfectibilistes*, devenu par la suite l'*Ordre des Illuminés* (en allemand : *Orden der Illuminaten* ; en latin : *Ordo Illuminati Germaniae)* (45).

En fait, profitant de son influence de professeur sur ses élèves, Weishaupt avait préparé de longue date cette fondation. Mais sa position l'incitait aux plus grandes précautions. Aussi, après de prudentes approches, attendit-il l'été de 1775 pour s'ouvrir de ses intentions à deux de ses étudiants, *Massenhausen* et *Merz*, auxquels, par mesure de sécurité, il donna respectivement le *« nomen mysticum »* (nom mystique) d'*Ajax* et de *Tibère*, tandis que lui-même prenait celui, significatif, de *Spartakus*, « appellation qui resurgira après les désastres de 1918... et non par hasard ! » (46). Puis Ajax lui amena *Xavier Zwach*, qui fut « insinué » le 29 mai 1776 sous l'appellation de *Caton* ; il allait devenir l'adepte favori de Weishaupt, celui dont l'activité devait se montrer la plus profitable au développement de l'Ordre.

Dès lors, Spartakus, Ajax, Tibère et Caton prirent le titre d'*Aréopagites*, le plus haut des grades que Weishaupt eût alors imaginé.

Mais, assez curieusement, Weishaupt à cette époque, n'avait pas une vue très nette de ce qu'il voulait réaliser. Cet obscur « grimaud de collège » (Werner Gerson) manquait, comme bien des théoriciens, du sens de l'organisation. Si bien que, à ses débuts, son Ordre n'avait pas de « code », au sens que donne à ce terme l'abbé Barruel :

« Par code de la secte illuminée, j'entends ici les principes et les systèmes qu'elle s'est faits sur la religion et la société civile, ou plutôt contre toute religion et contre toute espèce de société civile. J'entends le régime, les lois qu'elle s'est données et qui dirigent ses adeptes, pour amener tout l'univers à ses systèmes et les réaliser. Il ne fut point, ce code, le produit d'une imagination ardente, et plus zélée pour une

(43) Barruel, t. II, p. 25.
(44) Cité par Jean Palou, *La Franc-Maçonnerie* (Payot, 1964) p. 176.
(45) Sur l'institution des Illuminés de Bavière, je reproduis le texte inédit de Jacques Bordiot sur *Les Sociétés secrètes et la Politique*.
(46) Werner Gerson, *Le nazisme société secrète* (coll. « J'ai lu », 1971) p. 51. Cette référence au fameux gladiateur qui se révolta en 75 av. J.C., témoigne de l'intention révolutionnaire de Weishaupt. C'est la même intention qui poussera Karl Liebnecht, en 1916, à baptiser *Spartakus Bund* son organisation communiste.

grande révolution, que réfléchie sur les moyens de la rendre infaillible. Weishaupt n'en avait point formé le vœu, sans prévoir les obstacles. En donnant le nom de ses profonds adeptes aux premiers élèves qu'il avait su séduire, il n'avait pas osé s'ouvrir encore à eux sur toute la profondeur de ses mystères. Content d'avoir jeté les fondements, il ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il avait trop envie de rendre durable, pour s'exposer à le voir s'écrouler de lui-même, faute des précautions nécessaires pour le consolider. Depuis cinq ans entiers, il allait méditant, et sentait qu'il aurait encore longtemps à méditer cette marche profonde qui devait assurer ses complots (47). »

Non point que, dès les débuts, il n'eût pas une idéologie bien définie.

« Voici d'ailleurs, nous dit M. Pierre Mariel, une profession de foi réservée aux Illuminés, retrouvée dans les archives d'Adam Weishaupt :

> « L'Egalité et la Liberté sont les droits essentiels que l'Homme, dans sa perfection originaire et primitive, reçut de la Nature. La première atteinte à cette égalité fut portée par la propriété. La première atteinte à la Liberté fut portée par la Société et les gouvernements. Ces seuls appuis de la propriété et des gouvernements sont les lois civiles et religieuses. Donc, pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité et de liberté, il faut commencer par détruire toute religion, toute société civile, et finir par l'abolition de la propriété (48). »

En ce qui concerne l'organisation de l'Ordre, Weishaupt avait choisi un modèle qu'il connaissait bien : les *Constitutions* des Jésuites, telles que rédigées par Saint-Ignace de Loyola.

Mais l'adaptation de ces règles à son Ordre posait à Weishaupt des problèmes ardus. Aussi, pendant cinq ans, se contenta-t-il de diriger ses adeptes par lettres, en fonction des circonstances. Aux impatients, il répondait :

« C'est au temps et à l'expérience à nous instruire. J'éprouve chaque jour que ce que j'ai fait l'année dernière, je le fais beaucoup mieux aujourd'hui. Laissez-moi donc considérer ce qui tend au but, et ce qui en écarte : ce que nos gens feraient d'eux-mêmes, et ce qu'on ne saurait attendre d'eux, sans les aider et les conduire ; – souvenez-vous que ce qui se fait vite périt bientôt ; – laissez, laissez-moi faire : *le temps et moi, nous en valons deux autres »* (Ecrits orig. t. 1, lett. à Marius et à Caton, 3, 4, 47, 60, etc.) (49).

A cette attitude, on peut opposer d'autres motifs.

Et d'abord, la peur. Pour M. Werner Gerson :

« (...) Au fond de soi-même il était resté un *pion* servile et timoré. » Opinion que Weishaupt justifie lui-même dans deux lettres à Caton :

« Vous savez les circonstances où je me trouve ; il faut que je dirige tout par cinq ou six personnes ; il faut absolument que je reste inconnu pendant toute ma vie, à la plus grande partie de nos associés eux-mêmes ; – souvent je me trouve accablé par la pensée qu'avec toutes mes méditations, les services et mes travaux, je ne fais que filer ma corde ou dresser ma potence ; que l'indiscrétion, l'imprudence d'un seul homme peut renverser le plus bel édifice (50). »

(47) Barruel, t. II, p. 30.
(48) Pierre Mariel, *op. cit.*, p. 57.
(49) Barruel, t. II, p. 31 (a). Cette citation est typique de la manière dont Barruel réunit ensemble des extraits pris dans plusieurs documents.
(50) *Ibid.*, (A).

Et dans une lettre au même :

« Si nos affaires vont si mal aujourd'hui, tout sera bientôt perdu ; la faute alors retombera sur moi ; et comme auteur de tout, je serai aussi le premier sacrifié. Ce n'est pas là ce qui m'effraie ; je saurai tout prendre sur mon compte ; mais si l'imprudence de mes frères doit me coûter la vie, au moins faut-il que je n'aie pas à rougir devant les gens qui pensent ; et que je n'aie pas à me faire le reproche honteux de n'avoir été qu'un mal avisé et un téméraire (51). »

On le voit, ce conspirateur était un homme prudent...

D'ailleurs, sa fuite peu glorieuse en Saxe-Gotha, après la découverte des archives de l'Ordre par la police bavaroise — il abandonna ses adeptes à leur triste sort — et son souci de se faire oublier prouvent que le courage n'était pas son fort.

Mais l'atermoiement de Weishaupt à rédiger le « Code des Illuminés » avait aussi un autre mobile : garder ses adeptes bien en main.

« Avec l'art de ménager les promesses, il tenait l'attente suspendue sur ses derniers mystères. Il annonçait à ses confidents *une morale, une éducation, une politique toutes nouvelles* ; et ceux-ci pouvaient assez prévoir que ces promesses aboutiraient à une morale sans frein, à une religion sans Dieu, à une politique sans loi, sans dépendance (52). »

Mais ils en ignoraient les modalités. Sa tactique ressort de plusieurs lettres à ses premiers affiliés :

« Mettez-vous peu en peine des grades à venir. Le temps viendra où vous serez surpris de ce que j'ai fait en ce genre. *En attendant, vous autres, enrôlez-moi du monde, préparez-moi des cavaliers, instruisez-les, disposez-les, amusez-les ; reposez-vous sur moi du reste.* — Tout ce que vous avez à faire c'est d'ajouter au nombre des frères. Suivez, obéissez encore un ou deux ans, et laissez-moi poser mes fondements ; *car c'est là l'essentiel*, et personne ne l'entend comme moi. Si ces fondements sont une fois posés, faites ensuite tout ce qu'il vous plaira. *Le voulussiez-vous bien vous-mêmes alors, vous ne viendriez pas à bout de détruire mon édifice* (53). »

Ce comportement temporisateur délibéré — il répète à plusieurs reprises : « lente festinandum ! » (se hâter lentement !) — lui servit à surmonter les difficultés inhérentes aux débuts de toute organisation secrète.

« Le plus grand des obstacles lui vint de ceux-là mêmes de qui il espérait plus de secours, des adeptes de son Aréopage (...). Weishaupt eût bien voulu profiter de leurs lumières, mais il n'avait garde de leur céder les siennes ; il connaissait trop bien sa supériorité en fait de complots et d'artifices. Il lui fallait bien plus que des conseils, et des colégislateurs. Des jalousies d'autorité, des guerres intestines s'élevèrent entre lui et son Aréopage ; tout autre que Weishaupt eût cru voir sa nouvelle société étouffée dès le berceau ; Weishaupt sut conjurer tous ces orages (54). »

En particulier par la promesse répétée de révéler incessamment des mystères supérieurs, promesse dont l'exécution était chaque fois différée sous un prétexte quelconque.

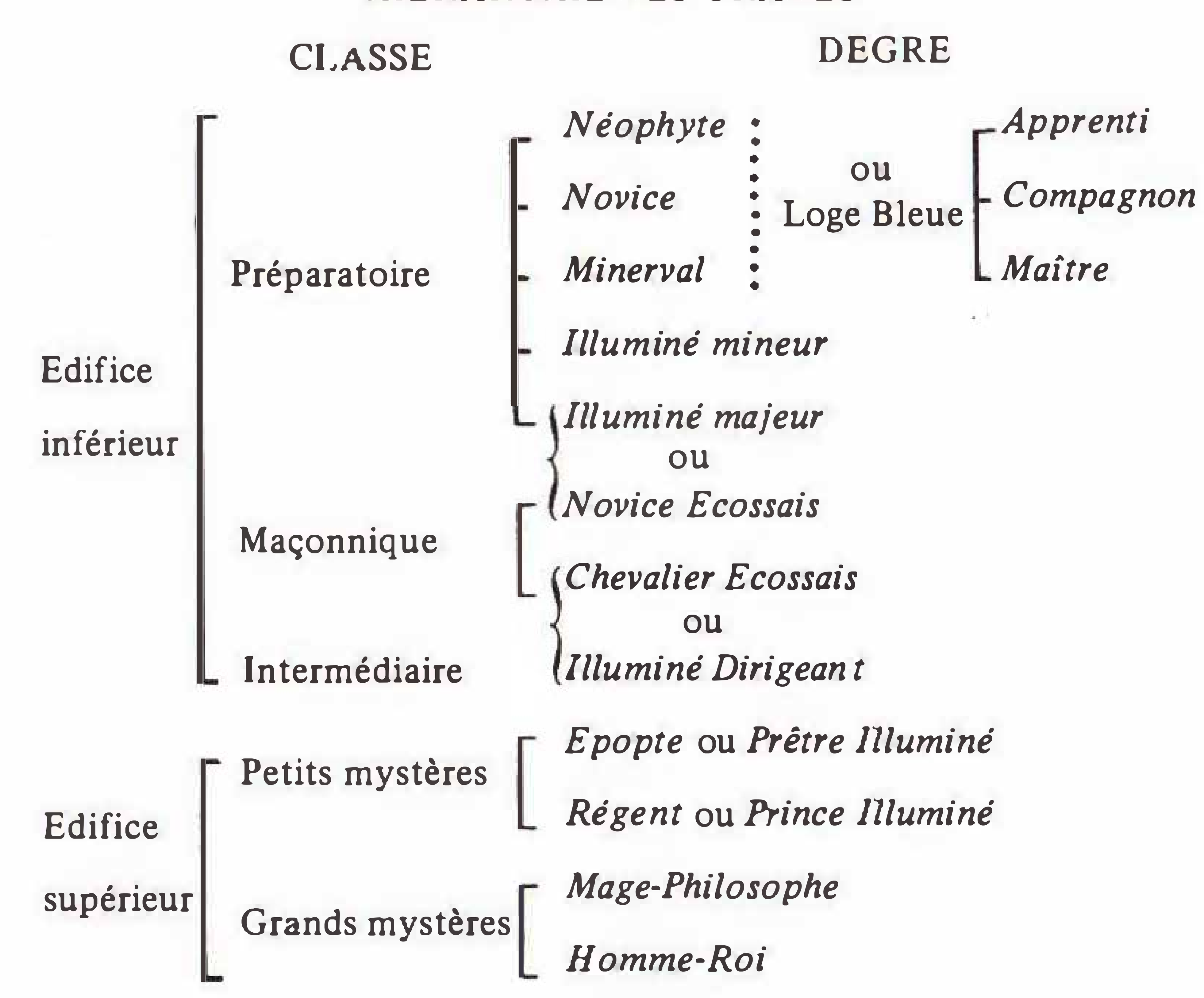
Et c'est avec un leurre aussi puéril que, pendant cinq ans, Weishaupt réussit à tenir en haleine ses plus proches collaborateurs, ce qui témoigne d'un don de persuasion peu commun.

(51) *Ibid.*, p. 31-32.
(52) *Ibid.*, p. 30.
(53) *Ibid.*, p. 257-258 (A).
(54) *Ibid.*, p. 258.

Or, vers 1780, Weishaupt accueillit un nouvel adepte, le baron *Adolf von Knigge*, un Hanovrien protestant, « esprit aventureux, ambitieux, perpétuellement insatisfait de la quête initiatique qu'il poursuit inlassablement parmi d'innombrables loges, chapitres, conventicules, cercles ésotériques qui foisonnent comme des champignons, par toute l'Europe en cette fin du XVIII[e] siècle » (55), sur lequel M. Serge Hutin écrit :

« Knigge, qui prend chez les Illuminés le nom initiatique de Philon, le philosophe d'Alexandrie, n'était pas seulement, lui aussi, partisan fervent d'idées sociales avancées. Passionné par les mystères antiques comme par les initiations modernes, il faisait partie depuis longtemps de la franc-maçonnerie, où il collectionnait tous les plus hauts grades qu'il pouvait conquérir. Le baron Knigge avait mené dans le monde une vie très mouvementée. Sans fortune et animé d'un goût ardent pour les voyages, il avait passé sa jeunesse en perpétuelles pérégrinations dans toute l'Europe, et gagnait sa vie dans tous les pays qu'il traversait en occupant des fonctions très diverses. Par exemple, on l'avait vu successivement soldat de fortune et directeur d'une troupe de comédiens. Il avait fini par obtenir ses entrées à la cour de Bavière (56). »

Bien que, d'après M. Werner Gerson, « partout où il passa, il sema la zizanie », c'est à Knigge-*Philon* que les Illuminés durent leur « code » et la hiérarchie des grades correspondants :



(55) Werner Gerson, *op. cit.*, p. 50-51.
(56) Serge Hutin, *op. cit.*, p. 195-196.

« Le grade qui succède à celui d'Illuminé mineur, écrit l'abbé Barruel, est appelé tantôt *Novice Ecossais* et tantôt *Illuminé majeur*. Sous cette double dénomination il a aussi un double objet. Comme novice Ecossais, il est entré sur la Franc-Maçonnerie, et n'est qu'un piège tendu à la crédulité des élèves qui se montrent peu dignes d'arriver aux mystères de la secte. Il sert uniquement d'introduction au grade de Chevalier Ecossais, qui termine la carrière des dupes. Comme véritable grade de la secte, il enchaîne l'adepte par des liens toujours plus étranges et plus resserrés ; il sert de préparation plus immédiate aux grands mystères (57). »

On attribue aux Illuminés de Bavière l'organisation en « cercles concentriques » des sociétés secrètes dites « de cadres ». Le *Cercle Extérieur* se compose des grades formant *l'Edifice inférieur*, et le *Cercle Intérieur*, de ceux formant l'*Edifice supérieur*.

« A la veille de sa mort, précise M. Serge Hutin, Barruel devait apporter des révélations supplémentaires sur les instances supérieures des Illuminés. Le Cercle Intérieur comportait vingt et un membres qui ne cessaient de voyager. Ce Conseil suprême nommait, par cooptation, un Conseil Intérieur de trois membres, lesquels élisaient à leur tour le Grand Maître, doté d'un pouvoir autocratique : toute désobéissance à ses ordres était punie de mort (58). »

L'organigramme de l'Ordre, *copié depuis par la plupart des sociétés secrètes révolutionnaires*, comportait de petits groupes disposés suivant une hiérarchie verticale dont, à chaque échelon, tout membre n'était connu que de son chef de groupe, de grade supérieur, et ne connaissait que lui. Ainsi, une défaillance dans le réseau, par trahison ou par imprudence, restait limitée et surtout ne permettait pas de remonter la hiérarchie.

L'existence de l'Ordre était tenue dans le plus grand secret. Le recrutement ne se faisait pas sur candidature, mais sur proposition d'un Illuminé, qui en assumait l'entière responsabilité. Après enquête discrète et approfondie, l'intéressé était l'objet d'une approche prudente. S'il acceptait son affiliation, il était soumis à une sévère initiation, comportant notamment le serment d'obéissance absolue et de discrétion totale sous peine de mort.

Après ce serment, qu'il aurait eu tort de ne pas prendre très au sérieux — les Illuminés utilisant sans scrupule le poignard et le poison —, l'impétrant, devenu un « *cherchant* », recevait des « *initiants* » un *nomen mysticum*, seul utilisé dorénavant dans ses rapports avec l'ordre. Après son initiation première, le « cherchant » était confié aux soins d'un Illuminé de haut grade — mais anonyme et même masqué —, qui procédait à ce que nous appellerions de nos jours une mise en condition par un véritable lavage de cerveau.

Le « Code » de l'Illuminisme, établi par Weishaupt et Knigge, tenait à la fois des *Constitutions* des Jésuites et de l'organisation maçonnique. Ainsi, fait remarque René Le Forestier dans sa thèse de doctorat :

« Les noms de *Provincial, National, Assistant* furent attribués à certains dignitaires de l'ordre des Illuminés, et Weishaupt portait avec fierté celui de *Général*. La préoccupation dominante du chef de l'ordre était d'introduire chez les Illuminés l'étroite subordination et, surtout, l'unité morale qu'il admirait dans la Compagnie de Jésus... »

Et il ajoute :

(57) Barruel, t. II, p. 81-82.
(58) Serge Hutin, *op. cit.*, p. 215.

« L'imitation méthodique se retrouve dans certains passages des règlements, dans divers détails d'organisation. Dans l'Instruction "Pro receptionibus", on entend à plusieurs reprises l'écho des règlements concernant le recrutement que Loyola avait édictés dans la première partie des Constitutions de la Société de Jésus. Les études du Novice, chez les Illuminés, correspondaient à peu près à celles que faisaient les élèves des collèges jésuites du premier degré. Le Minerval reçoit un enseignement supérieur équivalent à celui donné dans les collèges jésuites du deuxième et surtout du troisième degré, qui s'appellent Académies (59). »

D'autre part, « en s'inspirant des constitutions maçonniques » (Werner Gerson), le « code » prévoyait une initiation progressive dans laquelle :

« Les buts réels de l'Ordre étaient dévoilés peu à peu, au fur et à mesure que l'adepte montait dans la hiérarchie :

« 1 - L'*Illuminé Minor* prêtait un serment d'*obéissance absolue* à ses supérieurs. On lui enseignait que le but de la Société était de faire de toute l'humanité un seul corps, gouverné par les supérieurs ;

« 2 - L'*Illuminatus Dirigens* promettait de "lutter contre la superstition, la médisance et le despotisme", et de " se faire le champion de la vertu, de la sagesse et de la liberté" ;

« 3 - Au degré du *Prêtre*, le candidat était mis encore plus au courant des doctrines de l'Ordre : "Il y était dit que le meilleur moyen pour être débarrassé de dirigeants importuns était de procéder par l'opération d'une société secrète visant à *s'emparer de tous les pouvoirs de l'Etat*. Princes et prêtres devaient être exterminés. Le patriotisme devait céder la place au Cosmopolitisme..."

« 4 - Au degré de *Mage*, le *panthéisme matérialiste* était prêché : "Dieu et le monde ne font qu'un, disait Weishaupt ; toutes les religions sont également sans fondement, purs artifices inventés par des ambitieux".

« 5 - Enfin, le grade le plus élevé (*Roi*) enseignait à l'adepte que *tous les individus avaient des droits égaux*, que l'homme devait être son propre souverain "comme dans l'état patriarcal, et que les nations devaient être ramenées à cet état par toutes les voies qui peuvent y conduire, c'est-à-dire par des moyens pacifiques, si faire se peut, sinon par la force, car *toute subordination devait disparaître de la surface de la terre* (60). »

L'objet de l'Ordre des Illuminés de Bavière est synthétisé par M. Werner Gerson dans un raccourci expressif :

« Son but ultime ? On peut le résumer dans la fameuse formule du Père Duchesne : "Etrangler le dernier prêtre avec les boyaux du dernier roi". Les Illuminés de Bavière avaient pour ultime dessein de rendre l'homme à l'état de nature, en supprimant la propriété, la religion, la morale. D'abord tout détruire, systématiquement, pour que se reconstitue, ensuite, une société sans classes. On a découvert dans les notes de Weishaupt une phrase qu'on retrouve textuellement dans Bakounine :

« Nous devons tout détruire, aveuglément, avec cette seule pensée ; le plus possible et le plus vite possible. »

(59) Jean Saunier, *op. cit.*, p. 240-241.
(60) Werner Gerson, *op. cit.*, p. 57.

Et, conclut M. Gerson :
« Weishaupt sema le grain qui donna, un peu plus tard, Babœuf, Buonarroti, Elisée Reclus, Bakounine, Kropotkine, Jean Grave et aussi, mais indirectement, Blanqui, Trotsky, Lénine. Ce ne sont pas coïncidences... »
Mais aussi Karl Marx et son *Manifeste du Parti Communiste...*

On retrouve ainsi les influences de la Fraternité de la Rose-Croix, de la Franc-Maçonnerie latine ou anglo-saxonne, dans ce qu'elles ont de subversif, sous couvert de recherches ésotériques apparentées au Martinisme – ce qui se comprend car Knigge-Philon, parmi ses nombreux titres, possédait celui de *Eques a Cygno* (Chevalier au Cygne) ou, plus propablement *Eques a signo* (Chevalier au Signe), dans le *Rite Ecossais Rectifié*.

A la vérité, ce n'est que dans les *Grands mystères* que Weishaupt jette bas le masque. Or « les documents relatifs aux plus hauts grades des Illuminés ont été perdus ou détruits » (Pierre Mariel), si tant est qu'ils aient jamais été rédigés. Mais, comme le constate l'abbé Barruel :

« Si nous n'avons pas le texte même de ces mystères, pour en démontrer tout l'objet et toute l'étendue, nous avons les confidences les plus intimes de Weishaupt ; nous avons les lettres des adeptes qui ont admirés, les aveux et les déclarations des adeptes qui en ont été indignés. Nous avons encore les règles que nous donne Weishaupt lui-même pour les juger. Nous avons enfin jusqu'à l'apologie de ce monstrueux législateur pour les apprécier (61). »

Il en ressort clairement que les Illuminés de Bavière poursuivaient deux buts essentiels :

– l'abolition de toute religion révélée, remplacées par la seule *religion de la raison* ; et il est caractéristique que le haut grade qui reçoive ce premier « grand mystère » soit précisément dénommé *Philosophe*, dans l'acception que lui donnait à la même époque l'école de l'Encyclopédie ;
– la suppression de toute autorité politique, au nom de l'Egalité : et il est non moins caractéristique que le haut grade auquel il soit avoué soit appelé *Homme-Roi*.

« On retrouve dans l'idéologie illuministe, écrit mon ami Jacques Bordiot, l'affirmation martiniste de la supériorité de la "société naturelle", à laquelle s'est substituée, après la Chute cosmique, la société de convention, "fantôme de vérité", "vain épouvantail que les hommes se sont donné". Mais alors que, pour rétablir la "religion de la raison" et l' "état de pure nature", Pasqually préconisait la "Réintégration" de l'homme par la "voie active" de l'occultisme et de l'ascèse, le révolutionnaire Weishaupt propose la destruction aveugle et totale de toute la structure sociale existante, au besoin par la violence. »

(61) Barruel, t. II, p. 139-140.
Par « apologie de Weishaupt », Barruel entend le : *Système corrigé de l'Illuminisme avec ses grades et ses constitutions*, par Adam Weishaupt, conseiller du duc de Saxe-Gotha, que Weishaupt publia en 1787, après sa fuite de Bavière.
Parmi les autres ouvrages consultés par Barruel, il cite les : *Derniers travaux de Spartacus et de Philon*, traitant notamment des « grands mystères » et rédigés par l'éditeur « qui a passé par tous les grades de l'Illuminisme ».

ORGANISATION DE L'ORDRE

L'Ordre des Illuminés de Bavière comportait une organisation interne et une organisation externe, soigneusement hiérarchisées ; mais aussi une hiérarchie parallèle.

A) – *ORGANISATION INTERNE*

Dès la fondation de son Ordre, le 1[er] mai 1776, Weishaupt avait donné comme consigne à ses adeptes de remplir le rôle de *« frère insinuant »* ou *« enrôleur »*, pour recruter de nouveaux membres.

« Les règles qui sont données à ce frère se divisent en trois parties, écrit M. Pierre Mariel : les premières lui apprennent à distinguer les sujets sur lesquels il doit fixer son choix et ceux qu'il faut exclure. Il voit par les secondes comment il doit s'y prendre pour amener à l'Ordre celui qu'il en croit digne ; les dernières sont l'art de former les novices et de les entraîner avant même qu'ils n'y aient été admis (62). »

Weishaupt voulait former une société « élitiste » ; à cet effet, les enrôleurs s'attacheront à « insinuer » des jeunes « adroits et déliés », des hommes « puissants, nobles et riches », des gens stables, domiciliés dans les villes, tels que « les marchands et les chanoines », les « maîtres d'école », les professeurs d' « académies militaires et autres de ce genre », et même, s'ils le peuvent, les « supérieurs des séminaires ecclésiastiques ».

Mais, « sans une permission expresse », ils n'admettront ni païens ni juifs ; ils excluront tous les moines et ils fuiront « les ci-devant jésuites, comme la peste ».

« La raison de ces exclusions se présente d'elle-même. Parler de religion, et admettre sans précaution des juifs, des turcs ou des païens, aurait été manifester trop vite ce que c'était que cette religion. Ne pas rejeter les religieux, c'était s'exposer à se voir dévoilé par ses propres adeptes (63). »

Enfin, Weishaupt, malgré l'insistance de *Caton*-Zwach, s'est toujours refusé à enrôler des femmes.

Des hommes « puissants, nobles et riches », Weishaupt attendait « protection et considération ». D'où l'intérêt de gagner les Princes et les évêques, dont certains étaient aussi Princes régnants. Mais comment les admettre aux « grands mystères », qui professaient l'abolition de toute religion et la suppression de toute autorité politique ?

Première décision : le « Code » prévoyait qu'ils ne seraient admis que rarement, et que, de toute manière, ils ne dépasseraient pas le grade de *Chevalier Ecossais*, c'est-à-dire qu'ils seraient exclus de toute participation aux « mystères ». Mais cette disposition parut vite trop restrictive. Weishaupt usa d'un subterfuge ; s'adressant aux Aéropagites au sujet des grades inférieurs, il écrit :

« Je veux reprendre tout le système (...). Je veux que tout cela soit fait à la Jésuite ; qu'il ne s'y trouve pas une seule ligne tant soit peu suspecte pour l'État ou la Religion. Allons tout doucement, rien sans raison ; amenons et préparons les choses pas à pas » (Écrits originaux, lett. du 2 janv. 1785).

Et plus tard il précise que, si l'on doit montrer les grades à l'Electeur, on aura soin de faire les changements suivants .

« Dans celui d'*Illuminé mineur*, au lieu de ces mots *de moines*

(62) Pierre Nariel, *Les Sociétés secrètes mènent le Monde*, p. 59-60.
(63) Barruel, t. II, p. 40.

imbéciles, mettez des *hommes imbéciles.* – Dans celui d'*Illuminé majeur*, effacez cette phrase : *Les prêtres et les Princes sont sur notre chemin.* – *Quant au grade de Prêtre, n'en montrez autre chose que l'instruction relative aux sciences ; et relisez-la bien, afin de n'y laisser aucune allusion, aucun renvoi au reste du grade.* » (Écrits originaux, lett. du 2 janv. 1785).

Grâce à quoi, Weishaupt put compter parmi ses adeptes : le duc Louis-Ernest de Saxe-Gotha *(Timoléon)* ; son frère Auguste de Saxe-Gotha *(Walter Fürst)* ; Charles-Auguste, duc de Saxe-Weymar *(Eschyle)* ; le Prince Ferdinand de Brunswick *(Aaron)*, Grand maître Général du *Rit Ecossais Rectifié*, où il était *Eques a Victoria* (chevalier à la Victoire) ; le prince de Neuwied et son oncle maternel le comte de Stolberg *(Campanella)* ; le duc Ernest II de Saxe-Cobourg-Gotha ; le prince Karl de Hesse, qui devait financer la *Conjuration des Egaux*, de Germinal an IV (1796), organisée par Babeuf et Buonarroti contre le Directoire.

Et l'Illuminisme de Weishaupt eut aussi pour adeptes de hautes personnalités telles que : le philosophe Johann-Gottfried von Herder *(Damasus Pontifex)* ; l'illustre franc-maçon Johann Wolfgang Goethe *(Abaris)* ; le baron de Dalberg *(Crescens)*, évêque coadjuteur de Mayence, Worms et Spire, gouverneur de la ville et des pays d'Erfurt ; le comte von Pappenheim *(Alexandre)*, général et gouverneur d'Ingollstad ; le comte Seinsheim *(Alfred)*, ministre, vice-président du Conseil à Munich ; Mgr Hoeffelin *(Philon de Biblos)*, vice-président du Conseil spirituel à Munich, futur cardinal après son abjuration de l'Illuminisme ; Moldenhauser *(Gotescale)*, professeur de théologie protestante à Kiel ; de Barres *(Archelaüs)*, « ci-devant Major en France », etc.

En peu de temps, l'Illuminisme bavarois connut une grande extension dans toute l'Allemagne, en Hollande, en Livonie, à Milan, à Venise, et jusqu'aux Etats-Unis, où il aurait été importé par La Fayette lors de la Guerre de l'Indépendance américaine.

Pour la France, les avis diffèrent. L'abbé Barruel se contente d'indiquer qu'« il entamait déjà la France, et ses correspondants résidaient à Strasbourg » (Lett. de Weishaupt à Caton, 28 janv. 1783). Alors que d'autres, notamment des historiens américains, prétendent qu'il eut une grande influence sur la Révolution française, par les FF.·. marquis de Chefdebien (de la Loge « Les Amis Réunis ») et duc d'Orléans (Grand Maître du Grand Orient) futur régicide Philippe-Egalité, entre autres.

B) – *ORGANISATION EXTÉRIEURE*

A la hiérarchie des grades de l'Illuminisme correspond une hiérarchie pyramidale des fonctions extérieures.

Néophytes et *novices* ne connaissent que leur *frère insinuant* : ils n'ont donc aucun rapport direct avec l'organisation extérieure.

De la base aux hautes fonctions, on trouve successivement :

– *Académie ou Loge Minervale* – Composée de 10 *Minervals* au maximum, et dirigée par un *Illuminé mineur* ; inspectée par un *Illuminé majeur* ou par un *Chevalier Ecossais*, qui se contentent de diriger les travaux sans y prendre part, et de rendre compte aux *Chapitres secrets des Chevaliers Ecossais.*

– *District ou Directoire Ecossais* – Ayant autorité sur plusieurs Loges Minervales ; dirigé par un *Préfet*, du grade de *Régent*, surveillé et inspecté par le supérieur du District ou *Doyen* (Régent), désigné par le *Provincial*.

« Tout Préfet est le premier Régent de sa Préfecture. Il a la direction de tout ce que le Code appelle l'*édifice inférieur* de l'Ordre. Tous les *guibus licet* de son District passent par ses mains (64). »

– *Province* – Ayant autorité sur un certain nombre de Districts, assisté de *Consulteurs*, le *Provincial* (Régent) est élu par les Régents de sa Province et par les *Supérieurs nationaux* – non spécifiés –, avec entérinement par le *Directeur national.* Dans chaque Province, les Régents forment un corps spécial, immédiatement soumis au Provincial et constituant ses *Consulteurs.*

– *Inspecteur national* – Cette fonction, attribuée aux *Epoptes*, a fusionné par la suite avec celle de Directeur national.

– *Directeur national* – Régent, il est le centralisateur et le chef de toute l'organisation de l'Ordre dans un pays donné, mais « en société et en liaison immédiate avec nos Pères, dont le premier est au timon de l'Ordre ».

– *Aéropage* – Conseil suprême de l'Ordre, formé à l'origine par les douze premiers adeptes, puis, pense-t-on (car les documents manquent de précision sur ce point), des douze Hommes-Rois, si on en juge par la lettre de Weishaupt à Caton :

« A la fin se dévoilent complètement les maximes et la politique de l'Ordre. Ici, dans ce conseil suprême, on projette, on examine comment il faudra s'y prendre pour nous mettre peu à peu en état d'attaquer un jour en face l'ennemi de la raison et du genre humain. Ici encore s'examine comment ces projets pourront s'introduire dans l'Ordre et à quels Frères on peut les confier ; comment chacun en proportion des confidences qui lui en seront faites, pourra être employé pour l'exécution » (Ecrits Orig., lett. à Caton, 10 mars 1778).

– *Général* – C'est le *maître absolu* de l'Ordre.

Dictature admise non sans peine. A l'origine, Weishaupt avait pensé à une direction collégiale de l'Ordre par l'Aréopage où « la pluralité des voix y dicterait les lois éternelles de la Secte » (Lett. du 8 nov. 1778). Mais son tempérament autoritaire ne tarda pas à heurter ses Aréopagites, dont certains l'abandonnèrent même, comme *Ajax*-Massenhausen et *Philon*-Knigge.

Weishaupt rétablit son autorité par la menace de se retirer définitivement de l'Ordre. « ... les Aréopagites n'aimaient pas son empire, écrit l'abbé Barruel ; mais ils sentirent le besoin de sa profondeur pour les complots (...). Ils se réunirent de nouveau sous le joug de leur chef ; il reprit son ascendant, et dicta les conditions auxquelles il consentit à se mettre de nouveau à leur tête. » Conditions draconiennes, qu'il leur signifia dans sa lettre du 25 mai 1779.

(64) *Ibid.*, p. 198.
Le *Quibus licet* (Q.L.) est une autocritique écrite, régulièrement tenue à jour, que l'Ordre exigeait de tous ses initiés dès le grade de Novice, suivant un formulaire extrêmement détaillé.

C) – *HIÉRARCHIE PARALLELE*

Dans les *Statuts des Illuminés*, au chapitre « Principe fondamental », on peut lire :

« 8. Ils (les Frères) doivent apprendre l'art de dissimuler, et d'observer et de sonder les autres. »

Ces deux règles fondamentales : le secret et l'espionnage, constituent la loi organique majeure de l'Ordre.

Il est même précisé :

« 14. Le silence est la règle la plus haute. C'est pourquoi il n'est pas permis de parler de sa réception même devant ceux que l'on suppose être des Frères de l'Ordre ; car :

a) s'il ne s'agit pas d'un Frère, alors la Société est trahie ;

b) s'agit-t-il réellement d'un Frère, on ne sait pas si c'est un supérieur, ou un inférieur, ou un égal qui pourrait le déclarer (Ecrits orig., p. 41-42). »

Ainsi, tout adepte doit nier non seulement appartenir à l'Ordre, mais même avoir connaissance de son existence.

Pour préserver le secret, on imposait l'usage exclusif du *nomen mysticum* ; – Etats, provinces, villes sont désignés sous des noms de convention : l'Autriche est l'*Egypte*, la Bavière est l'*Achaïe*, Munich devient *Athènes*, Ingolstadt s'appelle *Ephèse* pour l'ensemble de l'Ordre, *Eleusis* pour les seuls hauts Initiés, etc. ; on utilisait également un calendrier dit « système persan » ; – enfin, la correspondance était chiffrée, et transmise par des chaînes de piétons se relayant tous les six à huit kilomètres.

D'autre part, depuis qu'il a été distingué par un « Frère insinuant », tout individu, *sans même qu'il s'en doute*, est soumis à une surveillance systématique et approfondie, avec constitution d'un « dossier », soigneusement tenu à jour par un « mouchardage » permanent, inspiré des *Constitutions* des Jésuites encore aggravées. On en trouve un modèle dans *Ecrits orig.* Tableaux XXIII. Si son entrée dans l'Ordre est acceptée par les instances supérieures, l'insinuant doit provoquer chez l'intéressé, et avec la plus grande prudence, le désir de se faire initier. Devenu néophyte, il doit remplir lui-même un « Tableau », donnant tous renseignements sur sa personne, sa famille, ses protecteurs, amis, relations, voire sur ses ennemis éventuels, ce qui rappelle le fameux questionnaire biographique que le Parti communiste fait remplir à ses membres.

Dès lors, l'adepte va se trouver soumis, pendant toute sa carrière dans l'Ordre, et *quel que soit son grade, fût-il le Général*, à un triple espionnage :

– l'un descendant, du supérieur sur l'inférieur ;
– l'autre ascendant, de l'inférieur sur le supérieur ;
– le troisième exercé sur toute l'organisation par une *hiérarchie parallèle*, dite des « Insinuants », connue uniquement des Hommes-Rois.

Toutes ces délations devaient être transmises, sous pli scellé pour en garantir le secret, au Général lui-même, seul habilité à en prendre connaissance.

Dans cette hiérarchie parallèle, faut-il voir, avec certains historiens, les *« Supérieurs Inconnus »*, qui ont fait couler tant d'encre ? On retrouve, en effet, cette notion notamment dans le Rite de la *Stricte Observance Templière*, dont le protecteur était le duc Ferdinand de Brunswich, l'*Aaron* des Illuminés, et auquel appartenait *Philon*-Knigge.

Pour M. Jean Saunier : « Bien que les Illuminés de Bavière n'aient pas eu le temps de conquérir la puissance dont ils rêvaient en chambre (...) leur tentative de concrétisation efficace de ce qui n'était avant eux qu'une rêverie à propos des Supérieurs Inconnus est d'ailleurs devenu le prototype de toutes les explications de l'Histoire fondées sur la toute-puissance des sociétés secrètes (65). »

WEISHAUPT ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Que Weishaupt ait été initié au Rite maçonnique de la Stricte Observance Templière, tous les historiens en sont d'accord. Seule la date d'initiation prête à controverses.

Pourtant, dans le Nota de la lettre n° 6 à Ajax, sans date mais du début de 1777, il écrit lui-même :

« J'irai à Munich avant le carnaval, et serai reçu dans le célèbre Freymaurer Orden (l'Ordre des F.·. M.·.). *Ne timeas.* Notre affaire est en bonne voie ; nous apprenons à connaître un nouveau *nexus* (lien, secret) et nous deviendrons ainsi *reliquis fortiores* (plus forts que les autres). »

Il ne devrait donc y avoir aucun doute. D'où viennent les controverses ?

M. Jean Saunier affirme :

« Weishaupt avait été déçu par les divulgations des secrets maçonniques qui démontraient, à ses yeux, que les francs-maçons étaient incapables de former une véritable société secrète (66). »

C'est alors qu'il aurait conçu son Ordre. Or, s'il connaissait les « secrets maçonniques » avant le 1er mai 1776, il fallait qu'il appartînt déjà à la Franc-Maçonnerie, et même qu'il y fût parvenu à un Haut Grade.

M. Werner Gerson prétend, lui aussi, que : « en s'inspirant des constitutions maçonniques, il bâtit l'Ordre ultra-secret des *Illuminés* que l'historien connaît sous le titre des *Illuminés de Bavière* (67). »

L'abbé Barruel est d'un avis opposé :

« Dans les premiers jours de son Illuminisme, Weishaupt avait conçu tout le parti qu'il tirerait pour ses complots, de la multitude des Francs-Maçons répandus en Europe, s'il pouvait jamais s'insinuer dans leur alliance (...). Il reçut en effet les premiers Grades Maçonniques dans la Loge appelée Saint-Théodore (...) ; il soupçonna des mystères ultérieurs (68). »

Et M. Pierre Mariel précise même, sans toutefois donner de références :

(65) Jean Saunier, *op. cit.*, p. 242.
(66) *Ibid.*, p. 240.
(67) Werner Gerson, *op. cit.*, p. 50.
(68) Barruel, t. II, p. 285.

« Weishaupt n'avait pas encore reçu la lumière maçonnique. Le baron (von Knigge) le fit admettre, en 1777, à la Loge occultiste *Théodore du Bon Conseil* (69). »

Comment, dans ce cas, aurait-il pu « s'inspirer des constitutions maçonniques » pour la fondation de son Ordre en 1776 ? D'ailleurs, il n'aurait pu accéder aux Hauts Grades maçonniques – si tant est qu'il y parvînt – qu'au bout de plusieurs années.

Or, si d'après ses propres déclarations, Weishaupt fut initié à la Maçonnerie au printemps de 1777, il est difficile d'admettre que ce fut sur l'initiative de *Philon*-Knigge. Dans les *Derniers Eclaircissements de Philon,* celui-ci affirme n'avoir eu connaissance de l'Illuminisme de Bavière qu'*en juillet 1780,* par l'intermédiaire de *Diomède*-Constanza, rencontré dans une Loge maçonnique de Francfort-sur-le-Main (Barruel, t. II, p. 292).

A cette époque, d'ailleurs, Weishaupt éludait toute demande de précisions sur les Grades de son Ordre, dont, à plusieurs reprises, il reconnaît n'en pas avoir une vue très nette : ses statuts n'étaient guère, jusqu'alors, qu'un démarquage des *Constitutions* des Jésuites. Il lui fallut la collaboration de Knigge, titulaire des Hauts Grades de *Templier* dans la *Stricte Observance Templière*, puis de Frère *Commandeur, Eques a Cygno,* dans le *Rite Ecossais Rectifié,* pour mettre au point une synthèse des Constitutions des Jésuites et de la Maçonnerie : ce fut le « Code » de l'Illuminisme.

Dès lors, Weishaupt manœuvra pour tenter d'incorporer la Franc-Maçonnerie à son Ordre. M. Jean Saunier note qu'il écrivait à un de ses correspondants :

« Je songe à établir un système de loges confédérées, de façon à étudier les meilleurs sujets, à couper l'herbe sous le pied à la Stricte Observance et à la ruiner (70)... »

C'est à cet effet qu'il institua ses Loges bleues, comme « un voile commode pour dissimuler nos buts réels, parce que le monde est habitué à n'attendre d'elles rien d'important ni de constructif » (71), et aussi les grades bi-valents d'Illuminé majeur-Novice Ecossais et Illuminé dirigeant-Chevalier Ecossais, à l'usage des « vieux Francs-Maçons, qu'il n'était plus temps d'amuser comme de simples écoliers dans leur académie Minervale ».

LE CONVENT DE WILHELMSBAD

En 1780, « sous la protection et les auspices de son Altesse le Prince Ferdinand, Duc de Brunswick, une assemblée générale des députés maçonniques – de toutes les Obédiences – venait d'être convoquée à Wilhelmsbad ». Elle s'ouvrit au début de 1782.

L'ordre des Illuminés de Bavière n'étant pas reconnu, les députés de Weishaupt y figurèrent dans les rangs de la Stricte Observance Templière, une des Obédiences les plus nombreuses et les plus puissantes

(69) Pierre Mariel, *op. cit.*, p. 56.
(70) Jean Saunier, *op. cit.*, p. 241.
(71) *Instructions B pour le grade de Régent,* d'après Werner Gerson, *op. cit.*, p. 54 et Barruel, t. II, p. 195.

d'Allemagne avec ses douze Princes régnants affiliés, fortement noyautée par von Knigge.

Weishaupt comptait en profiter pour tenter de fédérer sous son autorité l'ensemble de la Maçonnerie, suivant un plan mis au point par von Knigge ; mais il se heurta à une vive opposition des grandes Obédiences, notamment la Grande Loge d'Angleterre, le Grand Orient de France et les Illuminés Théosophes de Swedenborg.

Aussi, abandonnant à son *alter ego Minos*-Dittfurt, Assesseur de la Chambre Impériale de Wetzlar, la direction de la délégation des Illuminés de Bavière, von Knigge entreprit de « faire les couloirs » du Convent, comme nous dirions aujourd'hui.

Le résultat de ces manœuvres fut que, sur proposition de Minos, le Convent adopta « les principales dispositions convenues » entre Philon et Minos :

« On défendit aux Frères de se traiter mutuellement d'hérétiques *(Verketzern).* On convint de ne regarder comme essentiels à la Maçonnerie que (les) trois premiers grades ; on nomma des Commissaires pour la rédaction de quelques règlements dont l'Assemblée avait donné le plan, et pour celle d'un code général. Le choix des hauts grades et de leurs systèmes fut abandonné aux Loges (72). »

Et, à propos des trois premiers grades, M. Jean Palou donne une précision de la plus haute importance :

« En 1782, à Wilhelmsbad, se tint un Convent ultime où s'opéra la refonte des Rituels des trois premiers grades de la Maçonnerie bleue. Ceux-ci sont restés tels quels depuis (73). »

Ainsi, par le biais de la Stricte Observance Templière – dont, d'ailleurs, le Convent sonna le glas –, les Illuminés de Bavière étaient parvenus à leurs fins :

– obtenir l'unification des Rituels des Loges bleues de tous les Ordres maçonniques ;

– par suite, faire reconnaître la validité de leurs propres trois premiers grades ;

– ce qui entraînait *ipso facto* la reconnaissance de leur Ordre ;

– et les grades supérieurs étant laissés à la décision de chaque Observance, les grades maçonniques de Novice Ecossais et de Chevalier Ecossais ne pouvaient plus être considérés comme « hérétiques ».

En outre, à en croire Philon, de nombreux députés maçonniques avec lesquels il avait pris des contacts demandèrent à être initiés aux « mystères » illuministes et reçurent les grades d'Epopte et de Régent : « Tous furent extasiés de ces *chefs-d'œuvre* ; car c'est ainsi qu'ils appelaient ces grades. »

Weishaupt avait réussi son noyautage de *tous* les Ordres maçonniques à la fois : par la base, avec les Loges bleues reconnues valides par toutes les Obédiences, et dont chaque membre devait être « reconnu pour Frère légitime dans toutes les Loges, de quelque classe et de quelque système qu'il fût » ; par la tête, avec les « Députés illuminés » qui, rentrés dans leur pays, introduisirent dans leurs Loges les doctrines Illuministes.

Bien entendu, nombre d'auteurs maçonniques ont nié tout « relation directe entre les francs-maçons et d'Illuminisme » (Pierre Mariel). D'autres prétendent même « qu'en réalité, les deux associations secrètes furent des ennemies implacables » (Werner Gerson).

(72) Barruel, t. II, p. 320.
(73) Jean Palou, *op. cit.*, p. 157.

Comment alors des historiens aussi avertis que les FF.·. Jean-André Faucher et Achille Ricker peuvent-ils affirmer :

« Les Loges allemandes réagissent... vigoureusement contre l'invasion des Illuministes et en 1783 la Mère-Loge de Berlin précise, dans une circulaire, qu'elle exclut toutes les Loges qui dégradent la Franc-Maçonnerie en y introduisant les principes de l'Illuminisme (74) ? »

Quant à M. Alan Stang – et l'on sait que les historiens américains ont poussé fort loin leurs études sur les sociétés secrètes à la veille de la Révolution française – il va jusqu'à écrire :

« Dans l'été de 1782, les chefs de la Maçonnerie se réunirent à Wilhelmsbad, parmi lesquels le duc Ferdinand de Brunswick et le prince Karl de Hesse. Weishaupt les recruta, prenant ainsi la haute main sur la Franc-Maçonnerie allemande (75). »

Et il ajoute même, mais sans donner de références :

« Vers 1788, toutes les 266 Loges du Grand Orient de France étaient plus ou moins sous la coupe des Illuministes. »

Enfin, il est un document qui vient étayer la thèse du noyautage des Loges maçonniques par l'Illuminisme. Il s'agit d'une lettre écrite en 1798 par le T.·. Ill.·. F.·. George Washington au pasteur G.W. Snyder :

> Monsieur le Révérend,
>
> Je n'avais pas l'intention de mettre en doute que la doctrine des *Illuminés* et les principes du Jacobinisme ne s'étaient pas étendus aux Etats-Unis. Au contraire, personne n'est plus que moi convaincu de ce fait. L'idée que je voulais vous exposer était que je ne croyais pas que les Loges des Francs-Maçons de notre pays avaient cherché, en tant qu'associations, à propager les *DIABOLIQUES* doctrines des premiers ou les *PERNICIEUX* principes du second, *S'IL EST POSSIBLE DE LES SEPARER.* Que des individualités l'aient fait, ou que le fondateur ou les intermédiaires employés pour fonder les sociétés *DEMOCRATIQUES* aux Etats-Unis aient eu ce projet, et qu'ils aient eu en vue de séparer le peuple de son gouvernement, *C'EST TROP EVIDENT POUR PERMETTRE LE DOUTE.*
>
> Avec mes respects, je reste, Monsieur...
>
> George Washington (76)

Il ressort de cette lettre que :

– Washington, maçon de haut grade, était au courant de l'expansion de l'Illuminisme de Weishaupt aux Etats-Unis, encore en 1798,

(74) J.-A. Faucher et A. Ricker, *op. cit.*, p. 157.

(75) Alan Stang, *The Manifesto* (Le Manifeste du Parti Communiste, de Karl Marx) in *American Opinion*, février 1972, p. 50.

Le *Dictionnaire universel de la Franc-Maçonnerie* (Editions de Navarre-Editions du Prisme, Paris, 1974) note que cette assemblée de Wilhelmsbad, projetée de longue main et préparée minutieusement et laborieusement, devait, suivant le mot de son président et organisateur, le Grand Maître Ferdinand de Brunswick, permettre de "connaître enfin quelle était la raison d'être de la Franc-Maçonnerie et le but auquel elle se destinait". (...) De nos jours, (le convent de Wilhelmsbad) demeure dans le patrimoine actif historique de l'Ordre. »

(76) *The Review of The News*, 19 juillet 1972.

La mise en capitales est reproduite d'après : Charles Callahan, *Washington, The Man And The Mason* (Washington, l'Homme et le Maçon) publié en 1913. La lettre de Washington sur les Illuminés se trouve dans *The Writings Of George Washington From The Original Manuscript Sources* (Les écrits de Georges Washington d'après les sources manuscrites originales), U.S. George Washington Bicentennial Commission, 1941.

soit, comme on le verra, *treize ans* après la dissolution officielle de l'Ordre ;

– les Loges maçonniques étaient bien noyautées par les Illuminés ;

– pour Washington, les « diaboliques doctrines » de l'Illuminisme et les « pernicieux principes » du Jacobinisme paraissaient inséparables ;

– les uns et les autres avaient indubitablement pour objet de « séparer le peuple de son gouvernement », c'est-à-dire des fins révolutionnaires.

Si nous en croyons des historiens hostiles à la Maçonnerie, s'appuyant sur des témoignages sérieux (77), c'est à ce convent de Wilkelmsbad qu'aurait été décidée la mort du roi Gustav III de Suède et celle de Louis XVI. Le premier fut assassiné le 15 mars 1792 et le second mourut sur l'échafaud le 21 janvier suivant.

Alerté par sa police, l'Electeur de la Bavière édicta, le 22 juin 1784, « la défense absolue de toute communauté, société et confraternité secrète ou non approuvée par les lois. Les simples Francs-Maçons obéirent et fermèrent leurs Loges, les Francs-Maçons Illuminés, qui avaient leurs adeptes à la Cour même, se crurent assez forts, pour braver la défense, et continuèrent à tenir leurs assemblées (78). »

Si bien qu'au début de février 1785, Weishaupt fut destitué de sa chaire de droit canon à Ingolstadt *« comme fameux Maître de Loge,* et rebelle aux ordres portés contre toutes les assemblées et sociétés secrètes » (Barruel). Il partit pour Regensburg (Ratisbonne) sans être autrement inquiété et sans même que la Police ait saisi ses papiers.

Le 2 mars 1785, un autre édit confirma l'interdiction. Les Illuminés se dispersèrent. Mais apeurés, certains d'entre eux firent des révélations, qui à l'Electeur, qui à l'évêque de Freysingue. Finalement, l'abbé Lanz, courrier de Weishaupt, fut foudroyé, et les papiers qu'il portait envoyés à la Cour de Bavière. Le 11 octobre 1786, la Police perquisitionnait chez *Caton*-Zwach, à Landshut, et chez *Hannibal*-Bassus, au château de Sanderdorf.

(77) Deschamps et Jeannet, *Les Sociétés secrètes et la Société*, 5[e] éd., Avignon et Paris (Seguin et Oudin, 1881) t. II, p. 134.

Dans leur ouvrage *Les sociétés secrètes et la Société* (Séguin, à Avignon et Oudin, à Tarès, 1881). N. Deschamps et Claudio Jannet reproduisent la communication que fit, au congrès les monarques d'Europe, réuni à Vérone en 1822, le comte de Hangwitz, à son ministre du roi de Prusse :

« Ce fut en 1777, déclara-t-il, que je me chargeai de la direction d'une partie des loges prussiennes, – trois ou quatre ans avant le convent de Wilhelmsbad et l'envahissement des loges par l'Illuminisme (...). Exercer une influence dominatrice sur les trônes et les souverains, tel était notre but (...). J'acquis alors la ferme conviction que le drame commencé en 1788 et 1789, la Révolution française, le régicide avec toutes ses horreurs, non seulement y avaient été résolus alors, mais encore étaient le résultat des associations et des serments.» (p. 133 et 134).

Sur la mort de Louis XVI, Deschamps et Jannet reproduisent le témoignage du préfet du Doubs, le baron Jean Debry, franc-maçon, conventionnel et régicide, qui reconnut avoir voté la peine capitale après qu'on lui eut rappelé « d'un signe le serment des loges ». Il avait, bien souvent, évoqué ce vote qui « pesait à sa conscience » (p. 136).

(78) Barruel, t. II, p. 353.

« On saisit des voiturées de paperasses, écrit M. Werner Gerson. La lecture en fut édifiante. On sut, enfin, quels étaient les buts véritables des *Illuminés bavarois* ! On découvrit des listes entières d'adhérents de tous grades. Les enquêteurs n'eurent guère de peine à les faire « mettre à table ». Les dénonciations s'accumulèrent dans les sacs des juges. On prit des mesures qu'on se garda d'appliquer ; trop de personnages et du plus haut rang étaient compromis ! Les autorités régulières se contentèrent (comme on dit pudiquement) de les tenir. Après tout, qu'est-ce qui importait vraiment ? Que la subversion fût démantibulée à jamais (79) ! »

Finalement, une Ordonnance de la Cour prononça la dissolution de l'Ordre. Une vingtaine de personnages de second plan furent traduits en justice, qui prononça quelques légères peines de prison et des révocations d'emploi. Les affiliés importants trop compromis avaient prudemment pris le large. Weishaupt, demeuré à Regensburg sous la protection de la Régence, fut condamné à mort par contumace et sa tête mise à prix. Mais l'Electeur, peu soucieux d'en faire un martyr, l'avait fait « évader » par la Police ; il se réfugia auprès de *Timoléon*-duc de Saxe-Gotha, qui le prit pour conseiller intime et lui confia l'instruction de son fils cadet. Il mourut paisiblement à Gotha, le 18 novembre 1830, totalement oublié.

SURVIVANCE DES ILLUMINES DE BAVIERE

Mais la subversion était-elle vraiment « démantibulée » ?

L'Ordonnance de la Cour de Bavière avait mis un frein à l'activité de l'Ordre dans l'Electorat, elle ne l'avait pas fait disparaître. D'autant qu'il s'était infiltré, on l'a vu, dans diverses Obédiences maçonniques. Et c'est ainsi que le *« Nouveau Larousse Universel »* peut affirmer que l'Ordre « atteignit son apogée vers 1789 », date symptomatique. On a vu aussi que le F∴ George Washington en constatait l'expansion aux Etats-Unis en 1798, treize ans après l'Ordonnance de dissolution.

Et M. Pierre Mariel n'hésite pas à affirmer :

« Dès sa radiation (de Weishaupt) de l'université d'Ingolstadt, les Illuminés cessèrent, officiellement, toute activité. Mais l'Ordre n'en eut que plus d'influence, tout en se divisant en un certain nombre de conventicules, rivaux en apparence. Mais la notion de dissidence, qui implique celles de rébellion et d'hostilité, n'a aucune valeur dans le domaine des sectes. Pour des raisons de stratégie politique, les grandes sectes, quand elles sont identifiées, essaiment souvent en de nouvelles sociétés secrètes sans qu'on puisse parler de scission ou de séparation. Des termes horticoles comme bouturage ou marcottage conviendraient mieux (80). »

Cette opinion est entièrement corroborée par les faits en ce qui concerne l'Ordre des Illuminés de Bavière.

On retrouve, en effet, son influence derrière la *Conjuration des Egaux,* du 10 germinal an IV (30 mars 1796), organisée par Babeuf et Buonarroti, et financée par le prince Karl de Hesse, affilié de Weishaupt. On la retrouve aussi dans la révolte des *« Décabristes »* de 1825, en Russie, ainsi que dans la *Carbonaria*, au stade suprême de la Haute-Vente.

(79) Werner Gerson, *op. cit.,* p. 56-57.
(80) Pierre Mariel, *op. cit.,* p. 70.

Et Jacques Bordiot démontre avec pertinence la filiation illuministe qui, par la *Tugenbund*, la « ligne des Bannis » (*Bund der Geächteten*) et la « Ligue des Justes » (*Bund der Deutschen*), aboutit au fameux *Manifeste du Parti Communiste* de Karl Marx, publié à Londres en février 1848 (81).

Par suite, ne peut-on considérer que LE COMMUNISME MARXISTE EST UNE RESURGENCE DE L'ILLUMINISME DE BAVIERE ?

HENRY COSTON

(81) Jacques Bordiot, *Le Pouvoir occulte fourrier du Communisme* (Editions de Chiré, 1976) ch. V.

[*Titre.*]

QUELQUES
ÉCRITS ORIGINAUX
De l'Ordre des Illuminés

QUI ONT ÉTÉ TROUVÉS

CHEZ ZWACK

ANCIEN CONSEILLER DU GOUVERNEMENT

lors de la visite domiciliaire exécutée à Landshut

le 11 et le 12 Octobre 1786

Imprimé par ordre suprême

DE SON ALTESSE ÉLECTORALE

MUNICH

IMPRIMÉ CHEZ ANTOINE FRANZ

imprimeur de la Cour

et en vente dans les trois Librairies

[*Verso du titre.*]

Les lettres, avec leurs réponses, sont déposées aux archives. — Elles sont très instructives, et contiennent les unes et les autres de bonnes règles et donnent un suffisant aperçu du système.

SPARTACUS, *dans sa lettre à Caton*
(voir p. 274).

[*Feuillet 2, non paginé, r°*]

Le présent recueil a été imprimé sur l'ordre suprême de son Altesse Electorale, afin de convaincre le public de ce pays et des pays étrangers de l'évidente fausseté des raisons pour lesquelles les Illuminés crient sans cesse contre l'injuste violence et les poursuites dont ils sont l'objet en Bavière, et de le mettre ainsi en garde aussi bien contre cette secte épidémique que contre toutes les autres sociétés clandestines pareillement interdites. Car elles s'efforcent seulement de tromper les personnes crédules, de soutirer de l'argent et, au lieu de faire progresser la vérité et la morale, comme elles le font miroiter, de ruiner plutôt foncièrement celle-ci et d'étouffer ou de fausser complètement la première.

[*v°*]

Si quelqu'un émet un doute sur l'authenticité de ce recueil, qu'il se présente aux Archives secrètes de cette ville, où ordre a été donné de lui soumettre les originaux.

Munich, le 26 mars 1787.

I

(P. 1)

Chiffre (déjà connu)
de l'Ordre des Illuminés

12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1
a	b	c	d	e	f	g	h	i	k	l	m
13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
n	o	p	q	r	s	t	u	w	x	y	z

II

Système chronologique de l'Ordre
à savoir, celui de Yezdegerd, ou le système persan

1. Pharavardin a 41 jours, depuis le 21 mars jusqu'à fin avril.
2. Adarpahascht . . . . Mai.
3. Chardad . . . . Juin.
4. Thirmeh . . . . Juillet.
5. Merdedmeh . . . . Août.

(P. 2)

6. Schaharimeh . . . . Septembre.
7. Meharmeh . . . . Octobre.
8. Abenmeh . . . . Novembre.
9. Adarmeh . . . . Décembre.
10. Dimeh . . . . Janvier
11. Benmeh. . . . . Février.
12. Asphandar, les 20 premiers jours de . . . Mars.

III

Noms géographiques

Provinces

(Le manuscrit est de Caton-Zwack)

Bavière.	Achaïe.
Souabe	Pannonie.
Franconie	Illyrie.
Autriche	Egypte.
Tyrol	Péloponnèse.

Villes

Munich	Athènes.
Ravensbourg	Sparte.

Mersebourg	Sestos.
Constance.	Abydos.
Freysing	Thèbes.
Eichstædt.	Erzeroum.
Bamberg	Antioche.
Landsberg	Mégare.
Augsbourg	Nicomédie.
Ratisbonne	Corinthe.
Nuremberg	Nicée.
(P. 3)	
Landshut	Delphes.
Vienne	Rome.
Burghausen	Chalios.
Straubingen	Thessalonique.
Neubourg.	Néapolis.
Salzbourg.	Nicosie.
Innspruck.	Samos.
Ingolstadt.	Eleusis.
Ingolstadt.	Ephèse. (Pour les non initiés.)
Erlangen	Sagonthe.
Würzbourg	Carthage.

IV

Liste des membres admis durant les années 1776, 77, 78 et 1779

		Date et année de l'admission	
776	Spartacus A. (Aréopagite).	1er mai	1776
777	Ajax A.	—	—
778	Tiberius A.	—	—
779	Cato A.	22 février	1778
780	Marius A.	12 mars	—
781	Alcibiade A.	mai	—
782	Solon A.	mai	—
783	Scipion A.	28 juillet	—
784	Celse A.	13 décembre	—
785	Annibal A.	—	—
786	Tamerlan Ill. (Illuminé)	16 décembre	1776
787	Claudius R. (Reçu)	26 décembre	—
(P. 4)			
788	Agrippa M. (Minerval)		

789	Tasse M..	31 mars	1777
790	Odin M.	17 juin	—
791	Lucullus M.	27 novembre	—
792	Osiris R.	17 décembre	1778
793	Coriolan M.	22 février	—
794	Confucius M.	13 mars	—
795	Livius	27 mars	—
796	Euclide M.	10 juin	—
797	Cicéron R.	12 juin	—
798	Sylla M	17 juin	—
799	Timoléon R	17 juillet	—
800	Périclès M	20 juillet	—
801	Démocrite R.	4 août	—
802	Remus In. (Initié)	27 août	—
803	Minos R. Susp	29 août	—
804	Pen R.	4 septembre	—
805	Cyrus	21 octobre	—
806	Lud. Bav. R. Susp	27 octobre	—
807	Pythagore	27 octobre	—
808	Hermes R	1er novembre	—
809	Attila M.	29 novembre	—
810	R. Lullus M.	3 janvier	1779
811	Anacréon R.	7 janvier	—
812	Brutus M.	16 janvier	—
813	Thalès de Milet M.	18 janvier	—
814	Enée M.	16 février	—
815	Saturne M.	27 mars	—
816	Saladin R.	6 avril	—
817	Arminius R.	23 avril	—
(P. 5)			
818	Stilpo de Mégare R.	29 avril	—
819	Deucalion R.	30 avril	—
820	Nestor R.	13 mai	—
821	Musée M.	30 mai	—
822	Diomède M.	23 juin	—
823	Ménélas M.	3 juin	—
824	Hector M.	27 juin	—
825	Numa Pompilius K.	27 juillet	—
826	Ganganelli In.	1 Schabar.	—
827	Dion.	10 —	—
828	Democédès.	18 —	—
829	Demonax.	28 —	—
830	Mahomet A.	2 Mehar.	—

831 Vespasien. . . . .
832 Moenius . . . .
833 Titus Quintus Flaminius. . . . .
834 Germanicus A. . . . .

V

Pièces particulières trouvées avant la visite domiciliaire chez Zwack

1. *Proposition en vue de l'établissement d'un Ordre féminin.*

(De la main de Zwack.)

Utilité et Objet de cet Ordre.

L'utilité qu'on pourrait se promettre des femmes (*P. 6*) serait de procurer à l'Ordre véritable de l'argent, soit d'une façon positive, soit en ce qu'on pourrait attendre d'elles, puis d'obtenir de sûres nouvelles secrètes, de recevoir protection et de donner satisfaction aux caractères des F. M. voluptueux.

2. *Etablissement de l'Ordre féminin.*

(De la main de Zwack.)

Cet ordre doit consister en deux classes, dont chacune constitue une Société séparée et qui doit demeurer inconnue à l'autre eu égard à ses obligations (*nexus*) :

Une classe de vertueuses ; l'autre de débauchées.

L'une et l'autre doivent ignorer qu'elles sont dirigées par l'Ordre masculin, et la Supérieure de chaque classe doit croire qu'il y a une Loge supérieure dont elle reçoit des ordres, alors qu'en fait ce sont les hommes qui les donnent.

Les deux classes devraient se venir en aide par l'enseignement aussi bien que par des maîtres masculins proposés a cet effet, qui seraient membres de l'Ordre ⊙ mais resteraient ignorés les uns des autres et des femmes. De bons livres seraient aussi fournis, et la seconde classe donnerait en secret satisfaction à ses passions.

Lors de la visite domiciliaire chez Zwack, on trouva deux feuilles in-octavo (portant) :

(*P. 7*) *Courtes esquisses de caractères de 95 femmes à Mannheim,*

en langue française et avec cette suscription :

PORTRAITS DES DEMOISELLES

à MANNHEIM

3. *Progrès*

a) des FF. à Athènes, dans le système de l'Ordre.

(De la main de Zwack.)

Voici, pour la Grèce seule, l'état numérique :

A Athènes, il y a : une grande association d'Illuminés, bien organisée ; une petite Association qui répond parfaitement à sont but ; une grande et belle Loge □, et deux belles églises minervales.

A Thèbes, il y a également une église minervale.

A Mégare aussi.

Pareillement à Burghausen.

A Straubiz aussi.

Et prochainement à Corinthe.

Nous avons acheté une maison particulière, et fait si bien, par de judicieuses mesures, que les habitants, non seulement ne font plus de tapage (*P. 8*), mais parlent de nous avec considération, car nous allons ouvertement tous les jours à la maison, de même que nous pénétrons dans la Loge. Certes cette ville l'emporte de beaucoup.

Dans cette maison, il y a une belle collection d'histoire naturelle et d'instruments de physique, ainsi qu'une bibliothèque, et les membres augmentent le tout de temps en temps.

Le jardin est utilisé pour la botanique.

L'Ordre procure aux FF. tous les journaux savants. Il appelle l'attention du prince et des citoyens sur certains abus, au moyen de pièces imprimées, et il fait obstacle de toutes ses forces aux moines, ce en quoi il a obtenu beaucoup de succès.

Nous avons organisé la Loge tout entière selon notre système et rompu complètement avec Berlin.

Nous avons non seulement enrayé l'action des Rose-Croix, mais encore rendu leur nom méprisable.

Nous sommes en tractations en vue d'une étroite alliance avec la Loge... à..., et avec la Loge nationale de Pologne.

Progrès

b) de l'Ordre dans le domaine politique depuis un an, en Grèce.

(Egalement de la main de Zwack.)

1

Par suite de l'intervention des FF., les Jésuites ont été écartés de toutes les chaires professorales, et l'Université d'Ingolstadt *(P. 9)* entièrement purifiée d'eux, car les Malth... y seront toujours accueillis et enrichis par les prélats. .

2

La duchesse veuve a organisé l'Institut des Cadets complètement d'après le plan indiqué par l'Ordre, il est sous la surveillance de l'Ordre, tous les professeurs sont membres de l'Ordre, cinq même y ont été très bien établis, et tous les élèves y deviennent des adeptes de l'Ordre.

3

Sur la recommandation des FF., Pylade est devenu le trésorier du Conseil ecclésiastique et par là l'Ordre a à sa disposition les revenus de l'Eglise.

4

Aussi en prêtant ces sommes à notre ... et à ..., les avons-nous remis sur pied de leur mauvaise gestion domestique et affranchis des usuriers.

5

Par ce moyen encore, nous venons en aide à plusieurs FF.

6

Tous les membres qui sont prêtres, nous les avons bien pourvus de bénéfices, de cures et de places de précepteurs.

(P. 10)

7

Grâce à notre intervention, Arminius et Cortez ont été nommés professeurs à Ephèse.

8

Tous nos jeunes gens ont obtenu, par notre intermédiaire, des bourses à cette Université.

9

Grâce à la recommandation des membres de l'Ordre qui sont à la Cour, deux de nos jeunes gens sont partis en voyage ; ils sont en fait à Rome.

10

Les écoles allemandes sont complètement sous la direction de l'Ordre, et ce sont maintenant les membres de celui-ci qui s'en occupent.

11

La société charitable est de même dirigée par l'Ordre.

12

De très nombreux membres de l'Ordre, qui se trouvent dans les Dicastérions, ont obtenu, grâce à l'Ordre, des salaires et compléments.

13

Nous avons placé des membres de l'Ordre dans quatre chaires ecclésiastiques.

14

Dans le plus prochain délai, nous tirerons à nous toute la fondation Bartholomé de jeunes prêtres ; ce sont tous les établissements qui sont ainsi touchés *(P. 11)* et il y a les plus grandes chances que nous puissions de la sorte pourvoir de prêtres habiles toute la Bavière.

15

Nous avons aussi l'intention et nous espérons bien venir également à bout d'une autre maison de prêtres encore.

16

Même en ce moment où les Jésuites voulaient briser le conseil ecclésiastique, nous sommes, par l'intermédiaire des établissements de l'Ordre, par notre effort infatigable, par l'embrouillement de divers..., par..., arrivés à cela, que non

seulement ce conseil ecclésiastique est affermi, mais encore que tous les revenus dont les Jésuites avaient encore l'administration en Bavière, comme l'Institut de la Mission, l'Aumône d'or, la maison de l'Exercitium et la Caisse des convertis, ont été confiés à ce conseil, ainsi qu'au Fonds scolaire et universitaire allemand, qui en assurent déjà l'emploi, en même temps que l'extradition. A ce sujet les principaux des Illuminés ont tenu six réunions, et quelques-uns ont passé des nuits sans sommeil. Parmi eux, il y a... et...

(*P. 12*) VI

Statuts des Illuminés

Comme la Société se propose, non d'abolir les liens raisonnables auxquels on est assujetti dans l'Etat, mais de les affermir encore davantage, notre volonté est que :

1. Chacun soit traité avec amour, considération, et selon son état.

2. Aussi chacun doit-il toujours se tenir dans les limites du cérémonial, et d'autant plus encore quand les membres se trouvent parmi des profanes, afin qu'à tout gentilhomme de qualité (même s'il occupait un rang inférieur dans l'Ordre) soit témoigné le respect qui lui est dû et qui convient à son état. Et comme il importe que nos membres soient honorés par les profanes, ainsi nos gens doivent leur marquer en retour une considération d'autant plus grande, afin que les autres les honorent pareillement.

3. Ce n'est que parmi les FF. de l'Ordre seulement, que disparaît toute différence de l'état que l'on a dans la société civile, et alors sont considérés seulement l'âge et le caractère que l'on a dans l'Ordre. Alors chacun, même le plus humble vieillard, et à plus forte raison les supérieurs, est traité avec le même respect que l'on traite, parmi les profanes, les personnes de haut rang, (*P. 13*) et ainsi à plus forte raison, si l'on est en présence de jeunes ou d'égaux.

4. C'est avec une civilité d'autant plus grande que le supérieur sera traité par les subordonnés. En conséquence, ceux-ci auront soin de ne pas laisser dégénérer cette civilité en familiarité. Les subordonnés ne doivent donc pas considérer comme arbitrairement permis entre eux ce qu'un ami intime

peut faire, encore qu'ils se laissent guider par leurs supérieurs à ne pas traiter d'une façon étrangère un ami.

5. Et, quoique ceci ait l'apparence d'une contrainte qui devrait rester inconnnue entre amis et qui paraît exclure toute sympathie fraternelle, nos très chers FF. doivent cependant savoir que l'ordre l'exige ainsi, et que nous ne songeons pas à nous aimer mutuellement pour un temps seulement, mais pour l'éternité, et que rien ne serait mieux fait pour rompre l'amitié la plus forte et la plus intime, que si elle dégénérait en familiarité. Réfléchissez et veillez à cela, très chers FF., et votre récompense sera la plus durable amitié.

6. Ne refusez pas aux étrangers les droits d'humanité et d'hospitalité.

7. Remplissez votre office dans la société civile avec fidélité et zèle ; car si vous vous y montrez négligents, vous le serez aussi chez nous.

(*P. 14*) 8. Répandez les sciences, les arts, l'industrie, les inclinations sociales, les vertus, et empêchez tout ce qui s'y oppose.

9. C'est pourquoi, sous ce rapport, l'Ordre se considère aussi comme une société savante, où l'exemple et l'enseignement conduisent la raison et améliorent le cœur.

10. Lisez les anciens, notez attentivement ce que vous avez lu, réfléchissez-y, mais appliquez-y votre bon sens de préférence aux sentiments d'autrui. Ce qu'un autre a pensé et dit, pensez-le et dites-le à votre manière ; n'acceptez aucune opinion sans en avoir recherché l'auteur, l'origine, le fondement ; exercez-vous aux problèmes, aux questions à résoudre ; lisez ce qui élève l'âme et ce qui anime le cœur, faites-en part aux autres, pensez à la pratique et à l'application ; et avant tout pénétrez l'homme, non d'après les livres, mais d'après vous-même, et concluez d'après l'analogie des circonstances.

11. C'est pourquoi la classe actuelle s'occupe aussi :

1) de l'étude des caractères humains, de leur origine, de leurs raisons, de leurs conséquences, en les analysant en détail ;

2) de l'organisation de la nature humaine en général.

3) Elle recherche les raisons et les mobiles des actions humaines.

(*P. 15*) 4) Elle s'exerce à caractériser et à déterminer les inclinations humaines et la façon de les diriger, de les faire naître ou de les anéantir.

5) Elle s'instruit des systèmes anciens et modernes de morale et de philosophie, comme le Stoïcisme, l'Epicurisme, etc.

6) Elle en cherche des exemples dans l'histoire ancienne et moderne.

7) Elle recherche les raisons de ce qui est agréable ou désagréable dans les relations, et surtout d'après sa propre expérience ou celle d'autrui.

8) Elle recherche l'origine et le mode de naissance de nos jugements et de nos opinions.

12. Sur ce point, les supérieurs donnent des livres et une instruction précise.

13. Par rapport à sa famille, que chacun se montre bon père, bon mari, bon fils, bon maître et bon serviteur.

14. Et avant tout, l'Ordre recommande à tous et à chacun la *modération dorée* : si l'on n'en a pas donné de preuves suffisantes, toute voie aux classes supérieures est fermée. L'Ordre prescrit aussi à cet effet des règles particulières, des directions pour la modération, pour l'économie domestique, pour la santé et pour la prolongation de la vie.

15. Aussi bien, pour que chacun s'habitue à l'économie, (*P. 16*) qu'il se procure une tirelire, et qu'il en remette la clef à son supérieur. Dans cette tirelire, sera jeté tout ce qui sera repris sur les plaisirs non nécessaires. A des époques déterminées, comme le 21 mars et le 23 septembre, le supérieur et le candidat l'ouvrent en commun, et toute somme inférieure à un carolin reste à l'Ordre, tandis que le reste est conservé par chacun en vue de ses besoins futurs ou pour les héritiers qu'il laissera après sa mort, à moins qu'il n'en veuille disposer autrement. Si tel est son désir, un certificat du surplus lui est délivré, constatant qu'il a tant à réclamer à tel ou tel, et ce certificat est signé par deux Frères de l'Ordre. Ils s'engagent ensemble et séparément au bénéfice de la division.

Si l'intéressé quitte la Société, on lui remet la somme, et pareillement en cas de nécessité.

16. En ce qui concerne le luxe dans le manger, le boire et le vêtement, l'Ordre ne voit pas d'un bon œil qu'on s'y abandonne. Notre maxime est : *quo simplicius, eo melius.*

17. Combattre, autant qu'on le peut, les erreurs, les préjugés, les mauvais desseins : tel est notre devoir, et chacun doit chercher à le remplir hautement, tel qu'il se connaît et d'après l'expérience de sa faiblesse, et non d'après des inclinations inconsidérées.

(*P. 17*) 18. A cet effet, chaque membre remet à ses supérieurs, à la fin de chaque mois, un pli fermé, dans lequel il indique :

1) ce qu'il regarde comme un préjugé ;

2) chez qui il en a vu ;

3) quels préjugés il a découverts chez soi-même ;

4) quels sont chez lui les préjugés dominants et quel en est le nombre ;

5) combien et lesquels il a déjà affaiblis ou complètement extirpés.

19. Les découvertes, trouvailles et relations secrètes ainsi faites, quiconque nous est favorable nous les communiquera sans hésitation, et l'Ordre promet solennellement de n'en faire aucun mauvais usage.

20. Le silence et le secret constituent l'âme de notre Ordre. Cependant, à l'égard des supérieurs, une judicieuse sincérité est une vertu, et à l'égard des autres FF. de l'Ordre une réserve raisonnable, car la méfiance est le principe et la condition fondamentale pour que l'on ne devienne les uns pour les autres un objet d'ennui ou de dégoût. C'est pourquoi, ne révélez pas sans nécessité même les moindres détails, comme par exemple depuis combien de temps vous êtes dans l'Ordre, quels sont vos FF., quel grade vous y avez, etc.

(*P. 18*) 21. Le temps pendant lequel on doit demeurer dans une classe est indéterminé ; en général il est en rapport avec le zèle et la capacité de chacun.

22. Votre promotion n'a-t-elle pas lieu aussi vite que vous le souhaitez, ne murmurez point, chers Frères ; songez plutôt que rien ne se produit sans cause, et que dans l'immense univers aucune créature n'apparaît avant que beaucoup n'aient disparu, car elles étaient nécessaires pour produire celle-ci.

23. En outre, l'Ordre s'est fixé comme devoir suprême de rendre à chaque homme les vérités indispensables à son bonheur si agréables et si sensibles, et de les présenter à chacun d'une manière si en rapport avec son état, que de telles idées se transforment facilement, pour chacun, en désirs et en actions.

24. A cet effet, les membres s'exercent constamment à des compositions ; parfois aussi sont posées des questions à résoudre et à développer, et aux meilleurs travaux la promotion à une classe supérieure est donnée comme récompense.

25. Autant qu'à chacun de nous le permettent ses (*P. 19*) affaires, ou que son office, sa profession ou son travail l'y poussent, il doit s'efforcer à réaliser une plus grande perfection et plus de liberté.

26. Le grade auquel chacun appartient demeure toujours caché aux autres, et l'on ne se découvre qu'entre égaux.

27. Donc que l'un ne se découvre à l'autre aussi longtemps que celui qui l'a reçu est dans l'Ordre, et ainsi de suite.

28. Les FF. de la classe actuelle ont un œil attentif sur ceux qui se trouvent dans le grade le plus inférieur, et ils en réfèrent de leur conduite soit à leurs supérieurs, soit à l'assemblée plénière, et c'est pourquoi les moindres doivent toujours être connus aux plus élevés. Mais n'allez pas au delà de cette mesure, et ceux qui sont au-dessus de vous, ne les connaissez qu'en tant que vos égaux.

DROITS ET LIBERTÉS

Toutes les obligations qui précèdent sont, à un certain point de vue, à considérer comme des avantages, car, si l'Ordre ne les appliquait pas de la façon la plus stricte, il serait hors d'état d'assurer les avantages qui vont être énumérés. Ce n'est que par la plus étroite union (*P. 20*) et par l'observation des lois, que nous sommes en état de remplir le mot qui nous a été donné :

1. Chacun est libre, quand des raisons suffisantes en ont été présentées, de se retirer de cette classe quand il le veut, et si d'autre part il observe un rigoureux silence. Il n'a, de notre part, à craindre le moindre blâme ni le moindre préjudice.

2. Nous savons que nul n'entre dans des sociétés et ne fait le sacrifice de sa liberté sans en escompter tous les avantages. A cet effet, l'Ordre promet à tous ceux qui se seront distingués par leur zèle et par des services réels :

1) de leur ouvrir et de leur faciliter la voie à plus d'une connaissance secrète ;

2) en cas d'extrême nécessité où ils pourraient se trouver en dépit de toute bonne économie domestique, de les secourir fraternellement, dans la mesure de nos forces ;

3) de leur venir en aide par des recommandations et des interventions, et autant qu'il nous est possible, d'accomplir leurs désirs, si ceux-ci sont raisonnables et s'ils ne nuisent pas aux intérêts de la Communauté ;

(*P. 21*) 4) de leur venir en aide, par des avis et des actes, contre toutes les offenses et vexations qu'ils auront à subir sans qu'il y ait de leur faute ou de leur négligence. On espère d'ailleurs qu'on ne comptera pas sur ce secours et qu'on s'appliquera à éviter ces offenses ;

5) Nous promettons en outre, pour la consolation et la tranquillité de tous ceux qui possèdent peu de moyens, mais en revanche beaucoup d'enfants, et qui viendraient à être enlevés aux leurs par une mort prématurée, que nous remplirons près de ces enfants le rôle du père, que nous prendrons soin de leur entretien, et que nous secourerons la veuve par des conseils et des actes ;

A cet effet, nous sollicitons l'aide de nos membres favorisés par la fortune, qui s'estimeront heureux de trouver les moyens et l'occasion de pouvoir faire bon usage de leur superflu.

6) L'un ou l'autre de nos FF. ou de leurs enfants viendraient-ils à manifester des capacités particulières qu'un voyage pourrait encore développer, et ainsi nécessairement procurer à l'Ordre d'utiles renseignements, ou lui rendre service, alors l'Ordre ne se refuse pas (*P. 22*) non plus de laisser s'accomplir ces voyages et d'en assurer les frais ;

7) En général, nous nous engageons à nous comporter de façon qu'il ne puisse arriver à aucun de nos FF. qu'il soit privé de tout secours, pouvu que ses dettes n'aient pas pour cause son imprudence ou sa mauvaise administration domestique. Nous ordonnerons aussi que nul ne s'adresse à un autre pour lui emprunter de l'argent ou pour une autre raison, mais qu'il vienne trouver son supérieur, qu'il le mette au courant de la situation et qu'il en attende une solution.

8) Nous espérons aussi qu'un tel infortuné, une fois qu'il sera remis d'aplomb, fera à son tour du bien à l'Ordre,

A cet effet, il faut que tout argent ou tout bien apporté ou laissé par des membres soit considéré comme un bien acquis, auquel ne peuvent prétendre que l'Ordre d'une façon générale, ou encore les nécessiteux pour leurs besoins.

Comme nous savons aussi que, dans les sociétés, il n'y a rien de plus désagréable et rien qui ne prête plus aux désordres et aux dissensions qu'une façon de procéder dure, rude et impérieuse de la part (*P.* 23) des supérieurs, l'Ordre a donc pris en cette matière les dispositions nécessaires ; et comme la puissance et la souveraineté ne se fondent que sur un jugement élevé et sur l'expérience des affaires de l'Ordre, nous avons donc agréé aux dispositions suivantes :

1. S'il s'agit de faire une réprimande ou d'infliger un blâme, le supérieur évitera avec soin d'aigrir les caractères, et il édictera les peines d'une façon aussi générale qu'il sera possible, soit en usant d'exemples ; ou bien on raconte devant l'un ce qui concerne un autre ou soi-même ; et par de tels discours et façons de faire, chacun s'étudie à ne pas tomber dans la faute. De la sorte, on épargne au supérieur une explication plus précise et désagréable, et à soi-même l'humiliation et le désagrément.

2. Comme les mots ont toujours quelque chose de dur, et que notre direction doit être fondée autant que possible sur l'amour, l'Ordre a donc substitué à l'avertissement et aux reproches un moyen plus doux, et il ordonne :

a) Que le supérieur se taise quand on lui pose des questions indiscrètes, qu'on lui tient des discours inconvenants, qu'on use d'une raillerie piquante ou d'un badinage indécent : dans ce cas, il laisse les paroles sans réponse et il rompt l'entretien.

(*P.* 24) b) Eu égard à la familiarité, si aucun étranger ou aucun profane n'est présent, il est permis de répondre.

c) Mais si des étrangers sont présents et que la familiarité aille trop loin, au point d'être désagréable au supérieur, alors celui-ci commence à s'amuser avec son mouchoir, ou bien il recule sa chaise, ou bien il demande du tabac à son interlocuteur au moment où il fait une faute, même dans le cas où il n'a pas l'habitude d'user de tabac.

d) Quand le supérieur ne connaît pas *de visu* la faute de l'autre, mais ne la sait que par relation, alors pour lui montrer qu'il connaît sa faute, il lui remet une feuille de papier ouverte et blanche, où est inscrit le mot *Confiteatur*. Le délinquant la rapporte un moment après et, quand il y a inscrit la faute qu'il s'attribue ; agit-il de la sorte, il ne reçoit plus d'avertissement ; mais dans le cas contraire, il reçoit un second billet, où est indiquée la raison.

Nous engageons à ce propos tous les supérieurs à ne laisser aucune faute sans punition, car il serait encore plus grave qu'ils soient forcés d'agir à ce sujet en magistrats. Quant aux subordonnés, ils n'en seront pas irrités, (*P.* 25) car on leur rappellera leur faute avec toute bienveillance.

3. Mais afin que le supérieur le plus élevé soit informé si les supérieurs intermédiaires se conforment à ces prescriptions, chacun de ceux-ci, à la fin de mars, de juin, de septembre et de décembre, réclamera de ses subordonnés leurs réflexions et leurs griefs contre l'Ordre et leurs confrères, sous pli bien fermé portant la suscription : Au Premier, et qu'ils transmettront sans briser le cachet à notre Supérieur général, par le canal des supérieurs intermédiaires.

4. Ces consultations doivent être remises par tous sans exception, tous les trimestres ; et même si quelqu'un n'a aucun grief à formuler, il n'en remettra pas moins son pli constatant qu'il n'a aucun grief.

5. Dans ces plis peuvent être aussi indiquées des propositions d'améliorations et de modifications en rapport avec les griefs formulés.

6. A la fin de chaque trimestre, dans un court délai, les réponses suivent, ainsi que la décision au sujet des griefs formulés. Celle-ci est remise à chaque partie plaignante par ses supérieurs immédiats, qui l'ont écrite de leur propre main ; après avoir été contresignée par la partie intéressée, elle est retournée. Si un supérieur (*P.* 26) osait agir envers ses subordonnés à cause des griefs formulés contre lui, ou bien s'il marquait le moindre mécontentement, alors cette attitude peut et doit faire l'objet d'une nouvelle plainte au trimestre suivant.

VII

Réforme des statuts de la 1re classe

La sagesse qui préside à des règlements législatifs exige que, quand les circonstances viennent à changer, on modifie aussi les prescriptios et les lois indispensables, et que l'on obvie, par de nouvelles lois, aux abus qu'a entraînés le temps ; il

convient aussi d'éclairer les cas douteux et de rendre générales les ordonnances relatives aux éventualités nécessaires qui n'avaient jusque-là qu'une application particulière, et de les incorporer alors dans le code ordinaire. C'est pourquoi, dans sa dernière assemblée générale, l'Ordre a édicté les dispositions suivantes, concernant la première classe :

1. Tous statuts, constitutions et privilèges antérieurs, quelque nom qu'ils aient pu recevoir, sont par les présentes, totalement annulés et cassés, en tant qu'ils s'opposent aux présentes ordonnances fondamentales (*P.* 27) et sous la réserve des modifications que les circonstances pourront rendre nécessaires à l'avenir.

2. Toutefois, comme pour le passé, le but que se propose la Société reste, pour les temps futurs : de rendre intéressant à l'homme le perfectionnement de sa raison et de son caractère moral, de développer les sentiments humains et sociaux, de s'opposer aux méchants desseins dans le monde, de venir en aide contre l'injustice à la vertu malheureuse et opprimée, de songer à encourager les hommes de mérite, et en général de faciliter les moyens de connaître et les sciences. Assurance est ici donnée, d'une façon fidèle et sacrée, que c'est bien là l'unique but, et non supposé, de la Société (1).

La Société, au contraire, ne se propose pas davantage ; les candidats de son temps se trouveront donc plus nombreux, et cela est d'autant mieux pour eux, et ils peuvent se rendre compte par là que, contrairement à l'habitude d'autres sociétés, on tient plus qu'on n'avait promis.

Un membre qui serait poussé à entrer dans la Société par l'espoir d'une plus grande puissance dans l'avenir, et d'une plus grande richesse, n'y serait donc pas le très bien venu.

(*P.28*) Mais, comme pour la réalisation d'un tel but, l'aide la bonne entente et une confiance indissoluble est nécessaire entre tous les membres, et qu'il ne l'est pas moins que d'autres conditions extérieures soient acceptées pour le mieux de la Société et conformément à ses vues, tous les membres doivent donc :

3. Eu égard à la Société, s'abstenir de toute haine et jalousie envers leurs confrères ; ils doivent les regarder comme leurs premiers amis et les plus chers, comme leurs collègues en vue du même grand but, en vue de leur propre bien, qui ne saurait être réalisé sans cela.

(1) *Fistula dulce canit, volucrem* *Auceps.*

4. La Société leur demande donc le sacrifice de leur liberté, non d'une façon générale, mais seulement quand il s'agit d'un moyen en vue du grand but. Qu'ils aient donc toujours la pensée que les ordres des supérieurs conduisent à ce but, car les supérieurs voient plus avant et plus profondément dans le système, et ce n'est pas pour une autre raison qu'ils sont les supérieurs.

5. Chaque membre nouvellement admis propose à ceux qui le reçoivent un *Revers de Silentio.*

6. La Société ne peut pas employer les gens tels qu'ils sont, mais ils doivent d'abord devenir tels qu'elle les juge nécessaires suivant le but qu'elle se propose pour eux. D'où un examen, des preuves de fidélité, de silence, (29) de dévouement, d'application, de développement de leur instruction.

7. D'où le temps que les Candidats doivent passer dans ce grade : les jeunes gens de 15 à 18 ans ont trois ans pour leur examen, ceux de 18 à 24, deux ans, ceux de 24 à 30, un an.

8. Il arrive cependant que, vu la diligence, la maturité, le zèle et l'application du candidat, son temps soit parfois abrégé.

9. Durant ce temps, le candidat travaille à l'examen de soi-même, à l'examen de ses semblables ; il relève tout avec soin, note suivant une certaine méthode à lui propre, pense et observe en général plus qu'il ne lit.

10. Beaucoup de notes, de remarques, beaucoup de caractères crayonnés ; des entretiens de gens qui parlent le langage des passions sont relevés : tout cela, ainsi que la soumission aux supérieurs, représente la voie la plus sûre pour l'encouragement.

11. Lors de la réception, le candidat change son nom en un autre nom étranger qui lui devient propre, et sous lequel il lit et note tout ce qui lui survient.

(*P.30*) 12. Parmi les observations, les remarques physiognomoniques, les règles établies pour juger des caractères humains offrent un grand bénéfice.

13. Pour les gens aussi, avec lesquels on a de fortes relations, on tient un registre spécial, où, sous la rubrique de chaque personne, on inscrit d'un côté le bien, de l'autre le mal qu'elle nous a fait.

14. On recommande par-dessus tout d'observer les objets, non d'une façon étrangère, mais à sa propre façon.

15. Au nombre des premières preuves de capacité, se trou-

ve le devoir que chaque candidat doit traiter et résoudre et qu'on lui soumet à la fin de son temps de probation.

16. La sécurité de la Société, l'attrait de tout ce qui est secret, l'examen des candidats exigent que durant le temps de probation, ne soit révélé à personne, sans nécessité, même le moindre membre ; par malheur, la Société compterait-elle un bavard, il peut alors trahir, ne serait-ce qu'un seul.

17. Cela rendra le candidat prudent à ne parler de choses de l'Ordre à personne, même à un membre présumé.

(*P. 31*) 18. Celui qui reçoit un candidat est aussi son supérieur. Chacun a la faculté de recevoir. Cependant, qui veut s'élever à une classe supérieure, doit, sous la direction de ses supérieurs immédiats, avoir reçu au moins un, et dans certaines circonstances, deux candidats. Il peut donc arriver qu'un homme appliqué se construise déjà pendant les années de son noviciat un petit empire, qui devienne grand et puissant dans sa petitesse.

19. C'est pourquoi toutes les démarches doivent être annoncées au supérieur, et nul ne peut entreprendre quelque chose sans en avoir fait la demande et reçu l'autorisation.

20. Pour chacune des personnes qu'il songe à recevoir, le supérieur tient un registre spécial, sur lequel il enregistre les paroles et les actes qui révèlent le caractère de chacun, en particulier les plus petits, à propos desquels l'homme ne croit pas être observé.

Comme tous les jugements que l'on profère, aussi bien que toutes les actions, nous révèlent, matières à notations ne manquent donc pas.

21. Ces notations sont le principe de toute information future; elles doivent donc être faites avec beaucoup de soin ; elles seront simplement descriptives, et non interprétatives ; on en tirera toutes relations, rapports, lettres, etc., et lorsque quelqu'un (*P.32*) doit être admis, c'est d'après tout cela que le caractère du récipiendaire doit être présenté au supérieur immédiat.

22. Pour la sécurité des supérieurs, il a été résolu que nul subordonné n'aurait en main pas même une ligne de ses supérieurs où il soit question des affaires de l'Ordre. Les lettres des supérieurs doivent donc être retournées avec la réponse.

23. Cependant chacun peut faire des extraits des lettres qu'il a reçues.

24. Ceux qui sont absents écrivent à leurs supérieurs tous les 15 jours, franco. Ceux qui sont présents rendent visite à

leur supérieur au moins une fois par semaine, et si le supérieur a du temps, il peut partager les jours de la semaine entre ses gens, pour lire avec eux, prendre des notes ou tenir des conversations édifiantes.

25. Afin que tous les membres soient animés du même esprit et qu'il n'y ait entre eux qu'une seule raison et un seul vouloir, certains livres leur sont aussi prescrits, pour qu'il les lisent et dont ils puissent se former.

Pour l'Allemagne et dans les temps présents, sont recommandés :

1. Sénèque le philosophe ;
(*P. 33*) 2. Epictète ;
3. Les Pensées de Marc-Aurèle ;
4. Les biographies de Plutarque ;
5. Ses œuvres morales, ainsi que tous ses autres écrits.
6. Les œuvres suivantes de Wieland : Agathon, le Miroir d'or, les Contributions secrètes ;
7. Tobie Knaut ;
8. Hirchfeld : Du grand Homme et Des Vertus héroïques ;
9. Pope : Essai sur les hommes ;
10. Théorie morale de Smith ;
11. Basedow : Philosophie pratique pour toutes conditions ;
12. Les écrits philsophiques de Meiner ;
13. L'Abbé des Mérites ;
14. Les Essais de Montaigne ;
15. L'Esprit d'Helvétius ;
16. Les caractères de La Bruyère ;
17. Tous les écrits de Bellegarde, ainsi que :
18. L' Ecole universelle de Le Noble.

(*P. 34*). En général aucun livre n'est exclu qui puisse servir à la formation du cœur, mais on recommande spécialement les fabulistes et tous les autres auteurs qui sont riches en portraits ou en maximes morales et politiques.

26. On fait appel au bon cœur de tous, aux arts et aux sciences de ceux qui en possèdent. Celles qui sont le plus agréables à la Société, en dehors de la morale, sont la chimie et le négoce. Les langues, en particulier le français et le grec, sont hautement appréciées, au moins pour la compréhension des livres ; mais l'italien et l'anglais ont aussi leur grande valeur. D'ailleurs chacun de ceux qui veulent aller loin doit comprendre au moins une langue.

27. En ce qui concerne l'*Arcane*, il en est pour toutes les classes comme il a été dit antérieurement.

28. Les supérieurs sont nos guides ; ils nous conduisent à travers les ténèbres et l'erreur, ils nous tirent des chemins impraticables. D'où la soumission et l'obéissance à titre de devoir et même de reconnaissance : aussi nul ne se refusera d'obéir à celui qui travaille à son perfectionnement.

29. Mais des supérieurs peuvent aussi mésuser de leur pouvoir, et ne pas être toujours des pères. C'est pourquoi la Société entend protéger ses membres contre tous oppresseurs, ambitieux, etc., par les prescriptions (*P.35*) qui suivent : à la fin de chaque mois, le subordonné remet à ses supérieurs un ou plusieurs plis fermés, avec la suscription : *Quibuslicet*, ou bien : *Soli*, et dans lesquelss il mentionne :

1. Comment son supérieur se comporte avec lui, s'il se montre appliqué ou négligent, dur ou doux ;
2. Quels griefs il a contre la Société ;
3. Quels commandements le supérieur lui a donnés au cours du mois ; ce qu'il a payé à l'Ordre.

Même s'il n'y a pas de plaintes formulées, le pli doit cependant être remis, et pour que le subordonné puisse s'en acquitter plus facilement, au commencement de chaque mois, il dispose convenablement sa feuille, et sitôt qu'il lui arrive quelque chose, il l'inscrit dessus, et ferme le pli à la fin du mois. Cette prescription s'applique à toutes les classes, et nul n'en est dispensé. Vient-on à y manquer, le subordoné encourt une amende proportionnée à ses moyens, ainsi que le supérieur qui a négligé de transmettre le pli en temps voulu. Si ces plis sont remis (*P. 36*) le dernier jour du mois, le candidat est hors de cause, et c'est chaque supérieur qui doit les présenter.

30. Chaque candidat doit déclarer, au moment de sa réception, s'il est en état, ou non, de remettre à la Société une contribution en argent. Dans le dernier cas, on suppose qu'il n'est personne de plus pauvre que lui, d'autant plus qu'on a pris auparavant des renseignements sur sa position. Dans le premier cas, chaque supérieur, avant la réception, chargera son candidat à recevoir d'une contribution proportionnée qui, pour les candidats de condition modeste, restera à leur convenance, et qui sera, pour ceux de condition moyenne d'un ducat, et pour ceux qui sont dans l'aisance, d'un carolin. Telle est la proposition qui est faite, avant la publication des statuts et quand le revers est exposé, avec la signature autographe du candidat qu'il a payé la somme entendue

le jour même où le revers est exposé, et qu'il contribuera d'une somme égale la deuxième année, et pareillement pour ceux qui s'engagent pour trois ans. La contribution est remise par les supérieurs à ceux qui sont au-dessus d'eux ; tarde-t-elle à être remise pendant un temps déterminé, on presse le supérieur immédiat chez qui elle est restée. Si l'un des candidats a l'intention de frauder la Société, alors il est déchu de tous ses avantages à venir. A celui qui est pauvre véritablement, on ne prendra rien, s'il fait la preuve de sa pauvreté ; mais si ses moyens s'améliorent, sa contribution annuelle est élevée en proportion.

(*P. 37*) 31. A cet effet, l'Ordre ordonne à tous les supérieurs de faire rentrer leurs créances le 31 janvier jusqu'à l'an prochain 1779, mais de ne faire pression sur personne et de se faire donner par écrit des explications satisfaisantes. C'est la négligence des membres, qui cependant attendent de l'Ordre toute aide réelle, qui a provoqué l'ordonnance ci-dessus. On trouvera cette prescription d'autant plus modérée que, près des autres Ordres, ce sont 100 gulden et davantage qui doivent être payés sans distinction au début, et la même somme renouvelée durant de nombreuses années.

32. Quelqu'un vient-il à se retirer de la Société durant ses années de probation, il rentre en possession de tout ce qu'il a versé ; c'est pourquoi les supérieurs ont à prendre note exactement.

33. Jusqu'à la dernière heure, il est permis à tout candidat de se retirer, sous la condition toutefois du silence.

34. Les présents statuts sont communiqués oralement à celui qui n'a encore reçu personne, et par écrit aux autres. Exception est faite pour les absents. Toute ordonnance nouvelle à venir sera aussitôt inscrite dans l'exemplaire qu'on aura entre les mains.

(*P. 38*) N. B. Ceci doit être copié avant toute autre chose, et le premier exemplaire recopié me sera envoyé, afin que j'en puisse donner communication à mes Commando ; et tout ce qui regardera l'avenir sera reçu de la même façon. Je pense que chacun doit faire une copie de sa propre main, afin d'épargner des frais de copie. Et alors je troquerai leurs copies contre celles d'Erzeroum, afin que ces copies soient à Erzeroum et celle d'Erzroum à Athènes. N'aurais-je qu'une copie, que je l'enverrais ainsi.

VIII

Principe fondamental

Le dessein de la Société est de rendre intéressant pour l'homme l'effort en vue de l'amélioration et du perfectionnement de son caractère moral, de développer les sentiments humains et sociaux, de s'opposer aux méchants desseins dans le monde, de venir en aide contre l'injustice à la vertu opprimée, de songer à encourager les hommes de mérite, (*P.39*) et enfin surtout de récompenser par une particulière considération, gloire et honneur, aussi bien au dehors de la Société qu'en son sein, les hommes de mérite qui, soit par leur talent, soit par leur fortune, soit par leur crédit, sont utiles à l'Ordre.

La Société assure donc chacun et tous, à qui les présents statuts sont communiqués, que c'est bien là le seul but de l'Ordre, et non un but supposé. Au contraire, la Société ne se propose rien de plus. Aussi est-il d'autant mieux que les candidats soient plus nombreux encore, et ils peuvent se rendre compte par là que, contrairement à l'usage d'autres sociétés, on tient et on remplit plus qu'on n'avait promis.

Un membre qui serait poussé à entrer dans l'Ordre dans l'attente d'une plus grande puissance dans l'avenir et d'une plus grande richesse, n'y serait donc pas le très bien venu.

Mais, comme pour la réalisation d'un tel but, l'aide d'un chacun, qu'il consiste en des biens moraux ou physiques, est nécessaire, ainsi que la bonne entente et une confiance indissoluble entre tous les membres, et qu'il ne l'est pas moins non plus que les autres conditions extérieures soient acceptées pour le mieux de la Société et conformément à ses vues, tous les membres doivent donc :

(*P. 40*) 1. Eu égard à la Société, s'abstenir de toute haine et jalousie envers leurs confrères, les regarder comme leurs premiers amis et les plus chers, préserver leur cœur de tout égoïsme indigne, et considérer le bien de l'ensemble comme leur propre bien.

2. Leur pensée et leur effort constants doivent donc être de se façonner de façon à gagner, pour leur plus grand bien, non seulement le cœur de leurs Frères, mais même celui de leurs ennemis.

3. Ils ne doivent pas moins être attentifs à donner des preuves qu'ils ont l'intention d'être utiles à leur Ordre.

4. Ils doivent s'accoutumer à une parfaite circonspection et discrétion à l'égard de tout le monde.

5. L'Ordre exige une soumission totale, en ce qui concerne les affaires de l'Ordre.

6. Tous les membres doivent s'appliquer à la plus grande perfection, tant intérieure qu'extérieure.

7. Ils doivent s'accoutumer aux manières et aux façons les plus aimables et les plus amicales.

8. Ils doivent apprendre l'art de dissimuler, et d'observer et de sonder les autres.

(*P. 41*) 9. Chaque membre doit aussi choisir, à titre d'occupation principale, une science ou un art particulier. Mais comme on ne peut exiger cela de chacun, parce que quelques-uns n'en ont pas le goût ou bien n'en ont ni le temps ni l'occasion, l'Ordre a disposé dans ce cas que chacun, dans l'espace d'une quinzaine, déclarerait près de celui qui l'a fait recevoir s'il entendait être utile à l'Ordre par un emploi dans les sciences ou bien par une contribution pécuniaire. Dans le premier cas, il doit faire imprimer un mémoire ; dans le second, faire une mise en rapport. Dans ce cas, un autre doit écrire au lieu de celui qui fait la mise, un mémoire qui lui est aussitôt dédié.

10. Au cas où la reception d'un candidat ne doit pas avoir de suite, il rentre en possession de ce qu'il a remis ainsi que de tout le reste.

11. Un membre doit-il être mis au courant de secrets, ceux-ci doivent être transmis à l'Ordre, où l'on s'engage à n'en faire aucun usage avant que le rapporteur le permette ou qu'il meure ; mais, dans ce cas, il doit être remarqué que le bénéfice du secret revient à ses amis pauvres ou aux enfants qu'il laisse.

(*P. 42*) 12. Comme le candidat dans ce grade n'est encore rien, mais est soumis à l'observation de membres qu'il ignore, le payement avant ce grade n'est que d'un ducat. Mais celui qui veut donner davantage témoigne d'une particulière soumission. Cette contribution, en tout cas, doit être donnée sous pli cacheté à celui qui a fait recevoir le candidat.

13. Tant que ce payement n'est pas effectué, aucun grade plus élevé n'est conféré.

14. Le silence est la règle la plus haute. C'est pourquoi il n'est pas permis de parler de sa réception même devant ceux que l'on suppose être des Frères de l'Ordre ; car :

a) s'il ne s'agit pas d'un Frère, alors la Société est trahie ;

b) s'agit-il réellement d'un Frère, on ne sait pas si c'est un supérieur, ou un inférieur, ou un égal qui pourrait le déclarer.

15. Que la Société demeure ainsi secrète dans la mesure du possible, les raisons en sont celles-ci :

a) Elle ne sera pas entravée dans ses desseins et ses opérations par l'opposition de ceux qui ne sont pas animés de sentiments généreux, de ceux qui ne sont pas satisfaits, etc. ;

b) Elle ne pourra pas être trahie tout entière d'un seul coup ;

(*P. 43*) c) L'attrait de rester dans la Société irait se perdant;

d) Les complots et les coups de force de ceux qui ambitionnent la domination sont conjurés ;

e) Les membres supérieurs qui demeurent cachés peuvent d'autant mieux observer les inférieurs.

16. Si un candidat veut se retirer de ce grade, il en est libre à tout instant, sous la condition cependant du silence.

17. Dans ce grade, il est interdit de recevoir un autre, mais on peut présenter à celui qui vous a reçu des membres convenables.

Spartacus approuve.

(Ces deux derniers mots sont écrits de la propre main de Spartacus : Weishaupt.)

IX

Instruction pour Caton, Marius et Scipion

Caton, Marius et Scipion sont destinés aux plus hauts offices de l'Ordre ; ils ne s'occupent donc que très peu, ou même pas du tout des petites affaires.

(*P. 44*) 1. C'est pourquoi ils ne peuvent pas à proprement parler recruter ; mais ils chargent de l'enseignement un autre homme capable, et parfois ils raniment le zèle des nouveaux candidats.

2. Ils ont plutôt à porter toute leur attention sur Coriolan, pour que celui-ci agisse selon l'instruction qu'il a reçue, et dans ce domaine, ils n'ont à lui passer la moindre chose.

3. En particulier ils ont à voir qu'il commande en général d'une façon égale.

4. Leur premier souci est Athènes même. Sur son organisation ils font ordinairement des rapports à Spartacus seul et s'informent près de lui. Aux autres affidés, ils adressent chaque mois une sorte de journal, et ils en reçoivent un de leur part. — N. B. Ce journal est devenu à présent un quotidien.

A eux trois seulement, ou bien encore avec la participation de Tibère, d'Alcibiade, d'Ajax et de Solon, ils composent le Collège suprême, pour lequel il existe une instruction spéciale, et c'est là qu'ils travaillent aux projets, améliorations, etc., qu'ils doivent communiquer aux affidés au moyen de circulaire. C'est pourquoi ce Tribunal reçoit le nom d'Aréopage, et ceux qui le composent sont surnommés les Aréopagites ; il en sera parlé ailleurs.

(*P. 45*) Si les Aréopagites s'assemblent et que Coriolan assiste à la séance, ils travaillent dans le grade des Illuminés et n'abordent rien en dehors de ce que prévoient les Statuts.

Mais si à l'assemblée des Aréopagites prennent part d'autres encore outre Coriolan, ils travaillent exclusivement dans le second grade qu'il faut d'abord esquisser. On observera donc ici les remarques suivantes :

1. Si les Aréopagites travaillent avec Coriolan dans le grade des Illuminés.

a) Ils doivent alors nommer Coriolan comme supérieur de l'assemblée du second grade, procéder à son installation solennelle et l'entourer du cordon de l'Ordre tel qu'il est décrit. Dans ce grade, ils peuvent tous porter ce cordon et les insignes. Mais Caton, en tant que supérieur des Illuminés, porte, au lieu de la chouette, une demi-lune suspendue à un ruban rouge ponceau. Si Ajax est présent, c'est à lui, en tant que plus âgé, que revient la présidence.

b) A Coriolan sont communiquées toutes les instructions, on reçoit de lui toutes relations, et en général tout est entrepris, pour quoi Coriolan a pris l'avis des trois Aréopagites. Ces assemblées, d'après le Calendrier (*P. 46*) des Illuminés, sont regardées comme des fêtes de l'Ordre. Les cas pressants doivent être avec soin extraits de l'instruction de Coriolan. En général, c'est là que Coriolan traite de tout ce qui intéresse le premier et le second grade, en tant qu'ils doivent recevoir leur direction du troisième.

c) Les lettres de griefs présentées chaque mois sous pli fermé, tant par Coriolan contre les trois Aréopagites d'Athènes, que contre les autres affidés, par leurs plus proches subordonnés, ne doivent pas être ouvertes par eux, mais être transmises à Spartacus, afin que celui-ci soit assuré que les Aréopagites ne font ni plus ni moins qu'ils ne doivent.

2. Si les Aréopagites travaillent avec Coriolan selon le plan du deuxième grade, qui suivra bientôt, ils agissent d'après l'instruction ci-indiquée et n'entreprennent rien de plus.

a) Ici, c'est Coriolan qui préside, et un siège vide à côté de lui peut être occupé.

b) Pendant un temps, tous les Aréopagites se rassemblent, mais sous la direction de Coriolan. Et pour donner, entre autres, un exemple de soumission, ils font preuve à son égard d'une considération distinguée.

(P. 47) c) Coriolan n'entreprend rien ici, en dehors de ce que lui permettent ses statuts ou de ce dont il est instruit par les Aréopagites durant les sessions des Illuminés.

3. Quand Caton, Marius, Scipion, ainsi que Coriolan sont assemblés, il est opportun, pour faire l'économie d'un copiste, que, quand un point a été résolu, tous et non pas seulement un d'eux, en prennent note sur une feuille de papier placée devant eux. De ces procès-verbaux, l'un m'est remis, à moi (Spartacus), un autre est déposé dans les archives, et le troisième circule. Ainsi, deux, et même un seul, peuvent suffire. Les autres Aréopagites les transmettent aussi, après en avoir fait des extraits.

4. Ils doivent aussi se partager pour leurs correspondances. Caton a Eleusis et Erzeroum, Scipion Sparte, et Marius Thèbes.

En général, ils travaillent maintenant de façon régulière, n'outrepassent pas les ordonnances, se les font connaître et ne se chargent pas de travaux inutiles. — Tout cela n'est d'ailleurs que par interim, et tout sera ordonné d'autre façon en son temps.

(P. 48) Comme il ne s'agit ici d'une instruction que pour les Aréopagites d'Athènes, elle n'a pas besoin de circuler parmi les autres. Seuls, Caton, Marius et Scipion y consignent leurs remarques et leurs souvenirs ; ensuite ils me la renvoient.

Je réformerai et j'améliorerai aussi les statuts du premier grade (1). C'est pourquoi ils peuvent s'abstenir de toute communication pendant quelque temps encore. Qu'ils fassent seulement en sorte que tout soit expédié promptement et qu'ils distinguent exactement leurs triples ou quadruples personnes.

X

Instruction pour ceux qui procèdent aux réceptions

1. Quelqu'un a-t-il rencontré un sujet convenable, l'a-t-il proposé à l'Ordre et a-t-il obtenu l'autorisation de se mettre

(1) Voir p. 26 (ci-dessus, p. 17).

à l'œuvre, il ne doit pas se contenter de ce premier contact, mais chercher à éveiller chez lui l'amour, la confiance et la considération.

(P. 49) 2. Il dirige sa conduite de façon que celui qu'il s'agit de recruter pense qu'il y a derrière lui quelque chose de plus, et des qualités cachées.

3. Il doit conduire l'autre de manière que chez lui le désir d'entrer dans une telle Société ne se manifeste pas d'un coup, mais peu à peu, et que l'enrôleur soit en quelque sorte prié par le candidat de le faire recevoir.

4. La façon la plus commode d'atteindre ce but peut être la suivante :

a) Peut y contribuer d'abord la lecture de bons livres, qui élèvent l'âme, par exemple :

Sénèque ;
l'Abbé des Mérites ;
les écrits philosophiques mélangés de Meiner ;
le Miroir d'or ;
les Contributions secrètes à l'histoire du cœur humain ;
Tobie Knaut ;
Agathon ;
les écrits moraux de Plutarque ;
ses biographies ;
les Pensées de Marc-Aurèle.

(P. 50) Ou bien encore, il faut user de discours qui facilitent la réunion à la Société.

b) A cet effet, il faut avoir en main des livres qui traitent de l'unité, des forces, etc. de la Société.

c) Par exemple, au cri ou à l'impuissance d'un petit enfant, on commence à parler de la faiblesse de l'homme, combien peu il est capable de faire par lui seul ; on montre en outre combien il est fort et puissant au moyen des autres.

d) Toute grandeur humaine et toute Altesse princière, c'est de l'accord des volontés qu'on la fait dériver.

e) On montre la supériorité de l'état social sur l'état naturel.

f) On en vient à l'art de connaître les hommes et de les conduire.

g) On montre combien il serait facile à une tête sensée, qui connaîtrait ses avantages, de pouvoir diriger une centaine, voire un millier d'hommes.

h) On montre ce que les princes, avec des mérites militaires et des soldats, sont en état de faire, grâce à l'unité de leurs subordonnés.

(*P.* 51) *i*) On montre les avantages de la société en général et l'insuffisance de la vie bourgeoise, et combien peu elle permet de compter sur l'aide des autres, même de ses amis.

j) On dit qu'il est bien nécessaire aujourd'hui de s'associer les uns aux autres, que les hommes pourraient s'assurer le ciel s'ils étaient unis, et que leur désunion fournit l'occasion de les mettre sous le joug.

k) On développe ce sujet à l'aide d'exemples, de fables, par exemple celle des deux chiens chargés de garder des brebis et qui, tant qu'ils furent unis, protégèrent le troupeau. Chacun se choisira une série d'exemples.

l) On aborde enfin la question que des associations secrètes pourraient davantage encore, et on en montre les causes.

m) On le montre par l'exemple de l'Ordre des Jésuites, de l'Ordre des Francs-maçons, par les associations secrètes des anciens. On montre que tous les événements survenus dans le monde provenaient d'une centaine de causes et de mobiles secrets, parmi lesquels les associations secrètes ont joué le rôle principal. On fait ressortir la joie qui accompagne une puissance silencieuse et cachée et celle qu'il y a à pénétrer les secrets les plus cachés.

(*P.* 52) *n*) Ici on commence à montrer que l'on est renseigné, et à laisser tomber par ci par là des discours ambigus.

o) Quand le candidat commence à s'exciter, on s'adresse à lui par des raisons personnelles jusqu'à ce que l'on remarque qu'il en est venu à cette décision et à ce jugement : Si j'avais aujourd'hui l'occasion d'entrer dans une telle association, je le ferais aussitôt.

p) On répète souvent ces discours.

q) On raconte qu'on a eu l'occasion de témoigner de la confiance à quelqu'un, etc., on demande conseil au candidat, on énonce ses propres opinions, à la condition qu'elles aient toujours les plus solides fondements ; on fait voir des difficultés, et justement celles que l'on pense qui peuvent retenir l'autre, mais on les résout aussitôt et l'on interroge constamment l'autre sur son sentiment, afin qu'il soit forcé d'émettre un jugement.

N.B. Entre personnes qui se connaissent depuis longtemps et qui ont confiance entre elles, ce moyen plus rapide peut être mis en pratique dès le début.

r) A d'autres moments, on s'arrange de façon que, au moment où le candidat, déjà amené suffisamment à point, rend visite à quelqu'un ou rencontre quelqu'un, (*P.* 53) celui-ci reçoive une lettre en langage chiffré. On l'ouvre devant lui et on la lit en faisant comme si on voulait la lui cacher, mais de sorte qu'il puisse voir les chiffres.

s) Ou bien on laisse une lettre de ce genre ouverte un certain temps sur une table, et quand on pense que l'autre l'a vue, on la retire avec l'air de quelqu'un qui n'aime pas à laisser voir de telles lettres, et on la cache, ou on s'en éloigne plus qu'il n'est nécessaire.

t) A d'autres moments, on en revient à la première manière.

u) On s'efforce de pénétrer le sentiment dominant et les raisons conductrices, et on s'arrange de façon que le candidat voie ce qu'on peut fonder sur de telles associations et non pas sur autre chose.

v) Au moyen de ces discours et de ces agissements, il est nécessaire que le candidat montre qu'il est disposé ou non. Selon l'un ou l'autre cas, le désir de prendre connaissance du premier Revers peut se manifester ou non.

(*P.* 54) 5. On ne doit, sans permission spéciale, présenter personne, qui ne soit :

a) de religion chrétienne ;

b) plus jeune ou de même âge que celui qui le reçoit ;

c) à qui l'on ne trouve un grand cœur plein d'amour pour l'humanité, et bienveillant ;

d) Il doit, en outre, posséder du jugement (il vaut mieux cependant ici qu'il soit redevable de ses lumières à l'Ordre) ou de l'habileté dans les arts ; il doit être appliqué, scrupuleux, bon maître de maison et de bonne réputation.

e) Les bavards, les débauchés, les dissolus, les indociles, les fiers, les brutes et insociables, les hâbleurs, les capricieux, les menteurs, les égoïstes, sont en général éliminés, à moins qu'on n'ait l'espoir de les voir s'améliorer à bref délai.

f) Sont pareillement exclus les juifs, les païens, les femmes, les moines et les membres d'autres Ordres secrets.

g) Ceux qui occupent des emplois publics ou qui sont en âge d'en occuper par la suite, ne sont recevables que si celui qui les reçoit est lui-même dans ces emplois et s'il est âgé, ou si le récipiendaire est docile en tout cela.

(*P.* 55) *h*) On préfère surtout des jeunes gens de 18 à 30 ans, riches, désireux de s'instruire, de bon cœur, dociles, d'esprit ferme et persévérant.

6. Si l'on remarque que le candidat montre de l'empressement et du goût à être reçu, on peut lui donner à entendre qu'il n'en va pas de même pour l'Ordre, et qu'il en coûte de la peine d'y entrer.

7. Dans la communication des révélations, celui qui reçoit ou qui présente un candidat ne doit pas une fois aller de l'avant, mais faire en sorte de retenir toujours quelque chose, et il ne s'ouvre que lorsque le candidat a commencé de se montrer un peu chaud.

8. Il ne lui laisse entre les mains aucun papier écrit par lui, mais il le lui redemande aussitôt qu'il l'a lu.

9. Il rend compte d'une façon détaillée à ses supérieurs de tout ce qui lui arrive et leur demande des instructions complémentaires, et se tient dans le secret le plus étroit à l'égard de ceux qui sont engagés par son candidat, soit d'une façon éloignée ou par des intermédiaires.

(*P. 56*) 10. En particulier, il doit surprendre souvent son candidat, pour voir comment il observe les prescriptions de l'Ordre.

11. Il doit aussi avoir des entretiens fréquents avec lui au sujet de l'Ordre, et, dans son rapport oral ou écrit aux supérieurs, faire remarquer si le candidat en parle avec zèle, avec sérieux, ou avec froideur.

12. Il doit aussi constamment le prémunir contre l'ennui, lui donner un travail facile, l'habituer surtout à l'ordre et à la ponctualité, en particulier dans l'accomplissement des prescriptions, et pratiquer avec lui à ce sujet différents essais.

13. Il doit aussi constamment le stimuler à proposer des gens qui pourraient de même être accueillis.

14. Il doit aussi lire souvent avec lui de bons livres, lui donner des instructions en vue de notes et d'extraits, et se faire montrer ceux-ci.

15. Il doit inscrire de temps en temps, d'une façon précise, tous les points portés sur le tableau.

16. Il doit aussi chercher à gagner sa confiance, chercher à le reconnaître par des rapports secrets, se faire dépeindre les caractères de diverses personnes, etc.

(*P. 57*) 17. D'une façon générale, celui qui reçoit veillera à l'exécution scrupuleuse des statuts, et en rendra compte à son supérieur immédiat ; en aucun cas, il n'infligera une réprimande, si légère soit-elle. On le renvoie à cet effet aux règlements et ordonnances qui doivent être déjà entre ses mains.

18. La présente instruction ne doit pas être confiée, mais seulement lue et des explications orales peuvent être fournies à son sujet.

XI

Instruction pour ceux qui obtiennent la faculté d'introduire un candidat

(De la main et sous la signature de Caton = Zwack)

1. Dès que l'Ordre a donné son approbation à ce que l'un des candidats proposés soit introduit, celui qui l'introduit doit chercher l'occasion favorable de s'entretenir peu à peu avec son nouveau candidat et de la façon dont il pense le gagner. Quand il lui a expliqué le but principal de la Société, il lui demande le Revers ; ensuite, quand il lui a lu les règlements fondamentaux, il fait remettre à l'Ordre le Revers, par le canal dudit (*P. 58*) candidat introduit, et alors il attend que permission soit donnée de faire tenir quelque écrit au nouveau candidat. Les ordres sont-ils transmis, alors il remet successivement à celui-ci les statuts, puis l'instruction pour ceux qui sont introduits, lui réclame ce qui est requis, enregistre chaque acte et communique à l'Ordre ce qui survient par la suite.

Il faut observer ici :

2. De suivre de la façon la plus précise les statuts qui concernent celui qui est introduit.

3. D'inscrire tout exactement dans le tableau établi conformément à l'annexe pour les candidats qu'il propose.

4. D'établir une relation précise de tout ce qui concerne ses subordonnés, en particulier le candidat qu'il a introduit, et cela par écrit, afin que celui-ci puisse le communiquer à l'Ordre par la suite.

5. De surprendre souvent son candidat à l'improviste, pour voir s'il conserve avec soin et en ordre les écrits de l'Ordre qu'il a reçus.

6. D'avoir de fréquents entretiens avec lui au sujet de l'Ordre et de remarquer à cette occasion si le candidat en parle avec zèle, avec sérieux, ou avec froideur, ce qu'il cherche avant tout dans l'Ordre, etc.

(*P. 59*) 7. De faire établir une expédition soignée de tout ce qui arrive au nouvellement introduit au nom de la Société, et pour les affaires importantes d'exiger de lui un récépissé.

8. De l'encourager constamment à proposer des gens convenables et à se rendre digne en même temps, par son zèle, d'obtenir l'autorisation.

9. Quand le nouveau candidat a obtenu de l'Ordre cette faculté, celui qui a été introduit par lui ne doit plus rien savoir du nouveau candidat qui a introduit, et il doit toujours être tenu en descendance jusqu'à une époque que déterminera la Société. Cela est de l'étroite observance.

10. Quand celui qui a obtenu de l'Ordre la permission d'introduire d'autres sujets proposés, est monté à un grade plus élevé que celui d'introduit, la Société s'assure qu'il lui marquera une complète confiance. C'est pourquoi il est décidé dans ce grade que, outre la demi-feuille destinée à être envoyée dans l'instruction de ceux qui sont introduits, une autre, qui rappelle en particulier toutes les intrigues secrètes, les amours, les inimitiés de diverses personnes, aussi complètement que possible, soit fermée par celui qui introduit et envoyée avec la suscription : Au premier.

(*P. 60*) En cette occasion, on peut se servir de l'écrit n° 1.

11. Un catalogue de tous les livres qui appartiennent à la Société doit être remis.

Ceci est utilisé et communiqué seulement pour l'instruction privée, pour habituer les jeunes gens à l'ordre, et c'est donné aussi pour que chacun en prenne partiellement copie, selon son caractère.

CATON.

XII

Revers

Je soussigné, m'engage sous mon honneur et ma bonne réputation, et en renonçant à toute restriction secrète relativement aux choses qui m'ont été confiées, par... (*ici est nommé celui qui a reçu le candidat*) au sujet de mon admission dans une société secrète, à ne jamais révéler la moindre chose à qui que ce soit, même à mon ami le plus intime et à mes parents, en aucune façon, ni par paroles, ni par signes, ni par regards, etc. Mon admission peut donc être prononcée ou non ; cela d'autant plus que celui qui m'a reçu m'a assuré que, dans cette Société, rien n'était entrepris contre l'Etat, la religion (*P. 61*) et les mœurs. Je m'engage aussi à mettre de

côté les écrits qui me seront communiqués à ce sujet ou les lettres que je recevrai, même après en avoir fait les extraits nécessaires et inintelligibles à qui que ce soit. Et tout cela aussi vrai que je suis un homme honorable et que je veux l'être par la suite.

(Lieu, jour, mois et année.)
Signature : Prénom et nom.

XIII

Instruction pour ceux qui sont introduits

(En triple copie dont la première est de la main
et sous la signature de Zwack)

I

1. Chacun doit tenir un registre-journal, où il consigne au jour et à l'année tous les événements qui surviennent dans l'Ordre, les écrits reçus, etc.

2. Il doit copier pour lui les tableaux que lui remet celui qui l'a introduit, et tout enregistrer fidèlement dans ceux qui doivent être remis à l'Ordre par l'intermédiaire de celui qui l'a reçu.

(*P. 62*). 3. Il doit établir une liste de ceux qu'il croit aptes à entrer dans l'Ordre, et la faire parvenir à celui-ci par la voie qui vient d'être indiquée, avec un signe pour ceux qui pourraient être introduits.

4. En ce qui concerne les sujets à proposer pour l'admission, il faut observer qu'ils doivent avoir bon cœur, le désir de se former, du zèle et de l'amour pour le travail. S'ils sont déjà versés dans les sciences, ce n'en est que mieux ; ne le sont-ils pas encore, la Société peut, par son enseignement, satisfaire à leur désir. Conviennent en outre des artistes, en particulier des peintres, et aussi des artisans, surtout des tourneurs, des orfèvres, des serruriers ; également des manœuvres, comme des calligraphes, des imprimeurs, etc. ; et aussi des hommes pour protéger et regarder. On doit donc chercher à faire la connaissance de telles gens.

5. Chacun doit avoir à sa disposition une feuille de papier spéciale, qu'il remplacera par une autre quand elle sera remplie, et où il inscrira :

a) Tout ce qu'il aura lu au sujet du caractère et des actes d'hommes savants et éminents des temps anciens et modernes.

b) De la même façon doivent être recueillis les pensées élevées, les sentiments remarquables, les maximes, (*P. 63*) qui seront envoyés à l'Ordre, comme témoignages d'application, quand il en manifestera le désir.

c) Pareillement chacun fera remettre chaque mois à l'Ordre, par l'intermédiaire de celui qui l'a introduit et sans y être invité, une demi-feuille contenant tout ce qu'il a appris, lu ou médité soi-même pendant le mois, pour le mieux de la Société, pour son enrichissement, pour son recrutement ou pour son administration intérieure. Que la Société n'ait pas besoin de tels projets, ou qu'ils soient à rejeter parce qu'ils ne conviennent pas, ils permettent cependant de voir dans quelle mesure le candidat s'est familiarisé avec le plan et où il a besoin d'un enseignement complémentaire.

6. Lorsqu'on a obtenu un nom de la part de l'Ordre, tout ce qui le concerne doit être spécialement recueilli.

7. Si quelqu'un a des griefs contre celui qui l'a introduit, ils doivent lui être remis sous pli fermé avec la suscription : Au premier.

8. Chacun doit réserver aux choses de l'Ordre un endroit spécial et y joindre un billet sur lequel est indiqué qu'en cas de mort imprévue, les écrits signalés seront remis à l'adresse de celui qui a introduit le candidat et auquel ils sont réservés. (*P. 64*) Si la maladie permet de mettre les choses en ordre, on doit autant que possible prendre ses dispositions pour que les écrits soient mis en garde avec le signet et que l'adresse voulue soit placée dessus.

9. Chacun doit garder des copies sommaires de ce qu'il envoie à l'Ordre, et prendre également copie des modèles, tableaux, instructions, etc.

CATON.

II

La seconde copie de l'instruction est en général rédigée dans les mêmes termes que la première. Mais le quatrième paragraphe porte :

En outre peuvent aussi être proposés pour l'admission, des artistes, en particulier des peintres, *des graveurs*, etc., et aussi des artisans, etc.

III

Instruction pour ceux qui sont introduits ou plutôt pour ceux qui sont reçus

(Cette instruction diffère de la première dans quelques passages, comme il suit.)

1. Chacun doit tenir un registre-journal, où il indique avec soin tout ce qu'il reçoit de l'Ordre ou tout ce qu'il lui remet.

(*P. 65*) 2. Il doit fidèlement remplir le premier et le second tableaux qui lui sont remis par celui qui l'a introduit, et les faire parvenir à l'Ordre par l'intermédiaire de celui qui l'a reçu.

3. Il fournit de temps en temps une esquisse précise des capacités et des caractères des personnes qu'il a accueillies dans l'Ordre, ou bien il indique les raisons pour lesquelles il désire en être séparé.

4. Il doit être observé ici que les sujets à proposer pour l'admission doivent avoir bon cœur, le désir de se former, du zèle et de l'amour pour le travail. S'ils ne sont pas encore versés dans les sciences, l'Ordre peut les y aider. Des artistes aussi peuvent être proposés ainsi que des artisans habiles et distingués.

5. Chacun doit avoir à sa disposition des feuilles de papier spéciales avec les subdivisions ci-dessous indiquées, et dont chacune, une fois remplie, sera remplacée par une nouvelle.

a) Y seront indiqués et recueillis les caractères, les actes, les opinions d'hommes savants et distingués des temps anciens et modernes.

b) Pareillement les pensées élevées, les sentiments remarquables, les maximes et les systèmes de ces hommes, (*P. 66*) ainsi que ceux recueillis dans les livres recommandés ou conseillés par l'Ordre. Ces recueils doivent être présentés et aussi envoyés, quand le désir en est manifesté, comme témoignages d'application.

c) A la fin de chaque mois, chacun remet à celui qui l'a reçu un bulletin sous pli fermé avec la suscription : *Quibus licet*, et dans lequel il indique :

1. Comment celui qui l'a reçu se comporte avec lui, s'il est appliqué ou non, doux ou dur ;
2. S'il a des griefs contre l'Ordre, et lesquels ;
3. Ce qu'il a remis en argent à l'Ordre durant le mois écoulé.

Si quelqu'un a une plainte particulière à formuler, il l'inclut sous la suscription : *Soli* dans le pli *Quibus licet*, et quand il veut que ces plaintes soient lues non par le supérieur de la province à laquelle il appartient, mais par le chef suprême de l'Ordre entier, il écrit dessus : *Primo*.

6. Du journal qui doit être envoyé chaque mois, il a déjà été parlé ci-dessus, au paragraphe 1.

7. Lorsque quelqu'un obtient de l'Ordre un nouveau nom propre, il doit recueillir tout ce qui concerne (*P. 67*) la personne dont il porte le nom, pour pouvoir en donner en son temps une histoire complète.

8. Chacun doit réserver aux choses de l'Ordre un endroit spécial et y joindre un billet où, sous l'adresse de celui qui a introduit le candidat ou celle du supérieur, doit être indiqué que, en cas de mort imprévue, ces écrits doivent être dûment remis à celui auquel ils sont adressés par la suscription. Si la maladie permet de mettre les choses en ordre, on doit aussitôt que possible prendre ses dispositions pour que ces écrits soient mis en garde avec le signet et que l'adresse en question soit placée dessus.

9. Chacun doit garder une copie sommaire de tout ce qu'il envoie à l'Ordre, et prendre également copie de tous modèles de tableaux et d'instructions, pour pouvoir à l'avenir en faire usage pour d'autres.

XIV
24 points
jetés sur le papier pour être proposés comme questions aux nouveaux récipiendaires

(De la main de Spartacus=Weishaupt)

1. S'il a toujours l'intention d'être reçu ?

(*P. 68*) 2. S'il considère comme convenable de faire un grand pas et d'assumer des responsabilités inconnues ?

3. Pour quelles raisons il entre dans l'Ordre ? Ce qu'il en espère et en attend ?

4. S'il entrerait également dans l'Ordre, au cas où celui-ci ne se proposerait d'autre but que le perfectionnement moral et n'aurait pas d'autres avantages ?

5. Au cas où l'Ordre serait nouveau, compterait peu de membres, serait une invention de celui qui reçoit le candidat ?

6. Au cas où il s'y passerait des choses inconvenantes et injustes ?

7. S'il peut considérer le bien de l'Ordre comme le sien propre

8. S'il veut aimer tous les membres ?

9. Même au cas où parmi ceux-ci il rencontrerait ses ennemis ?

10. Si, au cas où cela serait nécessaire et que cela dépendît de lui, il irait jusqu'à faire du bien à ses ennemis, à les recommander, à les vanter ?

11. Si, au cas où l'Ordre n'existerait pas, il entrerait encore en relations avec les membres qui le composent ?

(*P. 69*) 12. S'il se propose en toute occasion de les honorer, de les distinguer, de leur faire accorder la préférence sur tous autres profanes ?

13. S'il entend venger les injures reçues des membres et celles reçues des étrangers ?

14. Comment il entend s'abstenir de ce dont il se repentirait ?

15. S'il veut partager heur et malheur avec ses frères ?

16. S'il renonce à sa naissance, à sa fonction et à son état au point de ne jamais s'en prévaloir au dommage et au mépris de ses confrères ?

17. S'il n'est pas membre d'un autre Ordre ? Comment s'appelle cet Ordre ? S'il entend y renoncer ou non ?

18. S'il n'a pas l'intention d'entrer encore dans un autre Ordre, le moment venu ?

19. Comment il s'en abstiendrait, si cet Ordre se proposait un but opposé ?

20. Si par légèreté, ou dans l'espérance d'apprendre bientôt quelque chose sur l'organisation du présent Ordre, il n'a pas été poussé à s'engager à la légère ?

(*P. 70*) 21. S'il entend suivre de la façon la plus exacte ce que comportent les prescriptions de l'Ordre ?

22. S'il a pensé aussi à développer l'Ordre en son temps ?

23. Si, en cas de nécessité, il entend lui venir en aide par ses avis et ses actes, de son argent et de ses biens ?

24. Sous quelles peines, réprimandes et garanties il s'engage à tout cela ?

XV
Cérémonies et solennités de l'Initiation

L'acte de l'initiation a toujours lieu avant le jour, dans un

lieu solitaire, écarté, quelque peu obscur, par exemple dans une forêt, ou bien la nuit, dans une chambre silencieuse et écartée, à une époque où la lune brille au ciel.

La chambre doit, autant que possible, être obscure. Dans deux coins se trouve une table portant une lampe à huile. Dans l'un s'assied celui qui initie, dans l'autre, celui qui doit être initié. La lampe doit être baissée et n'éclairer que celui qui doit lire à sa lueur. *Nul n'est présent, à part celui qui doit être initié et celui qui le reçoit.* Autant (*P. 71*) qu'il se peut, celui qui reçoit doit être une personne inconnue du candidat, qui par sa stature, sa voix posée et grave et son aspect majestueux, est apte à donner à la cérémonie la solennité qui convient. *Si l'initiation a lieu à la maison, les portes doivent en être fermées : une antichambre, également fermée, doit autant que possible précéder la pièce, et l'on s'y tiendra aux écoutes.* Alors celui qui procède à la cérémonie commence à poser les questions.

N.B. Ces questions qui suivent sont remises par écrit, les termes principaux soulignés, à celui qui initie et à celui qui doit être initié, tels deux acteurs. Ils sont assis dans une chambre ou debout dans une forêt, et lisent à haute voix, avec application, jusqu'au serment qui doit être juré à genoux par le récipiendaire.

— Que désirez-vous, N.N. ? (Ici le récipiendaire doit être appelé du nom qu'il a reçu dans l'Ordre.)

Le récipiendaire. Noble membre de l'Ordre illustre dans lequel je désire être reçu, mon temps de probation est accompli ; je me présente ici sur votre ordre, et après une réflexion mûrie pendant deux ans, comme il convenait, (*P. 72*) j'exprime une fois de plus le désir d'être admis, si toutefois j'en suis jugé digne aux yeux de l'illustre Société.

Celui qui reçoit. J'ai envoyé votre certificat de conduite et fait parvenir des preuves de votre application. Vous avez été trouvé digne d'être l'un de nous. Je vous adresse donc, et vous exhorte à faire exactement ce que l'on vous demandera. Après deux ans d'examen, d'expérience, de lecture des écrits qui vous ont été remis, et d'informations, vous vous êtes nécessairement convaincu que le but de notre Société n'est rien de moins que d'acquérir puissance et richesse, de saper le gouvernement temporel ou spirituel, de s'emparer de la souveraineté du monde, etc. Si vous vous êtes représenté

notre Société de ce point de vue, ou si vous y êtes entré dans cette attente, vous vous êtes considérablement trompé, et comme vous avez donné votre assentiment à quelque chose de tout à fait différent, la Société, par mon intermédiaire, vous délie, si vous le voulez, sous la réserve du silence absolu. Vous êtes donc libre comme auparavant, la Société ne prononce aucun jugement sur vous, sauf au cas d'offense. En revanche, sauf les devoirs et les offices de bonne amitié, vous n'avez rien à attendre d'elle. — (*P. 73*) Persistez-vous alors dans votre décision ?

Le récipiendaire. J'y persiste et désire d'être reçu.

Celui qui reçoit. Mais avez-vous suffisamment réfléchi que vous vous imposez de nouvelles obligations, que vous limitez par là votre liberté naturelle, que vous pouvez aussi recevoir des ordres désagréables, que vous pouvez rencontrer des personnes qui vous sont antipathiques, qui peut-être sont même vos ennemis, et que vous pouvez ainsi être excité à désobéir aux supérieurs, et à agir de façon parjure envers la Société tout entière ?

Le récipiendaire. J'ai exactement réfléchi à tout cela, je suis parfaitement maître de ma volonté, je suis absolument convaincu que la licence et la totale indépendance sont dommageables à l'homme, qu'il est nécessaire que ses désirs soient dirigés, que je suis impuissant sans le secours des autres, que je ne suis rien, et qu'enfin tout ce qui est désagréable à l'homme n'est pas vraiment mauvais, comme de même tout ce qui lui est agréable n'est pas vraiment bon. Je ne serai donc chargé de rien sans motifs raisonnables et qui ne soit pour le mieux de moi-même et de la Société. Les membres de l'illustre (*P. 74*) Société sont donc à mes yeux dignes de mon amour, pourvu que l'illustre Société me considère digne d'elle.

Celui qui reçoit. Moi (il se désigne sous le nom qu'il a dans l'Ordre), en tant que mandataire de l'illustre Société, je vous félicite de vos sentiments ; mais avant que je vous permette d'entrer dans l'Ordre, je veux savoir sous quelles conditions vous y entrez.

Le récipiendaire. Je vous confère, ainsi qu'à l'illustre Société en votre nom, tout droit sur moi, ainsi que le devoir de prendre soin pour moi de ma sécurité et de mon vrai bien-être, afin qu'il se concilie avec le bien-être et la dignité de

la Société. En conséquence, je m'engage à être obéissant, à vous honorer, à employer toutes mes forces au mieux de la Société. Mais si je reconnais par expérience qu'elle ne pense qu'à me porter un vrai et non imaginaire dommage, qu'elle veut me traiter selon son caprice et abuser de moi, alors je la maudis, je la considère comme mon ennemie, et si je suis trop faible pour en secouer le joug, je ne le subirai qu'à contre-cœur, et l'esclave de cette Société deviendra son pire ennemi secret.

Celui qui reçoit. Votre désir est légitime et raisonnable. Je vous promets donc, au nom de nos illustres supérieurs, au nom (*P.* 75) de tous les membres de l'Ordre tout entier, protection, justice et secours. En revanche, la Société n'assume aucun des torts que vous aurez encourus par votre faute, et que vous aurez commis grâce à la puissance et à l'aide de l'Ordre. Mais (et ici le récipiendaire est désigné du nom qu'il a reçu dans l'Ordre, et l'épée est posée sur sa poitrine), si tu deviens traître et parjure, que cette épée te représente chacun et tous les membres de la Société en armes contre toi. Ne crois pas être en sûreté : partout où tu pourras fuir, la honte et les reproches de ton cœur ainsi que la vengeance de la part de tes frères inconnus, te tortureront et te poursuivront.

Maintenant, si vous persistez encore dans votre décision, prêtez le serment qui suit.

LE SERMENT.

(Il est prêté, la paume de la main sur la tête)

Moi,N.N., déclare ici, devant Dieu tout-puissant, et devant vous, dignes mandataires de l'Ordre illustre, dans lequel je désire d'être admis, que je reconnais ma faiblesse naturelle et mon impuissance et que, (*P.* 76) avec le rang, les honneurs et le titre que j'ai pu acquérir dans la Société civile, je ne suis, au fond, rien de plus qu'un homme : que tout le reste et plus encore, de même que je puis l'obtenir par l'intermédiaire de mon prochain, de même aussi je puis le perdre par lui, et que par conséquent l'approbation et la considération de mon prochain sont indispensables ; que je chercherai à les mériter dans toute la mesure du possible, que, bien moins encore j'emploierai ma force et mon crédit présents et futurs au dommage du bien-être général, mais que je m'opposerai,

selon mes forces, aux ennemis du genre humain et de la société civile.

Je déclare et je jure, en outre, que je saisirai avidement toutes les occasions de servir l'humanité, de perfectionner mon intelligence et ma volonté, et que j'entends rendre générales toutes les vues que je juge utiles, dans la mesure où le bien et les statuts de la présente Société l'exigent de moi.

Je jure aussi silence éternel, ainsi que fidélité et obéissance indestructibles à tous les supérieurs et règlements de l'Ordre. Je renonce aussi à mes vues et opinions personnelles, ainsi qu'à tout usage de mes forces et capacités.

(*P.* 77) Je m'engage aussi à considérer le bien-être de l'Ordre comme le mien propre, et je suis prêt, tant que j'en serai membre, à le servir avec mon bien, mon honneur et mon sang. Devrais-je un jour, de propos délibéré, ou par passion, voire par méchanceté, agir contre les règlements et contre le bien de l'illustre Société, je me soumets aux réprimandes et aux peines auxquelles je serai condamne par mes supérieurs.

Je promets en outre de conseiller et d'agir dans les affaires de l'Ordre, en toute science et conscience, en faisant le sacrifice de mes propres intérêts privés, et de considérer tous amis et ennemis de la Société comme les miens propres, en ne me comportant pas à leur égard d'une autre façon que celle qui me sera indiquée par la Société.

Je ne suis pas moins prêt à pourvoir à son accroissement et à son développement, par tous les moyens permis, et à y employer mes forces dans la mesure du possible.

Je me refuse à toute restriction secrète au sujet de ce but, et je jure tout cela selon l'intention de la Société qui impose ce serment.

Que Dieu donc me soit en aide !

(*P.* 78) Quand le serment ci-dessus a été juré, on expose au nouveau candidat :

1. Qu'il lui est toujours loisible de se retirer, mais que le silence le lie plus fort encore qu'auparavant.

2. Qu'il se trompe, s'il croit faire présentement la connaissance de tous les membres de l'Ordre. Ceux-ci ont la raison la plus pressante de se dérober à lui plus longtemps encore, et cette précaution se justifiera en son temps. Cependant on lui fournira des moyens d'en découvrir quelques-uns s'il s'en

donne la peine. (Ici, on lui enseigne les signes de reconnaissance.)

3. Il doit, dans l'intervalle d'un mois (ou d'un temps plus long, s'il lui convient), remettre une liste de ses livres : œuvres de jurisprudence, de théologie, d'ascétisme, sermons, livres scolaires, ouvrages philosophiques, chimiques, etc., etc. Le catalogue sera divisé selon les matières, et pour chaque ouvrage l'édition sera indiquée.

4. Il doit aussi, dans le même intervalle, noter ses pensées sur les sujets suivants, pour les remettre de même :

1) Ce qu'il désire en ce qui concerne le but final de l'Ordre ;

(*P. 79*) 2) Quels moyens il emploierait pour parvenir à ce but ;

3) Quelle organisation il appliquerait, s'il avait à instituer un Ordre ;

4) Ce qu'il ne désire pas en particulier qu'il arrive à l'Ordre ou qui pourrait s'y rencontrer ;

5) Quelles personnes il espère ne pas y rencontrer.

S'il arrivait que le candidat, soit pendant la cérémonie même, soit à la fin de celle-ci, vînt à abandonner son dessein, il ne faudrait en aucune façon le retenir, mais lui laisser poliment toute liberté, tout en lui intimant l'ordre de garder le secret le plus absolu.

Si le récipiendaire soumet à celui qui le reçoit des doutes que celui-ci ne serait pas en état de résoudre sur-le-champ, la cérémonie est suspendue jusqu'à nouvel ordre ; ou bien elle continue dans des conditions telles que la réponse aux questions et aux doutes soit fournie après qu'un enseignement a été dispensé. Toutefois, pour que la cérémonie soit interrompue, il faut que les doutes et les difficultés soient très graves.

(*P. 80*)

XVI

La profession de foi

(De la main de Zwack)

Moi, N., je déclare ici, dans le présent lieu et en présence de ce membre de l'illustre Société dans laquelle, après mûre réflexion et mon noviciat accompli, je désire ardemment être reçu, et je jure avoir, durant ce temps, suffisamment expérimenté, vu et réfléchi. Sorti des mains de la nature et du sein

de ma mère, délaissé, sans dignités ni honneurs, ayant acquis biens, fortune et état, mais les ayant reçus de mes ancêtres, sans y avoir contribué, je n'ai aucune raison d'être fier ; sans le secours de mon prochain et de mes parents, je n'aurais jamais pu parvenir à cet âge et à ce degré. A tous ceux qui ont concouru ainsi pour moi en quelque chose, j'exprime donc mon absolue gratitude et m'engage à les servir en retour selon mes forces et les circonstances. Je déclare aussi avoir reconnu par là que l'aide et le secours de mon prochain m'est nécessaire et utile, que je suis prêt à le servir et que, grâce à lui, je renonce (*P. 81*) ici complètement à toute offense, fierté, mépris, arrogance et façons inciviles. Je m'engage envers mes supérieurs à une soumission fidèle, à être un ami fidèle pour mes égaux et un vrai père pour mes subordonnés. Je m'engage de même à me montrer obligeant envers tous les faibles comme envers les puissants, à empêcher autant que je le pourrai, que des injustices soient commises à l'égard des autres, à protéger l'innocence et la pauvreté, à ne jamais accéder à des desseins méchants, égoïstes ou despotiques, à m'appliquer avec la plus grande impartialité à me perfectionner autant qu'il me sera possible, à contribuer avec le plus grand zèle au mieux de la société humaine, et, à cet effet, à m'en remettre à l'illustre Société. Pareillement, je veux donner mes soins les plus pressants à l'amélioration du genre humain, au développement des vertus morales, à l'observation des devoirs, au perfectionnement des connaissances, à la poursuite des erreurs néfastes ; pour cela je veux apprendre les sciences nécessaires et procéder dans mon expérience nécessaire avec la sagesse possible. Mes relations doivent se borner aux gens de bien et à ceux avec qui je puisse me perfectionner. Avec les autres, j'entends n'avoir d'autres rapports que ceux qui peuvent les incliner à de bons desseins. Je veux aussi me comporter de (*P. 82*) telle façon que tous et chaque membre de cette distinguée Société soient unis à moi dans ces intentions ; je les regarderai donc comme mes frères très chers ; auraient-ils auparavant été mes ennemis, j'oublierai toute haine et inimitié, je ferai partout leur éloge, je mettrai ce que j'ai à leur disposition, je les distinguerai de tous autres profanes, et je ne leur donnerai aucune occasion de se plaindre de ma conduite. Et comme je crois et espère fermement que je ne puis

atteindre ce noble but que dans cet Ordre, je jure à cette illustre Société de ne jamais entrer de ma vie dans aucun autre Ordre, mais, au contraire, de contribuer selon mes moyens au mieux de cet Ordre, à partager avec lui heur et malheur, et si je suis trouvé nécessaire à tel ou tel rôle, je me mets librement, après mûre réflexion, à la complète disposition de la Société pour toute revendication légitime.

XVII

I

Protocole de réception du Juriste St...

(De sa main avec sa signature)

Demandes	*Réponses*
1	1
Avez-vous encore l'intention d'être reçu ?	Oui.
2	2
(*P. 83*) Avez-vous convenablement réfléchi que vous osez ici une grosse démarche et que vous assumez des obligations inconnues ?	Oui. On m'en a informé depuis assez longtemps déjà, et je sais que je m'en acquitterai. D'ailleurs je sais aussi que l'on ne m'impose rien d'autre que ce qui a pour but le mieux de l'ensemble des choses.
3	3
Pour quelles raisons entrez-vous dans l'Ordre, qu'en espérez-vous, qu'en attendez-vous ?	Je pense être mis en état d'assurer, de concert avec d'autres, le bonheur des autres aussi bien que le mien, et que si je me comporte selon le devoir, je puis compter sur l'aide des autres.

4	4
Entreriez-vous aussi dans l'Ordre, s'il n'avait (*P. 84*) d'autre but que la perfection des hommes et s'il n'avait aussi d'autres avantages ?	Oui, car c'est aussi quelque chose d'excellent que de se perfectionner.
5	5
Que feriez-vous, si l'Ordre était encore récent, ou si, par exemple, il avait été fondé par un autre ?	Je ferais tout le possible pour qu'il atteignît bientôt un développement considérable. Et eût-il même été fondé par un autre, je m'y tiendrais et y donnerais le mieux possible mes soins, car ce que j'ai vu jusqu'ici et ce que j'apprécie, tout cela est bon. Tout Ordre doit avoir un commencement, et je me réjouirais d'être un des premiers qui aient pu contribuer à amener une telle œuvre à la perfection.
(*P. 85*) 6	6
Si des choses inconvenantes et injustes s'y produisaient, comment vous comporteriez-vous ?	Je les ferais, si l'Ordre me les commandait, car peut-être ne regarderais-je pas si elles sont réellement injustes, etc. De plus, peut-être à les regarder sous un autre point de vue, cesseraient-elles d'être telles, si elles servent de moyen d'assurer le bonheur ou de réaliser le but final de l'ensemble.
7	7
Voulez-vous et pouvez-vous considérer comme vôtre le bien de l'Ordre ?	Oui, toujours, car c'est par le bien de l'Ordre tout entier que le mien se réalisera, et si

ce bien n'était pas, en ce qui me concerne rien ne serait. (*P. 86*) Quant à ma force, toujours à mon point de vue, elle est pour le moment, petite certes, mais sans entraves et libre. J'espère d'ailleurs qu'elle s'accroîtra bientôt.

8

Il ne doit pas vous être célé non plus que les membres qui n'attendent de l'Ordre que puissance, grandeur et considération, ne lui sont pas le plus agréables. Il faut souvent oublier de gagner : le savez-vous ?

8

Certes, il y a de tels membres qui n'attendent de l'Ordre que tout cela. Mais si, d'autre part, un membre acquiert, par son application ou d'autres moyens, du crédit pour l'employer au service de l'Ordre, cela ne peut être désagréable. Il faut souvent perdre pour gagner : (*P. 87*) c'est exact, en tant qu'on ne doit pas toujours chercher des avantages sensibles et actuels ; ce ne l'est pas, car des avantages qui se manifestent de longues années après sont profitables, séduisants et plus agréables que ces avantages sensibles ou actuels.

9

Pouvez-vous et voulez-vous aimer tous les membres, même si parmi eux vous deviez rencontrer vos ennemis ?

9

Oui, de toutes manières, puisqu'ils cessent d'être des ennemis dès qu'ils sont membres [de l'Ordre] qui travaillent de concert à un but commun.

10

Au cas même où cela serait nécessaire et qu'il dépendrait de vous de faire du bien à vos ennemis, de les recommander, de vanter leurs louanges, le voudriez-vous ?

10

Oui, toujours, car l'humanité l'exige et cela témoigne d'une force d'esprit, dont je me flatte également.

(*P. 88*) 11

A cette Société ou à cet Ordre, reconnaissez-vous aussi, ou non, le droit de vie et de mort, et pour quelles raisons?

11

Oui ; pourquoi non ? s'il arrive qu'il ne puisse être fait autrement, et si la Société se voit placée dans cette nécessité et si elle ne trouve pas d'autre moyen d'éviter une ruine plus grande. La situation politique y perdrait peu, puisque des milliers d'autres sont là pour occuper ma place. D'ailleurs, je m'en réfère à la réponse que j'ai donnée plus haut, au n° 6.

12

Entendez-vous distinguer les membres en toute occasion, et leur donner la préférence sur tous les autres profanes ?

12

Oui, de toutes manières, puisque, en tant que membres de l'Ordre, ils ont un droit de plus à cela.

(*P. 89*) 13

Comment entendez-vous vous venger des injures, grandes ou petites, que vous recevrez des étrangers et de vos confrères ?

13

Par des bienfaits correspondants et des manifestations d'amitié.

14

Qu'en serait-il pour vous, si vous veniez un jour à regretter d'être entré dans l'Ordre ?

14

Je ne crois pas que ce cas doive se produire. Se produirait-il d'ailleurs, chacun devrait s'en attribuer à soi-mê-

me la cause et en accuser en tout son cœur dans le plus grand secret. Pour le reste, il doit toujours continuer, comme il a commencé, à pourvoir au mieux de l'Ordre, même au prix de sa propre ruine, car s'il disparaît, il n'y a pas grand dommage, et il doit penser, (*P. 90*) au contraire, que par là il aura été utile à beaucoup d'autres. Toujours, en effet, il doit avoir à cœur le tout plus que son intérêt privé.

15

Partagerez-vous avec tous les Frères l'heur et le malheur ?

15

Oui, de toutes manières, car ils sont en quelque sorte une seule personne, et le malheur des autres est aussi le nôtre propre.

16

Renoncez-vous à votre naissance, à votre fonction, à votre état, à votre puissance, au point de ne jamais vouloir vous en servir pour porter dommage ou appeler le mépris sur d'autres membres ?

16

Oui, complètement. Au contraire, je m'appliquerai à tout mettre en usage pour leur être utile.

17

Etes-vous membre d'un (*P. 91*) autre Ordre, ou peut-être pensez-vous à entrer dans un autre ?

17

Non, je ne sais rien d'aucun autre Ordre, et je me contente de celui-ci très volontiers.

18

N'est-ce pas par légèreté, ou

bien dans l'attente d'apprendre bientôt quelque chose de l'organisation de cet Ordre, que vous avez été amené à vous engager si facilement ?

18

Non, absolument en aucune façon. Je ne savais pas en quoi l'Ordre pourrait m'être utile. Je pense trop droitement, et si je réfléchissais longtemps ou si je faisais des difficultés, on pourrait imaginer que je suis assez vil pour penser à de telles choses. Mon âme est pure, et je suis de tout mon cœur dévoué à l'Ordre.

19

Entendez-vous observer de la façon la plus précise (*P. 92*) ce qu'exigent les règlements de l'Ordre ?

19

Oui, comme je m'y suis déjà engagé à plusieurs reprises.

20

Jurez-vous une obéissance absolue, et savez-vous ce que cela signifie ?

20

Oui. Certes cela est important. Cependant je suis convaincu que c'est par là seulement que l'Ordre poursuit les meilleures fins.

21

Rien ne peut-il vous détourner d'entrer dans l'Ordre ?

21

Non, absolument rien, et je suis absolument maître de mes décisions.

22

Avez-vous l'intention, au cas où il serait nécessaire de développer l'Ordre, d'y contribuer par vos conseils et vos actes, de votre argent et de votre bien ?

22

Oui.

23

Vous attendiez-vous à *(P.93)* quelques-unes de ces questions, et auxquelles ?

23

A peu près à aucune, sauf les nos 9, 10, 13 et 22.

24

Sous quelles peines, réprimandes et garanties, vous engagez-vous à tout cela ?

24

Sous toute condition que l'Ordre trouvera bonne, vu le serment que j'ai fait sous le n° 20 d'une obéissance absolue.

Ainsi exprimé et juré,

(cachet) Franz-Antoine St... *juriste*

II

(P. 94).

Protocole de réception du juriste B...

(De sa main et sous sa signature)

Questions	*Réponses*
1	1
Avez-vous l'intention d'entrer dans l'Ordre et d'être reçu ?	Jusqu'ici je n'ai aucune intention d'y renoncer.
2	2
Avez-vous convenablement réfléchi que vous osez ici une grosse démarche et que vous assumez des obligations inconnues ?	Etant donné que je trouve si digne d'éloges le but que se propose l'Ordre, j'imagine bien ces obligations, que je n'hésite pas à assumer.
3	3
(P. 95) Pour quelles raisons entrez-vous dans l'Ordre, qu'en espérez-vous, qu'en attendez-vous ?	Le mobile qui me détermine à entrer dans l'Ordre découle de même du but auquel l'Ordre tend : en effet, celui qui y entre cherche à abattre les mal intentionnés et au contraire à venir en aide aux bien intentionnés ; j'assume donc très volontiers les obligations qui conduisent à ce but.
4	4
Entreriez-vous aussi dans l'Ordre, s'il n'avait d'autre but que la perfection des hommes et s'il n'avait aussi d'autres avantages ?	L'Ordre ne devrait-il avoir d'autres avantages que celui qui permet à ses membres d'améliorer leurs sentiments, que je serais prêt encore à y entrer.
(P. 96) 5	5
Que feriez-vous si l'Ordre était nouveau, s'il comptait peu de membres ou s'il n'avait pas été fondé par celui qui vous reçoit ?	Ceci encore ne modifierait pas mon intention d'y entrer. Cette question d'ailleurs ne m'a pas surpris.
6	6
Si des choses inconvenantes et injustes s'y produisaient, comment vous comporteriez-vous ?	Je ne me refuserais pas à les entreprendre, si le bien général en devait résulter.
7	7
Voulez-vous et pouvez-vous considérer comme vôtre le bien de l'Ordre ?	Je peux et je veux le reconnaître comme le mien propre.
8	8
Voulez-vous aimer tous les membres de l'Ordre ?	Vu qu'ils sont membres de l'Ordre, je les aimerai également tous.

(*P. 97*)

9	9
Même si parmi eux vous deviez rencontrer vos ennemis ?	Egalement, comme j'ai dit.
10	10
Au cas même où cela serait nécessaire et qu'il dépendrait de vous de faire du bien à vos ennemis, de les recommander, de vanter leurs louanges, le voudriez-vous ?	Si le bien de l'Ordre l'exige, je le ferais également volontiers.
11	11
Etes-vous toujours convaincu qu'il s'agit du bien général de l'Ordre, et comment vous comporteriez-vous au cas où vous n'en auriez pas la conviction intime ?	Comme je crois nécessairement que les moyens qu'exige le bien de l'Ordre doivent être mieux connus aux supérieurs qu'à moi-même, je m'engage également à des actes dont je ne vois pas la raison.

(*P. 98*)

12	12
A cette Société ou à cet Ordre, reconnaissez-vous le droit de vie et de mort sur tous, et pour quelles raisons ?	Pour la même raison que je reconnais aux maîtres du monde qu'ils ont droit de vie et de mort sur les hommes, de même je le reconnais tout à fait volontiers à mon Ordre, qui, comme les maîtres du monde doivent le faire, contribue au bien des hommes.
13	13
Entendez-vous distinguer les membres de l'Ordre en toute occasion, et leur donner la préférence sur les autres profanes ?	Pourquoi pas ?

(*P. 99*)

14	14
Comment entendez-vous vous venger des injures, grandes ou petites, que vous recevrez de vos confrères ou des étrangers ?	Au cas où un membre de l'Ordre, ou encore un étranger, viendrait à m'offenser, je pardonnerais volontiers, pour le bien de l'Ordre, si l'offense n'était pas telle qu'elle dût entraîner pour l'Ordre lui-même quelque chose de fâcheux, soit immédiatement soit par la suite.
15	15
Qu'en serait-il pour vous, si vous veniez un jour à regretter d'être entré dans l'Ordre ?	Si ce cas était possible, je demanderais à mes supérieurs s'ils ne voudraient pas me délier de mes devoirs, sous la promesse que je garderais le secret sur tout ce qui concerne l'Ordre.

(*P. 100*)

16	16
Au cas où l'Ordre, en dépit de toutes les observations qui vous auraient été faites, ne vous délierait pas, est-ce que ce procédé ne vous exciterait pas à des démarches extérieures plus étendues, et comment vous comporteriez-vous alors ?	Alors je me tiendrais tranquille, parce que si je continuais à importuner l'Ordre par mes plaintes, je n'améliorerais pas mon état.
17	17
Partagerez-vous heur et malheur avec vos Frères ?	Très volontiers.
18	18
Renoncez-vous à votre	Oh ! oui.

naissance, à votre fonction et à votre état, au point de ne jamais vous en servir pour porter dommage ou appeler le mépris sur les membres ?

(*P. 101*) 19

Etes-vous membre d'un autre Ordre ?

19

Non.

20

Ne pensez-vous pas à entrer dans un autre, le moment venu ?

20

Jamais je ne m'affilierai à un autre Ordre, en devrait-il résulter du bien pour moi.

21

N'est-ce pas par légèreté, ou bien dans l'attente d'apprendre bientôt quelque chose de l'organisation du présent Ordre, qui vous avez été amené à vous engager si facilement ?

21

Ni l'indiscrétion, ni la légèreté ne furent la raison pour laquelle je m'engageai comme je l'ai fait. Car je ne tirerais aucun avantage à révéler quelque chose des secrets qui m'ont été dévoilés ; et je ne puis non plus (à considérer le but que se propose l'Ordre) me reprocher d'avoir agi sans réflexion.

(*P. 102*) 22

Ne vous êtes-vous pas laissé aller à dire que l'idée de la nouveauté de l'Ordre et le reste comme il a été signalé à la question 5, doivent représenter les raisons éloignées aussi bien que prochaines qui vous ont poussé, amené ou donné l'occasion [d'entrer dans l'Ordre] ?

22

La manière de faire si humaine de celui qui me reçoit, que déjà si souvent j'ai reconnue dans ses actes, pouvait facilement faire naître en moi l'idée de me joindre à plusieurs autres bien intentionnés, en vue d'atteindre le but qu'il se propose.

(*P. 103*) 23

Entendez-vous observer de la façon la plus précise ce qu'exigent les règlements de l'Ordre ?

23

Oui, puisque j'entre dans l'Ordre, j'accomplirai tout ce qu'il exige, conformément à ma promesse.

24

Avez-vous l'intention, au cas où il serait nécessaire, de développer l'Ordre ?

24

Pour le mieux de l'Ordre, oui, très volontiers.

25

En cas de nécessité, lui viendrez-vous en aide par vos conseils et vos actes, par votre argent et votre bien ?

25

Oui.

26

Jurez-vous une obéissance absolue et sans limites, et savez-vous ce que cela signifie ?

26

A considérer l'Ordre comme nouveau et pas encore développé, je prends scrupule à m'engager à un si redoutable serment, (*P. 104*) car je peux volontiers douter si parfois, par manque d'examen ou en vertu d'une certaine passion dominante, il ne pourrait pas être ordonné quelque chose qui fût diamétralement contraire au but que se proposent de bonnes intentions ; mais si je regarde l'Ordre comme plus développé, je puis penser qu'il s'y rencontre des gens de conditions différentes, aussi bien de condition élevée que basse, qui ont en vue un meilleur cours des choses, et qui sa-

vent décider des moyens par lesquels leur bon dessein peut être réalisé.

(*P. 105*) 27

Comme jusqu'à la collation du grade, ainsi que vous le savez bien, vous n'avez rien appris de la totale organisation de l'Ordre, ni de l'ancienneté ou de la nouveauté de la Société, on vous demande si, eu rapport au temps, vous tenez l'Ordre pour nouveau ou pour ancien ?

27

Toutes raisons examinées, ainsi que les raisons opposées, je tiens l'Ordre plutôt pour ancien que pour nouveau.

28

Eprouvez-vous une grande satisfaction à être membre de cet Ordre ?

28

Très certainement.

29

Sous quelles peines, réprimandes et garanties, vous engagez-vous à tout cela ?

29

Que la perte de l'honneur et de la vie soit la punition de mes fautes !

Tout cela est solennellement juré par

François-Xavier B...
(*Cachet.*)

J [*uris*] U [*triusque*] C [*andidatus*].

(*P. 106*)

XVIII

Quatre petits billets

dont le contenu suit.

I

(De la main de Zwack)

Que l'on cherche à faire entrer dans l'Ordre quelqu'un de la suite d'un envoyé étranger. Il livrera des marchandises à un autre frère de l'Ordre qui est marchand, et comme il a libre accès grâce à la protection de son patron, une grosse affaire peut être entreprise et tout ce qui aura été épargné pourra être attribué à la caisse de l'Ordre.

2

(De la main de Zwack)

Si un jour plusieurs membres sont présents, il faut répartir entre eux les affaires principales : l'un sera préposé à la population, l'autre à l'enrichissement, le troisième à la collecte des livres, le quatrième à la surveillance, etc., et à chacun d'eux seront données les instructions nécessaires.

3

(De la main de Zwack)

Tous les mois, des billets imprimés contenant des sentences ou des avertissements pour la règle des affidés, comme il est fait pour les saints mensuels.

(*P. 107*)

4

(De la main d'Ajax)

Observations secrètes

1. Chaque supérieur doit pouvoir écrire des deux mains.
2. De faux bulletins dans les Loges, même s'ils ne con-

tiennent rien des fautes et manquements de leurs supérieurs. De la retenue avec soi-même. Des bonnes œuvres.

3. Tirage au sort des juges.

(Au dos, se trouvent, de la main de Zwack, les mots suivants :)

Il faut qu'il y ait des Visiteurs, des Observateurs, un caissier et des commis.

XIX

Kabbale majeure

1

Forme et description d'une caisse combustible

(De la main d'Ajax)

La boîte combustible dont il s'agit était destinée, selon sa description et sa disposition, à la conservation de papiers secrets, de sorte que si quelqu'un qui ne devait (*P. 108*) pas avoir connaissance de ces papiers venait à ouvrir la boîte, celle-ci s'enflammait aussitôt.

2

Croquis d'une serrure secrète
qui peut être ouverte sans clef ordinaire

(De la main d'Ajax)

3

Sur un feuillet in-quarto :

Trois recettes

(De la main d'Ajax, et dont les expressions principales sont écrites dans le langage chiffré de l'Ordre)

1. .....est indiqué le meilleur moyen de provoquer l'avortement.

2. .....mis dans une seringue et lancé au visage de quelqu'un, tout est dit (1).

3. Recette de l'*Aqua doffana*, un poison insensiblement lent, mais sûrement mortel.

(*P. 109*) 4

Trois recettes

(De la main d'Ajax)

1. Pour une encre sympathique.
2. et pour...
3. pour provoquer l'avortement.

Elles sont également écrites dans le langage chiffré de l'Ordre.

5

Espèces de thé
pour provoquer l'avortement.

On les trouve presque toujours au nombre des ingrédients indiqués dans les recettes précédentes.

6

Une feuille portant la suscription chiffrée :

SECRETS

et dont la première recette concerne les herbes qui ont des propriétés délétères.

7

Sur une demi-feuille, entre autres recettes, celle-ci :

Comment une odeur nocive peut être répandue dans un lit, avec une description de la machine.

(1) Probablement une recette pour vitrioler quelqu'un.

(*P. 110*) 8

Sur une feuille in-quarto, trois Recettes, en partie en langage chiffré, de la main d'Ajax.

La première est contre le mal de dents.

La deuxième a pour objet de reproduire des cachets, et se termine par ces mots : On n'enduira pas de noir de fumée, comme on le sait de reste.

La troisième est intitulée : pour exciter la fureur utérine.

On trouva aussi une collection de cent trente et quelques cachets, de princes, de comtes, de barons, de marchands, de banquiers et autres, avec cette étiquette :

Collection d'armoiries
appartenant à Philippe Zwack.

(*P. 111*). XX

I

Réflexions sur le suicide

(De la main de Zwack)

Soulever le rideau et passer derrière, c'est là tout ; et pourquoi trembler et hésiter ? Parce qu'on ne sait pas ce qui se passe derrière et qu'on ne revient pas ? Que c'est une propriété de notre esprit de pressentir le trouble et les ténèbres, dont nous ne savons rien de certain.

Même la simple idée de suicide éveille de la répulsion. Selon que l'on considère les raisons auxquelles on pense. Le martyre ou le fantastique penchant à la pénitence éveillent-ils moins de répulsion auprès de l'amour de l'humanité ?

Pour parler d'une chose, on doit toujours s'exprimer pareillement : c'est bon, c'est mauvais, c'est insensé, c'est sage ! Que signifie tout cela ? Vous, hommes, avez-vous scruté les rapports intrinsèques d'une action ? Pouvez-vous avec précision, développer les raisons pour lesquelles elle se produisit, pour lesquelles elle (*P. 112*) devait se produire ? Si vous le pouviez, vous ne seriez pas si précipités dans vos jugements.

L'objection que certaines actions restent immorales, qu'elles peuvent dériver d'un motif qui explique votre volonté, n'est pas si importante ; car dites-moi un peu : le vol est une faute, mais l'homme qui, pour se sauver lui-même et les siens de l'ignominieuse mort par inanition, commet un vol, mérite-t-il la compassion ou une punition ? Qui jettera la première pierre au mari qui, dans une légitime colère, sacrifie son épouse infidèle et son suborneur indigne ? à la jeune fille qui, dans une heure d'ivresse, se perd dans les irrésistibles joies de l'amour ? Nos lois mêmes, les pédants au cœur froid, les laissent s'agiter et retiennent leurs punitions.

On ne peut pas soutenir avec raison que le suicide est une lâcheté, et même qu'il est plus facile de mourir que de subir constamment une vie pleine de tourments. Un peuple qui gémit sous l'insupportable joug d'un tyran, l'appellera-t-on faible, s'il se révolte enfin et brise ses chaînes ? Un homme qui, dans l'effroi que le feu n'ait atteint sa maison, tend toutes (*P. 113*) ses forces et transporte avec facilité un fardeau qu'il peut à peine remuer dans des circonstances tranquilles ; un autre qui, dans la fureur d'une offense, tient tête à six autres et, en triomphe, les nommera-t-on faibles ? Si l'effort est une force, pourquoi la surexcitation serait-elle le contraire ? La nature humaine a ses limites, elle peut supporter la peine, la joie, la douleur jusqu'à un certain degré au delà duquel elle s'anéantit. Ici se pose donc la question, non pas si quelqu'un est faible ou fort, mais s'il a le moyen de supporter ses peines, qu'elles soient morales ou physiques. Je trouve vraiment aussi admirable qu'on dise : C'est un lâche, celui qui s'arrache la vie, qu'il serait mal à propos d'appeler lâche celui qui meurt d'une fièvre pernicieuse. On appelle maladie mortelle celle sous l'attaque de laquelle la nature perd en partie ses forces et se trouve en partie empêchée d'agir, de sorte qu'elle ne peut apporter de secours et qu'elle est incapable de rétablir, par une heureuse révolution, le cours habituel de la vie. Appli-

quons cela à l'esprit et considérons l'homme dans sa limitation, comment les impressions agissent sur lui, comment les idées s'affermissent en lui, jusqu'à ce qu'enfin une passion croissante lui arrache la norme de ses sens et l'anéantisse. C'est en vain que l'homme demeuré raisonnable (*P.114*) regarde l'état du malheureux, c'est en vain qu'il lui parle, tout comme un homme en bonne santé, qui se tient au lit d'un malade, ne peut faire couler en lui la moindre de ses forces. Notre corps est la demeure de notre âme, et celle-ci à son tour l'indiscutable maître de ce séjour. Au cas donc où ce séjour s'est transformé en une prison pour mon âme, comment peut-on soutenir qu'il lui serait interdit de sortir de cette maison détestée ? Et je ne vois pas pourquoi on refuse à celui qui s'est suicidé une sépulture parmi les autres membres de la société. S'il doit y avoir punition, il faut établir au préalable si c'est un crime de se détruire soi-même, et alors le châtiment est comme s'il n'était pas, car c'est au fond la même chose que je pourrisse ici ou là. Faut-il donner un exemple ? L'homme qui n'a pas égard à son corps et qui préfère la destruction plutôt que sa conservation, attachera bien peu d'importance à ce que l'on fera de son corps importun.

Remarque. — Est-ce que sa belle-sœur [de Zwack], qui se précipita du haut d'une tour, n'aurait pas été poussée par quelque raison de ce genre ?

(*P.115*) 2

Lettre à ....

(De la main de Zwack et sous sa signature)

Munich, le 30 octobre 1777.

Excellent ami,

Il est préférable que je m'en aille ; adieu, persuade-toi de mon honnêteté et persuades-en aussi d'autres.

Défends ma mort, confirme ceux qui pensent loyalement et modestement dans la bonne opinion qu'ils en auront, et aie pitié du reste des critiques. Reste droit, souviens-toi de

moi et fais-en souvenir aussi mes quelques bons amis. Ne me plains pas ; adieu ! dis-toi éternellement que je fus ton véritable ami

Zwackh m. ppra.

Informe les autorités que je les remercie de tous les bons sentiments que l'on m'a témoignés jusqu'ici ; tu sais si j'en étais digne. Acquitte-toi aussi de tout ce qui est encore ci-joint. La bague est un petit souvenir pour toi.

3

Testament

(De la main de Zwack)

1. C'est ma volonté la plus arrêtée, mon dernier ordre, ma dernière prière, que mon corps soit (*P. 116*) porté à l'Anatomie d'Ingolstadt, où il sera utilisé selon l'avis du prosecteur Will, et comme je lui ai mandé.

2. Je laisse les objets suivants aux personnes désignées, bien connues ici, et auxquelles ils devront être remis aussitôt que possible après ma mort :

a. A mon cousin Geiser, les œuvres complètes de Cicéron.

b. Au professeur Weishaupt, le *Droit des gens* de Watel et le *Dictionnaire* de Rondeau.

c. A Simon Zwackh, la tabatière de cuir, mon couteau de chasse, l'album généalogique, le La Bruyère, les *Politica* de Lipse, mes boutons de chemise en argent.

d. A Antoine Massenhausen, ma bague ancienne et le Tacite [traduit] par Amelot.

e. A Joseph Bramante, ma tabatière de porcelaine.

f. Au prosecteur Will, mon épée en argent.

g. A mon frère Philippe Zwackh, mon épée en argent et en porcelaine, le tome VI du Code civil bavarois et ma montre.

h. A ma sœur Cordula, les écrits de Gellert.

i. A ma sœur Françoise, les écrits de Gessner.

(*P. 117*) *k.* A la préposée à Ingolstadt, ma bague au chiffre gravé et les *Souffrances de Werther*.

l. Au professeur Steiner, les Œuvres de Sénèque et le Télémaque.

m. A Conrad Sauer, les Œuvres de Tite-Live et celles de Machiavel.

Comme exécuteur de mes dernières volontés, je désigne en premier Antoine Massenhausen, et en second Simon Zwackh, selon les instructions que je leur donnerai dans les lettres qui leur seront adressées.

Tout le reste qui se trouvera encore, je le laisse à mon cousin Simon, sauf les vêtements qui resteront à mon frère.

4

A l'ordre tout entier

(De la main de Zwack et sous sa signature)

Très chers Frères !

Vous aussi, mes Frères, je vous salue pour la dernière fois. Je vous remercie de tous les bons sentiments que vous avez eus pour moi, et je vous assure sur mon honneur (le plus sacré, à ce que je crois, et la seule chose heureuse que je possède) que j'en ai toujours été digne. Donnez encore quelque souvenir à mes cendres, conjurez la superstition si (*P. 118*) elle me maudit, désabusez-en les autres, cherchez le bonheur des hommes, appréciez, louez la vertu, punissez le crime, soyez compatissants aux fautes de l'humanité, vivez pour vous et pour les autres des jours heureux. C'est le désir et la prière que vous exprime, au seuil du tombeau, votre loyal ami et Frère qui, après réflexion et suivant de persuasives raisons, a choisi la mort pour sa satisfaction.

Zwackh.

Conformément à mon devoir, je renvoie tous écrits et autres choses qui concernent notre Ordre. Je souhaite qu'ils soient à chacun aussi sacrés qu'ils l'étaient à moi-même et qu'on en garde le secret.

XXI

Un traité

écrit sur 3 feuilles et demie, de format in-folio, et ayant pour titre :

Mieux que Horus
ou les sept Comment et Pourquoi,
Amsterdam, 1784,

où il est plaidé en faveur du Matérialisme et de l'Athéisme.

(*P. 119*) XXII

Traité de l'organisation d'une Société en général

(De la main de Zwack)

Si, par un orgueil impardonnable ou dans un désir aveugle de célébrité, j'osais voir mes pensées imprimées et écrire pour le grand public, je devrais nécessairement excuser mon audace par un humble avant-propos, et demander l'indulgence pour les fautes qui se trouvent dans le morceau, et, pour obtenir celle-ci plus facilement, invoquer éloquemment, comme raisons, ma jeunesse, mon inexpérience, mes occupations professionnelles et l'approbation donnée à mon travail par quelques connaisseurs. Mais, comme je m'en remets au jugement de mes amis, qui savent que je suis un débutant en la matière dont j'ai à parler, et qu'ils sont convaincus que c'est seulement d'après leurs instructions que j'ai entrepris les présents traités, je crois, sans avoir recours à un étalage d'excuses (*P. 120*) usagées ou d'expression nouvelle, au cas où le morceau aurait le malheur de déplaire, devoir compter sur leur pardon et espérer plutôt leur compassion que leur colère.

De quelles façons le désaccord peut survenir dans une Société, et les meilleurs moyens d'y remédier.

Concorde ! C'est par toi que tourne chaque sphère,
Et dans les pays qu'ont foulés tes pieds,
Des villes populeuses, des danses, des chœurs
Ont indiqué à la vierge ton chemin !

Des villes détruites,
Sur les ruines parmi les sables des rivages,
Sur les semailles que foule le sabot des coursiers
Les peuples vers toi lèvent la voix et la main.

RAMLER, *Poésies lyriques*, pièce 25.

Comme, de la foule des besoins, on peut presque induire le nombre des sociétés, et que la répartition de celles-ci paraît en particulier presque aussi impossible que l'exacte détermination des premiers, je crois, pour ne pas tomber dans l'excès et ne pas dépasser les limites d'un traité, qu'il est nécessaire que, dès le début, je précise l'organisation de toute société (*P. 121*) où par les considérations qui vont suivre, je cherche des désaccords. Je me suis donc fait un plan d'une telle société, qui s'accorde avec beaucoup d'autres en beaucoup de points, et peut-être ressemble au plus haut point à celle pour l'utilité de laquelle je désire entreprendre ce travail. Eu égard au but et au dessein, j'admets comme chose acquise que la société se propose de rendre chacun de ses membres et tous ensemble aussi heureux qu'on peut l'être sous la réserve de ne pas contrevenir aux devoirs que nous avons envers les citoyens de l'univers ; j'attribue donc aux fondateurs assez de sagesse pour avoir mis en pratique les moyens fondamentaux qui répondent à ce but, et pour les avoir prescrits. Mais en ce qui concerne le règlement intérieur, qu'il faut observer en général par la vérification des remarques, causes et moyens que j'indique dans le présent traité, je pose en principe que les supérieurs soient élus parmi tous les membres à la majorité des voix, qu'ils administrent tout en commun, qu'ils ne puissent faire éprouver à leurs subordonnés aucun pouvoir despotique, mais que ceux-ci ne restent subordonnés que jusqu'à ce que l'obéissance leur ait appris à commander, et enfin qu'en général toute liberté de pensée soit laissée à ceux qui connaissent l'organisation de la société eu égard à ses institutions, et qu'on (*P. 122*) attribue avantageusement à chaque membre la noblesse du cœur comme le seul privilège sur les autres, par rapport aux emplois réellement utiles et aux vertus réelles. Ceci posé, je veux maintenant examiner et traiter selon mes forces les deux questions que je me suis proposées.

Je crois que l'on ne peut à ce sujet donner de réponse plus satisfaisante que de fournir les remarques que l'on peut faire sur les révolutions des Etats et la chute des Empires, de remonter des actions à leurs causes, et, comme la ruine d'un Etat ne se produit jamais sans désaccords, de scruter ceux-ci dans leur source, et de montrer comment on s'instruit aux frais des autres, comment on devient sage au détriment d'autrui, ce qui est, à proprement parler, la véritable utilité de l'histoire, afin de pouvoir se garantir contre de semblables conjonctures, se protéger, par une conduite inverse, et tenir debout. On découvrira de la sorte que la disposition qui a conduit à la ruine du tout a sa source dans une action, si insignifiante qu'elle ait paru, qui a précédé de longtemps l'événement, et, en analysant cette disposition, on en découvrira les ressorts, on verra que le résultat qui a suivi devait nécessairement se produire et que des actions se combinaient nécessairement en vue de la ruine. On se convaincra que déjà dès les années d'enfance de la société, ou tout de suite au début de sa propagation, (*P. 123*) s'est manifestée la raison de cette action déterminante. De là, je conclus qu'on peut ramener toutes les sources de discordes à deux, et que les divisions, les désordres, les révoltes et toutes les manifestations produites par ces furies, au dommage de la vie en société, doivent avoir leur cause ou dans l'organisation interne de la société, par la faute des fondateurs, ou dans la conduite de ceux qui sont entrés dans la société. Autant je suis assuré de la rectitude de cette thèse, autant je me convaincs de ce qu'il y a d'incommode à traiter de ces deux causes d'une façon précise dans mon travail. Beaucoup de raisons, dont je me crois tenu d'indiquer quelques-unes, tant pour m'excuser que pour donner satisfaction à mes lecteurs, m'ont poussé à ne point parler de la première cause, celle qui a rapport au fondateur et à ses ordonnances de fondation, car je ne réaliserais jamais ainsi cette autre intention que j'ai, en même temps que je découvre les voies de discorde, de fournir les moyens de s'y opposer : on ne peut, en effet, extirper les racines de la dissension dont les germes ont déjà été semés dans les fondations, sans

ébranler le bâtiment principal et le renverser. Au contraire, j'admets très bien ne pas avoir assez de science pour consolider le bâtiment branlant et le remettre en ordre, de sorte qu'il puisse s'élever avec magnificence, sans aussitôt l'amener de nouveau (*P. 124*) près de la destruction. C'est là proprement, l'éminente vocation d'un fondateur, et j'ai trop de modestie pour m'attribuer cette fonction et les connaissances qu'elle exige. Aussi ne trouvons-nous dans l'histoire que peu d'exemples où la raison des discordes soit à chercher dans la fondation de la société ; et dans ce petit nombre, la plupart avaient déjà disparu avant de contribuer au véritable nom de la société; les autres, qui se sont maintenus plus longtemps, sont des exemples de la faiblesse humaine, qu'il faut regarder d'un œil investigateur aussi bien dans l'avenir que dans le passé ou le présent. Que si l'on veut cependant encore attribuer la ruine de telles sociétés aux ordonnances de leurs fondateurs, on ne peut le faire que dans la mesure où ils n'ont pas interdit expressément, par une loi positive, telles ou telles innovations que leurs successeurs pouvaient introduire. Et, comme je l'ai d'ailleurs déjà indiqué, puisque je parlerai de n'importe quelle société, je considère comme acquis que, en ce qui concerne le fondateur, rien n'a échappé à son attention qui pouvait s'opposer à ses devoirs, et je vois en lui un homme qui, non dominé par l'amour-propre, l'égoïsme et la fierté, a fondé une compagnie d'esclaves pour satisfaire ses passions, tandis que celui qui s'est donné pour but le bien (*P. 125*) de son prochain, s'est proposé les joies de la vie en société, et s'est laissé conduire par les liens désintéressés de l'amour-propre, celui-là, dans la mesure de ses forces, a rempli la destination qui lui avait été confiée par Dieu pour le bonheur des mortels.

Je pense pouvoir maintenant hardiment aborder la seconde source principale, et faire de celle-ci l'unique sujet de mon discours.

Toute société bien ordonnée doit comprendre des chefs et des subordonnés, de ceux qui connaissent le tout et des idiots, en plus ou moins grand nombre et en tenant certain compte de l'âge et des mérites. La conduite de chaque catégorie à l'égard de l'autre, de chaque membre à l'égard de

l'ensemble et à l'égard des étrangers doit être minutieusement déterminée : et c'est de cette détermination que découlent aussitôt toutes les discordes. Car celui qui sait que c'est aux chefs d'une société qu'il convient de donner des prescriptions aux subordonnés, conclura de lui-même que la conduite des subordonnés doit être en rapport avec chacun des supérieurs ou au moins avec ses directions, et que le bon ordre aussi bien que les désordres sont toujours à attribuer à ceux-ci, et que presque toute action nuisible à l'ensemble commise par les subordonnés, se rapporte ou à la méchanceté, ou au désordre, ou à des com-(*P. 126*)plaisances coupables de ceux qui commandent. C'est donc la conduite seule des supérieurs que l'on pourrait presque considérer comme la seconde source principale de désordres. Mais comme généralement il y en a quelque raison aussi dans la conduite des subordonnés, au moins vu leur plus ou moins grande coopération et leurs dispositions, j'en traiterai donc brièvement, et avant même d'examiner la conduite des supérieurs, j'indiquerai les occasions qui permettent le désordre chez les subordonnés.

Premier point

De quelles façons des discordes peuvent naître dans une Société, du fait des subordonnés

Au nombre de ces discordes, je ne compte pas seulement la désobéissance, la vengeance, les complots et les rébellions, car si ceux-ci doivent d'abord être considérés comme des conséquences et des actes qui conduisent nécessairement à la ruine de la Société, ils n'en sont pas cependant l'unique source. Je cherche à mettre en évidence les causes plus éloignées, moins connues et moins dangereuses en apparence.

Il existe une espère d'hommes dont le caractère est tout à fait opposé à celui du reste des honnêtes gens. Pour commencer, ils ne veulent qu'attirer sur eux, par leur conduite bizarre, l'attention des autres, (*P. 127*) ils veulent se faire

ressortir par leur légèreté, et, dans leur opinion, se comptent parmi la secte des Stoïciens. A la fin, ils en viennent si loin que, si les liens avec la vie sociale n'étaient pas si généraux et les besoins si pressants, ils ne s'accommoderaient jamais de vivre sous l'empire de lois comportant des conventions relatives à l'amour du prochain, au bien-être et à la considération. Leur façon de se comporter, effrénée et injurieuse, leurs attire le mépris général de leurs contemporains, on ne les honore jamais pour des supériorités, ils restent dans les classes les plus inférieures de la société, on les considère comme une charge inutile et gênante, dont on désire se débarrasser. Ces gens, comme on peut l'imaginer, ne sont disposés à rien de plus qu'à exciter des troubles. Mécontents d'eux-mêmes, sans indulgence pour les fautes des autres, roides, incivils, insolents, misérables esclaves de leur faiblesse, ils sont amenés à des actes qui ne sont que des offenses envers leurs confrères. Pourtant, si nuisibles que l'on croie ces fantaisistes pour des Sociétés, ils ne le sont de beaucoup à un aussi haut degré que ceux qui, sous le manteau des inclinations sociales et sous la protection de l'hypocrisie, attendent les occasions de réaliser leurs projets, (*P. 128*) et souvent fomentent des discordes avec l'intention de les utiliser à leur avantage. De ces derniers font partie surtout ceux dont la passion est l'orgueil. Pour satisfaire cette inclination et la contenter d'autant plus facilement, ils cherchent à persuader ceux de qui leur passion est connue, de ce qu'il y a d'utile, d'élevé, à espérer de si nobles sentiments, et ils confirment leur dire par des exemples chatoyants. Alors ils s'efforcent d'obtenir une garantie contre toutes offenses de la part des supérieurs et des autres membres, et comme l'équité doit nécessairement le permettre, ils emploient divers moyens honorables pour atteindre ce but. Ils s'assurent des amis et se concilient, au nom d'une cause juste, un parti, qu'ils augmentent grâce à leur argent ou grâce à leur faveur et à leur considération, ou grâce à leurs rapports aimables et polis ; et ils en arrivent enfin à ce que les membres privés les craignent et que les supérieurs doivent faire attention à eux. Après quoi, il leur coûte peu de peine

et de temps de rendre nécessaire, par discrétion et pour prévenir de plus grands maux, qu'ils émettent les avis qu'il leur plaît, qu'ils édictent des ordonnances et qu'ils occupent les premières places. De pareilles conséquences sont à redouter, si les sentiments des subordonnés sont gouvernés par la crainte, la haine individuelle, la vengeance (*P. 129*) et l'indiscrétion, car l'effort pour réaliser toutes ces inclinations ne peut être que lié avec l'insoumission aux lois, avec le mépris pour ceux qui s'élèvent contre cette désobéissance, et avec des offenses au corps tout entier. Encore celui qui tend aux dignités et à la considération, à la gloire et à l'honneur, vient-il un jour à être satisfait de l'état qu'on lui a octroyé, n'attendra-t-il pas toujours avec impatience la place de celui qui est encore au-dessus de lui et ne réfléchira-t-il pas aux moyens de le faire tomber et de prendre sa place ? Ayant une trop haute opinion de lui-même, il ne sera satisfait d'aucune récompense, il gourmandera de façon ingrate ses confrères, et parce qu'il croit montrer des prétentions au commandement, il s'accommodera difficilement à l'obéissance. Que peut-on se promettre de la conduite de celui qui veut être lui-même juge de toute offense, de celui que nulle satisfaction ne satisfait, et qui, pour assouvir sa haine personnelle contre l'homme le plus digne sur qui repose le bonheur de la Société, désire le sacrifier à sa rage ? Comment peut-on espérer qu'ils se comporteront tranquillement et paisiblement, ceux qui entretiennent dans leurs cœurs le germe de la guerre et des troubles ? On voit de reste que tous ces caractères dont il vient d'être question doivent être au plus haut point inaptes à la vie (*P. 130*) en société, et la conclusion s'impose facilement combien il faut être circonspect pour leur permettre l'accès dans les assemblées. La même remarque doit être appliquée à ceux qui manifestent trop de curiosité et trop de bavardage. Le curieux usera de tous moyens pour surprendre tout ce qui se passe. Il néglige pour cela ses propres affaires, et toujours attentif aux actions des autres, il est insouciant de lui-même et de ses passions ; celles-ci enfin s'établissent solidement dans son cœur et, s'il en perçoit les ravages, il n'a plus assez de force pour les combattre, parce qu'il ne pense jamais à lui-même et qu'il est étranger pour lui-même. C'est pourquoi la plupart des curieux sont sots et évaporés.

Plus ils savent de secrets, plus violemment ils cherchent à en apprendre. Ils harcèlent ceux à qui ils attribuent d'en détenir, ils les tourmentent en leur reprochant leur méfiance, parce qu'ils se taisent, ils deviennent fatigants par les preuves qu'ils en donnent, et souvent ils en arrivent à ceci, que, fatigué de leurs excès et de leurs offenses, ou bien on trahit le secret, ou bien on les éconduit en s'en faisant des ennemis. Obtiennent-ils le premier résultat, certes tout le monde est instruit du secret ; car à leur penchant toujours se lie la folie de s'acquérir un degré de considération aux yeux (*P. 131*) des autres par les informations et les nouvelles qu'ils apportent. Aussi donnent-ils des renseignements détaillés sur tout ce qu'ils apprennent, et si la moindre circonstance vient à être oubliée, le récit doit être repris depuis le commencement.

Au sujet du bavardage, je ne puis rien dire de mieux que de citer quelques passages du traité que Plutarque y a consacré : « Parmi les autres passions et maladies de l'âme, dit-il, il en est quelques-unes de dangereuses, d'autres haïssables, et d'autres ridicules ; mais le bavardage tombe sous le coup de tous ces défauts. On se moque des bavards avec leurs histoires ridicules qu'on colporte, on les hait à cause des méchantes nouvelles qu'ils apportent souvent, et ils s'exposent souvent à de grands dangers parce qu'ils ne savent pas taire les secrets, et par la parole, la chose la plus légère qu'il y ait au monde, comme dit Platon, ils s'exposent aux peines les plus sévères. Le bavardage d'un seul homme a empêché la mort de Néron et la délivrance de Rome... »

Je crois avoir suffisamment mis en évidence ce qu'il y a de désastreux dans ce caractère, et j'en viens maintenant au dernier point, qui est le plus dangereux et un des plus répandus et sur lequel une foule de gens aux sentiments élevés ont écrit les choses les plus fortes, encore que leurs démonstrations et leurs plaintes soient restées généralement (*P. 132*) sans effet, et que, selon toute apparence, elles doivent le rester longtemps encore : j'entends cette prévention que l'on a de la vérité de sa religion au mépris des autres, et l'esprit d'intolérance qui en découle, qui, à la honte de l'humanité, ne fait trouver du plaisir que dans sa destruction, et qui se mortifie pour des promesses de récompenses éternelles, quand il ne réalise pas ses intentions nuisibles à l'ensemble à un point aussi élevé que celui qui lui a été prescrit comme requis pour obtenir les félicités futures. Les histoires aux scènes tragiques que l'on raconte de cette furie, qui se représente comme sacrée la fantaisie d'une crédule populace, mettent tout homme doué de sentiments élevés et cosmopolites dans la nécessité de se taire à ce sujet, et, convaincu dans son for intérieur, il chasse les pensées qui coûteraient trop à son cœur sensible. C'est pourquoi je laisserai de côté toute démonstration, et je me contente d'indiquer simplement ce point.

Que si l'on me demande par quels moyens lutter contre cette chimère antisociale, j'oserai affirmer que nul ne peut être plus actif que si plusieurs membres de la Société se dévouent à elle. On méprise des récompenses par suite d'idées fantaisistes sur de plus hautes et de plus parfaites qui sont en fonction de la perte des récompenses temporelles : on désire des peines parce que l'on est convaincu que l'on s'élèvera (*P. 133*) au-dessus de ceux qui vous offensent, que l'on goûtera, au terme de cette vie, des plaisirs célestes, et que l'on peut augmenter le prix de ce que l'on accorde. Cette plus aveuglante des idées rend sourd et insensible aux procédés amicaux et doux, car on croit capables de méchanceté et de tout autre sombre méfait, ceux qui ne pensent pas comme vous.

Il faut prendre aussi tout le soin possible de n'admettre dans la Société personne de trop superstitieux, que chacun garde une absolue liberté de pensée, jouisse d'avantages équivalents et d'un droit égal, et que l'on n'ait à parler ni d'une religion ni d'une autre, ni à les juger. On observera cette dernière recommandation avec d'autant plus d'exactitude que la plupart des hommes sont portés à l'enfreindre. Montesquieu dit : « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion ; l'un parle de ce qu'il aime, et l'autre de ce qu'il craint. »

Etant données ces tristes conséquences de la superstition que je viens d'indiquer et que l'on ne pourrait que trop confirmer par l'histoire, je crois moins désavantageux pour une

Société s'il s'y rencontre des membres qui ne croient à aucun Dieu, que si l'on en tolère quelques-uns de caractère enclin à la colère, à la vengeance, aux passions humaines (*P. 134*) ou qui se représentent des perfections. L'athéisme trouve son plaisir, son unique félicité dans la vie en Société, il met tout en usage pour y être heureux et pour se rendre utile aux autres par ses services, et s'il use de son amour-propre pour s'élever, la raison en est que l'ensemble en retire toujours quelque avantage. La superstition, au contraire, enseigne à mépriser le monde et à le rendre méprisable aux autres ; tout ce que l'on se promet de charmant et qui peut être utile à chacun et à tous, elle s'excite à le considérer comme trompeur et dommageable, et, au dommage des devoirs naturels, à obéir aux ordres qu'elle attribue à la Divinité.

Je termine ce point par une requête d'un de nos plus grands savants : « Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumières faire rentrer dans leurs droits des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre. Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des lois, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos frères, et soyez persuadés que la vérité (*P. 135*) est encore plus facile à reprendre que l'erreur. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur vous écouteront avidement. Révélez tous les mystères qui tiennent l'univers à la chaîne et dans les ténèbres, et que, s'apercevant combien on se joue de leur crédulité, l'espèce humaine. » (Abbé Rénal, *Histoire physique et politique*, tome VII, I, livre I.)

Voilà qui suffit, je crois, en ce qui concerne la conduite des subordonnés. J'ai indiqué ici avec circonspection tous ces caractères, non qu'ils puissent être propres aux seuls subordonnés, mais parce que je me représente qu'il ne faut jamais laisser les places de chefs accessibles à quiconque

marque que domine en lui une des tendances indiquées. On prendra, au contraire, toutes mesures contre de tels caractères, d'autant plus qu'ils ne se peuvent masquer : ou bien on les éliminera aussitôt de la Société, ou bien tout au moins on les reléguera pour toujours dans les rangs les plus inférieurs.

Second point

De quelles façons des discordes peuvent naître dans une Société, du fait des supérieurs.

Il convient d'examiner la façon de se comporter des supérieurs à trois points de vue : ils doivent savoir se comporter (*P. 136*) avec leurs collègues, avec leurs subordonnés, et avec ceux qui ne sont pas membres de leur Société. J'examinerai chacun de ces points en particulier, et je déterminerai dans quelle mesure chaque cas peut prêter à des désordres et comment on peut s'en garantir.

De la conduite des supérieurs entre eux.

L'influence qui s'exerce sur le corps tout entier, à ce gents d'une Société sont scrutés d'un œil passionné par les point de vue, est trop connue pour que je m'attarde longtemps à en fournir la démonstration. Tous les actes des résubordonnés (*Système social*), et comme l'esprit d'imitation ne poursuit que ceux que l'on croit heureux, les supérieurs sont choisis par la plupart comme un modèle selon lequel ils entendent se former et se comporter. Or s'il s'y rencontre quelque chose de messéant et d'illégitime, ils s'attirent mépris, dérision et haine de la part des membres les plus sages ; et aux moins raisonnables, qui concluent de la noblesse de la dignité à celle de l'esprit, ils donnent l'occasion de provoquer entre eux, par copie et imitation de cette façon de se conduire en sens contraire, précisément les mêmes discordes qui sont nées auparavant entre les (*P. 137*) supérieurs. Pour éviter cet inconvénient, ceux-ci devront donc

apporter une minutieuse attention à traiter de ce dont les perfections réelles ne leur paraissent pas convaincantes, avec assez de secret pour que les fautes qui y sont contenues ne soient pas reconnaissables et pour en masquer à leurs collègues les inconvénients. J'ai déjà fait remarquer au début de ce traité que j'y parle d'une Société où plusieurs se partagent la direction. Si donc, dans cette Société ainsi instituée, tous les chefs n'ont pas les mêmes desseins en vue du bien de l'ensemble, s'ils n'emploient pas toutes leurs forces à le réaliser, si chacun ne travaille que pour soi, pour satisfaire ses intérêts privés, s'il ne vient pas en aide aux autres par ses conseils, par son crédit et par sa puissance physique et morale, en particulier dans les circonstances difficiles, et si, au contraire, poussé par la haine à l'égard de celui qui a besoin de lui, ou par la haine à l'égard de l'ensemble ou par certaines vues indignes, il attend les suites néfastes de la faiblesse des autres : bref, si tous, à l'égard de l'assemblée qui leur a été confiée n'ont pas les mêmes idées et pensées, s'ils n'agissent pas en commun, s'ils ne se secondent pas, il n'y a nécessairement rien d'autre à attendre que ce qui peut engendrer sans cesse des désordres. Mais, comme je l'ai précisément montré, autant des rapports d'amitié et de bonne harmonie peuvent (*P. 138*) être nécessaires entre les chefs pour le maintien de leur propre dignité et de celle de la Société à laquelle ils appartiennent, autant cela peut leur être préjudiciable, s'ils n'y mettent aucune borne, si, au dommage de l'ensemble, ils sacrifient les devoirs de leur charge à ceux de l'amitié, et si, par une trop grande indulgence eu égard aux infractions dont se rendent coupables contre les règlements ceux qui, à côté d'eux, occupent les places de chefs, ou bien par tendre sympathie, ou encore dans l'égoïste intention de se voir traités de même en pareilles circonstances, ils laissent, sans réprimande et sans punition, se produire de telles infractions. Car, une fois qu'on l'a permis, on n'a plus recours par la suite qu'à l'art de se rendre complaisant pour pouvoir faillir impunément, et ceci une fois obtenu, comme il en coûtera peu de commettre des crimes impunément aussi ! L'un doit

donc toujours être le juge légitime de l'autre, et ni la considération ni l'amitié ne doivent pouvoir préserver de la punition les délinquants, et d'autant moins encore, si, en dépit de tous les soins qu'on a pris, le délit est devenu notoire. Même les mérites que l'on s'est acquis près de la Société ne devraient pas être invoqués comme excuse ; autrement, en effet, celui qui pourrait compter sur quelques autres, oserait hardiment se permettre telle ou telle liberté, et faisant (*P. 139*) obstacle à l'équité, exiger d'être exempt de la punition en récompense des importants services qu'il aurait rendus auparavant. Il est donc nécessaire de récompenser immédiatement chaque service et de ne laisser aucune espérance d'en tirer profit encore une fois. Manlius Capitolinus, parce qu'il avait sauvé le capitole que les Gaulois assiégeaient, fut, immédiatement après le service rendu, gratifié d'un présent, petit à la vérité, mais considérable vu les circonstances ; mais ensuite comme, soit par envie, soit par méchanceté naturelle, il cherchait à soulever une sédition à Rome, il fut, sans considération pour ses mérites, précipité du haut de ce capitole qu'il avait auparavant sauvé avec tant de gloire. Au sujet de la punition infligée par des chefs à leur égal, je remarquerai encore que, si le crime commis entraîne la déposition des offices supérieurs, on doit faire attention que la personne déposée ne pourra plus jamais occuper le poste. Car un homme qui, ainsi de nouveau, aura été replacé dans sa dignité, pensera d'abord à se venger de ceux qui ont causé sa chute, et y sera excité par l'occasion qui se sera offerte à lui. Aussi, instruit par sa première expérience, il emploiera des moyens beaucoup plus habiles de mettre à exécution les projets qu'il aura formés, (*P. 140*) et les partisans qui l'auront aidé à reconquérir sa place mèneront à bonne fin l'œuvre commencée. *Regnabit sanguine multo, quisquis ab exilio venit ad imperium.* (Suétone).

Comme je l'ai déjà établi, c'est pour le bien d'une Société que la communauté des peines doit y être observée. C'est pourquoi il me faut aussi indiquer tous les moyens simulés dont on se sert là contre, et montrer qu'ils sont mauvais et doivent être interdits.

Le plus puissant de ces moyens est l'éloquence. Plus elle

est importante et plus elle domine dans une Société, plus elle est préjudiciable à sa constitution et à son bon ordre. L'histoire littéraire nous apprend que c'est généralement dans les Etats libres que cette divinité se montre dans son parfait éclat, qu'elle s'efforce d'exalter tout républicain de son feu céleste, et que c'est là qu'on lui élève les plus splendides autels et qu'on lui apporte les plus magnifiques offrandes. Mais la science sociale, à l'opposé, nous fournit des exemples que l'éloquence a très souvent amené l'esclavage et la ruine des sociétés bien ordonnées. Rome et la Grèce ont eu les plus distingués orateurs au moment où le plus de troubles agitaient leur intérieur. Si c'est par le moyen de l'éloquence que l'on doit exposer aux juges les différends et y mettre fin, si les défenses et les (*P. 141*) accusations peuvent être traitées par la parole, aussi bien, à celui qui se sera rendu maître de cet art à un degré excellent il sera loisible, pour lui-même et pour tous ceux auxquels il aura décidé de prêter son aide, d'agir à son gré et de commettre impunément des fautes. Les autres membres, pour qui il ne sera pas intervenu, seront en son pouvoir et au pouvoir de ses créatures ; ils seront calomniés par lui de la façon la plus vile et se verront accusés par suite de son pouvoir de persuasion. L'éloquence est pareillement fâcheuse, quand on en fait un moyen de parvenir aux places d'honneur. Car il lui appartient en propre d'enchaîner les cœurs des hommes, et celui qui est maître de la parole, possède l'art d'éveiller à son gré l'amour, la considération, la colère et la crainte dans les âmes de ses auditeurs : les lois les plus sages sont soumises à sa fantaisie ; il peut avec assurance attendre de son art l'acquiescement à ses désirs et leur réalisation. Si l'on pouvait toujours compter sur la noblesse de cœur de celui qui possède le don de parler noblement, on pourrait excuser l'éloquence à un certain point de vue. Mais combien peu peuvent assurer d'eux-mêmes, avec raison à l'appui, ce que disait Cicéron pour la défense de son éloquence, lorsque Marcellus lui reprochait d'avoir, par ses accusations, (*P. 142*) enlevé la vie à plus d'hommes qu'il n'en avait sauvé par ses plaidoiries : « Qui ne voit, pas, dit-il, que je possède plus encore de probité et de loyauté que d'éloquence ? » Non seulement nous donnons

en propre le nom d'orateur à celui qui nous convainc de la vérité d'une chose, mais nous l'apprécions encore d'autant plus haut dans sa profession quand il nous présente une thèse fausse en soi de telle façon que nous l'admettions comme vraie, et qu'il peut faire passer le coupable pour innocent et le crime pour la vertu ; alors on l'exalte comme un parfait modèle d'éloquence et on lui accorde une louange absolue. Par les raisons ainsi exposées, on voit quelles conséquences il y a lieu d'espérer pour une Société, de cette science d'ailleurs élevée : elle doit être complétement bannie en ce qui regarde les choses qui sont comptées dans le domaine de la justice. Dans le Banquet des Sept Sages que nous raconte Plutarque, entre autres questions fut proposée celle-ci : quelle est la république la plus heureuse ? Parmi les diverses opinions, celle de Chilon fut que la meilleure république serait celle où l'on prêterait l'oreille le plus possible aux lois, et le moins possible aux orateurs.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici de l'observation générale et minutieuse des lois a rapport surtout (*P. 143*) à celles qui ont été formulées par les fondateurs dans leurs premiers règlements. Mais il faut aussi envisager l'observation des ordonnances établies par les supérieurs et qu'ils se sont engagés entre eux à respecter d'une façon aussi sacrée que les lois fondamentales. Toute exception et toute violation impunie qu'ils se sont permises doivent nécessairement éveiller chez leurs subordonnés l'idée ou que la loi est inutile, ou que son observation et sa violation exercent la même influence sur le bien de l'ensemble, et que par conséquent on n'attache pas plus d'importance à l'une qu'à l'autre, ou bien qu'on a eu l'intention d'imposer aux subordonnés toujours plus de charges pour les exposer d'autant plus facilement à la punition. La haine qu'éveille cette dernière idée doit être aussi préjudiciable que le mépris inspiré par la première. Dans une de ses tragédies, Corneille fait dire par un prince à son père qui ne veut se plier à aucune loi : « Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple, vous désobéiraient sur votre propre exemple. Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux que nos premiers sujets obéissent le mieux. » Les chefs ne doivent donc jamais s'affranchir des devoirs qu'ils dési-

rent voir appliquer à leur égard par leurs subordonnés, en tant que ces devoirs peuvent s'accorder avec leur dignité. (*P. 144*) Des modifications trop fréquentes de règlements, trop de lois et qui se succèdent trop vite sur un seul objet, ou encore des contradictions dans ces lois, ne peuvent, chez ceux d'entre les subordonnés qui observent tout d'un œil scrutateur, produire d'autres effets que de leur permettre de saisir la faiblesse de leurs chefs, leur inconstance et leur esprit de contradiction. Il faut donc, exactement et longuement, s'en tenir à une loi une fois faite et n'y apporter de modification qu'à toute extrémité. En Suède, après Charles XII et Gustave-Adolphe jusqu'à l'époque du roi actuel, ce fut une opposition continuelle de lois et de mesures, une diète changeait les ordonnances de la précédente, la foule de chefs et de magnats qui toujours prenaient part à ces assemblées délibérantes était trop grossière et trop mal élevée, de sorte qu'ils ne pouvaient se comprendre les uns les autres sur d'analogues intentions, et chacun pensait que sa puissance serait affaiblie, s'il ne la manifestait par des lois à sa fantaisie. Aussi ce royaume était-il en état de continuelle agitation et sa liberté toujours de plus en plus près de la ruine, jusqu'à ce qu'enfin les sages mesures du grand Gustave permirent heureusement à toute la nation de changer la liberté effrénée qui l'exposait aux plus vifs soulèvements, en des liens nécessaires, qui la conduisissent graduellement (*P. 145*) aux degrés les plus achevés de félicité qu'envient les peuples voisins aussi bien que les éloignés.

Mais si changer les lois à la légère est dommageable, le trop d'opiniâtreté que l'on met à les appliquer en des temps qui ne conviennent pas, ne le sera pas moins. En effet, quand les temps changent, les caractères aussi doivent se modifier ainsi que tous les rapports avec l'ensemble. Il se peut qu'une loi qui a été nécessaire, le siècle précédent, à l'amélioration de la société, la conduise précisément à sa ruine à l'heure actuelle. Modifier les lois selon le temps et les circonstances, voilà une des plus excellentes qualités d'un législateur. Et pour cette raison, on peut promettre à une république une meilleure durée qu'à un Etat soumis à un gouvernement despotique, car elle peut mieux s'adapter à la diversité des citoyens qu'un prince à la diversité des circonstances. Un homme, au contraire, qui est habitué à une certaine façon de se conduire, ne la change plus si facilement, en partie parce que l'habileté qu'il y a acquise est devenue pour lui une autre nature et qu'il agira difficilement contrairement à cette tendance naturelle, en partie aussi parce qu'il se laissera malaisément convaincre qu'il éprouverait autant de bonheur à se conduire de la nouvelle façon qu'il devrait entreprendre qu'à celle dont il a joui (*P. 146*) antérieurement.

Mais si j'affirme que les supérieurs doivent changer les lois et prescriptions promulguées par les fondateurs ou par ceux qui ont occupé leur place dans la suite des temps, je n'envisage que le cas où la plus grande nécessité l'exige. Il y faut apporter la plus grande circonspection, afin que de telles abrogations souvent répétées n'éloignent pas trop de l'organisation primitive, que l'esprit des statuts fondamentaux ne soit pas trop affaibli et que la cohésion de l'ensemble ne soit pas trop relâchée. Aussi est-il de la plus haute sagesse de ramener souvent les membres qui composent une Société sur les premiers statuts, et de chercher l'occasion de les en faire souvenir souvent. Ceci peut être le résultat, ou de la force d'une bonne loi, ou de la vertu extraordinaire d'un homme intègre, qui se met en relief par ce moyen et qui, par son exemple, dépasse l'action d'une salutaire ordonnance. Rome, modèle de toutes les constitutions d'Etat, apportait ses soins au premier moyen et la chance lui assura le second avantage. L'application des maîtres de la communauté du peuple et celle des juges, comme aussi d'autres lois variées, qui furent édictées contre la fierté et l'insolence des hommes, constituèrent les dispositions mises en pratique. La mort des fils de Brutus, de l'accapareur de blé Melius, de Manlius Capitolinus ; (*P. 147*) le jugement de Papirius Cæsar, l'accusation des Scipions, le courage de Scævola et l'enthousiasme patriotique des deux Decius et de quelques autres Romains célèbres furent les cadeaux du second moyen.

Dans le plan de la Société, dont les discordes font l'objet de mes considérations, j'ai attribué à plusieurs la puissance souveraine, mais je n'ai pas déterminé s'il était prescrit qu'elle fût remise à d'autres à l'issue d'un certain nombre d'années, ou si elle ne devrait prendre fin que par la mort de

ceux qui l'assumaient. C'est après réflexion que je ne voulais pas alors en décider, parce que je croyais que, encore qu'on puisse juger que les dignités de toute l'organisation choisie par moi, dussent être remises à d'autres après un temps déterminé, il convient cependant encore de soumettre à quelque examen dans quelle mesure cette organisation est nécessaire à une Société analogue, mais où la puissance souveraine est autrement distribuée et où l'on n'est pas forcé de se soumettre à un seul. Plus quelqu'un revêt des charges importantes, plus on s'habitue à sa direction, et plus il a l'occasion de se faire des obligés et de s'assurer une suite plus nombreuse. On s'accoutume à la commodité qu'il prenne soin de notre bien-être, de notre repos et de notre sécurité, sans qu'il (*P. 148*) nous en coûte beaucoup de peine. Nous nous habituons à penser selon sa volonté, et il lui est facile de nous conduire à son gré, de profiter de notre faiblesse à la prochaine occasion et de se déclarer maître sous un titre onctueux et hypocrite. La confirmation cinq fois répétée de César dans la dignité de dictateur, qui lui fut prolongée en dépit de toutes les lois (circonstance dans laquelle les Romains ne se souvinrent plus du bon conseil et de l'exemple que leur avait donnés L. Quintus lorsqu'on avait voulu prolonger son consulat et qu'il avait dédaigné cette motion), entraîna la ruine de la liberté des Romains qui, après avoir été les esclaves du dictateur César, devinrent les esclaves de tous les empereurs à sa suite. Cependant, même avant le temps où un tel changement se produit dans l'ensemble, se manifestent la plupart des désordres provenant du fait que les fonctions souveraines ont été trop longtemps départies à un seul. En premier lieu, en effet, il y a moins de moyens de donner satisfaction à ceux que l'appétit de la gloire a fait entrer dans l'Assemblée. en second lieu, il y a plus d'occasions d'exciter la jalousie des membres, et comme chacun ne peut espérer que ses désirs soient comblés, il laisse tout aller. En troisième lieu, à ceux qui ne sont pas satisfaits de l'administration de la justice, il ne reste aucun espoir d'être mieux traités sous la direction d'autres et de calmer leur haine. (*P. 149*) Enfin, en quatrième lieu, il en est peu à s'inquiéter de l'organisation de la Société et de l'acquisition des sciences qui y sont nécessaires, précisément parce qu'ils ne peuvent espérer aucune utilité de leur travail. On provoque des conséquences analogues, quand on met tant de confiance dans une seule personnalité autorisée, qu'on lui laisse le pouvoir d'arrêter le cours des affaires et qu'on ne prend pas soin, par des ordonnances préalables, que, si ce supérieur néglige de veiller aux mesures nécessaires, un autre puisse et doive s'en charger. Il faut aussi que les supérieurs veillent à ne pas pourvoir un seul d'entre eux de plusieurs offices, mais à déterminer pour chacun une fonction, et à ne lui permettre que dans les cas de nécessité à se mêler du reste. On gagne à cela, entre autres avantages, que l'on peut récompenser plusieurs membres qui ont rendu service à la Société, et donner, à peu de peine, satisfaction au désir immodéré d'honneurs qui domine chez le plus grand nombre. On pourra toujours aussi compter sur l'application à observer et à remplir ses devoirs de celui qui n'a à donner ses soins qu'à une seule charge, plus que sur celui qui, ayant commis une faute, peut s'excuser sur le nombre de ses occupations et sur la confusion qui en résulte.

Après avoir ainsi montré qu'il est de la plus haute nécessité, pour le maintien de la liberté dans une Société, (*P. 150*) d'y remettre à plusieurs la puissance souveraine, et d'apporter aussi la plus grande attention que l'un n'accapare pas la dignité et les charges d'un autre pour élever la prétention de s'en déssaisir après un petit nombre d'années et d'être pourvu de nouveaux sujets, je veux maintenant, pour en finir avec ce point des plus importants, ajouter quelques considérations sur ce qu'il convient d'observer quant au choix de ces dignitaires.

Dans une Société, ce choix peut être fait par les subordonnés et par les supérieurs ensemble, ou bien par ces derniers seuls. Il faut veiller avec soin à ce qu'il ait lieu non par faveur, mais selon les mérites, et qu'il n'arrive pas ce que Louis XI attribue en propre aux monarques, à savoir : qu'ils aiment et élèvent ceux qui leur sont obligés plutôt que ceux auxquels ils doivent de la reconnaissance pour les services qu'ils leur ont rendus. Il faut bien connaître et avoir mis à l'épreuve la personne qu'il s'agit de nommer à un poste supérieur. En conséquence, il est utile qu'un certain nombre d'années soit fixé, combien de

temps il faut avoir appartenu à la Société pour y obtenir certains grades. En outre le parti à prendre est d'ailleurs celui-ci : parce que quelqu'un s'est montré particulièrement brillant dans un état et dans une fonction, (*P. 151*) on ne tiendra jamais pour certain qu'il le sera de même dans une autre, mais on s'assurera par des preuves effectives que la personne possède les capacités requises pour la nouvelle dignité déterminée que l'on veut lui confier. Même, si ceux auxquels appartient la nomination bâtissent sur cette assise, celui qui est nommé de cette façon doit, pour son honneur, s'il ne veut pas le faire par amour de la communauté, s'excuser de la fonction qui lui est confiée. On aurait toujours jugé Galba digne de la couronne impériale, s'il ne l'avait jamais portée. En tant qu'homme privé, il appartenait à la première classe des nobles de cet état ; mais en tant qu'empereur, il ne mérite pas même d'être rangé dans la plus basse catégorie, parce qu'il s'est rendu indigne du nom.

Je crois qu'il ne me reste plus rien à examiner au sujet de la conduite des supérieurs entre eux. Il ne me reste, pour en terminer avec ce point, qu'à ajouter peu de chose sur les qualités particulières qui sont nécessaires aux chefs et qui sont liées à leur dignité. Du nombre de celles-ci font partie avant tout la discrétion au sujet de l'organisation, des délibérations tenues et des ordonnances à intervenir ; beaucoup de dissimulation, l'art souverain de composer son attitude et ses manières, afin de tenir secret tout ce dont (*P. 152*) il y aurait à attendre de regrettables conséquences s'il était révélé : l'abstention de ces excès voluptueux qui étourdissent la raison et affaiblissent les forces de l'âme ; et une façon de vie sobre, comme Platon veut que ses guerriers l'appliquent, car il est ridicule, dit-il, d'être obligé de surveiller ceux qui ont la charge de surveiller les autres. Il est nécessaire, à la vérité, que les chefs assistent aux réjouissances publiques et, par la part qu'il y prennent, les fassent goûter en plein à leurs confrères. Mais ils doivent toujours être présents et se tenir prêts à toute circonstance où l'on pourrait avoir besoin de leur jugement. Au cas contraire, ils perdront leur considération et manqueront à leurs devoirs. Comme cela a coutume d'arriver généralement dans l'ivresse, ils contracteront des amitiés et révéleront des secrets, précisément parce qu'ils ne seront plus maîtres de leur raison ni de leur langue. Combien rares sont les sages comme Zénon ! Celui-ci assistait à Athènes à un banquet avec des envoyés persans. Comme ils lui demandaient ce qu'ils devaient raconter de mémorable à leur roi, il les pria de l'informer qu'ils avaient vu à Athènes un vieil homme qui avait su se taire au milieu des coupes pleines. Quand une fois des écarts de ce genre sont devenus prépondérants et généraux parmi les supérieurs (*P. 153*), il y a plus à craindre d'un seul d'entre eux qui s'y laisse aller que d'une troupe déréglée de subordonnés. Leurs désirs sont pareils à ceux de la multitude générale, mais la satisfaction en est significative et tout à fait spéciale : c'est le pouvoir, la considération et le haut grade qui la leur procurent en plein. Le vice ne devient-il pas actif quand on le seconde ? *Multorum quia imbecilia sunt, latent vitia* (Sénèque, *Epître 42*).

Il me faut dire aussi quelque chose des rapports de politesse et d'amitié que les chefs ont avec ceux qui occupent un grade égal en considération au leur ou un grade supérieur, et principalement avec ceux qui sont leurs aînés vu la durée de leur présence dans la Société. Toujours la jeunesse doit marquer du respect aux anciens, et ceux-ci, conscients des droits qui leur appartiennent de la sorte, y tiennent strictement. A la vérité, les anciens sont plus à craindre qu'on ne l'imagine trop souvent. L'expérience qu'ils ont dans la Société sur les novices et les jeunes, la connaissance précise des caractères de leurs confrères, la conscience de leur propre force ainsi que de la faiblesse des autres, la fermeté acquise par une longue expérience du malheur, une manière d'agir tranquille et lente, mais d'autant plus réfléchie, (*P.154*) la finesse propre à l'âge, tout cela compense aisément le feu, la promptitude et les forces physiques de la jeunesse. Seulement il arrive souvent que les anciens d'une Société usent de mauvais vouloir à l'égard de leurs confrères à cause du peu de considération qu'on leur témoigne et des rapports sévères qu'on entretient avec eux, ce qui peut troubler leur repos et les rendre malheureux.

Conformément à mon plan, je traiterai maintenant de l'autre partie de ce point.

Comment des discordes peuvent naître de la conduite des supérieurs envers les subordonnés

Dans la science législative, il est prescrit, comme élément essentiel, de connaître ceux auxquels on doit commander, et dans la politique spéciale qui traite de la façon de se comporter à l'égard de notre prochain, le même précepte est posé en principe. Comme il appartient aux chefs de posséder exactement chacune de ces deux sciences dans toute sa force, une de leurs premières préoccupations doit donc nécessairement être de pénétrer les caractères de leurs subordonnés, d'y travailler en commun, de se communiquer entre eux leurs observations, de noter et de déterminer tout ce (*P. 155*) qui peut leur être utile à cet effet. Pour cela, sont requis des relations étendues et attentives avec des gens de toute catégorie, l'examen de conscience, l'esprit de dissimulation, la connaissance précise du cœur humain et surtout des physionomies. Encore, en ce qui concerne ce dernier point, faut-il poser comme thèse : (*Ici un blanc.*)

Les chefs doivent pouvoir décider exactement quels sont ceux qui sont entrés dans leur Société par intérêt personnel et quels par désir de gloire, les deux seuls ressorts fondamentaux de la vie sociale. Tant qu'ils n'ont pas une information et une expérience sûre au sujet des sentiments, de l'attitude, de l'état, de l'éducation, des relations, des moyens et des vues de celui qui désire entrer dans leur Société, ils doivent s'abstenir de l'admettre aussi longtemps qu'ils ignorent quelqu'un des éléments ci-dessus énumérés. Un manque d'attention sur ce point est presque la seule raison de désordres dans une Société par ailleurs bien ordonnée. Tous les règlements se conformeront donc à cette connaissance : car comment pourrait-on s'engager à obéir à une loi qui serait diamétralement opposée à des tendances qui, par le climat, la religion, la constitution politique et l'éducation, sont devenues des habitudes et des coutumes, et que celles-ci ont à leur tour transformées en une seconde nature ? (*P. 156*)

Les ordres doivent toujours être à la mesure des forces de ceux qui doivent s'y soumettre. Ils ne doivent pas exiger la suprême perfection, et jamais la pratique ne réalisera ce que l'on a imaginé et projeté par la pensée. Il ne faut donc pas choisir ce qui est le mieux, mais ce que l'on peut obtenir par une longue constance.

Un grand nombre de règlements est toujours fâcheux dans les Sociétés. Platon y voit un signe certain d'un Etat corrompu, et il pense que l'on peut en tirer une conclusion aussi exacte que celle qui consiste à conclure du nombre des médecins celui des malades. Si assurée que soit la première assertion de Platon, il en serait cependant encore peu convaincu de notre temps, à moins de l'étayer d'une autre conclusion complémentaire. Après la connaissance du caractère des subordonnés, après le choix habile des lois, les supérieurs ne doivent rien avoir de plus à cœur que l'attention la plus précise et la plus sacrée dans l'administration de la justice, car c'est par celle-ci seule que les Sociétés peuvent fleurir et arriver à la perfection. Elle doit créer la sécurité et la tranquillité que nous ne désespérons pas de trouver dans les Sociétés, mais que nous désirons cependant toujours. C'est elle seule aussi qui (*P. 157*) apporte des secours effectifs, quand des différends et la discorde gagnent les chefs ; c'est près d'elle que la vertu opprimée trouve protection et par elle que le vice triomphant est chassé. Par tout atermoiement que se permettent les chefs sur ce point, ils donnent l'occasion de crier contre eux à l'injustice, car on croit que par cet atermoiement ils veulent, par faveur envers la partie fautive, ou bien complètement faire oublier la faute, ou au moins affaiblir le ressentiment de l'offensé. Rien n'est plus recherché par les subordonnés, et rien de plus exigé avec raison, qu'une stricte justice dans la facon de régler leurs rapports communs, et s'ils se trouvent dupés sur ce point, la haine naît en eux contre les personnes chargées de l'autorité et même aussi contre la dignité et la fonction ; ils deviennent méfiants à l'égard des règlements établis par ces personnes, et en général le désir de se venger prend la place de la soumission dans leur cœur outragé. Mais aussi bien quand cette furie

l'emporte, l'harmonie est nécessairement près d'être détruite dans la Société. C'est pourquoi il ne faut jamais permettre que l'honneur offensé ait recours à la vengeance personnelle, et les chefs doivent mettre obstacle à cette préoccupation dominante par des notions générales, par des lois, par l'observation précise de celles-ci et par leur exemple personnel, et infliger l'opprobre et la honte comme peine *(P. 158)*, là où une rage aveugle croyait trouver de la célébrité, reconquérir et recouvrer son honneur perdu.

Je pourrais m'expliquer ici quelque peu plus longuement sur la façon et la manière d'administrer la justice. Mais comme ce sujet est déjà traité d'un façon générale, je me contente d'ajouter quelques petites remarques. Il faut toujours, au sujet de la situation des choses, et même quand la preuve est claire, entendre toutes les parties intéressées, sans distinction. *Qui statuit aliquid parte. inaudita altera, æquum licet statuerit, haud æquus fuit* (Sénèque le Tragique). Toutes les plaintes doivent être écoutées volontiers. non pas étouffées, mais examinées et promptement jugées. Il faut que chaque membre de la Société puisse être accusé sans crainte et sans ombrage. A l'inverse, toutes dispositions doivent être prises qui peuvent contribuer en quoi que ce soit à réduire à néant les calomnies. Car nul n'est assuré contre elles, parce qu'elles peuvent être produites en tous lieux où nulle preuve précise n'est requise. Elles éveillent la haine parmi les membres au lieu de les améliorer, car les calomniés pensent à la façon de se venger et haïssent la fausse médisance plus qu'ils ne la craignent. Il ne faut jamais permettre qu'on annonce publiquement les fautes et les crimes, même réels, d'autres membres, et qu'on les outrage à ce sujet. *(P. 159)* Chacun doit être mis à l'abri de ces procédés. Il faut punir moins une fausse accusation qu'une calomnie, encore qu'on doive veiller avec soin à réprimer les premières, et non pas, comme beaucoup l'affirment en une maxime politique, les récompenser et les multiplier *Invenit etiam. æmulos infelix nequitia, quid si floreat vigeatque ?* (Tacite, *Hist.*, 4).

Une fois une affaire jugée, l'exécution doit en être observée le plus promptement possible et avec le plus grand soin.

Peines et récompenses doivent être distribuées immédiatement et en plein, comme elles ont été déterminées. Comme je l'ai déjà montré plus longuement auparavant, rien ne doit exempter des premières. Le seul allégement qui doit être non seulement permis, mais offert, consistera dans la compassion et les garanties que trouvent dans leurs sentiments ceux qui décident de la punition ou qui reconnaissent comme convenable celle qui a été décidée au sujet du crime commis. Les récompenses, de leur côté, ne doivent pas être trop générales. moins encore trop magnifiques et trop coûteuses; car si chacun peut y compter pour le mondre service rendu, elles perdent leur valeur pour ceux qui n'y cherchent qu'un avantage sur les autres. Encore la plupart des hommes s'appliquent-ils et s'efforcent-ils à se rendre utiles *(P.160)* dans l'espoir d'en tirer profit plutôt que pour le profit qu'ils en ont tiré. Des présents de trop grande valeur, dans une Société où l'on ne se propose pas de venir en aide. par leur moyen, à des besoins physiques de celui qu'on récompense, sont presque inutiles. voire nuisibles. Car l'ensemble de la communauté doit nécessairement y prendre part, tout débours trop considérable devient une charge pour chacun, et toutes les fois qu'on a été privé de plaisir, on se souvient avec mauvaise grâce de la raison de cette abstention. On songe alors à l'égoïsme plutôt qu'au désir de la gloire comme impulsion à l'imitation et aux mérites : et c'est toujours une assez mauvaise conséquence. qui, à la longue, ne pourra plus être satisfaite. C'est par des couronnes de laurier que Rome et la Grèce récompensaient les mêmes actions qui, de notre temps, recevraient une couronne avec joyaux. et cependant le laurier charmait alors plus que nos joyaux. Cela dépend du prix que l'on fait de la chose que l'on donne en présent et de la façon dont on la donne. Celui dont l'âme est dominée par le désir de la gloire se félicite qu'un bâton de lierre exige de plus grands mérites qu'un bâton d'or, et se montrera infiniment plus empressé pour les p remiers que pour ceux en métal. Il y a encore dans les récompenses une autre source de discordes, que le plus petit nombre seul a observée et à laquelle il faut toujours faire attention *(P. 161)* avec le plus grand soin. Les récompenses éveillent toujours la jalousie.

comme les peines la compassion, et combien cette jalousie n'est-elle pas à redouter, si on récompense au mépris d'un troisième, à son dommage ou en lésant ses droits ? Paterculus et César.

L'amitié, de même qu'elle est redevable de son origine à l'égalité des mœurs, de même elle se nourrit et s'entretient par l'égalité des biens et de la fortune. Poussés par la nécessité, la plupart des hommes se préoccupent du premier point. Mais il y a dans le second quelque chose de plus difficile, et les autres doivent voir par quels moyens appropriés aux conditions des caractères on peut le faciliter. C'est aux chefs qu'il appartient de voir ce qui convient le mieux. Ils doivent veiller à ce que l'orgueil ne s'empare jamais de ceux qui ont l'autorité ; ils doivent assurer l'ordre et employer le superflu de l'un à combler l'indigence de l'autre ; ils doivent prendre soin des nécessits physiques des savants pauvres, aussi bien que des nécessités morales des idiots riches. Rien n'est plus dangereux que l'extrême degré de la pauvreté et de la richesse. Car, à cause des commodités que procure la dernière, on croit pouvoir se passer du secours de la Société ; on ne pense qu'à ses plaisirs et on pose malheureusement (*P. 162*) la première pierre d'une dépravation générale des mœurs. Par le dénûment, le chagrin et les misères, qui sont les compagnons de la pauvreté, le cœur s'endurcit, le désespoir obscurcit l'entendement et étouffe les sensibles inclinations sociales. On s'affranchit de tout ce dont on rend responsable la Société, parce qu'on ne peut plus faire fonds sur elle pour aucune assistance ni aucun secours, et on cherche des moyens détournés de s'acquérir ailleurs des mérites et de consacrer ses bons offices et ses forces à ceux dont on obtient une reconnaissance effective.

C'est le même fait qui se produit quand les chefs ont retardé si longtemps leurs bonnes actions qu'il en est résulté la plus haute détresse, et qu'ils ont voulu alors gagner les bons sentiments dont ils avaient besoin, par quoi il est clairement mis en évidence qu'ils ont été forcés à leur obligeance. Nous attribuons donc leurs bonnes actions, non à leurs cœurs, mais à leur indigne égoïsme, et nous nous faisons un devoir de les punir par notre raideur. Machiavel, après avoir raconté la mauvaise organisation de Rome au temps où Porsenna l'assiégeait, et la libéralité du Sénat à l'égard du peuple en réduisant les droits sur le sel ainsi que d'autres impôts, ajoute la remarque qu'il ne peut réussir à aucun Etat aussi facilement qu'à l'Etat romain de contenir dans ce cas, par de bienveillantes actions, (*P. 163*) un peuple extrêmement gêné et de s'assurer sa fidélité. Les événements qui se sont accomplis au temps de Machiavel peuvent l'avoir amené à ces conjectures. Mais cela nous apparaît, à nous, comme un fait incontestable, vu les exemples trop connus fournis par les époques antérieures et même par la nôtre. Il ne faut jamais se laisser aller à des bienfaits en trop grand nombre ni d'une trop grande valeur ; pour qu'ils soient regardés comme des bienfaits, il faut y avoir recours à propos, en cas de nécessité seulement, et les distribuer sans grand dommage pour autrui.

XXIII

DEUX TABLEAUX

comme devaient en rédiger les candidats nouvellement admis et ceux qui les recevaient

Tableau que dut rédiger François-Antoine St ..., au sujet de lui-même et de ses parents, etc , lors de son admission.

Nom, âge, lieu de naissance, résidence, situation	Amis, relations ; livres, correspondance	Ecrits secrets	Fortune	Livres préférés	Ennemis Pourquoi ?	Protecteurs Patrons
Je m'appelle François-Antoine St.., âgé de 22 ans, né à Straubig, demeurant à Munich, juriste diplômé.	N'a pour le moment aucun autre ami que le maître de Maissenhausen. N'a d'autres relations que celles qu'exige la bienséance à l'égard des gens parmi lesquels il se trouve à titre d'étranger. Comme ses relations et ses amis sont en nombre restreint, il n'a de correspondance que celle qu'il adresse à ses parents, chez lui. Il ne possède d'autres livres que ceux qui sont absolument nécessaires à a profession de juriste.	Eu égard à ceux qui concernent l'Ordre, du nº 1 au nº 23 inclus, contenant les Règlements. En outre, quelques-uns relatifs aux rapports avec les autres, du nº 1 au nº 17 inclus. De plus, une ébauche de rédaction sur les devoirs de l'Ordre. Enfin une lettre et encore un autre écrit sur les *Facultates Recipiendi.* Un nouvel alphabet.	Elle est encore indéterminée, car durant la longue vie des parents, elle peut diminuer ou augmenter. Avec le temps, si rien ne vient l'augmenter par ailleurs, elle ne dépassera pas x x florins, pour ma part.	Je n'en ai présentement aucun. Ce seraient surtout des philosophes et des chimistes, avec d'autres juristes.	D'ennemis, je ne m'en sais point, et ceux dont je pourrais être l'ennemi sont ceux dont j'aurais quelque raison de craindre qu'ils ne me portent préjudice. Or je n'en connais point, car je me trouve en état d'inactivité, hors de la voie de la sphère où je pourrais agir, bref dans une situation où je passe complètement inaperçu, où je ne puis me mesurer avec personne, et où je ne rencontre personne sur mon chemin.	Je ne puis pas dire non plus que j'en ai, car je n'ai encore rencontré aucune occasion de m'en faire, ni personne qui m'ait recommandé à un autre, ni même aucune occasion de me montrer.

Nom et état des parents	Origine, résidence, âge	Nombre d'enfants	Etablissement des enfants	Fortune au total	Education : ce qu'elle a été	Passions principales; points forts et points faibles	Amis et parents	Protecteurs, amis et relations	Ennemis, etc.
Le père se nomme François-Antoine St ., la mère a pour prénom Anna, et pour nom H. . Le père est actuellement capitaine dans le service bavarois, au ... régiment.	Les deux parents sont d'origine bourgeoise ordinaire. Le père est natif de Deugen, près de Kehleim, où ses parents possédaient une brasserie. La mère est originaire de Straubing; elle est fille de boulanger. Ils habitent actuellement à Ingolstadt. Ils sont l'un et l'autre dans la 64e année de leur âge.	En dehors d'un fils et d'une fille, ils n'ont maintenant aucun enfant en vie.	La fille est mariée à un ..., et est établie à Munich. Quant au fils, il n'est pas encore établi.	Je ne sais à proprement parler la calculer. En dehors du mobilier qui leur est nécessaire et d'un petit capital, mes parents ne possèdent rien ; de sorte que leur fortune pourrait au total se monter à ... florins, ou à un peu plus.	Education bourgeoise, comme on a coutume d'en donner à des enfants de cette catégorie. Au moins, j'en juge ainsi, car on ne m'en a point parlé et encore moins l'ai-je vu par moi-même. En ce qui concerne mon père, il peut avoir reçu une éducation militaire, car il a été soldat dès l'âge de 18 ans.	Les passions de mon père paraissent être la colère et la vie militaire. Celles de ma mère :un peu d'avarice et l'économie domestique. Leur point faible est d'aimer leurs aises, ainsi que la flatterie et l'égoïsme. Ils sont amis de l'ancienne façon de vivre de la vieille droiture, de la dévotion. En outre, un peu entêtés et obstinés, de sorte qu'ils ne se laissent plus facilement détourner quand ils ont déterminé quelque chose, ou qu'ils cherchent encore moins à se raccommoder avec quelqu'un.	Du côté de mon père, un frère, à lui, qui possède une brasserie à D... Les enfants du frère de mon père, brasseurs à R..., P..., F..., L..., un bénéficier à L..., etc. Plusieurs enfants considérés par moi comme des frères et sœurs, en particulier la *Louve* à I..., et ses frères et sœurs, ainsi que plusieurs autres amis plus éloignés; tous de condition bourgeoise pour la plupart.	Je ne sais personne à la vérité qui mériterait ce nom, car mes parents n'ont jamais cherché à s'en procurer. En tout temps ils ont été ennemis des relations et encore moins ont-ils cherché à se faire des amis. Voir d'ailleurs la précédente rubrique : points forts et points faibles.	Leurs ennemis doivent être en tout cas peu nombreux, car je n'en connais point qui méritent proprement ce nom. Comme mes parents sont hors d'état de nuire à quelqu'un, on n'a rien à redouter d'eux, et on les hait presque d'autant moins qu'on les mépriserait plutôt.

Tableau rédigé par Ajax, le dernier jour de Décembre 1776, au sujet de Danaus. (De la main d'Ajax.)

Nom, âge lieu de naissance, résidence, situation	Conformation extérieure. Aspect,	Caractère moral Religion Capacités scientifiques	Capacités utilisables Travail préféré	Amis, Relations Livres Correspondance	Nom de celui qui reçoit	Date d'introduction	Date de réception
François-Xavier Zwack, de Ratisbonne, âgé de 20 ans, actuellement chez ses parents à Munich. Diplômé. S'attache à la correspondance étrangère.	Sa taille dépasse presque 5 pieds. Son corps est devenu maigre par la débauche, et quant au tempérament, il incline maintenant vers la mélancolie. Son front, large et haut, est en général sillonné de rides. Ses yeux gris clair, d'aspect un peu languissant, et le teint très pâle du reste de son visage n'annoncent pas une santé des plus florissantes, et de fait il est très souvent malade. Son nez, un peu long, présente une élévation dans son milieu, c'est un nez aquilin. Ses cheveux sont brun clair. Il n'est pas fait pour les grandes sociétés ; mais entre amis, il est enjoué. Son attitude est assurée, sa démarche rapide, et il regarde à ses pieds. Il est douillet pour son corps, ce qui peut provenir de sa complexion. Sous le nez, autour de la bouche, il a une verrue des deux côtés.	Il est particulièrement très charitable, et de cœur faible. Il se montre stoïque, quand il traverse ses jours de mélancolie. Par ailleurs, un véritable ami, d'une discrétion peu commune ; il est observateur ; il parle souvent de soi avec la plus grande estime et se montre jaloux des perfections qu'il constate chez les autres ; il est voluptueux, et cherche toujours à s'améliorer. Il n'est pas fait pour les grandes sociétés. Il s'emporte soudain, mais se calme bien vite. Il révèle volontiers ses pensées secrètes quand on le loue, pour se démentir ensuite. En ce qui concerne la religion et les capacités scientifiques, il pense très largement, et par là se montre tel qu'on l'exige.	Il s'applique surtout à la philosophie, quoiqu'il soit bon aussi en matière juridique. Il parle facilement l'italien et le français, et s'efforce en ce moment d'en venir à la correspondance secrète. Il est capable de feindre supérieurement. Il est apte à être reçu par l'Ordre, car il cherche à acquérir la science des hommes.	Il est en relations avec M. Geiser, administrateur de l'électeur Lotto, ainsi qu'avec son cousin, et avec M. Bramatè Lotto Castelet, avec qui il habite. Il correspond aussi avec moi, avec M. Berger et Aloys Sauer et Conrad Sauer, fils d'un commerçant de Munich, actuellement aussi, autant que je sache, avec M. Gilbert Michl, prêtre de l'Ordre au cloître de Steingaden, et avec M. le Professeur Weishaupt.	Ajax.	29 mai 1776	29 mai 1778

Façon de le diriger. Comment le gagner Est-il déjà connu d'autres ordres ?	Passions principales	Terme extrême [illegible] les pensa ou autre	Fortune	Date de payement	Sommes envoyées	Ecrits secrets et ce qu'il sait de l'Ordre	Ennemis Pourquoi il en a ?	Patrons Protecteurs
Il était déjà connu d'autres ordres, et en conséquence, un peu difficile à gagner. Mais la solide amitié que nous avions l'un pour l'autre me facilita tout, d'autant plus que j'usai avec lui d'un ton mystérieux, et il témoigne maintenant de beaucoup de zèle et de dévouement à l'Ordre.	Fierté, désir de gloire, loyauté ; la bile chaude et un extraordinaire penchant pour les mystères. Parle volontiers de soi et de ses perfections.	Le *pensum* sous la lettre ... doit être envoyé le 29 avril 1778.	Sa part est à peu près de.. florins.	Le 29 mai 1777 puis le 1er avril 1778.	Le 19 juillet 1776, un ducat hollandais de 5 florins ; deux livres de chimie le 6 janvier 1777	Il a les écrits nos 1, 2, 4 et 9. Il a obtenu la *facultatem recipiendi* d'abord de moi ; puis par un commandement de l'Ordre dans l'écrit no 9, cette licence lui a été confirmée. Il a le *pensum*, autant que je sache, sous la lettre. . Comme Schafftesbury et Agathon, il a déjà vu chez moi plusieurs lettres que j'ai reçues de l'Ordre. Il possède aussi tout ce qui est requis pour la réception, tel que lettres, serment et autres instructions. Il connaît l'Ordre en général et présume que tout y est bien. Le mystère l'allèche étonnamment. En fait de commandement, il a déjà reçu l'écrit concernant les peines sous les chiffres MDVI. D'ailleurs, comme il a déjà quelqu'un de reçu, il doit nécessairement avoir plus de connaissances que les autres. Il a encore un autre commandement du 24 janvier 1777, et la liste des tableaux.	....	Ce sont ses parents.

Nom des parents, état, situation, origine, âge, résidence	Nombre et âge des enfants		Etablissement des enfants : où et comment	Fortune : total	Education
	Garçons	Filles			
Philippe Zwack de Kam ; commissaire des comptes, etc.	Philippe 9	Cordula 18 ; Françoise 12	»	Environ . . . . florins.	Ordinaire ; pas trop avantageuse.

Passions principales, points forts et points faibles	Parents et Alliés	Amis, protecteurs, relations habituelles	Ennemis
Père : ambition, loyauté, zèle dans ses fonctions. Dur, en apparence, dans ses rapports avec ses subordonnés, mais au fond, prodigue d'amour envers eux ; parle de tous sur un ton dogmatique constant. Relations peu politiques et dure sincérité avec chacun. Dis[illegible]tion et économie allant jusqu'à se priver soi-même à l'égard de son prince ; zélé pour lui, même sans considération des risques de ses fonctions contre les hauts et les bas ; compatissant, mystérieux, etc. ; serviable, fier de son expérience, soigneux dans toutes ses occupations, etc. Mère : une bonne mère de famille ; rapporte tout à son fils Xavier Zwack.	Du côté du père : » Du côté de la mère : »	Comte de ..... ; Comte de . ... ; — — etc.	— — — — — —

(*P. 164*)

XXIV

Correspondance

Une feuille in-4, portant les remarques suivantes, de la main d'Ajax.

Ingolstadt, le 19 juillet 1776, à 2 heures de l'après-midi, dans ma chambre.

Il a reçu une récapitulation, abrégée de façon sommaire, des observances, statuts, etc. de l'Ordre. Il a été invité, puisqu'il pense se mettre en route prochainement, à s'appliquer à écrire et à raconter les divers incidents de son voyage, au moins une fois sans faute tous les quinze jours, sous peine de réprimande. Il lui a été recommandé en outre d'avoir à s'appliquer à mettre en pratique les statuts, de s'efforcer à avoir toujours, en particulier à la fin de la dernière année, de l'argent comptant à sa disposition, et d'être libre de tout empêchement possible, pour se tenir prêt au cas où l'Ordre le prierait d'entreprendre un petit voyage. De plus, on lui a insinué de travailler avec application les Livres 1, etc., le *Pensum*, ainsi qu'un volume où sont intercalés des feuillets. On lui communiquera encore les autres écrits. (*P. 165*) *Occas. hujus* d'argent. Son écrit est le n° 3. Jusqu'à plus ample information, il s'agit de choses analogues à celles de l'écrit n° 1.

XXV

Une lettre

du contenu que voici :

Très cher Frère,

J'avais voulu remettre ma réponse jusqu'à ma propre arrivée à Ingolstadt, parce que je croyais au surplus pouvoir alors parler avec toi de plusieurs choses. Je regrette que, contrairement à ma volonté, un si grand retard soit peu à peu intervenu, et ce n'est que maintenant que je peux répondre à ta lettre du 28 décembre 1776.

Je crois que tu as écrit ta lettre dans un très curieux moment. Je ne t'ai pas expliqué au début que, pendant un temps déterminé, tu ne seras informé de rien quant à l'âge, à la forme de gouvernement de 14. 17. 9. 8. 13. 18 (1). Tu as cela dans tes 18. 19. 12. 19. 20. 19. 8. 13 (2). Tu as pris des notes pendant deux ans, et cependant tu me demandes encore des informations plus précises. O ami ! combien je (*P. 166*) désirerais pouvoir te faire plaisir, si cela m'était permis ! — Je n'ai pas fait présenter ton *Petitum* à 14. 17. 9. 8. 13. (3); juge ainsi de mon amitié. — Tu dois penser avoir agi à l'étourdie en assumant des obligations inconnues ; mais il t'est possible de te retirer à chaque minute. Parles-tu sérieusement, Frère ? J'attends une réponse dans la quinzaine. Ami ! très cher Frère ! interroge ta conscience là-dessus, ne te renonce pas, écris-moi franchement. Tu peux rester ou non : je n'en suis pas moins, pour la vie, ton très fidèle ami, Frère F.A. de M.

Ingolstadt, le 1er mars.

XXVI

Lettre

datée : Pfarrkirchen, le 14 août 1776.

Très cher et excellent ami !

Je vous envoie à la fois le paquet de livres et ce que j'avais encore en mains du *Passigl*, en vous priant de le transmettre ensuite à Biernbach ou à Kleeberg.

(*P. 167*) En outre, veuillez ne pas oublier de me réserver l'un ou l'autre des écrits relatifs à ce qui a été convenu hier au sujet de la conduite à tenir, en même temps que la copie du plan tracé d'un commun accord, à l'occasion du retour d'Augustin, et en même temps de me donner des éclaircissements sur la réception de F..z.

1. Comment le tableau doit-il être établi ?
2. Le récipiendaire doit-il revêtir le... (tablier de cuir) ?
3. Ont-ils aussi les signes et l'écriture ? En tout cas, quelle espèce, et par conséquent deviennent-elles sœurs ?
4. Que dois-je, en un mot, observer dans la circonstance, dans l'un et dans l'autre cas, aussi bien du commencement à la fin ? Je m'appliquerai à une réception de cette sorte, afin que nous puissions l'utiliser au lieu d'un tailleur.

N.B. — Celle qui est reçue doit-elle aussi signer qu'elle en-

(1) Pour lire ces mots chiffrés, qu'on se reporte aux chiffres de l'Ordre indiqués au n° 1. [Les chiffres ici correspondent au mot : *Ordre*].
(2) [*Statuts*].
(3) [*Ordre*].

tend suivre son serment, afin qu'elle ne puisse plus revenir là-dessus, ou faire opposition, par raison, à la réception ? Cela méritera considération, et rien ne contribuera à l'affaire, ou bien dois-je exprimer du mécontentement si celui qu'on se propose de recevoir n'est pas noble non plus.

(*P. 168*) Là-dessus, je vous embrasse du fond du cœur, avec ma considération la plus distinguée:

Votre tout dévoué, haut et bien né

N. N.

Suit ma recommandation à M. le Frère et à Madame sa belle-sœur.

XXVII

Extrait de deux lettres

d'Ajax à Spartacus.

(De la main et sous la signature d'Ajax)

I

A Spartacus.

Avez-vous reçu ma lettre de Griesbach, du 16 novembre 1776 ? — Je suis arrivé ces jours-ci. — Je ne puis contribuer à sa nourriture, à cause de l'absurdité de mes parents, puisqu'il n'a pas de chambre. Il doit écrire à ce sujet à Madame la Louve, et qu'il reste comme l'année dernière en ce qui concerne la nourriture et la chambre.

Eu égard au cousin de Danaus, cela va bien. Beaucoup de nouveau à vous dire encore oralement.

En ce qui regarde Hertl, (*P. 169*), il doit être reçu tôt ou tard, jusqu'à Pâques. Une fois pourvu, alors il travaillera à cela des mains et des pieds. Où peut-on observer les gens plus habilement qu'à la chambre et à table ? En ce qui concerne la nature d'enfant de Sch..., je vous donnerai bientôt de plus amples ordres.

Je suis, avec la plus haute considération, votre très obligé,

AJAX.

Munich, le 10 décembre 1776.

2

Spartaco Ajax sal. pl. dicit.

Schafftesbury qui aujourd'hui, après avoir subi les interrogatoires voulus, a obtenu la permission de 12. 20. 7. 24. 20.

13. 8. 5. 1. 8. 13 (1), fait des propositions sur 21. 4. 13. 19. 8. 17. 5. 12. 2. 19. 8. 17. 13 (2), qu'il m'a communiquées. J'attends votre avis à ce sujet. — A Lucullus, il faut enjoindre un peu plus de discrétion ; car, sur 21. 4. 13. 19. 8. 17. 5. 12. 2. 19. 8. 17. 13. sur qui il peut avoir quelque dessein, à moins qu'il ne se vante, il a beaucoup vu et beaucoup appris dans ses relations, mais aussi beaucoup rapporté. — Schafftesbury, qui s'améliore chaque jour en politique, a raconté en détail à 21. 4. 13. 19. 8. 17. 5. 12. 2. 19. 8. 17. 13, dans un discours au jardin de la cour, la fable de la limace et des abeilles, qui se trouve dans l'*Alexandre* de Jean, p. 266, en soulignant (*P. 170*) qu'il la savait par Lucullus, qu'il loue par dessus tout : vraiment l'homme est docile. Mais Lucullus lui-même doit avoir fait des projets avec lui, puisqu'il s'est toujours adressé à ce 21. 4. 13. 19. 8. 17. 5. 12. 2. 19. 8. 17. pendant que celui-ci séjournait ici et qu'il a gagné une grande sympathie. Donc informez-moi de cela sans restriction, et au cas où Lucullus ne projetterait rien avec lui, dites-moi aussi si je dois agir avec eux *per modum caroloniacum vel rectum, ut omnes alii.*

En ce qui concerne B. 8. 17. 19. (3) c'est préparé. — La 12. 20. 7. 13. 12. 5. 1. 8 (4) doit avoir lieu 4. 13. — 4. 13. 6. 14. 2. 11. 19. 12. 19. (5). A combien se monteront les frais ? *Schema* doit-il envoyer *ad receptionem Caroliniacum* ?

Je suis toujours votre tout dévoué

AJAX.

1. 4. 13. 10. 5. 8. 13 (6), le 23 septembre 1776, à minuit et demi.

N.B. — Prenez sous la présente adresse les nouvelles que je vous ai transmises. Dites-moi votre opinion sur ce qu'il y a d'extrêmement contraire à la religion dans les choses jointes *in epistola cognita.*

(1) [*Aufnehmen*, recevoir, admettre].
(2) [*Winterhaltern*, nom propre].
(3) [B[aron] Ertl].
(4) [*Aufnahme*, réception].
(5) [*in Ingolsta[d]t*, à Ingolstadt].
(6) [*Minchen*, Munich].

(*P. 171*)

XXVIII

Dix lettres

de Spartacus à Ajax

(De la main et sous la signature de Spartacus)

I

Très honoré ami !

Contre le 11. 12. 17. 14. 13. — 8. 17. 19. (1) —, je n'ai rien à vous envoyer. *C'est un bon enfant* (2). On doit aussi avoir des gens de cette sorte : *augent numerum et ærarium.* Donc ce n'a fait que le début. Agathon est parti pour 21. 12. 2. 7. 8. 17. 18. 8. 4. 13. (3). Il n'est pas encore aussi bienveillant que je le désire et que j'en ai besoin. Je crois qu'une fierté secrète le rend aussi insociable. *Monendus est ad socialitatem.* Il faut que personne au monde ne soit contre lui. 1. 8. 17. 24 (4) viendra l'an prochain, et à mes frais. Il ne me fut pas agréable que l'affaire fût arrangée avec ceux du Collège. Je les y aurais contraints. J'aurai aussi un certain Baron Schroeckenstein avec le 5. 14. 8. 13. 12. 4. 10. 5. 8. 17 (5). Ces gens doivent mordre à l'hameçon qu'on leur jettera. Avez-vous parlé (*P. 172*) avec le 5. 8. 17. 9. 8. 2. (6) ?

Je n'ai pas vu le 19. 5. 12. 2. 2. 5. 8. 4. 1 (7). Je crois que je ferai encore une 17. 8. 10. 14. 20. 19. 8. 13 (8), si la chance me favorise ; et c'est un parfait gaillard. Le libraire d'Erlangen m'a envoyé un livre à vous destiné : les *Entretiens de Machiavel.* Je crois que cela va bien chez moi. On pourrait prendre le *De sensu rerum* de Campanella. *Cura, ut valeas,* Je suis votre tout dévoué

SPARTACUS.

8. 4. 10. 5. 18. 19. 12. 8. 19. 19 (9), le 12 septembre 1776.

(1) [Baron Ert].
(2) [En français dans le texte].
(3) [Walfersein].
(4) [Merz].
(5) [Hoenaicher].
(6) [Herdel].
(7) [Thalleim].
(8) [*Recoulen* (*sic*). recrue].
(9) [Eichstaett].

N.B. — A la 12. 20. 7. 13. 12. 5. 1. (1) de 10. 12. 17. 14. 2. 4. 13. — 24. 12. 5. 2. 8. 17 (2), il faut laisser de côté tout ce que donne une perspective prochaine sur l'avenir. *Tels doivent être persuadés, qui le dègres* [sic], *qui vient, soit le dernier* (3). Il ne faut pas le tourmenter avec des petits soins ou pareilles autres choses. Bref *respice finem, propter quem elegitur.* Il faut faire savoir à quoi cela sert : *reliqua non.*

2

Très honoré ami !

Vous avez reçu, je pense, ma dernière lettre. Ici, je ne puis (*P. 173*) écrire avec autant de liberté que chez moi, car il y a trop de gens à la maison. C'est la raison pour laquelle mes lettres sont plus rares. Du beau pot à tabac, je réglerai ce que je dois, quand nous nous retrouverons ensemble ; en attendant, je vous remercie de la peine que vous avez prise. Je pense et je travaille chaque jour à notre grand monument. Travaillez aussi de votre côté et amenez-moi des pierres. Ne vous épargnez pas de peine. Cherchez la compagnie de jeunes gens ; observez-les, et si l'un d'eux vous convient, mettez-vous à l'œnvre. J'en ai un de nouveau, qui est un homme distingué et intelligent. Ce que vous ne pouvez faire par vous-même, faites-le par d'autres. Il faut ordonner à Agathon, Danaus et Schafftesbury, *per modum imperii,* qu'ils se mêlent à des jeunes gens, *qu'ils tâchent* [d']*épier les caractères* (4), qu'ils gagnent des adhérents, qu'ils fassent des ouvertures et qu'alors ils attendent des ordres. Il faut qu'il en aille comme cela maintenant : Agathon enverra une liste des jeunes gens de sa résidence, d'après le formulaire qui lui a été communiqué. Il le faut. S'il n'y a aucun obstacle à votre voyage en vue de ces travaux-là, je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas. Le Christ a bien envoyé ses apôtres à travers le monde, pourquoi donc laisserais-je mon Pierre à la maison ? *Ite et prædicate.* Qu'il y ait 9. 4. 13. 19. 8. 15 ou non, (*P. 174*) cela

(1) [*Aufnahm*[*e*]. réception].
(2) [Carolin[e] Zahler].
(3) [En francais dans le texte].
(4) [En français dans le texte].
(5) [*Dinte*, embarras, difficulté].

ira quand même. On ne fait que commencer avec 8. 17. 9. (1). *Fac ut venias onustus spoliis, non indecoro pulvere sordidus.* Je suis d'ailleurs votre

SPARTACUS.

Le 19 septembre 1776.

— A Munich, il y a un certain avocat B..., juge adjoint des routes. Je n'ai jamais vu de ma vie homme plus actif, et il est par dessus le marché très habile. Voyez à faire sa connaissance, et adressez-lui un compliment de ma part. *Sapienti pauca.* Il peut parler comme sait le faire un avocat. *Notus et factus.* Occupez-vous donc de B.. et assurez-le que je lui écrirai bientôt. Ces deux-là font une paire de lurons du diable ; mais ils sont un peu plus durs à diriger, précisément parce que ce sont des lurons du diable. Cependant si la chose était possible, ce ne serait pas une mauvaise prise.

3

Spartacus Ajaci S.

Si 21. 4. 13. 19. 8. 17. 5. 12. 1. 19. 8. 17. 13. (2) doit devenir l'un de nous, il doit être encore assez façonné. Même son allure ne me plaît pas du tout ; (*P. 175*) ses manières sont rudes et grossières, et je ne sais rien de sa façon de penser. Aussi voulais-je lui recommander extrêmement de changer sa nature brute. Il lui faut devenir un autre homme, pour être à peine utilisable *pro carolino*.

Avec Lucullus, je veux prendre cela *ad notam*. Il vient aussi chez moi, à mes frais. C'est 3 florins la semaine, et si vous ne connaissez aucune chambre jusqu'ici, je m'en occuperai pour vous.

Faites-vous cavaliers à la suite, vous bonnes gens ! Je crois pouvoir en livrer deux, et le chanoine en plus, si mon projet avec le chapitre réussit ; nous avons fait de grands pas. Cherchez des jeunes gens déjà habiles, et pas de ces gaillards point façonnés. Nos gens doivent être empressés, entreprenants, intrigants et habiles ; en particulier empressés. Si, lors des admissions, les yeux doivent s'ouvrir, que ce soit

(1) [Ert].
(2) [Winterhaltern].

pour voir des gens dont on tire honneur, et avec lesquels on s'estime heureux d'avoir des relations. *Nobiles, potentes, divites, doctos quœrite.* Je désespère presque d'Agathon, et je ne sais si nous l'obtiendrons. Il a une bonne tête, mais un cœur corrompu et méchant, et cela précisément pour notre plus grand dommage. Je crois que c'est un homme qui se laisse difficilement assujettir : sa fantastique superbe intérieure ne le souffre pas. Je n'entends pas (*P. 176*) qu'on le loue beaucoup ici, et par son caractère grognon et misanthrope, il s'est fait beaucoup d'ennemis. Autant qu'il me paraît, il ne s'appliquera pas à notre cause avec un zèle particulier.

Je ne puis envoyer l'*Instruction pro Carolinis*, parce que je n'ai pas mes écrits sous la main. Dans l'*Epistola*, vous pouvez ajouter ce que vous voulez *pro qualitate recipiendi* ; elle peut aussi être laissée de côté. Si vous faites autant de recrues à Munich que moi ici, nous parcourons des pas de géants. Chercher à lier compagnie avec des gens polis voilà, *inertes animæ !* ce qu'il faut et ce pour quoi il ne faut épargner nulle peine. Il faut parfois avoir été valet, pour devenir un jour maître. J'ai enrôlé un gaillard qui m'est plus cher que dix autres. Je vous ai aussi déjà destiné une autre tête incomparable, que vous accepterez pour moi, sous réserve des années d'apprentissage : c'est de gens habiles, travailleurs, riches, polis et puissants que nous avons besoin. Du 18. 10. 5. 2 8. 4. 10. 5. (1), je me suis gardé.

1. Porta, *Physiognomia cœlestis.*
2. Campanella, *De Monarchia. De Sensu rerum.*
3. Padinum, *De Republica.*

Vous pouvez vous engager pour le *Fludd*. C'est un *liber rarus*, et pas cher. Je veux (*P. 177*) rassembler une collection *pro Politicis*, et vous *pro Chemicis et Physicis* : si seulement le Guttmann, *Révélation* etc. n'était pas si cher ! *Est liber valde rarus.* Le Schleich me plaît, d'avoir poussé ces livres rares. Encore une chose : rassemblez les livres de lecture qui peuvent vous être donnés ou que vous pouvez avoir d'une autre façon : par exemple, les poètes, les romans, les comédies et autres ouvrages qu'on lit volontiers aujourd'hui. J'apporterai aussi une grosse contribution avec les miens. J'ai spé-

(1) [Schleic[h]e, nom propre].

culé que vous deviendrez pour nous une source financière. Je veux d'ailleurs aussi faire quelque collection là-dessus : *Pro nostra Republica nihil est inutile.* Vous verrez comment je m'en sers, et ce que vous rassemblez, laissez-le *in loco.*

Aude aliquid. Faites-moi donc à Munich une acquisition qui en vaille la peine. Si vous n'êtes pas du tout connu dans les maisons distinguées, Danaus ne connaît-il de son côté aucune âme ? Alors, sachez-le, employez-vous à vous donner la peine pour un vrai *cavalier* : ensuite il nous livrera les autres.

Flectere si nequeas superos, Acheronta moveto.

Il y a certes beaucoup de jeunes gens polis à Munich. Si j'y habitais, je voudrais en peu de temps en avoir toute une litanie. (*P. 178*). Parce que les gens ne sont pas encore *actu*, ils pourront cependant le devenir. C'est pourquoi deux années sont instituées. Et les *Carolini* doivent aussi les subir. Car, s'ils se comportent bien durant ce temps, ils seront avancés dans le droit chemin. D'ailleurs, laissez-moi agir et m'occuper des affaires, et écrivez-moi quand vous voudrez venir près de moi.

Je vous ai écrit, il y a quelque temps, sous le *couvert* donné. Si vous n'avez pas reçu ma lettre, à laquelle il y en avait une de jointe pour Danaus, la faute en est à l'écriture illisible de l'adresse. Informez-vous donc chez Hertel, ou même à la poste. C'est la raison pour laquelle je ne veux pas me servir de ce *couvert.*

4

Spartacus Ajaci S. d.

Quoique je désire très impatiemment votre présence ici, pour que nous puissions délibérer ensemble sur certains sujets intéressants, je ne m'oppose cependant pas à ce que vous passiez encore quelque temps là-dessus : *dummodo in vinea Domini labores.* J'ai certainement fait pour moi, ces vacances, plus que vous ensemble. Si le Hertel (*P. 179*) pouvait

encore nous être amené, j'en serais très charmé. Travaillez donc à cela ces temps-ci, et je m'en rapporterai à votre jugement s'il doit être engagé sans plus ample information ou non, *prout videbitur.* J'ai entrepris aussi le baptême du cousin de Danaus : il s'appelle Claude l'empereur. J'entends beaucoup louer un certain 18. 14. 10. 5. 8. 17 (1) ; ce doit être une excellente tête. S'il est également souple, *docilis et flexilis,* on pourrait charger par exemple Danaus de le solliciter. Actuellement on ne peut utiliser que les *qualitates generales,* c'est-à-dire qu'on soit : 1° habile ; 2° industrieux ; 3° souple ; 4° *sociabilis.* Si, en outre, les gens sont riches, de souche noble et puissants, *tant mieux.* Ecrivez-moi, s'il y a quelque chose à faire en ce cas. Parmi ceux d'ici, j'ai en ce moment jeté mes vues sur le 3. 17. 8. 13. 8. 17. — 11. 12. 17. 14. 13. — 8. 10. 3. 8. 17 (2), qui serait une excellente acquisition. De fait, Lucullus l'a déjà aussi en commission. De plus, il me plairait qu'à votre arrivée vous recommenciez, au lieu du Lichtenstern, avec 11. 17. 12. 20. 13. (3) qui est un homme habile et que vous pourriez engager en cette occasion. Il m'est agréable pour la raison qu'il reste ici à demeure. J'avais aussi des vues sur le 11. 8. 4. 8. 17. 5. 12. 1. 8. 17. (4) ; mais je veux d'abord m'entretenir de l'affaire avec vous. Je ne peux laisser passer (*P. 180*) le médecin 2. 4. 1. 1. 8. 17. (5), car l'homme me plaît parfaitement. 5. 14. 8. 13. 8. 4. 10. 5. 8. 17. (6) attend seulement que quelqu'un lui fasse une proposition, car je l'ai déjà complètement disposé. S'il y a quelque chose à faire avec 12. 17. 13. 1. 4. 2. 9. (7), je vous en laisse le soin.

Les livres qu'il convient de recommander à Danaus de lire sont les suivants :

Bellegarde, *Réflexions sur le ridicule.*
Id. *Réflexions sur les coutumes de notre siècle.*
Id. *Réflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde.*
Id.. *L'Art de connaître les hommes.*

(1) [Socher].
(2) [Krener, baron Ecker].
(3) [Braun].
(4) [Beierhamer].
(5) [Limmer].
(6) [Hœneicer].
(7) [Armild].

La Chambre, *L'Art de connaître les hommes.*
Gracian, *L'Homme de cour.*
Abbadie, *L'Art de connaître soi-même.*
Le Noble, *Ecole du Monde.*
C. Cornelius Tacitus.
Amelot, *Traité sur l'empereur Tibère.*
Machiavel, *Entretiens sur Tite-Live.*
Système social.

De plus, les gens doivent s'habituer à tenir un registre, dans lequel ils destinent (*P. 181*) trois ou quatre feuillets à chaque personne avec laquelle ils sont en relations. Sur ces feuillets, sous le nom de la personne, on consigne tout ce qu'on sait de ses actes, même du plus infime, après avoir décrit le corps, les cheveux, le teint, la démarche, la voix, etc., et tout ce que l'on remarque chaque jour, de façon à ne pas noter le caractère, mais seulement les actions d'où l'on déduit le caractère. Ainsi, on n'écrira pas : Titus est soupçonneux, mais on indiquera un acte d'où l'on conclut au caractère soupçonneux : par exemple, qu'il inspecte les sacs et les lettres pour voir s'ils ne contiennent rien de lui, qu'il écoute aux portes, etc. Je vous dirai verbalement à quoi cela peut et doit servir. Si vous aviez pu venir me voir, cela m'aurait été très agréable ; cela ne se peut pas, nous n'en sommes pas moins bons amis. Je suis votre

Le 20 décembre 1776.

SPARTACUS

5

Spartacus Ajaci.

Comme Monsieur Papa ne m'a pas écrit de lui faire savoir combien je demande pour les frais, je me borne à vous (*P. 182*) écrire où vous pourrez en parler verbalement, parce que je ne sais pas au surplus s'il vous plaira que je lui écrive que vous ne désirez que les frais du déjeuner. Donc pour le déjeuner et la nuit, 3 florins ; pour le déjeuner seul, 2 florins. En ce qui concerne le logis chez ..., on n'y peut compter que pour le mois de mars ; à proximité, je ne vois rien d'autre que chez ma mère, et cela me ferait extraordinairement plaisir si vous vouliez lui donner la préférence ; alors

elle vous remettrait la clef de la maison. Cependant je ne veux point la contraindre à cela, si vous connaissez ailleurs un quartier convenable. Ce serait bien encore, pour cette raison que j'aurais souvent un prétexte d'aller à votre chambre pour nous entretenir ensemble, puisque l'occasion m'en manque souvent à la maison, et cela pourrait se faire sans qu'on le sût. Le *nexus* serait secret. A Danaus, je veux donner un nom meilleur. Il doit désormais s'appeler Philippe Strozzi, nom que le sort a désigné. Avec Lucullus, cela va très mal : je crois que lui et Agathon auront l'honneur d'être exclus. Car, au lieu qu'il devrait changer ses manières brusques, il devient chaque jour plus rude : *non est homo sociabilis.* Quoique je désespère d'eux deux, nous voulons pourtant les maintenir encore deux ans ; alors nous verrons. Eu égard à Strozzi, (*P. 183*) il me serait agréable que quelques livres lui fussent révélés, *ut legere possit, et alios erudire.* A Claudius, on pourrait soumettre les questions suivantes :

1. Est-il, ou non, plus utile d'entrer dans un Ordre privé ?
2. Quels avantages trouvez-vous à ces Ordres secrets, eu égard au gouvernement bourgeois ?
3. De quelle façon conviendrait-il de disposer un homme, pour que, par exemple, il entrât dans notre Ordre. Ou bien, comment un candidat, d'après ses vues actuelles, devrait-il se comporter avec un homme, s'il voulait le pousser à entrer dans notre Ordre ?

SPARTACUS

6 Janvier 1777.

6

J'écrirai à Monsieur votre papa. A mon avis, vous devriez récrire à Agathon. Un pareil désir trahit trop d'indiscrétion et de curiosité, comme aussi la fierté qu'il croit seul qu'on lui communiquera mal à propos des nouvelles plus précises, (*P. 184*) ce qui serait contre les statuts et les habitudes de l'Ordre. Il sait déjà par une expérience antérieure que cela ne peut se faire. Mais il croit peut-être qu'il s'engage de la sorte et de façon irraisonnable à des obligations inconnues, voire même contraires à ses devoirs ; il en pourrait juger ainsi par la conduite de celui qui l'a reçu et par les statuts jusqu'ici communiqués, comme aussi par les ordres donnés jusqu'ici. Mais, que, malgré cela, il soit encore inquiet, il lui reste ce-

pendant la liberté de se retirer à chaque minute, s'il le veut. Ecrivez-lui aussi que vous avez complètement changé d'idée au sujet de sa personne, et que vous ne vouliez pas, pour le mieux de l'affaire, exposer aux supérieurs son *petitum* : car ce *petitum*, pour un homme qui ne nous a encore donné aucun témoignage de son dévouement et qui a négligé si longtemps d'échanger de la correspondance, aurait paru trop arrogant, etc. Conservez aussi ce rescript *in copia* pour les cas à venir.

Nota. — J'irai à Munich avant le carnaval, et serai reçu dans le célèbre 7. 17. 8. 23. 1. 12. 20. 17. 8. 17. — 14. 17. 9. 8. 13. (1). *Ne timeas.* Notre affaire est en bonne voie ; nous apprenons à connaître un nouveau *nexus* et nous deviendrons ainsi *reliquis fortiores.*

Comment cela va-t-il avec Hertel ?

(*P. 185*)

7

Spartacus Ajaci

Je ne sais pas pourquoi je n'entends plus parler du tout de notre affaire. Peut-être le repentir vient-il, ou bien avez-vous cessé de prendre plaisir à cela ? Ayez donc la bonté de me l'écrire, afin que j'aie encore le temps d'abandonner notre entreprise. Il me semble du moins que vous y apportez moins de sérieux qu'il n'est nécessaire à de grandes affaires de ce genre. Si vous y prenez encore plaisir, je vous prie de me le faire savoir ; en tout cas, puissiez-vous ne pas y être opposé au point de vouloir tout dissimuler, afin que je puisse prendre des dispositions en sens contraire. Il sera aussi au plus haut point nécessaire que vous lisiez à ce sujet, et que vous y ajoutiez encore d'autres qualités qui y sont requises. Ce n'est pas un art, de prendre une grande résolution ; mais braver le temps, persévérer dans ce que l'on a conçu grand, le poursuivre solidement et fermement, voilà où se montre un grand esprit et par quoi maints grands projets ont été accomplis.

Que fait Livius ? Je n'ai pu avoir aucun renseignement à son sujet. Que font Coriolan, Schafftesbury, Claudius ? 1. 4. 10. 5. 2. (2) n'a-t-il pas encore écrit ?

(1) [Freymaurer Orden, l'Ordre des F.·.-M.·.].

O Ajax ! Si l'affaire doit aller avec tant de lenteur et de retards, alors je l'abandonne avant que j'en aie à porter la honte et à en subir le désappointement avec les autres, et je reviens (*P. 186*) à ma tranquillité antérieure. Et pensez que je ne puis rien mener à bonne fin à cause du manque de collaborateurs. J'attends vos explications et les plus larges. Je suis, en attendant, votre

Spartacus

Le 30 octobre 1777.

N.B. — Je suis déjà de retour à mon ancienne résidence.

8

Spartacus Ajaci S. d.

Hier, en manière de plaisanterie, j'ai reçu le paquet contenant le traité de Philippe Strozzi. Si je l'avais reçu quelques heures plus tôt, j'aurais pu m'épargner ma lettre d'hier. Mais *superflua non nocent.* Et le rôle d'un homme vigilant, c'est, en tout temps, d'exciter, d'enflammer son humanité, et de la mettre en convenable mouvement. Le mouvement est la santé de tous les corps, aussi bien physiques que politiques. Rien n'est plus dangereux que la stagnation, voire même de la part d'un seul, car le mouvement et la force animatrice ne sont plus communiqués à ceux qui sont plus éloignés. Le traité de Philippe Strozzi est excellent. (*P. 187*). Se serait-il assis dans ma tête, qu'il lui aurait été impossible de pénétrer aussi bien mon système. De pareils collaborateurs me sont une joie, et celui-ci est en état de devenir un grand homme très influent. Je vous laisse, à vous et à Strozzi, le plein choix des sujets, sans que vous ayez à vous enquérir près de moi. Que seulement me soient indiqués les jours de votre réception. Mon opinion serait aussi qu'à l'avenir on ne remît plus aux candidats, mais qu'on leur lût seulement le premier morceau des statuts, ainsi que le second traitant de la manière de se conduire envers les supérieurs. Les autres passages peuvent leur être confiés, sans chiffres, pour qu'ils les copient, s'ils le désirent.

Je ne sais pas quel est le jour de la réception de Coriolan. Lui aussi doit travailler à un *pensum.* Je vous envoie plusieurs avec cette lettre. *Communi consilio* avec Strozzi, vous pouvez les répartir entre les futurs récipiendaires, selon la ca-

pacité de chaque candidat, mais en tout cas de façon que le récipiendaire, se familiarise avec des idées indispensables, qui lui font défaut la plupart du temps : par exemple, à celui qui voudrait être tout de suite en haut, on donne le *pensum* qui traite de la nécessité des grades ; à cet autre, qui n'a aucune idée de ce que sont ces Sociétés, on demande de parler des avantages des Sociétés secrètes, etc. Je m'en remets complètement à vous à ce sujet. Tirez seulement parti des circonstances, (*P. 188*) que vous pouvez connaître mieux que moi. C'est au système de la communauté que je travaille constamment. J'y pense en toute occasion. J'apporte des changements et je les raffine. Cela me réussit merveilleusement, et vous serez étonnés, quand vous verrez quelle disposition j'ai prise pour le dernier grade. Je vais en besogne lentement, mais sûrement. Vous, braves gens, vous n'avez à prendre d'autres soins que de me recruter des adeptes, de les étudier avec application, les enseigner et les amuser. Du reste, je m'en charge.

En ce qui concerne la situation financière, il faut aussi commencer à s'en occuper. Mon avis serait que chacun eût une tirelire, dans laquelle il mettrait chaque jour quelque chose, pour que le solde ne lui fût pas trop dur un jour. Comment instituer cela et comment commencer, vous l'apprendrez, si je viens à savoir qu'on a pris des mesures de ce genre.

Timon doit être plus appliqué. Pour Coriolan, le plus léger *pensum* à lui demander serait, je crois, de parler des avantages des Sociétés secrètes. Cependant je vous laisse encore ce soin, je vous dis seulement mon opinion. Il me serait agréable et nécessaire d'avoir Hertel. Faites en sorte qu'il en aille ainsi. Strozzi doit aussi se façonner un substitut, sur lequel il puisse se reposer quant au choix des sujets et à leur instruction.

Durate, et vosmet rebus servate secundis.

31 octobre 1777.

(*P. 189*) *N. B.* — Les *Problemata* doivent être montrés à Strozzi, en une copie. La lettre ci-jointe est aussi pour Strozzi ; je ne sais pas son adresse.

SPARTACUS

9

Spartacus Ajaci S. d.

En ce qui regarde l'histoire des nécromants, je n'en crois rien, jusqu'à ce que j'en voie, et des histoires de ce genre ne conviennent nullement à mon système.

Je désire cordialement que vous en ayez bientôt fini avec votre *Prob-Relation*, car l'affaire deviendrait plus sérieuse. *Nunc omnia languent.* Je vous prie aussi encore une fois de m'envoyer tous les mois une relation formelle sur le zèle de chacun de ceux qui sont soumis à votre ressort, sur son zèle, sa conduite, etc. Cette relation ne doit pas consister dans les mots : Il est zélé ; mais il me faut savoir par quels actes il manifeste son zèle ou sa tiédeur.

Je m'en remets à vous au sujet de savoir s'il ne faudrait pas commencer avec 11. 8. 17. 6. 8. 17. (1). Il est certainement habile, et ses bavardages avaient leur raison, parce qu'il est d'Ickstætt, et qu'il pouvait nuire à ses parents, dont il n'est plus séparé présentement. Je pense que Strozzi pourrait l'entreprendre, et on peut (*P. 190*) essayer de voir comment il se comporte. Sa nature instable se fixera d'autant plus, qu'il s'est engagé avec quelqu'un qui serait bientôt à entreprendre avec lui. J'attends bientôt une réponse sur ce point. De même sur un certain 18. 14. 10. 5. 8. 17. (2), dont j'ai déjà parlé une fois et que Strozzi vante aussi beaucoup. Si l'un et l'autre manifestaient là contre quelque haine particulière, elle devrait cesser, pourvu qu'il soit habile autrement.

Ma volonté est aussi qu'on réclame, le plus tôt possible, tous les écrits à Livius et à Timon, et cela en une seule fois, car ils ne peuvent pas les copier *privatim*. Je n'entends pas qu'on procède à cela comme s'ils étaient exclus, mais en partie pour éprouver leur zèle, en partie pour empêcher que ces écrits ne tombent en des mains profanes, car ils résident l'un et l'autre en des lieux dangereux.

En outre, je vous verrais avec plaisir entretenir une correspondance amicale avec Lucullus. Tout cela a sa raison.

Répondez-moi aussi vite que vous pourrez et remettez cette lettre à Strozzi. Je suis votre très dévoué.

SPARTACUS

Le 16 décembre.

(1) [Berger].
(2) [Socher].

(*P. 191*) 10

Spartacus Ajaci.

J'ai reçu le manuscrit. Ce n'est pas même une dépense digne du messager. J'aurais préféré vous voir employer à un travail plus réel le temps donné à la copie. Car je dois vous avouer, et je suis autorisé par la puissance de notre *nexus* à vous dire que je ne suis pas du tout content de vous. Vous me laissez écrire et pourvoir autant que je veux, sans que je reçoive une seule réponse, et il paraît que vous faites ce que vous voulez. Depuis votre absence, je n'ai encore rien reçu que de faibles espérances ; mais vous n'avez répondu à aucun point de mes lettres, vous ne m'avez même pas écrit quel jour Coriolan a exposé son *Revers*. Aucune nouvelle au sujet des gens et comment ils se comportent : *in summa*, l'année qui a précédé votre présence ici et ces vacances, absolument rien. C'est bien que ce soit encore le temps de laisser l'affaire ainsi, avant qu'il en puisse enn résulter pour moi de la honte et même du danger. Si vous me répondez que vous étiez retenu par la *Prob-Relation*, je pourrai vous dire à mon tour que vous avez cependant encore le temps de copier des livres ! Et j'ai cette année à représenter ma fonction qui me coûte aussi la peine, et j'ai, en outre, (*P. 192*) le Rectorat très accablant pour moi, sans compter mes affaires domestiques : et cependant je peux encore me livrer à une assez considérable correspondance. Il y a temps pour tout, à qui sait prendre son temps. Je pense aussi à moi en grande partie, et je ne devrais pas le dire, si je ne croyais pas y être autorisé, et si je ne pensais que je vous l'ai dit la dernière fois. Je peux donc me représenter comment il en ira dans la suite, quand le début est déjà si beau. En de telles affaires, il faut dire : *multum sudavit et alsit, abstinuit venere et vino*. Et pensez à moi ; vous n'irez pas loin de toute façon, si vous continuez ainsi.

Je vous prie aussi de m'envoyer à l'avenir toutes les lettres contenant de simples excuses et attestations : *in summa*, des mots et non des œuvres. Et je puis vous le dire franchement, je suis absolument décidé à laisser aller l'affaire. Qu'est-ce que cela signifie : J'en ai un dans les lacets, quand on ne dit pas qui ? N'est-ce pas comme si l'on disait : Je n'ai personne, je ne fais rien, et il me plairait cependant que l'on crût que je fais quelque chose ?

Je ne crois pas non plus que Coriolan ait été reçu. Je tiens cela de simples paroles, comme tout. J'ai enfin appris encore à distinguer les actes des paroles, et tant que vous ne vous appliquerez pas à chercher à acquérir de solides connaissances et une façon de penser sérieusement établie et utile à la généralité, vous n'aurez simplement pour but que de (*P. 193*) modeler l'ensemble des choses d'après vos idées et votre utilité.

Tout cela n'est rien, et je vous remercie d'être un collaborateur. Je suis d'ailleurs votre tout dévoué

Dr. Spartacus.

XXIX

Lettre à Xavier Zwack

(De la main de Weishaupt)

Très honoré Monsieur et Ami !

Mes obligations de Rectorat me permettent de nouveau maintenant de penser à mes chers amis. Par votre estimable lettre, j'ai vu que nous avons à peu près le même sort : tantôt haut, tantôt bas, beaucoup de faux amis et peu de vrais, ce qui constitue malheureusement l'expérience de tout homme honorable. Mais, en qualité de votre ancien maître, j'oserai encore vous dire quelque chose ; entendez donc mon explication paternelle. En ce qui me concerne, je puis vous donner l'assurance que j'ai une haute opinion (*P. 194*) de vos mérites, de votre intelligence et de votre raison, et que j'attends de vous encore quelque chose d'élevé. Mais tous les hommes n'en jugent pas de même : votre loyauté et votre intelligence vous font des ennemis. Ne serait-il pas sage aussi, où les fonctions n'appellent pas, de ne point s'y montrer tout le temps, et aussi de se taire là où l'on n'a pas à faire de discours ? Faites comme moi : éloignez-vous des grandes Sociétés, attachez-vous surtout à vos amis les plus sûrs, à ceux dont vous pouvez avoir la certitude que leurs devoirs ne leur déplaisent pas. Ne songez pas à être oisif et à exercer une influence dans le monde ; attendez, l'heure viendra où vous ferez beaucoup. *Erat autem Sejanus otioso simillimus, nihil agendo multa agens*. Cherchez, par une façon de vivre qu'on ne remarque pas, à échapper à la jalousie, et lorsqu'il vous faudra apparaître dans le grand monde, adoptez alors une mine sereine et enjouée, écartez de vous tout ce qui vous

offense, et revenez alors à votre silence philosophique, pour rire des sots et des fous qui s'imaginent qu'on ne pourrait compter que sur la miséricorde de Dieu pour remplir de l'espace dans le monde.

Perfer et obdura, dolor hic tibi proderit olim.

Intéressez-vous à la philosophie et à la connaissance des hommes, et à la vertu pratique et non pas spéculative ; (*P. 195*) elles nous apportent plus d'une consolation que nous attendrions en vain de l'extérieur. Agissez dans la petite sphère qui vous environne et que vous êtes en état de rassembler, et vous aurez assez fait, si ceux-ci en font autant.

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito,
quam tua te fortuna sinet.

Ménagez aussi votre santé, car ce sont ceux qui peuvent être utiles au monde par leurs importants services, qui sont obligés envers le monde. Vos lectures me plaisent bien ; lisez cependant afin que votre cœur devienne chaud par là même.

Deus, ecce ! Deus, cui talia fanti
ante fores subito, non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ, sed pectus anhelum
et rabie fera corda tument, majorque videri,
nec mortale sonans afflata est Numine, quando,
jam propiare Deo etc.

Voilà l'état d'âme dans lequel on est généralement placé en vue des grandes entreprises : où les vérités ne (*P. 196*) vous apparaissent plus en tableaux abstraits, mais dans la pleine magnificence de leurs rapports, alors se manifestent toutes bonnes conséquences infinies et les plus éloignées.

Ecce autem primi sub lumine solis, et ortus
sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
silvarum : visæque canes ululare per umbras
adventante Dea : Procul, o procul este profani !
conclamat vates, totoque absistite luco.
Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum :
nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo.
Tantum effata, furens antro se imisit aperto
Ille ducem, haud timidis vadentem passibus æquat.

A. W.

Tenez secrètes mes lettres ; autrement les gens pourraient penser que je suis fou.

Præs., le 22 décembre 1777.

XXX

(*P. 197*)

Lettre de Spartacus

à Philippe Strozzi (Xavier Zwack, surnommé d'abord Danaus, puis Philippe Strozzi et ensuite Caton), à Marius, à Scipion, à Tibère, et aux Aréopagites d'Athènes.

I

Spartacus à Philippe Strozzi.

Par la pièce ci-jointe, que je vous prie de me retourner, j'espère vous convaincre que l'affaire m'est bien connue et que j'y ai plein pouvoir. Dans toute cette affaire, Ajax en a usé si arbitrairement, que je ne suis pas du tout étonné que vous ne sachiez pas où vous en êtes. Il nous faudra un bon moment pour mettre la chose en ordre. Je vous communiquerai à cet effet la copie des Statuts que j'ai à ma disposition, car je pense toujours que même ici des interpolations se sont introduites. Les lettres que vous avez écrites à l'Ordre, nul ne les a vues (*P. 198*) et il est naturel qu'il y ait lui-même répondu. Car il est totalement faux que je veuille peu à peu vous convaincre complètement. Nous attendrons donc ce qu'il fera par la suite. A cet effet, il ne faut pas négliger vos relations avec lui, mais lui rendre au contraire visite d'une façon plus soutenue qu'auparavant. Demandez-lui même qu'un jour à l'avenir l'Ordre puisse vous communiquer en clair sa réponse et ses ordres, pour que vous ne perdiez pas, de cette façon, trop de temps. Alors vous verrez comme un jeu plaisant, comme il se débattra et s'opposera à cette demande, car alors son écriture, qu'il cherchera à contrefaire, le trahirait. Mais ne vous commettez pas avez lui en des affaires importantes, et comme il vous a dupé, dupez-le de même.

En fait de gens et d'argent, cet homme nous a occasionné un dommage qui, dans ces pays-ci, se répercute sur deux ou trois ans. Dieu soit loué, on le saura bientôt. Soyons prudents ; car il pourrait nous nuire encore plus.

En ce qui concerne 11.8.17.6.8.17 (1) je suis d'accord. Faites une tentative : avec l'autre, rien à faire. Vous devriez seulement pouvoir le disposer autrement.

En fait de livres, appliquez-vous à lire Tacite avec les notes d'Amelot, la *Philosophie pratique* de Basedow (*P. 199*), qui est un livre classique chez nous, et aussi les *Mélanges philosophiques* de Meiner, en trois parties. Dans ces derniers, se trouve un traité sur les mystères d'Eleusis, qui vous apportera une grande lumière. Il convient aussi pour enrôler et recruter, car d'après ce traité on peut trouver l'occasion de disposer plus amplement de gens que l'on aimerait à avoir.

Quand vous choisissez de nouveaux candidats, faites-moi toujours savoir s'ils sont bons pour donner des ordres, exécuter des entreprises ou des négociations verbales, ou s'ils sont aptes à enseigner les autres. On a aussi besoin, en outre, de gens pour surveiller et protéger. D'autres sont utiles comme auxiliaires, par exemple pour faire de belles copies, pour traduire des livres, pour la correspondance étrangère. Des artistes également ne sont pas inutiles, tels que des peintres, des imprimeurs, des libraires, des gérants de poste, etc. En général, chaque candidat doit m'être annoncé, et son caractère décrit au complet, avec toutes ses raisons et ses tendances physiques et morales. Et alors vous entendrez toujours le plus grand nombre.

Faites en sorte aussi d'en avoir terminé avec la seconde partie de votre Problème, et alors (*P. 200*) vous pourrez bientôt aller de l'avant.

En attendant, je suis votre

SPARTACUS.

Le 31 janvier 1778.

2

Spartacus Philippo Strozzi S. d.

Vous trouverez la plupart de vos propositions, avec beaucoup d'autres encore, dans mon esquisse des classes supérieures. Je les partage dans les catégories suivantes : 1° cérémonies; 2° statuts ; 3° allégorie ; 4° ce qu'on appelle les mystères réels.

(1) [Berger].

Chaque classe contient un peu de chacune de ces catégories. Les mystères en particulier, ou les prétendues vérités secrètes, forment la partie principale et me donnent beaucoup de peine ; mais ce sont aussi les fondements de tout l'édifice.

Travaillez pendant ce temps à installer un *Personale* à Munich. Vous avez tant de lumières en cette affaire, que je vous la laisse tout entière ; cependant il faut que je sache ce qui s'est passé, afin que je puisse me diriger en conséquence par la suite. La plus petite particularité, en effet, qui reste inconnue à un supérieur, peut être très importante dans ses conséquences.

Mes premiers compagnons furent Ajax, vous, Merz, Bauhoff, Sutor. Les deux derniers, à cause de leur (*P. 201*) extraordinaire négligence, ne pouvaient absolument pas être utilisés ; aussi je les ai éliminés. Mais Merz demeure toujours ferme et me rend de très bons services : il est d'ailleurs d'une habileté peu commune. Ajax m'a dit que vous ne vous comportiez pas bien avec lui. Je ne sais si c'est vrai, mais je désirerais que ce ne l'eût pas été. Par l'exclusion d'Ajax, j'ai perdu Michl, Hoheneicher et Will. Actuellement, avec moi, vous, Claudius et Merz, il y a encore cinq habitants d'Eischstadt que vous ne connaissez pas, qui sont pour la plupart pourvus d'un emploi, et sont des gens très alertes et mûrs. Si Ajax m'avait suivi, au lieu de suivre ses goûts, le nombre en serait plus grand. Avant tout, il est à remarquer que je dois rester inconnu, car il y a chez moi une particularité de caractère, sur laquelle je m'ouvrirai avec vous oralement en son temps. Cette situation dans laquelle je me trouve est certes avantageuse pour notre Ordre, mais au plus haut point gênante pour moi, et même en partie dangereuse. Si vous y voulez penser, il vous sera facile de la deviner.

Parmi les projets d'enrichissement, celui d'imprimer des bagatelles, des pasquinades et autres choses semblables me plaît particulièrement. Sans doute j'ai ces choses en horreur, mais encore nous font-elles un fonds. Et c'est le premier.

Que pensez-vous de Baierhammer ? Il partira d'ici ces jours-ci, et me laissera un très bon souvenir. Afin qu'il ait l'occasion de vous parler, je lui remettrai une lettre (*P. 202*) pour vous. Il me serait agréable que nous puissions l'avoir, car il est extraordinairement actif. Je sais que vous avez des observations contre ce projet, mais peut-être avez-vous abandonné les raisons de votre aversion.

Si seulement cinq ou six hommes habiles et de confiance pouvaient se réunir un jour à Munich ! A Eichstadt, j'espère bientôt y réussir. Mais le plus grand mystère doit être observé, car la chose est nouvelle : moins on en sait, meilleur est-ce. Actuellement il n'y a que vous et Merz à le savoir, et je n'aurai pas de sitôt le plaisir de m'en ouvrir à quelque autre. A nous trois, je pense, c'est assez pour animer la machine et la mettre en mouvement. Parmi les habitants d'Eischstadt, pas un seul ne le sait, mais ils vivent et meurent, l'affaire serait-elle aussi vieille que Mathusalem.

En fait de livres, j'ai ces temps-ci réuni les plus rares et les meilleurs en ce qui nous concerne. Vous serez étonné de ce que je suis maintenant en état de livrer. Mais actuellement, il n'y a rien à faire qu'à en augmenter le nombre. *Sed vide, cui fidas.* Pour moi, presque tous mes meilleurs hommes m'ont trompé. Que j'aie un jour à ma disposition le personnel avec ses tableaux, et je suis aussitôt en état d'établir des plans plus vastes. Car la plupart des établissements actuels seront changés selon les circonstances. Pendant ce temps, restez avec vos gens sur le même pied qu'auparavant, et faites en sorte seulement *ut numerus crescat*. Je serai bientôt (*P. 203*) en état de vous communiquer mes projets ultérieurs.

Pour l'enseignement des gens, j'ai fait copier votre traité par chacun des supérieurs, et on l'admire d'une façon générale. L'histoire de l'Ordre doit être écrite, et en outre la statistique de l'Ordre, ainsi qu'une instruction complète pour chaque grade et pour les supérieurs, mais de façon que cela ne nous coûte pas trop de peine. J'en ai déjà pris soin dans mon plan. Veillez-y de votre côté, mais sans trop vous avancer à l'égard des gens et en disant d'avance : Autant que cela, mais cela est nécessaire. A mon avis, vous ne devriez en engager que trois ou quatre, mais de bonnes et actives gens. Tous les autres doivent être acceptés indirectement. En outre, restez ignoré de chacun, et si vous faites recevoir vos gens, assurez-vous d'eux, car ils ont honte d'y aller. C'est pourquoi je me suis appliqué, contre l'habitude, à réserver la réception aux premiers et aux moins exercés, ce à quoi d'ailleurs je ne risque rien, parce que la réception ne doit avoir lieu que sous la direction des supérieurs.

Je me chargerai du complément des statuts. Ne donnez rien par écrit à personne, à moins que vous ne soyez sûr de cette personne du fait qu'elle a déjà procédé à une réception. Laissez

de côté la sotte lettre que Ajax fit écrire jusqu'ici lors de la réception : elle n'est bonne à rien. De mes lettres, faites des extraits. Partagez (*P. 204*) vos annotations en ce qui concerne les affaires de l'Ordre en certaines classes et catégories, et notez aussi les règles que vous trouvez dans mes lettres.

SPARTACUS.

25 février 1778.

XXXI

Sur une feuille in octavo

de la main de Zwack.

Le 10 mars 1778.

11.8.17.6.8.17. (1) accepté. On lui a répété qu'il sera dispensé. Il faut lui jurer qu'il n'y a rien de commun avec l'Ordre des jésuites. Il doit remettre les tableaux 1 et 2 et le projet d'insinuation. Aucun statut n'a encore été communiqué. Sert à la population ; doit 11. 12. 24. (2) insinuer, et aussi 18. 14. 10. 5. 8. 17. (3) que je connais mieux maintenant. On peut encore tenir un ou deux *consilia* ; sans doute pas à faire de sitôt, mais possible. Il n'y a rien là où est la Loge principale; chacune doit croire qu'elle a un supérieur, et aussi se donner des préposés. En ce qui concerne l'enseignement, le billet aussi en cas de mort. Les projets de Coriolan. Eu égard à l'extension parmi les commerçants, il manque 18. 12. 20. 8. 17. (4) ; je le connais d'ailleurs trop peu. Coriolan pourrait (*P. 205*) se charger de leur enseignement. Je connais même B. ; non pas Ecker et Krenner : je ne sais si ce n'est possible avec eux comme avec *la préparation de Zoroastre.*

Le 12.

Sa jeunesse est compensée par la raison. Il doit m'envoyer tous les détails du plan. Travailler à l'histoire de l'Ordre : besoin de sessions. Considérer ces *consiliarii* comme des collaborateurs, et procéder d'abord *gradatim* avec les autres. Corio-

(1) [Berger].
(2) [Baz].
(3) [Socher].
(4) [Sauer].

lan, Berger, Baz, W. H. sont regardés ; voir si la dernière n'est pas dans l'Ordre des M. ; Berger est assuré par B. et S. Se préoccuper de H. Partage des collectes. Faire en sorte que nulle de ses pensées ne soit perdue pour nous. Recommander particulièrement Coriolan.

Sur une feuille in-quarto

de la main de Zwack.

13 mars 1778.

Au lieu d'Ajax, c'est un autre qu'il faut remplacer. Puisse le *Præsidium* ne pas paraître le proposer, afin de n'éveiller aucune jalousie. En tout temps, (*P. 206*) c'est au *Proponens* à s'en occuper. Des sessions doivent être tenues pour chaque catégorie. Le Conseil secret ne peut consister qu'en Marius et moi ; avec le temps, il peut être heurté à la grande session.

Partager l'Ordre en trois classes : 1° *Insinuati ;* 2° Membres effectifs ; 3° *Cohorte* suprême de Spartacus. La deuxième classe doit se croire la dernière, et croire ses grades les plus élevés. Les grades, classifications, cérémonies, symboles, allégories, etc. doivent inspirer de la crainte aux *insinuati*. Ceux de la Cohorte doivent y paraître, et sans occuper toujours les places supérieures, exercer l'influence principale. C'est dans cette deuxième classe aussi que doivent d'abord se former vos conseillers-collaborateurs, et quand un de vos membres s'en va, c'est là qu'il faut le remplacer. Cette deuxième classe de votre institution travaillera spécialement avec les miens. Il faut veiller aux mystères, etc., pour la Cohorte, Zoroastre est *insinué*. L'imprimeur craint Risico, et estime à 120 florins. Il faut attendre.

17 mars 1778.

La lettre d'Ajax suit. Pour Tibère, j'ai pris soin de la sienne. Je lui ai écrit mes progrès. Qu'est-ce que Ajax doit savoir de cela ? Zoroastre occupe ses heures avec application. Scipion accompagne Sa. et So. Claudius vient demain. Avec l'ami S... Des candidats : les *pensa* et *projecta* seulement doivent nous être envoyés, (*P. 207*) et le reste des premiers *Insinuants* être conservé *in loco*. Claudius livrera peut-être Rudofer. En dehors de West..., je n'en ai plus. Lis *Lodin*.

Le 18.

J'écrirai plus en détail sur ce qui est prépondérant. Je suis compris, au sujet de la lenteur et de l'enseignement successif. Si la prépondérance appartient à ceux qui sont restés deux ans. S'il faut en parler ou s'en taire, à la session ? Je veux maintenir cela, comme réponse à sa lettre du 17, au sujet de l'imprimeur. Avoir soin des livres-journaux. Compliment.

Le 20.

Au sujet de Pythagore. Je veux travailler sans savoir. Comment est-il à utiliser ? Claudius a *insinué* le B... ; il faut l'épargner avec un dur *pensum* ; il est riche. Quel livre d'enseignement a-t-il proposé pour lui ? Je l'entreprends. Résolution au sujet de Baz. Coriolan a fourni la première esquisse du *pensum*, il a travaillé d'autant qu'il lui est venu quelque chose de nouveau. Bien. On pourrait engager Eker. Bader, je crois, offre un autre *nexus*.

N.-B. — Pour comprendre ces extraits des lettres de Caton, qu'on les confronte avec les lettres qui suivent et avec les réponses de Spartacus durant le mois de mars.

(*P. 208*) XXXII

Suite des lettres de Spartacus

3

Spartacus Catoni S. d.

Comme nous avons eu des vacances tout ce temps-ci, mes lettres pouvaient être un peu plus fréquentes ; mais ce temps touche à sa fin, aussi mes lettres commenceront-elles à devenir un peu plus rares. Les livres concerneront 11. 8. 4. 8. 17. 5. 12. 1. .8. 17. (1). Faites bien les choses avec lui. Si nous pouvons nous l'approprier, ce sera une excellente prise. Lisez cette lettre pour Ajax, et envoyez-la-lui sous pli fermé. Il en suit une pareillement pour Tibère. Cela me fera plaisir, si vous voulez entrer en correspondance avec lui : *juncta consilia* peu-

(1) [Beierhamer].

vent faire beaucoup. Ceux d'Eichstadt ne sont pas encore assez éclairés ; c'est par cette voie d'abord qu'ils doivent recevoir leur complet enseignement. Un homme appliqué, doué de bonnes aptitudes, désireux de s'instruire, qui ne sait pas encore beaucoup, mais qui veut connaître davantage, si nous obtenons cela d'abord, c'est pour nous de la plus grande utilité. Ceux qui croient déjà savoir quelque chose sont trop fiers, et n'acceptent pas volontiers l'enseignement. En ce qui regarde la chimie, (*P. 209*) je n'ai encore personne ; mais Ajax possède là-dessus d'excellents livres. L'idée que Coriolan doit faire des cours est très utile, à lui et à nous ; faites en sorte seulement qu'il ait un auditoire. C'est une bonne occasion d'attirer à soi des jeunes gens. Il ne serait pas mal non plus, si vous vouliez vous-même devenir un auditeur. Pour ce qui est des livres de finances, je ne sais absolument rien, de même que je n'ai qu'une connaissance très restreinte de la science. Genovesi, Smith (*Des Richesses nationales*), Steward, Sonnenfels sont à peu près les seuls que je connaisse. En général, il faudra déterminer aussi d'une façon plus précise, si vous devez traiter des finances, de la police, du commerce, de l'économie municipale ou nationale. Quand je le saurai, j'extrairai des catalogues ce qu'il y aura de mieux, autant que je sache. Je ne connais Schleich que par Ajax, et je ne suis encore jamais entré en correspondance avec lui. Je l'ai mis en avant près de vous, parce que je savais que vous aviez fait sa connaissance pendant votre séjour ici. Le fameux imprimeur ne connaît donc aucune adresse étrangère en vue d'un placement ? Si tous rompent les chiens, je suis prêt aussi à le faire de mon côté. Si l'affaire doit bien marcher avec Beierhamer, avertissez-le qu'il ne doit faire usage de la notice des livres qui lui a été communiquée en faveur de personne d'autre, mais qu'il doit plutôt (*P. 210*) regarder comme un secret tout enseignement qui lui a été communiqué. Quand ces connaissances-là se généralisent, elles perdent leur valeur ; et quel plaisir serait-ce pour un homme, qui aurait été engagé par nous, de ne rien entendre qu'il ne sût déjà d'avance ?

Avez-vous déjà le *Système social* ? Mais je vous recommande au plus haut point la *Méthode* de Basedow, comme aussi sa *Philosophie pratique*. Pour les livres traitant de l'Etat et de la religion, nous devons être circonspects avec les débutants ; dans mon Plan, je les ai réservés pour les hauts grades.

A présent, on ne publie d'autres livres que des moralistes et

des historiens philosophes. La morale, avant tout, doit être l'objet principal. Robinet, Mirabaud, le *Système social*, la *Politique naturelle*, la *Philosophie de la nature* et autres sont désignés plus amplement, et il faut en ce moment les dissimuler avec soin. De même aussi spécialement *De l'homme* de Helvétius. Si quelqu'un l'a déjà, qu'on le félicite et qu'on ne le gronde pas. Ne parlez non plus de rien de ces matières aux initiés, car on ne sait pas comment elles seraient acceptées, parce que les gens ne sont pas encore convenablement préparés, et cette préparation doit d'abord se faire dans les classes inférieures, par lesquelles ils doivent passer. De même encore, il ne me plaît pas qu'on parle d'éducation et de politique à ces gens-là. Car, s'ils apprennent la politique avant la morale, ils deviennent des coquins. Au total, seulement la morale, (*P.211*) l'histoire, la connaissance de l'homme et des vues sur la nature humaine. Changer dans ce sens le passage qui y est consacré dans les Statuts, et, au lieu de politique, mettez morale. La connaissance des différents Ordres deviendra aussi un objet principal. En cette matière, j'ai de bons livres, et assez de lumières aussi. Seulement, rien avant le temps : *Le temps et moi, nous valons deux autres*. La lecture des écrivains classiques anciens, du Tasse, de Marini, du Dante, de l'Arioste, de Pétrarque, de Pope, de Corneille et d'autres convient aussi avant cette classe, afin de recueillir de belles sentences qui serviront à rendre agréables et à illustrer des écrits. En particulier, il faut mettre entre les mains des gens des écrits réchauffants qui, par la force de l'expression, agissent fortement sur leur volonté.

Parmi ceux-ci, je compte la *Philosophie pratique* de Basedow, les écrits de Abt et de Meiner, Sénèque, Epictète, les *Pensées* de Marc-Aurèle, les *Essais* de Montaigne, les biographies et les œuvres morales de Plutarque. Tacite avec les notes d'Amelot rentre encore dans notre *Index librorum prohibitorum*. Il se trouve à Eichstadt un de mes gens, qui est assez indolent, et dort très volontiers, mais qui passe généralement ses soirées dans une société qui n'est pas du tout instructive. Je veux le réveiller de la façon suivante. Vous lui écrirez la lettre qui suit, sans lieu, ni date, ni signature, ni adresse :

(P. 212) Ita fac, mi Lucili ! vindica te tibi, et tempus, quod adhuc aut auferebatur, aut surripiebatur, aut excidebat, collige et serva. Persuade tibi, sic esse, ut scribo : quædam tempora eripiuntur nobis, quædam subducuntur, quædam efluunt.

Turpissima tamen est jactura, quæ per negligentiam venit, et si volueris attendere, magna vitæ pars elabitur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus. Quem mihi dabis, qui aliquod pretium tempori ponat, qui diem æstimet ? — Fac ergo, mi Lucili ! omnes horas complectere, sic fiet, ut minus ex crastino pendeas, dum hodierno manum injeceris. Dum. differtur vita, transcurit. Omnia, Lucili ! aliena sunt, tempus tantum nostrum est.

SÉNÈQUE, *Epist.* I.

Nunquam mores, quos effers, referes. Inimica est multorum conversatio. Nemo non aliquod nobis vitium aut commendat aut imprimit, aut nescientibus allinit. Utique quo major est populus, cui commiscemur, hoc periculi plus est.

SÉNÈQUE, *Ep.* 7.

Nulla res magis animis honesta induit, dubiosque et in pravum inclinabiles revocat ad rectum, quam bonorum virorum conversatio. Paulatim enim descendit in pectora (P. 213) *et vim præceptorum obtinet, frequenter audiri, aspici frequenter. Occursus me hercule ipse sapientium juvat, et est aliquid, quod ex magno viro vel tacente proficias. Non deprehendes, quemadmodum aut quando tibi prosit, profuisse tamen deprehendes.*

SÉNÈQUE, *Ep.* 94.

Nunc vale et ostende te superiori tuo.

Sur ce mot, concluez la lettre. Dans des occasions analogues, agissez ainsi avec vos gens. Et d'ailleurs, à cela, vous pouvez employer Tibère. Je crois que cette façon de dire à quelqu'un ses fautes, est la meilleure, car elle n'a rien de trop amer.

Expédiez cette lettre tout de suite, sous l'adresse suivante :

à Monsieur,

Monsieur G..., Licencié en Droit,
et S...
à Eichstadt.

Je ne sais pas bien ce que S... signifie en français. Vous

n'avez pas besoin non plus de me l'envoyer. Avec la prochaine lettre, vous verrez encore une autre histoire. Cela vous donnera toujours quelque chose à faire. Répondez-moi bientôt.

Votre SPARTACUS.

Le 5 mars 1778.

(*P. 214*) N. B. — De tous ceux qui sont instruits de l'affaire, Tibère est le moins renseigné. La raison en est que je ne suis pas précisément sûr de lui. Il n'a pas encore d'enfants, encore moins de neveux. Il sait seulement qu'il s'agit d'une affaire à moi, et d'ailleurs il ne connaît personne que vous et moi. Il ne faut pas que Ajax s'ouvre encore à lui, car il n'y est pas encore préparé. L'année dernière, Ajax, suivant son habitude, lui a joué divers mauvais tours. C'est pourquoi il lui en veut. Au reste, il n'y a rien à dire, si vous lui écrivez à cœur ouvert et si vous l'exhortez à développer l'Ordre. Alors il me rendra de bons services, par exemple s'il faut écrire de telles lettres. Oh ! ce qu'il me faut m'abstenir de faire quelque chose !

4

Spartacus Catoni S. d.

Le système que je me suis fait jusqu'ici de l'Ordre, peut aussi bien supporter que je le change demain ou à quelque autre époque. Comme j'ai toujours plus d'attrait et d'occasion de réfléchir à l'affaire, comme mon expérience et mon jugement croissent chaque jour, n'est-il pas judicieux de retarder l'établissement du système aussi longtemps (*P. 215*) qu'il est possible ? C'est pourquoi je cherche toujours à gagner du temps avec la première organisation et à l'utiliser. A cet effet, je donne de longs termes, qui tous deviendront plus courts, quand le système sera enfin établi et que le nombre [des membres] aura augmenté. De telles associations secrètes, on attend beaucoup, et comment serais-je en état, en trente ans de ma vie, de faire assez pour chacun ?

Cependant, je veux vous écrire en détail mes idées actuel-

les. *Mon but est de faire valoir la raison.* Comme buts secondaires, j'ai en vue : notre sauvegarde, la puissance, de sûres garanties contre les malheurs, des moyens plus faciles d'arriver à la connaissance et à la science.

En particulier, je m'efforce de cultiver ces sciences qui exercent une influence sur notre bonheur général ou sur le bonheur de l'Ordre ou encore sur nos affaires privées, et à écarter du chemin tout ce qui s'y oppose. Vous pouvez alors penser ce que nous aurons à faire, de la sorte, avec le pédantisme, avec les écoles publiques, avec l'éducation, l'intolérance, la théologie et la constitution politique.

A cette fin, je ne puis pas me servir des gens tels qu'ils sont, mais je dois d'abord les former. Et chaque classe antérieure doit être l'école d'examen pour celle qui vient ensuite. *(P. 216)* Cela ne peut pas aller autrement que lentement. Des actions seules peuvent valoir ici quelque chose, et non pas la recommandation.

Dans la classe suivante, je songerais aussi à instituer une sorte d'académie savante. On y travaillerait à l'étude des caractères historiques et vivants, à l'étude des anciens, on y développerait l'esprit d'observation, on s'y occuperait d'ouvrages et de questions mises au concours. En particulier, je ferais là que chacun fût l'espion de l'autre et de tous. Ensuite ceux qui en seraient jugés capables seraient choisis pour les Mystères, qui dans cette classe sont les fondements moraux et les principes d'une vie humaine heureuse. On y travaillerait aussi à dépister et à déraciner les préjugés. Pour cela, chacun doit indiquer, par exemple chaque mois, ceux qu'il a découverts en lui, quel est le principal, dans quelle mesure il les a combattus, etc. Ceci correspondrait chez nous précisément à ce qu'était la confession chez les jésuites. C'est ainsi qu'on peut se rendre compte quelles sont celles qui conviennent parmi certaines doctrines d'Etat particulières, et aussi quelles idées religieuses sont à accepter.

Et à la fin suit la totale intelligence de la politique et des maximes de l'Ordre. C'est dans ce Conseil suprême que sont esquissés les projets : comment il faut peu à peu attaquer les ennemis de la raison et de l'humanité ; comment il faut introduire l'affaire parmi les membres de l'Ordre, à qui la confier ; *(P. 217)* comment chacun peut y être employé dans la mesure

de ses lumières. Pareillement je me propose de faire en ce qui concerne l'éducation et autres problèmes.

Pour donner un exemple de mystères, la doctrine de l'unité de Dieu faisait partie des mystères d'Eleusis. Mais ne vous préoccupez pas de cela : vous verrez se développer peu à peu une propre morale, une éducation, une statistique et une religion.

Combien doit-il y avoir de classes ? Je ne le sais pas moi-même. Dieu et le temps l'enseigneront.

Ah ! quelle joie m'a procurée votre lettre ! Recevez-en votre part, si vous voulez. Je n'exclus aucune bonne tête, encore moins un bon cœur.

Faites-moi une esquisse des artistes et des autres personnes non cultivées qui nous sont également nécessaires ; dites-moi comment il faut leur communiquer les statuts, et établissez le contenu de ceux-ci. Je ne suis pas apte à le faire. Me voici tout à coup empêché de poursuivre cette lettre. Adieu

Le 10 mars 1778. SPARTACUS.

[*P. 218*] 5

Spartacus Catoni S. d.

Avec Baz, retenez-vous. Avec 21. 8. 18. 19. 8. 13. 17. *h*. 8. 9. 8. 17. (1), continuez : il me plaît. Esquissez le *modum notandi* et les matières sur lesquelles il faut prendre des notes, et envoyez-les-moi, ainsi qu'à Tibère ; pareillement au sujet du formulaire en tableaux, afin que je puisse en introduire l'usage à Eichstadt.

Je n'ai pas compris votre projet à propos de l'état que l'on peut faire de ces gens tout à fait au début, et je m'en tiens à ma lettre d'hier. *Lente festinandum* : si ces gens en viennent à tout savoir, alors allez-y. *Dès qu'on a bu, on tourne le dos à la fontaine.* Nous-même, nous nous élevons de classe en classe, pourquoi pas eux ? La lumière du vieux se perd par là aussi. Et leurs vues, nous voulons les tirer d'eux, sans qu'ils le sachent. Donc, laissez-moi faire et distribuer les *pensa*. J'at-

(1) [Westenrieder].

tends tous les jours une réponse de Marius. Aujourd'hui, j'ai un cours, et je ne peux pas continuer d'écrire. Je suis votre

SPARTACUS.

13 mars 1778.

(*P. 219*) N. B. — L'organisation de la deuxième classe sera bientôt achevée. Nous arrangeons le Système général. Les organisations locales et principales, ce sont nos assesseurs futurs qui les arrangeront.

Envoyez-moi aussi, je vous prie, l'instruction à l'usage de ceux qui reçoivent.

6

Spartacus Tibero Cæs. S. d.

C'est avec un extraordinaire plai que j'ai à vous informer des heureux progrès de mon Ordre, car je sais que vous y avez certainement part, et vous m'avez promis aussi de m'apporter votre aide en cette circonstance. Sachez donc que, dans le plus bref délai, je suis déjà en état d'installer à Munich deux *Conventus* et Loges. Au premier, appartiennent Caton, 5. 8. 17. 19. 8. 12. (1) sous le nom de Caius Marius, 1. 12. 18. 18. 8. 13. 5. 12. 20. 18. 8. 13 (2) sous le nom d'Ajax, ainsi que ceux qui sont instruits par moi. C'est de ce conseil que vous faites également partie et où vous prendriez place, si vous veniez à Munich. J'ai dû garder Ajax, quoiqu'il eût pu en ce moment m'être d'une plus grande utilité, car il était le premier de tous à connaître mon projet ; c'est lui aussi qui m'a procuré Caton. (*P. 220*) Mais je ne l'accepterais plus, s'il n'était déjà là : en tout cas, je lui ai coupé les ailes, si bien qu'il ne peut me susciter la moindre intrigue. Je ne lui laisse en mains pas même un heller de l'argent de la caisse (c'est Marius qui détient cet argent), et les écrits qui me parviennent de lui doivent toujours être contresignés par Caton et Marius. C'est Caton qui mène le timon à Munich ; aussi est-ce toujours lui à l'avenir qui sera en correspondance avec vous. Dans ce Convent, le Système de l'Ordre est régularisé dans son ensemble, et les affaires et les *conclusa* m'ent sont envoyés pour ratification.

(1) [Hertel].
(2) [Massenhausen].

Le deuxième Collège consiste dans ceux qui ont été nommés ci-dessus. Il comprend en outre : 11. 8. 17. 6. 8. 17. (1), sous le nom de B. Cornelius Scipio, et un certain excellent homme, âgé déjà de 47 ans, *Troponegro*, sous le nom de Coriolan : il est très fort en matière de finances et de commerce, et il a habité longtemps Hambourg ; il est professeur de sciences financières à Munich. Enfin, avec lui, entreront encore 11. 12. 9. 8. 17. (2), professeur à Munich, et 21. 8. 18. 19. 8. 13. 17. 4. 8. 9. 8. 17. (3), également professeur à Munich. Dans cette assemblée, on travaille de bas en haut, et le *Locale* ainsi que la constitution particulière et les circonstances sont régularisées à Munich. Un cousin de Caton, Claudius Imp., (*P. 221*) et 18. 12. 20. 8. 17. (4) le jeune, qui s'occupe de commerce, font leur noviciat. 11. 8. 4. 8. 17. 5. 12. 1. 8. 17. (5) s'appelle Zoroastre ; il a été admis ces jours-ci, et il aura à faire, comme il a été décidé par nous, son *passus* à Landshut. 1. 4. 10. 5. 8. 2. (6) sous le nom de Timon, et 5. 14. 5. 8. 13. 12. 4. 10. 5. 8. 17. (7) commenceront à Freysingen.

A Eichstadt, vous connaîtrez les moindres choses. 2. 12. 13. 6. (8) dirige assez [bien] sous le nom de Tamerlan, et c'est à son zèle que je dois Odin, Tasso, Osiris, Lucullus, Sesostris et Moïse. Ne sont-ce pas là de bons progrès ? Nous avons aussi à Munich notre propre imprimeur. C'est de là que vous recevrez bientôt, imprimée à nos frais, la *Relatio de strategmatis et sophismatis Polchis S. I.* de Alphonse de Vargas. Si vous voulez envoyer à Caton une contribution pécuniaire, comme vous me l'avez déjà proposé, vous nous ferez plaisir. Caton vous en délivrera un reçu. Oh ! si par vos dispositions et par votre zèle en Souabe il y avait aussi quelque chose à faire, cela nous serait d'un grand secours. Je vous en prie donc, mettez-vous à l'œuvre. Dans cinq ans, vous serez étonné de ce que nous aurons fait. Caton est incorrigible. Le plus difficile est maintenant accompli, et vous nous verrez faire des pas de géants. Oh! agissez donc ! (*P. 222*). Vous ne rencontrerez aucune occasion

(1) [Berger].
(2) [Bader].
(3) [Westenrieder].
(4) [Sauer].
(5) [Beierhamer].
(6) [Michel].
(7) [Hohenricher].
(8) [Lang].

meilleure d'obtenir de la puissance. Vous avez toutes les qualités et toutes les lumières pour cela. Et si de telles gens ne voulaient pas bâtir un Elysée, alors qu'ils en auraient l'occasion, ce serait chez eux une double faute. Et s'il y en avait tant de ce genre à rencontrer à Eichstadt, est-ce que Eichstadt ne deviendrait pas votre patrie ? Au sujet de Jos. Huter, j'ai appris qu'il était mort, le 7 mars de cette année, de la phtisie, à Neuburg, chez les Frères de la Miséricorde. Je ne puis faire ici que très peu chose. Sa mère me fait pitié. Répondez-moi aussitôt que possible.

Je suis votre

SPARTACUS.

Le 13 mars 1778.

N. B. — Quand vous en aurez fait des extraits, je vous prie de me retourner cette lettre.

Si vous voulez m'envoyer le Théâtre de Crébillon, je vous en saurai gré, et je vous ferai parvenir autre chose à la place, ainsi que l'*Homme de cour*.

Si vous connaissez, dans votre ville natale ou dans la contrée, un homme intelligent, auquel vous puissiez avoir sûrement confiance, et chez qui vous trouviez (*P.* 223) de l'inclination pour nos affaires, vous pouvez lui exposer qu'une Société de cette sorte s'est constituée en Bavière et dans la région; mais ne me nommez pas, et demandez-lui s'il ne veut pas en devenir membre. S'il était protestant, j'en serais d'autant plus flatté. Mais si on peut faire quelque chose sans rien dévoiler, ce me sera agréable.

7

Spartacus Catoni S. d.

Hier soir, encore, par le courrier, j'ai reçu une lettre de Marius. Je lui ai répondu aujourd'hui et l'ai complètement adressé à vous. Il est discret à un haut degré, et dans la plupart de ses affaires se montre *Tutioriste* (1). Mais en ce qui concerne les questions religieuses, il doit être ménagé encore.

(1) [C'est-à-dire : très prudent].

Son estomac n'est pas encore complètement disposé à digérer cette forte nourriture. Pour le reste, ayez absolument confiance en lui. Ménagez-le aussi, au début, dans les travaux, surtout dans les difficiles, jusqu'à ce qu'il ait acquis plus de facilité par l'exercice et qu'il commence à trouver du plaisir à l'affaire. S'il est bien engagé, nous avons de bons services à attendre de lui. (*P.* 224) Pour quelles affaires Ajax est-il donc si longtemps absent ?

Recommandez aussi à vos gens l'*Abrégé des vies des anciens philosophes*, par M. de Fénelon. Il faudrait l'avoir aussi en allemand. J'ai fait aussi l'acquisition des *Ecrits philosophiques* de Meiner ; ils coûtent 4 fl. 12 kr., et je les enverrai d'ici, lundi, par le courrier. C'est un livre selon mon goût, et il me serait agréable que nous fissions quelque chose de pareil.

J'ai confié la caisse à Marius, car il est bon économe, et il aura aussi à tenir les comptes. Notez seulement ceci à son sujet : au début, chargez-le d'aussi peu de travail qu'il soit possible, jusqu'à ce qu'il y trouve du plaisir. Ses livres nous rendront de bons services.

I[ngolstadt], le 17 mars 1778. SPARTACUS.

8

Spartacus Catoni S. d.

Que vous deviez terminer votre recrutement avec Pythagore, je suis aussi de cet avis, d'autant plus que cela vous donne trop de peine (*P.* 225) et que vous devez ménager votre temps pour des travaux plus élevés. Il faudrait seulement qu'il se présentât encore une *prise* extraordinaire, qui ne pourrait être faite aussi convenablement par un autre.

Afin que vous ne soyez pas non plus surchargé par la simple correspondance, ne m'écrivez qu'une fois la semaine, mais alors une lettre *capitale*. Pour cela, préparez votre feuille dès le premier jour, et écrivez dessus chaque fois qu'un doute ou qu'un événement s'offre à vous : de la sorte, une grande lettre s'écrit sans peine. Il me serait tout à fait agréable de

recevoir cette lettre tous les samedis matin. Car, le samedi et le dimanche, j'ai deux jours de vacances, et je suis ainsi dans les meilleures conditions pour travailler. Surviendrait-il un événement inopiné et pressant, il va de soi qu'il y faudrait consacrer une lettre spéciale. Appliquez cette manière de faire avec vos autres correspondants, afin qu'il vous reste du temps pour lire, méditer, prendre des notes, dresser des gens et enfin remplir vos fonctions.

Au sujet du Système et de l'ordre selon lequel les futures classes doivent être organisées, vous ne m'avez pas encore suffisamment compris. Les Statuts que je vous ai envoyés en dernier lieu, intéressent le grade suivant ; ils ne sont pas (*P.* 226) non plus complets, et je ne vous ai adressé cette partie qu'en vue d'une revision : vous me les retournerez donc aussitôt pour qu'ils soient complétés.

Entre temps, notez bien ceci : ne tenez encore aucune réunion avec Coriolan, Claudius, Scipion et Pythagore, mais traitez-les sur le même pied que vous avez traité Claudius jusqu'ici.

Si les Statuts de la seconde classe sont prêts, je vous les enverrai, et alors veuillez examiner d'abord qui nous devons initier en premier lieu pour la seconde classe ; ensuite qui de la seconde classe parmi vos gens, en vue d'une accession ultérieure. Quand ensuite, ils auront avancé l'un après l'autre, et que vous en aurez plusieurs dans le même grade supérieur, alors tenez des réunions. D'abord la *générale*, qui doit être la même partout et ne doit avoir lieu qu'une ou deux fois chaque mois. Ensuite les particulières, dans lesquelles on règle le *Locale*. Pour les deux espèces, vous recevrez l'ordre, l'organisation et les matières qui les concernent. Mais vous pouvez conférer de ces sujets tous les jours avec Marius, quand et comme vous voulez, et m'envoyer vos réflexions.

A propos de Tibère, ce n'est certainement pas par dédain qu'il ne vous a pas écrit : il a beaucoup de considération pour vous, comme vous pouvez le voir par la lettre ci-jointe. Seulement il est peu *commode* : je lui enverrai un discret *monitorium. Fugite* (*P.* 227) *discordiam, amici !* et faites-vous des concessions réciproques, aujourd'hui à l'un, demain à l'autre. De petites fâcheries et de petites contrariétés sont le sel des amitiés. Il me semble que vous avez fait des avances pour les lettres de Tibère ; s'il en est ainsi, je me ferai de nouveau adresser les lettres.

A propos des Mystères, je vous dirai que je réserve pour ce sujet toute mon imagination, ma philosophie et mon éloquence ; et je veux aussi arranger les choses de façon qu'il y ait un connaisseur exercé qui m'en montre la nouveauté et que chacun puisse en goûter les solennités et s'en réjouir. Mais cela me coûtera encore beaucoup de lectures et de réflexions. Et si un jour quelqu'un est parvenu à les bien comprendre, il s'en réjouira davantage.

Au sujet du doute que vous m'avez manifesté dans votre dernière lettre, je vous réponds ceci :

Les Statuts qui ont été envoyés récemment, et qui sont à compléter, concernent la seconde classe quand deux ans de probation ont été accomplis. Lors des sessions, il n'y a pas lieu d'en faire mention ; actuellement d'ailleurs et jusqu'à nouvel ordre, aucune session n'est à tenir.

Pour l'impression d'Alphonse de Vargas, j'attendrai très volontiers. Au sujet du livre-journal, (*P.* 228) prenez les dispositions nécessaires pour qu'un libraire du voisinage, d'Augsbourg, de Nuremberg ou de Ratisbonne, en prenne un certain nombre d'exemplaires. Je ferai ensuite en sorte qu'un nombre considérable en soit commandé d'ici et d'Eichstadt. Mais je ne me sens pas la force d'en opérer moi-même directement le placement.

Ecrivez-moi aussi quelquefois ce qu'il advient de Marius et comment les choses lui plaisent. Faites-lui lire aussi les statuts suivants, etc. Je suis votre

Le 19 mars 1778. SPARTACUS.

P. S. — Tâchez de bien enflammer Marius, en lui expliquant les avantages : quant aux inconvénients qui pourraient se produire, cherchez à les lui masquer. En particulier, délivrez-le de la crainte que la chose pourrait être sue, car c'est là sa préoccupation principale.

9

Spartacus Catoni S. d.

Je vous envoie ici l'Instruction pour ceux qui procèdent aux réceptions ; retournez-m'en bientôt (*P.* 229) une copie, afin que je puisse l'envoyer à Eichstadt. Quant à l'original, mettez-

une Société où les gens sont choisis, et où l'un s'harmonise le plus exactement possible avec l'autre, il en découle le plus grand plaisir. Proposez-lui aussi les questions suivantes: Est-ce qu'un homme est tenu de se rendre utile autant qu'il le peut par ses talents ? Et s'il répond par l'affirmative, (*P.* 233) demandez-lui en outre s'il est possible qu'un homme puisse rendre autant de services s'il est seul que s'il est uni à d'autres ? Beaucoup ne le peuvent pas, parce qu'ils n'en ont pas l'occasion, et aux organisations récentes et publiques il manque l'attrait et la force de retenir les gens. Demandez-lui de plus si quelqu'un de cultivé n'est pas tenu de communiquer et de répandre ses lumières, et s'il n'est pas punissable d'y manquer ? Qu'adviendrait-il des sciences et de la société humaine, si tous pensaient comme lui ? La misanthropie provient de la haine universelle et particulièrement de la pensée qu'on ne rencontre pas d'aussi bonnes gens que soi-même. Mais encore ici serait-on tenu de faire que tous ne restent pas si méchants et que quelques-uns au moins deviennent semblables à nous. S'agit-il de mélancolie, elle devrait être guérie par les relations. De plus, ces relations auxquelles on l'invite, sont rares, pleines d'ordre et de solennité, et, selon les statuts, la connaissance des autres membres par un débutant s'opère sur une durée de deux ans. On n'accepte pas quiconque. On doit subir de longs examens sur sa discrétion, son bon caractère, son intelligence, sa raison et la bonté de son cœur, et qui n'y satisfait pas, on ne poursuit pas plus loin avec lui. Que vous, si jeune encore, puissiez déjà instruire et engager des gens, Pythagore en verra (*P.* 234) bientôt et aisément la cause, et la trouvera fondée. D'après nos statuts, on peut, même dès les premiers jours, procéder à des réceptions sous la direction de ses supérieurs. On exige chez nous la plus grande pureté de mœurs et une vie irréprochable. Aussi beaucoup sont-ils acceptés : mais la plus grande partie ne parvient pas à l'intelligence des Mystères. Et comme personne n'est forcé de recevoir des lumières avant le temps, de même on ne force et on ne prie personne d'entrer. Au contraire, chacun demeure libre jusqu'à un certain degré de se retirer, s'il lui convient.

Informez Pythagore de cela, soit oralement, soit, ce qui serait mieux, par écrit, pour qu'il y réfléchisse et qu'il vous donne une réponse: Je crois qu'il cédera et qu'il viendra à nous, en voyant qu'il ne s'agit pas d'un jeu, ce dont vous pouvez encore l'assurer.

17. 20. 9. 14. 17. 6. 8. 17. (1) doit prendre le nom de Livius. Ayez soin de son *Pensum* et de sa direction, car vous le connaissez très bien.

Hoheneicher pourrait bien procéder à des réceptions. Mais qu'il soit capable de façonner des gens, de montrer et de garder de la supériorité, et par conséquence (*P.* 235) d'enseigner les gens, c'est une autre question. Je réponds : Non.

A propos de 15. 12. 24 (2), j'hésite beaucoup. Tout autre me serait certes plus agréable. Il babille trop, fait preuve d'esprit de contradiction et a une mauvaise renommée. Ce dernier point est d'importance et veut qu'on y regarde avant tout : car, selon ce que sont les membres, on présume aussi et l'on pense que l'Ordre l'est. *Puto omittendum.* Certes, il serait actif, mais de quel secours nous serait-il, si son activité irréfléchie porte dommage ? A mon avis, c'est un étourdi.

Marius, je pense, doit rendre service. C'est pénible qu'on puisse avoir des gens pour toute chose plus facilement que pour le bien.

Je vous envoie aussi une liste de rares et bons livres. Si vous en trouvez dans les ventes ou dans les magasins, voyez à en faire l'acquisition. J'ai déjà ceux qui sont marqués du signe + ; les autres me font encore défaut.

Ajoutez encore auprès de Pythagore que des Sociétés telles que celle-ci ont pour but d'exciter l'intérêt d'un homme, de telle façon qu'il réfléchisse et écrive sur un ou plusieurs sujets, auxquels il n'aurait pas du tout pensé autrement. On s'y efforce aussi de remettre en vigueur des arts et des sciences perdus, mais de la plus haute utilité, et pour cela, des établissements (*P.* 236) et beaucoup de mains sont nécessaires. Pour la doctrine et les matières, il aurait fallu même déjà s'en occuper depuis des temps anciens. Si l'on est seul, la science la plus élevée et le cœur le meilleur ne représentent que de l'or en scories. Mais grâce aux Sociétés, l'exercice devient substance de choix pour courir à travers le monde.

Par la seconde pièce jointe, vous verrez ce que j'ai écrit à Ajax. Contenez-vous donc encore et retenez-vous de communiquer des vues plus précises, jusqu'à ce qu'on soit sûr de lui par de l'argent et des gens. Vous pouvez cependant lui écrire quelque chose, pour qu'il ne remarque pas trop que l'on se

(1) [Rudorger].
(2) [Paz].

méfie de lui. Cachetez la lettre d'un sceau qu'il ne connaisse pas.

Je suis votre

SPARTACUS.

Le 21 mars 1778.

P. S. — Je ne suis pas en état de vous donner une direction plus précise à l'égard de ceux que je ne connais pas du tout, comme par exemple Pythagore, et je vous prie, à cet effet, de m'indiquer en détail, à propos de tout candidat de cette sorte : le nom, l'âge, l'état, la conduite extérieure, et en général les inclinations dominantes, au moins incidemment. Commencez (*P.* 237) avec Pythagore et indiquez-moi son caractère par des actes significatifs.

II

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Eloquent Platon, sage Morus, vertueux saint Pierre, vous voulez ramener ce globe entier à la paix universelle. Si une rêverie aussi sublime peut jamais se réaliser, c'est en ramenant tous les hommes au culte de la nature. Voilà le dernier but de mon ouvrage.

En ce qui concerne le choix des gens, je vous prie aussi de tenir compte de la beauté, *cæteris paribus*. Car les Grecs ont beaucoup prisé les beaux garçons et les beaux hommes ; ainsi faisait même le sage Socrate. Ils disaient que dans un beau corps habite généralement une belle âme ; et quelqu'un (je ne sais pas qui), a dit aussi :

Gratior est pulchro veniens e corpore virtus.

De telles gens ont aussi généralement des mœurs plus douces et un cœur plus tendre, et s'ils sont bien exercés en d'autres choses, ils sont d'un excellent emploi pour les négociations, car leur premier (*P.* 238) aspect est engageant. Mais l'esprit *n'a pas la profondeur des physionomies sombres*. Mais ils sont aussi moins disposés que les sombres physionomies, à susciter des complots et des troubles. C'est pourquoi il faut savoir

se servir de ses gens. Ce qui me plaît surtout, c'est un œil fier et plein de vie, un front large et dégagé. Les yeux sont tout ; regardez-y bien : ce sont les fenêtres de l'âme et du cœur. La démarche et la voix ne sont pas non plus à écarter. Mais pour marquer la différence surprenante qu'il y a entre les deux, il faut découvrir des noms significatifs. En général on doit indiquer l'espèce par la personne qui la possède. Ainsi [on dira] : la voix, la démarche de Caton, de Scipion, de Marius. Mais cela ne peut être d'utilité qu'à ceux qui connaissent Caton, Marius et Scipion.

Timon est ici ; il habite et est instruit chez Scheiringer.

Il faut aussi expédier, aussitôt que possible, à Odin (St...., à Eichstadt, sous le nom de G...) une lettre, dans laquelle on lui donnera mission de s'introduire à la suite du secrétaire du conseiller de la Cour. On l'assurera en même temps que, s'il réussit dans cette affaire, on lui en saura gré comme d'un grand mérite. Pour ce qui regarde l'instruction plus détaillée, on l'adressera à ses supérieurs en cette ville.

(*P.* 239). N. B. — Comme j'ai besoin de la copie de l'*Instructio pro recipientibus*, (envoyez-la-moi) aussitôt qu'il se pourra. Si vous avez encore quelque chose à y ajouter, faites-le sans plus ample information.

Je vous retourne aussi, ci-joint, les propositions de Coriolan, et je m'en remets à vous au sujet de la possibilité de leur mise en pratique, de même que j'ai toute confiance en vous et en Livius pour les préparatifs.

En ce qui concerne Claudius, informez-vous près de la chambre des finances : elle peut disposer d'un grand nombre de bourses en faveur des étudiants d'ici. Quant à l'Université, elle n'a autant dire rien, et ce qui pouvait être distribué l'est déjà depuis longtemps. Peut-être y aurait-il quelque chose à faire avec le Collège Albertinus ; mais ici l'Université n'a absolument rien à dire.

Avez-vous déjà lu, dans le traité de Meiner, ce qui a rapport aux mystères d'Eleusis ? C'est excellent et jette beaucoup de lumière. Ne répandez pas trop le livre, en particulier ce traité. J'ai avisé, dans mon Plan, un endroit où il pourra d'abord être mis en évidence. Mais vous devez tous deux mutuellement le lire avec application, car il apporte beaucoup de lumière.

J'ai maintenant de nouveau fort à faire. Portez-vous bien

l'un et l'autre. Tibère n'a-t-il donc (*P. 240*) encore rien écrit ? Il me doit réponse à deux lettres.

Je suis votre

SPARTACUS.

Que dit donc Marius ? Approuve-t-il toujours l'affaire ?

N. B. — Tous les points auxquels je néglige de répondre dans mes lettres doivent être considérés comme si j'y avais répondu par l'affirmative ; car ce qui est contraire à mon Plan, je le note d'une façon précise et je l'indique.

A Livius, conviendraient au mieux toutes les œuvres de Bellegarde. On peut les avoir à Nuremberg, à la librairie Felsecker, en 16 parties à 22 florins. On peut aussi facilement les trouver séparément. Il en va de même, en outre, de la *Philosophie pratique* de Basedow, comme de sa *Méthode,* et *in specie* de son grand ouvrage élémentaire à 14 florins. Avec cela, plus d'un adulte peut aller à l'école.

Je suis d'accord avec le projet de Marius. Montaigne et Plutarque seraient faciles aussi.

(*P. 241*). 12

Spartacus M. Catoni et G. Mario S. d.

Si 11. 12. 9. 8. 17. 18. (1) est en relations familières avec 18. 12. 20. 4. 14. 2. 4. (2), c'est déjà pénible; mais il est encore plus dur qu'il ne fasse pas réponse à ma lettre : et, à la vérité, on ne peut pas aller plus loin. Qu'il en soit donc comme cela voudra, en définitive nous ne perdons rien.

Avec Timon et 5. 14. 5. 8. 13. 8. 4. 10. 5. 8. 17. (3), il en ira maintenant autrement. Je leur ai fait moi-même à tous deux une réelle ouverture, et de façon, certes, qu'ils sachent que je suis le promoteur. J'ai agi ainsi pour les raisons suivantes :

1° Parce qu'ils doivent devenir protagonistes dans une ville proprement nouvelle, Freysingen, et qu'il est par conséquent

(1) [Baders].
(2) [Sauioli].
(3) [Hoheneicher].

nécessaire qu'ils reçoivent un enseignement systématique ordinaire, qui serait trop espacé par lettres. Je ferai donc leur instruction à tous deux pendant leur séjour ici.

2° Parce qu'ils doivent me recruter le B. E... et d'autres véritables étudiants.

3° Parce que H... me connaît trop bien, ainsi que mes discours et ma façon de penser, et qu'à la fin il pourrait lui venir l'idée qu'il est mon œuvre.

(*P. 242*) 4° Parce qu'il est le seul de mes pensionnaires des années précédentes qui n'ait eu aucune connaissance de l'affaire.

5° Parce qu'il s'est offert de s'agréger à notre bibliothèque générale à Munich, et qu'il nous donnera en particulier d'importantes contributions provenant du chapitre de la cathédrale à Freysing.

Si, d'une façon générale, j'ai dispensé à tous deux un enseignement précis pendant ces trois mois, ils nous rendront de grands services.

Timon demande aussi sa lettre remise à Ajax ; on peut la lui retourner, parce qu'elle ne peut plus être remise autrement par d'autres, et cette lettre, affirme-t-il, est la raison pour laquelle il ne s'est engagé jusqu'ici en aucune autre correspondance. Mais il y suppléera désormais par son zèle.

Tout sera introduit dans le Plan général, autant qu'il me souvient.

L'idée relative au vieux Ma... est excellente et vient pour nous très à propos. Marius s'acquiert de la sorte de grands mérites.

En ce qui concerne Ekc..., je pense qu'il faut le laisser suivre le cours ordinaire : *quia est* (*P. 243*) *alterius nexus* : il faut aussi s'assurer sous main de ses *pensa*, tant de sa réception que de la composition de divers autres, car il en est friand.

Donnez à 19. 17. 8. 22. 2. (1) le nom de Pythagore laissé vacant par Westenrieder. *Tibi relinquo* le *pensum*. Je ne sais absolument rien de lui.

Comment cela va-t-il avec 18. 14. 10. 5. 8. 17. (2) et 18. 12. 20. 8. 17. (3) ?

(1) [Trexl].
(2) [Socher].
(3) [Sauer].

Les Statuts peuvent être remis aux censeurs en mains propres, particulièrement au censeur public, car c'est un *magistratus perpetuus* ; au censeur privé aussi, mais il les rendra au terme de sa charge.

Eu égard aux Statuts généraux, j'ai pour principe : moins de gens ont entre les mains des écrits provenant de nous et de notre composition, mieux est-ce et plus sûr. Aussi disposerons-nous qu'on les lise au préalable. Si quelqu'un a un doute ou désire les relire, il le fait chez ses supérieurs ; en outre, toujours quelques chapitres en sont lus dans les assemblées. L'allocution qui doit être prononcée est audacieuse, et pour qu'elle ne me mette pas en avant (ce qui ne me plairait pas), je la ferai moi-même. Envoyez-moi seulement ce (*P. 244*) que vous aurez fait aussi de votre côté. Chers amis ! Si seulement j'avais plus de temps, et un logis plus commode et pas si exposé à l'affluence des gens ! Je n'ai jamais de repos le soir ni l'après-midi, et par-dessus le marché, je ne puis pas même faire dire que je n'y suis pas.

Tanta est miseria, esse hominem pulchrum nimis.

Je pourrais vous envoyer beaucoup de livres, mais j'attends une occasion meilleure. Même les livres dépareillés ne sont pas à mépriser. Car, de même que nous les trouvons, il est très possible aussi que nous trouvions de même les parties manquantes.

D'autre part, voyez à obtenir, par l'intermédiaire de Livius, de bonne électricité et de bons livres sur les expériences électriques. Car, à mon avis, le feu du temple doit être fait électriquement dans tous les coins et dans toutes les places où sont toujours installés les initiés. Il y a, sur cette matière, d'excellents livres, où l'on trouve les meilleures et les plus rares expériences. Euclide peut prendre soin de ce qui intéresse la mécanique du temple, ainsi que de l'architecture et de la peinture. Grâce à lui, la première dépense est faite; à l'avenir, il en faudra faire en vue d'une maison qui nous soit propre, à moins qu'un membre ne nous cède deux ou trois chambres de sa (*P. 245*) propre habitation. Et alors il serait nécessaire que les membres de l'Ordre se réunissent à deux ou trois dans une maison, et que dans cette maison aucun habitant profane ou un membre de la famille ne se trouvât au moment du service du feu. Car, comme vous pouvez l'annoncer aux

gens, c'est la raison pour laquelle l'affaire ne s'est pas encore développée en Bavière.

Valete, sum vester

SPARTACUS.

13

Spartacus Catoni S. d.

Par suite de l'adhésion de M. le Secrétaire privé 6. 8. 4. 18. 8. 17. (1), notre affaire a tant gagné, qu'elle en prendra désormais un tout autre aspect. En particulier disparaît l'apparence par trop grande de la nouveauté. A cet effet, j'adresse des félicitations à vous, à moi, et à l'œuvre tout entière, qu'elle puisse maintenant se développer au point que des hommes de considération contribuent à donner à notre affaire un certain poids et par là tiennent en lisière les plus jeunes. Faites donc, en mon nom, mes compliments les plus confraternels et mes remerciements à M. le Secrétaire privé. Il déterminera lui-même son nom, sa fonction et son travail selon son agrément, et il me le fera savoir par votre intermédiaire, afin que les dispositions puissent être prises (*P. 246*) et mises en application ensuite. B. 8. 3. 8. 17. (2) est également convenable maintenant. Il attend tous les jours avec grande impatience celui qui doit l'initier. Je l'adresserai à Tibère, auquel il tient particulièrement beaucoup. Voilà donc maintenant deux gens de noblesse. Ils appartiennent tous deux à votre cercle. Si la chose continue ainsi, vous n'avez aucune raison d'être découragé. Le zèle des autres sera aussi de nouveau excité. *L'oraison*, je pense, est donc maintenant superflue. Car vous devrez tenir votre première session comme si vous n'en aviez tenu depuis longtemps déjà. La façon de se comporter de deux hommes entre eux se règle, je pense, sur leurs rapports antérieurs; on pourrait seulement dire : Monsieur le Frère de l'Ordre. D'ailleurs, si on n'avait pas l'habitude antérieurement de se tutoyer, on doit continuer à se dire Vous. — Demain, partiront d'ici les documents concernant Eichstædt ainsi que l'argent.

Euleusis, le 10 Chardad 1148. Jezdedgerd (3).

SPARTACUS.

(1) [Geiser.]
(2) [Beker.]
(3) Ingolstadt, le 10 juin 1778. Voir la dénomination des mois au document 2.

(*P.* 247) 14

Spartacus Catoni et Mario S. d.

Bravo ! Coriolan a excellemment mené son affaire. Son dialogue part d'ici à toute vitesse. Notre caisse en retirera-t-elle aussi quelque avantage ? A une deuxième édition, je me réserve d'y faire des additions, ce que d'autres aussi pourront faire.

Les trois ducats que vous recevez sont à mettre en compte : un de moi, le deuxième d'Alcibiade, le troisième de Tamerlan. B. E... et encore un autre d'ici se joindront bientôt à nous. B. Meggenhoff sous le nom de Sylla, et Pfest sous celui de Cicéron sont déjà régularisés.

Mais pourquoi ne reçois-je donc aucune information sur toute chose ? La machine est-elle silencieuse, ou va-t-elle ?

Votre Spartacus.

Eleusis, le 13 Chardad 1148. Jezdedgerd..

Prenez soin qu'on imprime le traité d'Alphonse de Varga, et ce serait encore mieux en allemand.

(*P.* 248) 15

Spartacus Catoni S. d.

De nouveau, je ne suis pas content de vous, car vous ne tenez pas votre parole.

1° Je ne reçois pas les lettres exactement au moment où je le désirerais.

2° Si j'en reçois, elles ne contiennent rien.

3° Je ne sais pas jusqu'ici combien il y a de vôtres à Athènes, car vous ne m'annoncez rien de vos *Caractères* depuis si longtemps promis.

4° On ne m'a même pas annoncé que Coriolan s'occupe de faire imprimer une pièce ; c'est par un étranger que je l'ai appris.

5° Vous ne m'avez pas écrit non plus de quelle façon merveilleuse vous avez obtenu 6. 8. 4. 18. 8. 17. (1).

(1) [Geiser.]

6° Ne m'écrirez-vous pas un mot au sujet des préparations qui sont faites, comment l'affaire est introduite, laquelle sera faite d'abord et par qui l'on commencera ?

Je devrais savoir tout cela. Peut-être ai-je des souvenirs contraires, des doutes. Peut-être (*P.* 249) agissez-vous contre mon plan. Je dois tout envoyer et tout écrire à vos gens, et cependant j'ai encore à faire, je dois en outre mettre en ordre et diriger l'affaire : et je n'apprends rien ! Je ne dois et ne puis me regarder comme rien de plus qu'un manœuvre. Comment, par la volonté du ciel, est-il possible que je préside à l'affaire ? De toute l'affaire, non seulement je n'ai pas un papier chez moi, excepté vos lettres, mais encore je n'entends absolument pas parler. Ma peine et mon travail ne valent-ils pas la peine que j'en goûte les fruits ? Je donnerai donc mon explication finale, et j'entends qu'elle soit exécutée aussi religieusement et scrupuleusement que quoi que ce soit au monde. Si, à l'avenir, je ne reçois pas sur tout ce qui ce passe des nouvelles plus régulières, plus claires, plus circonstanciées et plus sûres, dès qu'on y aura manqué, ne fût-ce qu'une seule fois, aussitôt je vous enverrai à Athènes l'ensemble des gens que j'aurai instruits et dirigés jusqu'ici, je me retirerai complètement de l'œuvre et ne prendrai plus la plume. Et de la sorte, si je n'en sais pas plus que maintenant, au moins n'aurai-je aucune peine d'autre part et pourrai-je travailler pour moi. Et je m'en tiens là.

Eleusi, le 15 Chardad 1148. Jezdedgerd.

Spartacus.

(*P.* 250) 16

Spartacus Catoni S. d.

Hier soir, Lavater est venu me rendre visite tout à fait à l'improviste. Ce matin, à 4 heures, il est parti pour Ratisbonne, et il ira probablement aussi à Munich. Sa première visite a été pour moi, et je l'ai ensuite conduit chez les autres, et lui ai montré les *Memorabilia*.

Faites que 6. 8. 4. 18. 8. 17. (1) verse aussi une petite cotisation à la caisse.

(1) [Geiser.]

Le jeune Lory et Essner ne seraient-ils pas aussi à embaucher ?

Comme je l'ai appris, Ajax a négligé celui qui dans vos écrits est désigné sous le nom de Schafftesbury ; celui-ci se plaint amèrement et désirerait trouver de nouveau l'occasion de pouvoir s'affilier. Informez-vous de lui.

J'ai un projet pour mettre notre caisse sur un meilleur pied. Il consisterait à mettre dans toutes les loteries de Gènes le même numéro, et cela au même moment. L'avantage consiste en ceci : de même que, si je mets dans une seule loterie, 5 numéros seulement sont tirés, pareillement si je mets dans 10 loteries, 50 numéros sont tirés. *(P. 251)* Mais il y a plus de possibilités que mon numéro sorte entre 50 qu'entre 5, et ainsi l'on peut gagner plus souvent en même temps avec le même numéro. Réfléchissez-y et prenez vos dispositions, si cela vous paraît applicable.

Les pièces et les poésies sont de Solon. Ci-joint, en voici encore une. Il demande de ne pas faire imprimer le poème du *Serin*, ni celui de l'*Imbécile*.

Pour le reste, travaillez seulement avec application : *Multum sudavit et alsit, abstinuit venere et vino*. Et donnez-moi relation de tout. Car s'il manque quelque chose au premier établissement, le vice pénètre toute l'œuvre. Et comment seriez-vous en état de diriger vos gens, si le plus exact compte ne vous est pas rendu ? De petites choses ne sont pas toujours de petites choses, et de plusieurs fils ténus on fait des câbles. Et vos lettres sont ma seule directive, parce que je n'ai absolument aucun écrit entre les mains. Je me montre *jaloux* en cette matière, parce que je crains qu'il ne m'en arrive comme avec Ajax. Celui-ci ne m'a envoyé aucun rapport, ou bien m'a adressé de faux rapports. Au surplus encore, je dois tout savoir, à cause de l'égalité qui doit prévaloir en général. D'ailleurs, je ne puis l'introduire de la même façon dans d'autres endroits. *(P. 252)* *Et unitas etiam in minimis* doit être appliquée.

Marius recevra ces jours-ci des livres de Montag. Je les ai demandés pour moi.

Eleusis, le 17 Chardad 1148. Jezdedgerd.

SPARTACUS.

17

Très honoré Monsieur le Secrétaire.

Parmi les livres envoyés par moi, je vous demande : La Chambre, *Caractères des passions*, Alphonse de Vargas, *De Stratagematis*, ainsi que la pièce *De immensa Curiae romanae potentia moderanda*. Voulez-vous aussi avoir la bonté de m'envoyer mes lettres et mes autres manuscrits ; cela me fera grand plaisir : et de même les vôtres sont tous également à votre disposition. Si vous voulez d'ailleurs m'honorer par la suite de votre correspondance, cela me sera agréable. Seulement, je vous prie de me faire grâce des choses précédentes et du *Nexu sociali*, car alors je ne vous répondrais certainement pas à ce sujet. Vous vous trompez, si vous croyez que je me réjouis de cette construction au point que je ne pourrais abandonner l'idée de son *(P. 253)* développement ultérieur. J'ai fait ce que je pouvais et ce qui était nécessaire. Dans une correspondance ultérieure, vous ne trouverez pas que je vous fasse des suggestions, des réprimandes, etc. Chaque maître d'œuvre a le droit d'abandonner son œuvre, si ses compagnons ne travaillent pas selon ses idées. Je suis d'ailleurs, avec les sentiments de la plus parfaite considération, votre très dévoué

Dr. A. WEISHAUPT.

Ingolstadt, le 18 juin 1778.

18

Spartacus Catoni S. d.

Quand j'étais encore votre maître et que vous étiez un de mes disciples les meilleurs et les plus zélés, un bon conseil était volontiers accepté de votre part, et je pouvais vous dire plus d'une vérité sans que vous vous emportassiez contre moi. Vous avez beaucoup tenu à moi, et moi à vous. Cette considération réciproque continua jusqu'à ce que je m'ouvrisse à vous, et cela alla toujours bien jusqu'à un certain temps. Alors je remarquai que de côté et d'autre, il n'en allait plus comme il en était allé ou comme il en devait aller. Je sais maintenant *(P. 254)* toutes les raisons pour lesquelles vous êtes ainsi contre moi. Bref, vous avez de l'aversion pour moi.

— O excellent Caton ! ne me fuyez pas ! En agissant ainsi, vous me connaîtriez trop peu. Je ne suis pas un ami seulement pour les bons jours souriants. Là où l'on a surtout besoin d'amitié et où on la trouve rarement, là je me montre surtout ami. Je ne vous abandonne certes pas, et en tout je suis le vieux, et je veux aussi vous montrer que je le suis. Je passe volontiers sur les faiblesses humaines, quand elles ne témoignent d'aucune méchanceté du cœur, et vous n'en avez de telles. Pourquoi vouliez-vous aussi m'attribuer plus d'inimitié, à moi qui ne vous ai rien fait de mal, et vous n'avez éprouvé, je pense, aucun dommage de mes relations, tant orales qu'écrites ? Je voulais vous écrire encore davantage ; mais je ne sais si vous êtes disposé à recevoir cela de ma part. O très cher Caton ! si un jour les heures calmes reviennent, alors vous vous souviendrez certainement de moi et constaterez que je vous ai voulu du bien.

I[ngolstadt], le 27 juin 1778.

19

Spartacus Catoni S. d.

J'aime votre retour. Au demeurant, j'aurais perdu un brave homme. Je désire seulement (*P.* 255) que le retour soit complet, aussi intime et aussi complet que lorsque, il y a peu de temps encore, nous étions unis par des intérêts communs et par un travail commun. Faites en sorte, au moins, que la famille et la génération de femmes qui, deux fois déjà, ont été fatales à moi et à mon système issu d'un bon cœur, ne soient pas mortelles par la suite. Actuellement, je me demande si vous contribuerez encore à l'œuvre et, dans ce cas, quel travail vous voudrez entreprendre. Car le tout dépend de vous, j'ai, de bonne foi, placé en vous toute ma confiance et mon espoir, et c'est d'après ces sentiments que j'ai procédé à mes organisations en d'autres endroits. Lorsque je me suis aperçu de votre rupture, je n'ai certes pas perdu courage ; mais par sûreté, j'ai fait faire halte en tous endroits, en particulier en ce qui concernait les réceptions à intervenir. Ainsi j'ai veillé aux deux cas. Je vous prie de m'écrire par la suite à cœur ouvert comment sont les choses. Car j'ai quelque raison de supposer que les affaires à Athènes ne sont pas aussi nombreuses ni aussi avancées que vous me l'écrivez. Et de cela encore, je ne vous

en veux pas, car une première faute en entraîne nécessairement une seconde, si on veut la masquer ou la corriger. J'ai déjà fait cette expérience avec Ajax. Lorsqu'il était si enivré de son amour, au point de ne plus me connaître, ni notre œuvre, ni le monde, (*P.* 256) il m'écrivait cependant, oui il m'écrivait encore que les affaires allaient bien et qu'il faisait de grands progrès ; mais je ne pouvais lui arracher dans quel état elles se trouvaient. Faut-il me reprocher d'être méfiant ? Si je l'avais été plus tôt, l'affaire ne pencherait peut-être pas vers le déclin, et, si Ajax et Caton l'avaient voulu, elle serait déjà une œuvre importante. — Et quelle est donc votre opinion ? Je vous le demande, parce que je vous apprécie, parce que je sais que vous avez des vues sur la chose, encore que par moments vous ne fassiez rien. Pensez-vous donc qu'on puisse encore venir au secours, que la blessure ne soit pas trop profonde ? Et pensez-vous aussi que, par la suite, cette blessure ne puisse être renouvelée ? A mon avis, une petite faute dans les fondements d'un système ne devient visible, active et dangereuse qu'à une époque ultérieure. Ajax a gâté toute mon affaire. Ne prenez rien de cela par le mauvais côté. Il est naturel, s'il devait devenir impossible de poursuivre une œuvre commencée, que l'on réfléchisse à la façon de la terminer sans préjudice pour l'ensemble ni pour chacun. C'est de vous qu'il dépend maintenant si elle doit durer.

Je suis votre

SPARTACUS.

Eleusis, le 30 Chardad 1148. Jezdedgerd.

(*P.* 257) 20

Spartacus Catoni S. d.

Après de longues attentes impatientes, j'ai enfin reçu votre missive à Erzeroum. Je désire que l'on travaille à Athènes avec autant de zèle et de succès qu'ici. Ces jours-ci, un chanoine de cette ville, B. v. r., a été engagé par Tamerlan. Et de mon côté, il y a peu de temps, j'ai aussi rencontré quelqu'un qui l'emporte sur Tamerlan par le zèle et l'activité. Outre la traduction du *Cardinalismo*, il a entrepris de lui-même celle de la *Morale universelle*. Ici, les gens sont vraiment sérieux. Ils se représentent tout à fait l'affaire et sont animés aussi de l'esprit qui y convient. Leur exactitude à observer leurs nouveaux

devoirs est extrême, et ils se laissent pour ainsi dire diriger comme des machines.

Je ne suis pas content des libéraux : Alcibiade et Solon ne m'ont pas encore écrit une syllabe ; aussi serais-je d'avis de ne pas correspondre avec eux avant qu'ils aient écrit ou à moi ou à vous.

Tibère conduit très bien son affaire avec Périclès. Agrippa est à rayer complètement de notre liste : car le bruit court (et toutes les présomptions sont contre lui) qu'il *(P. 258)* a volé à l'un de nos meilleurs collaborateurs, Sylla, une montre d'or et une d'argent, ainsi qu'une bague. Alcibiade m'a en outre assuré que souvent déjà il a été chargé d'accusations de cette sorte. Or, que ce soit vrai ou faux, c'est *malae famae*.

Faites donc en sorte que Tibère reçoive une copie de toutes les pièces concernant le second grade : il me le demande constamment. Il m'a aussi proposé un *congressum consciorum* au mois de septembre, quand il viendra pour deux ou trois jours à Athènes. Correspondez avec lui à ce sujet. Je lui ai écrit que je veux faire tous les préparatifs, mais que je ne pourrais y assister.

D'autre part, je suis parvenu à jeter un profond regard dans le secret des 7. 17. 8. 4. 1. 8. 20. 17. 8. 17. (1). Je connais complètement leur but et le communiquerai à tous en son temps, dans un grade plus élevé.

Cela ira bien avec Confucius. Je viens de le placer dans une situation qui peut être avantageuse à nous et à lui. Prenez soin que tout ce qui provient d'Athènes lui soit envoyé *ad repetendum*. Je songe aussi à faire de nouveau, l'an prochain, les dépenses pour tout ce qui concerne notre affaire. Cependant écrivez à Confucius de mettre bientôt debout son *Pensum*, et d'aller, au début du mois de novembre, à Ephèse en passant par Athènes (notez que, pour lui, *(P. 259)* Eleusis s'appelle Ephèse), pour y être promu d'avance au deuxième grade.

Qu'en est-il des expériences relatives aux couleurs ? N'avez-vous encore fait aucun essai ? Sitôt que Scipion aura fait ma connaissance, j'entrerai moi-même en correspondance avec lui pour exciter son zèle. Prenez soin aussi de conférer bientôt avec Marius, et faites tout le nécessaire pour Coriolan, comme

(1) [Freimeurer (= Freimaurer), francs-maçons.]

je l'ai fait pour Confucius. Ne négligez pas non plus de m'écrire exactement.

Erzeroum, le 25 Merdedmeh 1148.

Spartacus.

21

Spartacus Atheniensibus S. d.

Comme, d'une part, les membres, à Athènes, sont encore trop nouveaux et trop jeunes dans l'Ordre, et aussi en trop petit nombre pour qu'on puisse leur confier les hauts emplois, et que, d'autre part, ceux qui auraient la faculté de travailler sont trop distraits par des travaux administratifs pour être chargés des travaux les plus hautement nécessaires selon la mesure qui devrait intervenir, j'ai décidé, en vue de l'allégement, les règles suivantes :

(P. 260) 1. Les quatre places d'Athènes, Sparte, Thèbes et Erzeroum n'ont qu'à s'occuper de leur local ; elles sont indépendantes l'une de l'autre, et se tiennent ensemble *sub communi Capite* d'Eleusis ; elles sont toutes aussi directement commandées par Spartacus.

2. Comme jusqu'ici il n'y a pas à Athènes d'endroit assuré pour des archives et qu'il serait ridicule que tous les écrits dussent s'y trouver : mais comme Spartacus et les autres chefs ne doivent pas avoir entre les mains une seule feuille de documents, les Athéniens ne reçoivent donc d'autres écrits que ceux qui les concernent seulement. Aux autres places, des archives sont de même préparées. Mais les archives principales sont à Eleusis. C'est pourquoi doivent y être envoyés tous les produits ressortissant à Erzeroum.

3. Il en ira de même en ce qui concerne la caisse. Chacune des quatre places instituera sa propre caisse et suffira à ses propres frais, sans plus. Eu égard à une caisse générale, on verra encore comment s'y prendre. Aussi faut-il mander l'état de la caisse d'Athènes à Eleusis, et attendre pour le reste.

4. Les correspondances relatives aux affaires de l'Ordre ne vont pas, pour chaque place, au delà *(P. 261)* des membres subordonnés à cette place, mais aussi à Eleusis. Les Athéniens écrivent chaque semaine à Eleusis et rendent compte de tout événement ; mais pour que personne ne soit troublé dans ses

fonctions administratives, c'est chaque semaine un autre *ex consciis* qui envoie le rapport ; aussi ont-ils à se partager la besogne en vue du roulement.

5. On enverra à Eleusis les procès verbaux des assemblées, petites et grandes. Spartacus les fera copier à Erzeroum par Tamerlan, pour les expédier ensuite à Sparte et à Thèbes.

6. Caton, Marius et Scipion ont à respecter les statuts, comme tous les autres Illuminés. Ils doivent, à des époques déterminées, envoyer à Spartacus, sous pli fermé, leurs *gravamina*, et indiquer les manquements qu'ils ont constatés chez leurs collaborateurs.

7. Spartacus se chargera, en compagnie de Confucius qui est maintenant promu *Repetitor* effectif, du recrutement général à Eleusis, l'an prochain ; ensuite il renverra les initiés aux supérieurs de leurs provinces. Pourtant cette nouveauté demeure secrète à Confucius.

8. Les Athéniens doivent ne se faire grâce de rien entre eux, s'admonester fraternellement, ne se passer aucune faute à eux et à leurs subordonnés, (*P.* 262) se bien pénétrer de l'affaire, user de toute circonspection et gravité possibles, et prendre surtout en considération le recrutement de jeunes gens de 15 à 20 ans : car ce sont ceux-là qui sont réellement les meilleurs, comme je le constate avec étonnement à Erzeroum. Si l'affaire va plus lentement, elle est d'autant plus sûre.

9. En ce qui concerne Ajax, la lettre suit, ci-jointe. L'affaire doit être examinée dans votre *consessu* et soumise à l'avis de Coriolan ; alors il sera entretenu une correspondance à ce sujet avec Ajax. Cela ne saurait nuire non plus, que le résultat me fût notifié. Le mieux serait de remettre l'affaire jusqu'au retour d'Ajax et qu'alors des propositions fussent faites de vive voix. Le recrutement aux Pays-Bas a été repoussé pour de bonnes raisons.

10. Parmi le *Commando* d'Athènes, il y a Ajax, Caton, Marius, Scipion, Claude, Confucius, Livius, Euclide, Pythagore.

Parmi le Commando d'Eleusis : Spartacus, Démocrite, Confucius sitôt qu'il entrera dans sa place, et L. Cornelius Sylla.

A Sparte : Tibère et Périclès.

A Thèbes : Solon, Alcibiade, Cicéron.

(*P.* 263) A Erzeroum : Tamerlan, Tasse, Odin, Osiris, Lucullus, Timoleon, Ben, Minos, et bientôt deux autres encore.

11. Celui qui trouve jusqu'ici son empire trop petit dans l'état où il est, il lui appartient de l'agrandir par son activité et son zèle. Alors, il faudrait trouver, dans la misérable Erzeroum, huit à dix personnes capables ; pourquoi n'en pourrait-il être de même dans la considérable Athènes ?

Erzeroum, le 2 septembre 1148. Jezdedgerd.

SPARTACUS.

Dans quelle mesure la franchise postale de Caton peut-elle être encore utilisée ?

22

Spartacus Catoni, C. Mario et P. Corn. Scipioni.

Confucius m'a remis exactement la lettre de Caton. Mais comme je ne sais pas encore combien il lui a été confié de ce grade, je n'ai encore rien fait à son égard à ce sujet. Je vous prie donc de m'informer le plus rapidement possible, et de donner ordre à Confucius qu'à l'avenir (*P.* 264) il s'en rapporte complètement à moi des choses de l'Ordre, pour lesquelles je lui donnerai la direction à suivre conformément aux statuts.

Je vous en prie maintenant une fois de plus, mettez-vous sérieusement à l'œuvre et avec une extrême circonspection. A Coriolan, on peut conférer tout grade des Illuminés ; mais avec les autres, attendez encore un peu, car peut-être instituerai-je encore un grade intermédiaire, afin que nous gagnions du temps pour recruter des gens, les examiner et les choisir. *Ante omnia disciplinam commendo.* Ne rien gratifier, tout punir : cela donne une plus haute opinion de l'affaire que si l'on est trop bon et trop complaisant. Envoyez-moi ponctuellement tous les protocoles et tous les *conclusa*, pour que je puisse les annoter. Ne grossissez ni ne rapetissez l'affaire, pour que je puisse m'y rapporter sûrement, et ne retardez pas d'un moment le temps de la correspondance, car un jour plus tôt ou plus tard entraîne souvent de grands changements et du désordre.

Confucius vous a-t-il aussi remis son *Pensum ? Sudate et laborate ;* autrement, nous n'irons pas plus loin. Faites en sorte aussi qu'on en finisse avec les archives. Comme Marius n'est pas marié, on pourrait, je pense, mettre le coffre chez

lui, et Marius ainsi que Caton et Scipion auraient chacun une contre-clef ; de la sorte nous serions d'autant plus assurés qu'il ne serait pas fait mauvais usage des documents ; (*P. 265*) car la méfiance ne nuit pas. Aussitôt que cela sera fait, je ne tarderai pas à retirer les papiers d'Erzeroum. Je les ai fait garder là tout le temps, jusqu'à ce que je sache comment il en va à Athènes, si vous prenez l'affaire au sérieux, et si je puis de la sorte laisser encore aller tous les jours ces gens-là séparément.

Qu'en est-il avec Claude ? Il pourrait aussi être bientôt promu. Ce serait mon avis qu'à l'avenir Coriolan eût toujours l'office des postulants. L. 14. 17. 4. (1) doit recevoir le nom de *Ludovicus bavarus* et 18. 14. 10. 5. 8. 17. (2) celui d'*Hermes Trismegistus*. J'attends une réponse à bref délai.

Votre SPARTACUS.

Eleusis, le 2 Abenmeh 1148.

Pour les *non conscios*, Eleusis s'appelle Ephèse. 18. 12. 20. 8. 17. (3) ne serait pas non plus à négliger. Je pense qu'on doit aussi laisser à Coriolan le *directorium* dans ces réunions, jusqu'au moment voulu, *ut si forte virum gravem, quem, etc.*

(*P. 266*) 23

Spartacus Catoni, Mario et Scipioni S. d.

Alcibiade m'a fait une copie des *Statuta Illuminatorum*. Mais je n'en ai point des petites ni des grandes réunions. Pourtant j'en ai nécessairement besoin pour composer un grade intermédiaire. Je travaille aussi effectivement à une Instruction spéciale *pro consciis, pro Atheniensibus*, et dans l'espèce *pro Coriolano*. J'y faciliterai sensiblement la besogne aux *Consciis*, et Coriolan doit désormais les aider à travailler ; il prendra aussi le *Directorium* sur tous les Athéniens qui ne sont pas *conscii*: mais qu'il obtienne des *Conscii* toute puissance et tout commandement et qu'il les mène. J'agis ainsi pour empêcher la confusion et pour déterminer par le menu les limites de chaque pouvoir. Cela me coûte beaucoup de peine, car je dois d'abord examiner tous les Statuts et en faire

(1) [Lori.]
(2) [Socher.]
(3) [Sauer.]

des extraits. Sitôt que je les aurai terminés, je vous les enverrai et me pénétrerai, en retour, de vos *Monita*. Je vous prie donc de m'envoyer aussitôt que possible les petites et les grandes réunions, car autrement je serai retenu dans mon travail. Je prends complètement Confucius sur moi.

Eleusis, le 7 Abenmeh 1148.

SPARTACUS.

(*P. 267*) 24

Spartacus Catoni, Mario et Scipioni S. d.

Voici provisoirement l'Instruction pour les Aréopagites, dont doivent prendre connaissance aussi Tibère, Alcibiade et Solon. Ajax est trop loin, et cela retarderait trop, si on voulait la lui envoyer aussi. Faites donc autant que possible diligence pour que l'affaire soit bientôt en état. Que chacun ajoute son opinion : ce qui sera conclu *per vota majora*, devra être *lex perpetuo valitura*. Dans peu de jours, suivra également une instruction spéciale pour Caton, Marius et Scipion, et en même temps une troisième pour Coriolan. Répondez tout de suite et envoyez le tout. De mon côté, je vous répondrai dorénavant toujours le même jour, et l'affaire ainsi ne tardera pas trop.

Comme je l'apprends, Hermès Trismegistus est directeur d'école à Landsperg. A ce que je sais d'après Confucius, il doit avoir une haute opinion de lui-même et ne pas être facile à conduire. Il pourrait nous rendre de grands services. Il me serait agréable que Scipion voulût bien m'informer comment il s'est comporté lors de sa réception et s'il croit qu'il le suivra. Autrement, je serais d'avis de le confier à Tibère ; car il ne le connaît pas ; ou bien je voudrais (*P. 268*) le diriger moi-même par l'intermédiaire de Confucius. J'attends vos avis à ce sujet. On pourrait aussi le charger de nous recruter des jeunes gens au gymnase de Landsperg. Il faut venir à bout de cet homme par les réceptions. Il a aussi des connaissances très distinguées qu'il pourrait nous livrer. *Curate, ut faciat.* Envoyez-lui à cet effet l'Instruction *pro Recipientibus* tout entière, telle que je l'ai rédigée, et pas simplement l'extrait.

Confucius me vante aussi beaucoup le jeune 9. 8. 2. 2. 4. 13. 6. (1), que doit instruire 3. 12. 15. 7. 4. 13. 6. 8. 17. (2)

(1) [Delling.]
(2) [Kapfinger.]

lequel instructeur, d'après ses discours, est dans les meilleures relations d'amitié avec Pythagore. Je vous recommande aussi de voir que quelqu'un soit engagé par 18. 12. 20. 8. 17. 13. (1) Scipion pourrait ici s'assurer de grands mérites. Confucius et moi, nous nous conduirons certainement bien. Je suis très satisfait de lui. Je le tiens aussi serré que possible et lui donne beaucoup de travail. Il est aussi obéissant que meilleur novice de n'importe quel cloître. Je le mène d'une façon insensible. Faites en sorte que je reçoive bientôt les petites et les grandes réunions ; autrement, je ne pourrai pas en finir avec les deux autres Instructions. *Saluto vos osculo sancto.*

Eleusis, le 8 Abenmeh 1148.

SPARTACUS.

(*P. 269*) 25

Spartacus Catoni S. d.

Quidsi prisca redit Venus, deductosque jugo cogit aheneo ?

Votre dernière lettre est depuis longtemps la première qui soit de nouveau écrite dans la langue et selon l'expression de notre première manifestation, et quelques lettres encore du même genre seront en état de rétablir la vieille confiance. Vous vous souviendrez que, aux mois de février, mars, avril, et encore en mai de cette année, j'ai mis toute confiance en vous et vous ai considéré comme ma pierre angulaire. Après l'affaire d'Ajax, je vous ai tiré, de préférence à tous les autres, de l'obscurité et des énigmes, et j'ai fait de vous un *Conscius.* Mais depuis cette époque, je ne puis céler que, par vos tracasseries éternelles, par l'arrêt de l'affaire qu'elles ont entraîné, par vos très courtes et rares lettres, hargneuses et écrites par une main étrangère, par le renvoi des miennes, etc., une certaine méfiance soit née. Et, dans beaucoup d'occasions, je me suis repenti de ma franchise sans limites à votre égard. Si je me suis retenu durant ce temps, si j'ai laissé deviner mes pensées par un autre que vous, si dans les lettres à vous adressées j'ai pesé tous les mots, ce fut votre faute, et il a été nécessaire (*P. 270*) d'user, de côté et d'autre, de précautions qui ne retombassent pas sur votre personne et votre intégrité, mais sur le changement de votre état, sans compter, comme je

(1) [Sauern.]

l'apprends, que votre logis actuel est très incommode pour de telles affaires. Il y a aussi le changement de localité pour les archives. L'affaire même exige quelques mesures, ainsi que le danger que nous courons au cas où nous serions trahis. Vous étiez pour moi trop léger en beaucoup de choses, vous ne saisissiez pas le fond de l'affaire, vous méprisiez beaucoup de choses comme des riens, et vous traitiez généralement le reste selon vos propres sentiments. Il en résulta de la discordance dans la discipline et les statuts, de la confusion, et pour moi un terrible travail. Pourtant, que mes prescriptions approuvées par vous dussent être bonnes, vous le pouviez voir par ce fait que la localité où l'on travaille en les suivant de la façon la plus précise, Erzeroum, peut être régie par un enfant, que tous les gens y sont obéissants et sûrs, et qu'une branche s'en est détachée vers Bamberg. En outre, vous me menaciez constamment d'abandonner l'affaire, et selon toute apparence vous n'auriez renvoyé aucun écrit. N'était-il pas tacitement convenu : Laissez-moi faire ce que je veux, vous devez tous vivre à ma discrétion, car j'ai en mains les moyens de vous intimider ? Comment pouvais-je donc continuer à envoyer des documents à Erzeroum et renforcer nos liens ? Très cher Caton ! Il est vrai que je (*P. 271*) commande, mais parce que cela doit être, parce que l'édifice ne saurait être mis en état aussi longtemps que ma soif de commandement exige seulement ce que comporte notre édifice et son but ; aussi personne ne peut-il s'en plaindre, car si ce n'était moi qui le fisse, un autre devrait le faire. Mon commandement donc, aussi longtemps qu'il n'est pas nuisible, maintient la machine en marche, et en tant que c'est là son seul but, personne ne peut le blâmer. Mais si je voulais mésuser de l'édifice et ne m'occuper que de moi, pour devenir riche, considéré et puissant, alors ce serait mal. Mais comment pouvez-vous penser cela de moi ? Je vis satisfait de ma fonction, je ne désire rien de plus, j'ai le nécessaire qui me suffit et je ne souhaite de rien devenir de plus dans la vie bourgeoise que je ne suis. D'autre part, les conditions où je me trouve et qui vous sont connues exigent que, tant que je vivrai, je reste ignoré de la plupart des membres. Je suis donc dans l'obligation de tout faire par l'intermédiaire de cinq ou six personnes. Ce sont donc celles-là qui commandent et moi qui travaille, et je ne désire que d'être assuré qu'on travaillera comme il est prescrit. A cela

tendent toutes les cautèles. Chacun est libre de toutes ses actions, indépendant de moi et des autres, sauf seulement en ce qui est un moyen en vue du but que se propose l'Ordre. N'est-ce pas naturel ? Cela ne découle-t-il pas de la nature d'une Société ? Si je ne l'exigeais pas, un autre ne devrait-il pas l'exiger ? Ne dois-je pas avoir le droit (*P.* 272) d'exiger de mon prochain ce que chacun de vous peut exiger d'un millier et plus, le cas échéant ? Vous a-t-il plu que vos subordonnés exigeassent de vous pareille liberté, et les leurs, à leur tour, d'eux-mêmes ? Pouvait-il donc arriver quelque chose ? Très cher Caton ! Remarquez que le but final de l'Ordre, c'est d'être libre, indépendant de l'extérieur. Eu égard à l'Ordre, lui seul est le maître, *nous sommes tous les serviteurs de notre but ; je suis le premier serviteur*, car je travaille pour vous tous. Je propose des projets, vous les confirmez et vous les exécutez. Vous avez ici de fausses notions de la liberté. Pour être indépendant d'un côté, je suis un valet de l'autre. Pensez-y, Caton ! et vous trouverez que j'ai raison. Vous n'aurez jamais constaté de moi que j'aie convaincu quelqu'un de quoi que ce soit. Je n'ai jamais agi ainsi envers vous, lorsque vous étiez encore étudiant ici, et durant ce temps, je ne l'ai pas fait. Mais en ce qui concerne les affaires de la Communauté, je dois certes le faire, et là encore j'ai moins cherché à convaincre que je ne l'aurais pu et dû. En particulier, j'aurais pu vous avertir que vous vous préoccupez trop peu de la connaissance de vous-même, et que vous vous glorifiez trop de la faveur des grands hommes, *quod tibi invidiam creat*, et que ce dont peu de gens ont connaissance a beaucoup plus de valeur et est bien plus durable. Cet aveu que je vous fais ne doit pas vous offenser, mais vous convaincre que je (*P.* 273) suis sur le chemin de ma confiance primitive. Ecrivez-moi d'ailleurs par quoi vous voulez voir votre puissance agrandie : si le but de l'Ordre le permet, je le ferai cordialement.

Je désirerais que Hermès fût adressé à Confucius, car il a besoin d'un homme qui le dompte, et je veux même être l'instigateur des lettres. En revanche, j'enverrai aux archives, à Athènes, toutes les lettres, aussi bien celles de Confucius que celles d'Hermès, afin que vous puissiez lire complètement là comment je fais façonner les gens. A Athènes, je dois le dire, cela ne me réussit pas beaucoup. Aussi ma confiance dans les Athéniens a-t-elle diminué, et mon inclination s'est tournée

vers Erzcroum ; là sont réellement mes plus chers enfants. *Saluto te osculo sancto. Salutat te Ecclesia, quae est in Eleusi.*

Je vous le dis encore une fois : votre lettre m'est arrivée fort à propos.

Le 13 Abenmeh 1148. SPARTACUS.

La forme du *Diario* me plaît également. Je pense qu'on doit faire circuler le même exemplaire entre les mains de tous, *pro notitia*. A la fin, il reviendra à Athènes.

(*P.* 274) 26

Spartacus M. Catoni, C. Mario, et P. Corn.
Scipioni S. d.

A Scipion, j'exprime, au nom de tous, un grand merci pour son intervention qui nous a amené un homme de cette valeur, à ce qu'on dit. Seulement il faut prendre en considération de le conserver et qu'il ait une haute idée de l'affaire. Réclamez donc à cet effet le *Pensum* qui lui a été donné par Solon et envoyez-le à Hermès, et veillez à ce qu'il le fasse aussitôt après la réception ; de la sorte, nous serons plus sûrs de lui. A. L..., il a à se garder de 14. 11. 8. 17. 13. 9. 14. 17. 7. 7. 8. 17. (1) et à n'engager personne qui soit en relations avec lui. *Causa clara est.* Il doit renvoyer toutes les lettres, qui doivent être déposées aux archives, avec leurs réponses. Je veux procéder de même avec les lettres de Caton, s'il est d'accord de joindre ma réponse à chacune des siennes ; elles sont certainement instructives, elles contiennent de part et d'autre de bonnes règles, et donnent un aperçu suffisant du Système. Je ne désire en avoir aucune entre les mains, si elles sont destinées *ad usus bonos*. Sitôt qu'il lui conviendra, je lui enverrai toutes les lettres à Marius dans leur ordre chronologique, et celui-ci recevra de Caton (*P.* 275) les lettres correspondantes.

Si la charge est trop lourde pour Coriolan, qu'il patiente seulement un an ou deux, jusqu'à ce qu'il puisse être remplacé par un autre ; alors nous lui viendrons en aide. Il peut aussi se chercher tout de suite un *amanuensem* parmi ses gens. *Saluto vos osculo sancto.* Si vous continuez comme vous avez fait depuis quelque temps, alors sous peu votre pays est à nous.

Eleusis, le 14 Abenmeh 1148.

Votre SPARTACUS.

(1) [Oberndorffer.]

— Encore un mot. Quand vous concluez une affaire, ne laissez jamais les intérêts privés avoir le dessus. *Respicite finem,* et sitôt qu'il se présente un moyen infaillible, employez-le aussi bien, même si souvent il ne flatte pas notre amour-propre.

27

Spartacus Catoni S. d.

A présent, vous occupez dans l'Ordre un poste où je suis le seul à faire obstacle à votre ambition. Vous vous êtes élevé au-dessus de tous les autres, et vous avez un vaste champ de puissance et d'influence, si le Système se développe. Dites-moi donc pourquoi je vous suis si insupportable avec ma direction supérieure ? (*P. 276*) Ne croyez-vous pas que cela m'enlève tout courage au travail de voir que, dès les premiers jours de l'Ordre, on me jalouse la suprême direction ? Je ne me la suis pas donnée moi-même, c'est la suite naturelle de la façon de voir de plusieurs dans cette œuvre. Croyez-vous donc que votre envie soit le vrai moyen d'obtenir pour vous un pouvoir durable ? Qu'adviendrait-il si vous me poussiez au dégoût ? si je me retirais de l'œuvre ? si je vous adressais tous [les membres] ? et si je vivais pour moi seul ? Croyez-vous que, dans ce cas, l'œuvre puisse continuer ? Les autres exécuteraient-ils vos ordres ? La jalousie et l'envie ne naîtraient-elles pas entre vous ? Très cher Caton ! Je prévois de tristes conséquences pour l'avenir. Je préférerais que nous missions fin à l'œuvre, puisque cela peut encore se faire dans de bonnes conditions. Votre désir favori n'a-t-il pas été de commander à beaucoup plutôt qu'à personne ? Or il se réalise, si je cède. Ce que vous êtes dans l'Ordre, vous l'êtes par moi, par mes dispositions. N'est-ce pas de l'ingratitude que vous me jalousiez une fonction accablante, que je partage tant avec vous ? Que je vous demande avis, c'est naturel, puisqu'il me faut savoir si cela va bien. Mais que vous l'exigiez pareillement de moi, c'est monstrueux ; j'ai formé le plan de l'édifice, je vous ai choisi, mais vous ne m'avez pas choisi ; j'ai tout lieu de croire que (*P. 277*) je ferai pour le mieux, mais non pas vous ; aussi, précisément parce que vous trahissez un si vif désir de commander, je dois prendre garde que vous ne pensiez plutôt à vous qu'à la Communauté. Je vous le demande donc : les premiers compagnons d'un Ignace, d'un Dominique, d'un François, ont-ils eu de pareilles exigences à l'égard de leur fondateur ? Mon courage au travail est réellement passé de nouveau. Je vois que je me donne en vain de la peine ; et l'ambition illimitée d'un seul détruit toute mon œuvre. Je prévois que, sur ce chapitre, vous ne changerez pas : vous deviendrez même plus méchant avec le temps, et si je cède et que je vous abandonne tout, alors l'affaire prend fin au danger de mes meilleurs collaborateurs. La soif de commandement avec laquelle vous délogez même le promoteur, se manifestera encore plus fort envers les autres. Pourquoi dois-je vous écrire tout d'Erzeroum, ainsi que d'autres localités ? Il suffit que je vous assure que cela va bien, mieux qu'à Athènes ; que, là, chacun est content de son état et ne pense à rien d'autre qu'à exécuter le bien dont je l'ai chargé. Cette considération est la seule qui me retienne encore et qui m'assure contre vous. Car cent fois déjà vous avez éveillé en moi le désir d'abandonner l'œuvre, mais Erzeroum m'a toujours retenu. En ai-je cette fois jusqu'au cou, je ne suis lié par aucune chaîne, et je peux (*P. 278*) m'en aller quand je veux, si je vois qu'on agit envers moi avec ingratitude. Notez bien cela, Caton ! Si un jour je vous adresse ceux d'Erzeroum, ce sera la preuve certaine que je veux me retirer de l'affaire. Et ne serez-vous pas moins en état de gouverner à Athènes, si je ne suis plus votre fidèle gazetier d'Erzeroum ? Il serait temps maintenant que chacun ne pensât à rien de plus qu'à administrer avec soin sa localité et sa charge. Ce n'est pas encore le moment de régler la direction elle-même ; nous avons d'abord besoin de subordonnés. Vous pouvez me dire ce que vous voulez, Caton, vos intentions ne sont pas pures ; cela indique votre amour du pouvoir. Par cet établissement je ne cherche rien de plus qu'à former des hommes de bien et qu'à trouver la sécurité contre le malheur. Ce n'est certes pas ce que vous cherchez ; autrement vous sauriez, pour le mieux de la Communauté, calmer une passion dangereuse. Mais je veux faire tout ce qui est possible. Sur moi aussi des papiers doivent être envoyés. Qui les ouvre ? Si c'est vous, alors la jalousie naît parmi les autres, car ils ont le même droit que vous. O Caton ! Demandez-moi donc aussi de vous tout faire parvenir, de vous adresser tous mes gens et ne plus collaborer davantage. Vous serez étonné de la façon avec laquelle je m'y prêterai. Dieu me garde d'engager encore ne fût-ce qu'une personne, (*P. 279*) et de demander encore de l'argent à quelqu'un. Car, à aucune minute, je ne suis sûr si

cela durera encore la minute d'après. Et cela par la faute d'un seul ! *Et cuncta terrarum subacta præter atrocem animum Catonis.* Maintenant tout s'arrête de nouveau.

Je suis votre SPARTACUS.

Le 19 Abenmeh 1148.

— Très cher Caton ! C'est maintenant le moment de décider ce que vous voulez faire. Nous sommes constamment arrêtés et rien n'avance. Ou bien vous devez tout de suite abandonner l'affaire, ou bien vous devez enfin travailler sérieusement, sans interruptions aussi fréquentes. En fait, où il m'est possible de le céder, je le cède volontiers ; mais vous ne pouvez pas désirer cela. *Jam stans delibera.*

28

Spartacus Catoni suo S. d.

Ce serait donc maintenant la paix ! Fasse le ciel qu'elle dure ! Vous verrez que nous irons plus loin en un quart d'année, que nous n'avons fait jusqu'ici en deux et demie. Car, à cause des discordes constantes (*P. 280*) et de la division qui menaçait à toute heure, je fus troublé et retenu dans mon zèle le meilleur. Personne n'osant plus s'engager, personne ne voulait plus verser une contribution à la caisse. Maintenant, je pense, on se mettra sérieusement en train partout. Vous verrez, en ce qui me concerne, que je ne me préoccupe pas beaucoup des honneurs qui sont attachés à cette affaire. Je jure par Dieu que je ne cherche rien de plus que mon but, à savoir : pour moi, un appui et un recours dans le malheur ; pour la société, la formation d'hommes de bien, la diffusion des sciences et l'affaiblissement des mauvais sentiments. Si je parviens à cela, il m'est tout à fait égal d'être le premier ou le dernier dans le Système. Vous ne remarquerez pas que je dirige, sauf en ce fait que je vous envoie mes projets. Si on les suit, je pense que la machine doit se maintenir en marche. Si on ne les suit pas, aucune autre punition n'interviendra sinon que nous n'obtiendrons peut-être pas ce que nous cherchons. *Soyons amis, Caton !* Vous verrez que je sais apprécier les gens et distinguer ceux qui pensent convenablement et loyalement

avec moi et qui ont confiance en moi. Rien ne m'encouragera davantage dans mes travaux que de voir que je ne travaille pas en vain. Et cette joie certes est innocente, et vous est utile à vous-même.

(*P. 281*) Au début du mois prochain, je commencerai mon *Diarium* pour Erzeroum et pour tous ceux qui me sont immédiatement subordonnés, et je vous l'enverrai à la fin de décembre.

Lundi, suivra une partie de vos lettres, celles qui peuvent être communiquées, et je ferai parvenir aussi le *Pensum* du Tasse *pro censura.*

Faites en sorte que je reçoive bientôt une copie des Statuts réformés. Je travaille sérieusement au deuxième grade, et cela me coûte beaucoup de peine. Je désirerais aussi lire vos réflexions sur les *Sta bene* ; peut-être puis-je les utiliser aussi pour ce grade, et elles me donneront l'occasion d'y réfléchir davantage.

Assurez-vous de vos gens, autant qu'il est possible ; ne leur laissez entre les mains aucun de vos manuscrits, et faites au contraire qu'ils reçoivent beaucoup de vous. Avant tout, faites en sorte que Hermès reçoive bientôt ce qu'il doit avoir. Donnez-lui aussi l'ordre d'observer de la façon la plus précise les 4. 8. 18. 20. 4. 19. 8. 13. (1) dans sa localité, et de m'envoyer ses notes. Dresser aussi, dans cette localité, un homme que l'on pourrait y employer, si Hermès avait l'intention de s'en aller.

Saluto te et omnes, qui tecum sunt, osculo sancto. Confucius n'a encore pu faire aucun butin ; (*P. 282*) mais il est très actif et il a assez à faire, d'ailleurs avec grand succès. Je suis votre

SPARTACUS.

Eleusis, le 24 Abenmeh.

— Je vais voir si je ne mettrai pas l'affaire en train à Vienne.

29

Spartacus Catoni S. d.

Je ne sais, à y réfléchir, quand j'ai fini avec l'un et quand les autres commencent. De Solon, d'Alcibiade et de Tibère, je

(1) [Jésuiten.]

n'apprends rien et je ne vois rien. Si seulement je savais s'ils sont encore d'humeur à poursuivre l'œuvre. Ainsi nous ne parviendrons pas à nous mettre debout en notre vie, et à la fin la *prostitution* sera la récompense de notre travail.

S'il m'arrivait d'engager B. Baader, écrivez-moi auparavant quels droits vous entendriez lui concéder parmi les Aréopagites ; car autrement cela ne sera pas praticable.

Je suis empêché d'achever le grade intermédiaire, tant par la difficulté même du travail que par d'autres travaux, par la contrariété constante et le peu de progrès de l'œuvre. Je le confesse, j'y perds (*P.* 283) réellement tout courage. J'ai commencé avec tout, mais je ne suis pas aussi riche d'idées qu'il en faut pour l'heureux progrès de l'affaire.

Comment cela va-t-il avec Hermès ? Je vous demande à ce sujet des informations plus fréquentes et complètes. J'apprends par Confucius qu'il a, à Landsberg, le vivre et le couvert chez 14. 11. 8. 17. 13. 9. 14. 17. 7. 8. 17. (1). Cela demande de la circonspection. J'ai aussi à vous demander une copie des Statuts réformés, car je suis perdu à Erzeroum, et l'affaire sera de nouveau étonnamment arrêtée sans nécessité. Je pense que ces Statuts pourraient être déjà copiés. Confucius se donne toute peine, mais il n'a pas pu encore donner une fois son avis sur un sujet capable : un pareil défaut se rencontre chez les gens capables. Je vous salue tous et j'attends une prompte réponse.

Votre Spartacus.

Eleusis, le 30 Abenmeh 1148.

30

Spartacus Catoni.

Les progrès à Athènes me redonnent du courage au travail. Je vais donc me remettre avec plaisir à mon œuvre. Le différend (*P.* 284) entre la *Réforme* et l'*Union*, est bon et nécessaire à entretenir. Que vous vouliez entrer à l'*Union*, c'est non seulement bon, mais encore extrêmement nécessaire, pour que nous sachions ce qui se passe chez les deux, quoique je sois étonnamment tenté d'en sortir le plus prochainement possible.

Les documents d'Erzeroum restent à Athènes jusqu'à nouvel ordre. Dans notre correspondance, il est naturel de biffer toutes les épigrammes contre Ajax et les autres, avant l'*extradition*. Je vous prie de m'envoyer aussitôt que possible une copie de la *Réforme*. En grande hâte, je suis votre

Spartacus.

Eleusis, le 31 Abenmeh 1148.

(1) [Oberndorfer.]

31

Spartacus Catoni.

Autant le projet est excellent, autant il est difficile. J'en veux tout méditer, jusqu'au plus petit détail, et en écrire mon avis détaillé. A cet effet, il me faut garder le projet entre les mains au moins trois jours, car c'est une affaire qui est pleine de danger et qui par conséquent exige toute circonspection. Je désirerais pouvoir causer avec vous. Il devient tout à fait nécessaire que je (*P.* 285) vous pose au préalable certaines questions, pour savoir en quoi l'*Union* et la *Réforme* s'écartent l'une de l'autre. Mais à cela je ne suis pas encore prêt, car je dois d'abord réfléchir plus minutieusement à votre projet. Que vous sachiez le but de la *Maçonnerie*, j'en doute. Dans mon plan, j'ai introduit une vue sur cet édifice, mais en vue seulement des grades avancés. Il sera nécessaire, avant que la chose circule, que nous échangions tous deux des écrits, qui seront ensuite communiqués également aux autres, pour qu'ils soient complètement instruits de l'affaire. Si cela va bien et qu'aucun danger ne soit à prévoir, le projet est si bon qu'il ne saurait y en avoir de meilleur. *Sed hoc antea consideremus*. Il serait mieux encore que vous voulussiez bien me donner une plus ample information au sujet de l'organisation de l'*Union*. J'y ajouterai les différences qu'elle présente avec la *Réforme*.

Spartacus.

Le 2 Adarmeh 1148.

Vous vous appelez maintenant *Caton*, et non *Xavier*. Donc aucune *gratulation*.

32

Spartacus Catoni S. d.

Tant de choses se sont jusqu'ici arrangées et sont parvenues

à leur but, que j'espère aussi en venir à bout (*P. 286*) avec Solon et Alcibiade. Mais avec Baader, je pense que cela n'ira pas aussi vite, car il est trop paresseux à répondre, et ce n'est que par ce moyen qu'on peut y arriver. Il m'a écrit et envoyé son discours. Je lui ai immédiatement répondu et fait parvenir beaucoup de discours significatifs. Mais voilà déjà de nouveau plus de huit jours qu'il ne m'a donné de réponse, et Dieu sait combien de temps encore cela durera. Celui-là non plus ne doit nous retenir.

Avec ma correspondance italienne aussi, cela va si lentement que voilà plus d'un mois que je n'ai reçu un mot. Je pense que cela peut aller sans tous ceux-ci. Que nous obtenions encore ces deux-là, cela sera d'autant mieux. Le plus dur est maintenant passé. L'extension que vous-même et Pythagore, vous nous avez procurée, me réjouit extraordinairement. Mais je n'ai encore reçu aucune nouvelle par l'intermédiaire de Scipion. S. 12. 20. 8. 17. (1) doit s'appeler Attila. Les deux autres, dont les noms me sont inconnus, reçoivent les noms de Saladin et de Thalès de Milet.

A propos de votre projet, vous recevrez mon avis et mes doutes. A cette heure, je suis d'accord avec vous que tous les Aréopagites d'entre vous doivent recevoir les grades, par exemple les trois premiers de la Maçonnerie. Pareillement aussi Coriolan et Tamerlan. Ce dernier, je me propose de l'envoyer à Athènes jusqu'au début de février, et je serais d'avis que, jusque-là, (*P. 287*) vous formiez une Loge ordinaire, et que Tamerlan conférât les grades de la Maçonnerie selon toute forme ; en même temps, il serait investi de la fonction de supérieur ordinaire d'Erzeroum. Ce Tamerlan devra ensuite conférer de même ces grades successivement à tous ceux qui se présenteront à l'avenir à Erzeroum, suivant les prescriptions qui lui seront remises, en ajoutant d'ailleurs qu'il ne s'agit là que d'une chose accessoire, comme nous le montrerons ultérieurement. Il est bon que vous puissiez former une Loge ordinaire à Erzeroum et à la demande à quelle Loge on appartient, on répondrait : à Erzeroum. J'enverrai également à Erzeroum, *successu temporis*, Sylla, Démocrite et Confucius, pour qu'ils y reçoivent le deuxième grade et qu'ils assistent aux réceptions ultérieures, jusqu'à ce que l'affaire soit mieux en train. Je verrai Alcibiade, pour qu'il vienne à Athènes, *ad praxin*. Répondez-moi si vous croyez pouvoir recevoir Tamerlan à Athènes, de la façon ordinaire, ce qui vous serait nécessaire à cet effet. D'une façon générale, dites-moi votre avis sur toutes ces opinions que je vous soumets.

(1) [Sauer.]

Ludov[icus] Bav[arius] doit donner, à titre de *Pensum*, une biographie fondamentale et complète de ce célèbre empereur. J'ai rendu Périclès, avant son départ, méfiant à l'égard de l'*Union* comme de la *Réforme*. Il sait aussi que son frère s'y est affilié. Tibère et Alcibiade l'ont (*P. 288*) toujours entretenu dans cette aversion ; mais pour compléter l'affaire, je veux écrire aujourd'hui même à Tibère d'adresser Périclès à Scipion. Celui-ci pourra alors lui faire connaître les nouveaux statuts. Mon *Diarium* suivra ces jours-ci, sitôt que la feuille sera pleine : je n'ai plus qu'une page à faire.

Saluto vos osculo sancto.

Le 6 Adarmeh 1148.

SPARTACUS.

— Prenez soin que la caisse soit bientôt en [é]tat. Jeudi prochain, je vous enverrai probablement de nouveau un appoint aux archives.

XXXIII

Lettre de Caton à Spartacus

Cato Spartaco S. p. d.

J'ai, en ce qui concerne les affaires de l'Ordre, accompli jusqu'ici les réalisations suivantes :

Aujourd'hui, après de longs préparatifs qui ont duré quelques semaines, j'ai engagé le jeune S..., qui nous amènera aussi son frère et qui peut mettre l'affaire en train à Augsbourg. (*P. 289*) Ils sont riches tous deux. J'ai pris le premier comme *Sta-bene*, afin qu'il mette à notre disposition de temps en temps son logis qui est très avantageux ; en outre il est excellent parce qu'il apporte une contribution en argent. Quant au second, je veux le dresser sur l'ensemble pendant quelque temps, lorsqu'il viendra ici, car, comme il est travailleur, il est adjoint à son père à la douane haute.

Livius aussi ne doit être considéré à l'avenir que comme un *Sta-bene*. Il m'a avoué spontanément qu'il voulait contri-

buer en argent, comme on le désirait, aussi bien qu'en livres et en expériences, mais qu'il n'avait ni instruction ni temps pour les travaux prescrits. J'ai suspendu provisoirement la *Résolution* pour lui, tout en lui donnant à entendre qu'il peut sans doute rester dans l'Ordre, mais qu'il doit entrer dans la classe qui rend service à l'Ordre par ses contributions pécuniaires. *Ad interim*, il a payé son ducat, ainsi que Schmœger.

Mes statuts pour les *Sta-bene* sont prêts ; ils sont à la copie. Ce n'est pas là ma seule prise. J'ai réussi également selon mes vues en ce qui concerne Savioli. Comme il est Maçon, je lui ai tout expliqué clairement ce qu'il en est de l'Ordre. j'ai examiné l'affaire raisonnablement, je lui ai montré les choses insignifiantes, et j'ai mis l'occasion à profit pour lui dresser le plan général de notre Ordre; et quand j'ai vu que cela lui plaisait, je lui ai dit qu'un tel Ordre existait réellement, où il pouvait tout de suite s'engager à entrer. Maintenant (*P. 290*) il s'agit de savoir comment on doit le traiter. Comme il a des vues profondes, nous pensons ici qu'on doit tout lui révéler, sauf la trop grande nouveauté et le promoteur de l'œuvre.

Saladin est un certain 8. 3. 8. 2. (1), étudiant en philosophie, et Thalès s'appelle 3. 12. 15. 7. 4. 13. 6. 8. 17. (2). Il sont dans la même classe. Confucius les connaît tous deux.

Scipion m'a promis de tout livrer demain.

A votre lettre du 6, nous répondrons en détail à notre prochaine session, ainsi qu'à votre proposition relative au *Diarium*.

Pour la réception de Tamerlan, je pense que tout doit être en ordre, et comme j'ai l'espoir que le cachet des insignes de l'Ordre sera prêt la semaine prochaine, on pourra donc le lui attacher tout de suite. Seulement il serait à désirer que le grade intermédiaire fût en état aussi à ce moment-là, ainsi que vos réunions.

En ce qui concerne votre opinion sur mon plan, suivent ici les détails. Si vous vouliez y joindre la différence de la *Réforme*, cela me serait très agréable ; mais ces mémoires doivent être sacrés et tenus dans le plus grand secret. *Ratio clara*.

Aucun grade ne peut non plus être conféré à qui ne se trouve pas ici *in loco*, parce qu'il est impossible de tout

(1) [Ekel.]
(2) [Kapfinger]

écrire ; mais chacun peut bien, une fois qu'il a reçu ses grades d'ici, (*P. 291*) les conférer oralement aux autres dans sa localité. Je suis votre

CATON.

Athènes, le 6 Adarmeh 1148.

Le 7 :

Je viens de recevoir votre paquet avec dûment ce qu'il contient. Je veux le parcourir aujourd'hui, et demain je le transmettrai à Scipion. Si lui, à son tour, le communique aussitôt à Marius, nous tiendrons session jusqu'à jeudi et nous joindrons nos avis. J'inclus également ici les statuts pour les *Sta-bene*. Que nous travaillons dans le grade des *Minervals* avec les cérémonies de la Maçonnerie, je l'ai bien compris; seulement je voulais aussi permettre aux *Sta-bene* d'aller dans d'autres Loges. Quand une fois la Maçonnerie sera mieux introduite à Erzeroum, je veux faire en sorte qu'en ce qui la concerne là une Constitution suive de Berlin ; alors notre Loge d'ici, nous pourrons la séparer et la donner comme Loge-mère. Communiquez-moi cependant une copie *vidimée* du *Privilège* déjà sollicité si souvent.

XXXIV

Suite des lettres de Spartacus

(*P. 292*)

33

Spartacus Atheniensibus.

Pour pouvoir poursuivre mon plan à Athènes, j'ai encore besoin parmi les Aréopagites de deux conditions sociales : un noble et un médecin. Le zèle de Caton nous vient maintenant en aide pour l'un et l'autre, et accomplit de cette façon ce qui manquait à notre Système. Le comte de S..., qui doit s'appeler Brutus, est une des plus importantes *prises* qu'il y avait à faire à Athènes. La façon de procéder avec lui doit être, à mon avis, la suivante : Caton continuera ses relations avec lui

et cherchera à s'assurer de son silence. S'il obtient cela, il lui donnera lecture de la *Réforme*. Ensuite il lui demandera s'il trouve l'affaire utile et bonne. En cas d'affirmative de la part de Brutus, Caton lui demandera alors s'il pense collaborer, en ajoutant que, vu l'important service qu'il pourrait rendre à la Société par la seule présence de sa personne, on n'en userait pas avec lui d'une façon aussi stricte, mais qu'on lui communiquerait le projet complet dans le plus bref délai possible. Seulement qu'on l'invite (*P.* 293) à livrer auparavant le Dr. Baader ou quelque autre. Qu'on sache bien qu'il est surchargé de travaux nombreux ; aussi le dispensera-t-on de tous exercices et travaux prescrits dans les Statuts qu'il ne voudra pas entreprendre de sa propre initiative ; car on doit le destiner principalement à diriger.

A Baader aussi, on dispensera une liberté semblable, mais à personne d'autre à Athènes un tel privilège ne sera par la suite accordé. S'il (1) a livré le Dr. Baader, qu'on lui lise le second grade des *Minervals* avec tout ce qui s'y rapporte. S'il s'y montre appliqué et qu'il fasse preuve de joie, qu'on lui lise aussi les Statuts des Illuminés, jusqu'à ce qu'enfin, sûr de son zèle et après l'avoir lié par plusieurs réceptions, on puisse leur révéler, à lui et à Baader, toute l'affaire. Je désirerais qu'il voulût être présent à l'ordination de Coriolan, mais plus encore à la réception de Tamerlan. Choisissez ici ce qu'il y a de meilleur et de plus sûr, car je le connais trop peu. Quant aux *produits communiqués*, je dois d'abord les examiner avec attention ; alors je répondrai.

Eleusis, le 11 Adarmeh 1148.

— En ce qui concerne la copie du Privilège, j'en ai déjà parlé plusieurs fois au notaire, (*P.* 294) et aujourd'hui encore je vais l'en faire souvenir. Pourquoi en avez-vous besoin ?

SPARTACUS

34

Spartacus Catoni S. d.

D'après le rapport du questeur Marius, j'ai vu que, lors de la réunion, vous avez versé à la caisse 17 florins 12 kreutzer ;

(1) [Le comte S....]

mais vous en avez retiré 6 florins pour le copiste, 3 florins 10 kreutzer pour le port, et 1 florin 54 kreutzer pour un nouveau poste de livres. Comme la caisse était principalement destinée à former un fonds pour nos dépenses nécessaires, je n'aurais pas cru que vous eussiez ainsi commencé arbitrairement par de telles prétentions non encore liquidées. Si cela vient aux oreilles des autres Aréopagites (avec lesquels j'ai beaucoup de peine à remettre les choses en ordre), alors tout sera de nouveau arrêté, et je me représente une nouvelle séparation. Personne, par la suite, ne voudra plus verser quelque chose. Je vous en supplie donc, Caton! ne fournissez plus de nouvelle occasion et conduisez-vous raisonnablement : ajournez toutes vos prétentions, jusqu'à ce que la caisse soit mieux remplie. Laissez-vous émouvoir par les raisons suivantes :

(*P.* 295) 1. S'il vous est permis de rentrer dans vos frais de correspondance, il en va de même pour Scipion, pour Marius, pour Tibère, pour Alcibiade, pour Solon et pour moi. La correspondance de l'Ordre me coûte annuellement plus de 30 florins. Si donc chacun veut être remboursé, il n'y aura plus de revenu.

2. Cela trahit de nouveau votre intention de vous servir de l'Ordre simplement en vue de votre intérêt privé. Je suis prêt à me dépouiller de tous mes biens au mieux de la Société, et vous, sur un premier acquit de 17 florins, vous prenez plus de 11 florins. Cela est-il *socialiste ?* (1) Qu'y a-t-il à espérer de là ? A moi le cœur est prêt à me saigner, en voyant tant d'égoïsme pour une partie et si peu d'amour pour l'ensemble.

3. Les sommes dont vous avez distrait vos frais sont un apport de gens qui, tous les jours, *vi statutorum*, peuvent se retirer. Si alors ils réclament leur argent, est-ce à nous autres qui restons de payer de notre bourse ? Alors notre mise de fonds est simplement destinée à rétribuer votre copiste et votre correspondance.

4. Pour vous soulager dans vos dépenses futures, je ferai tout le possible. J'écrirai à un autre et je remettrai les gros paquets au courrier, et vous aurez à faire de même.

(P. 296) 5. L'extraordinairement cher, et avec cela pitoyable, copiste doit être remercié. Chacun écrira soi-même ses affaires, jusqu'à ce que nous trouvions un copiste de belle écriture. C'est, en outre, contraire à tout ordre qu'un *extra-*

(1) [*Socialisch* dans le texte, c'est-à-dire conforme aux intérêts de la Société.]

neus ait connaissance des secrets les plus profonds de l'Ordre. Ou bien chargez Euclide de cette fonction. Je suis certain, Caton, que vous ne compteriez pas à votre copiste 12 kreutzer par feuille, comme vous le faite pour nous. Pourquoi voulez-vous donc si peu épargner pour la Société ?

6. Avec quoi maintenant payerons-nous les insignes, les armes, etc. ? A la façon dont je vois qu'on manie notre argent, on ne peut me blâmer, si je ne fais parvenir à Athènes aucune contribution d'Erzeroum. Cette économie ne me plaît pas, et je suis inquiet aussi que, par l'administration de notre caisse, nous tombions dans l'opprobre et le ridicule.

7. Vous avez même fait le prélèvement sans nous interroger. Je ne ferai pas mention de cet incident dans mon *Diarium*, aussi bien est-ce fini. Mais j'ai le vertige de tout cela, et je peux vous dire à cœur ouvert que je m'engage à payer *ad cassam* 50 florins, si vous voulez me séparer complètement de l'affaire. (*P. 297*) Je vous informe de cela du meilleur cœur, mais d'un cœur malade au fond. Et, par la volonté de Dieu, mettez fin à cette éternelle plainte. Parmi nos 40 personnes, vous me donnez plus de peine que toutes les autres et que le Système tout entier. Je vous en prie, changez, ou bien nous abandonnerons l'affaire : il est encore temps, car il y a là des perspectives vraiment tristes.

Eleusis, le 15 Adarmeh 1148. SPARTACUS.

XXXV

Diarium de Caton

Pour le mois d'Abenmeh 1148

Le 27. Entretien avec l'abbé Marotti, au sujet des M[açons]. Il m'a expliqué tout le secret, qui se fonde sur l'ancienne religion et sur l'histoire de l'Eglise. Il m'a communiqué aussi tous les hauts grades, jusqu'à ceux des Ecossais.

Le 30. J'ai renseigné là-dessus Spartacus.

— Une lettre de Louis de Bavière, dans laquelle il se demande en quelle mesure (*P. 298*) il doit avoir confiance en Celse, qui lui a recommandé d'engager Michel, de l'Ordre des Prémontrés.

— Ecrit à Scipion à ce sujet, qu'il eût à parler au préalable avec Celse, puis lui remettre ma lettre où je recommande à Louis d'user de bienveillance à l'égard de Celse.

Pour le mois de Dimeh

Le 7. Retour de Nicomédie, et entretien avec Scipion et Celse, dans lequel celui-ci me dit que Louis de Bavière aurait ajouté des notes très choquantes à ses Statuts de l'Ordre.

Le 9. Session, où l'on décida de suspendre Louis, sans le lui dire, mais de prétexter une inquisition.

— Une lettre de Spartacus relative à l'introduction des grades maçonniques.

Le 10. Répondu à Spartacus et promis de tout mettre en ordre jusqu'au 1er Pharavardin.

— Attila réclama sa copie de la *Réforme ;* mais je la lui refusai, sous prétexte que j'en avais besoin.

— Entretien avec Coriolan, qui me dit en secret qu'il devinera (*P. 299*) si mon voyage a lieu dans l'intérêt de l'Ordre.

— Session. Il est inséré dans le protocole :

1° Une circulaire à tous les membres de l'Ordre, au sujet de ceux qui veulent se procurer des livres, des *prénumérations*, etc., de les faire commander par l'Ordre ;

2° Le *Pensum* d'Attila ;

3° Spartacus doit préparer la publication de la *Réforme*.

Le 11. Envoyé cela à Spartacus ; à lui transmis aussi copie des signes euclidiens pour les hauts grades m[açonniques], avec l'explication.

Le 12. La décision du 9 est révélée à Louis. Il savait sans grandes considérations qu'une confusion devait régner dans la Communauté; car Celse lui aurait lu des Statuts différents de ceux qu'il a. On lui notifie aussi qu'il ne sache rien de la *Réforme*. Cela a fortifié ses soupçons qu'il y a des contradictions dans les Statuts ; et comme, de plus, Celse ne les avait pas et que, pour cette raison, lui, Louis, les tenait pour faux, il a donc hardiment exprimé son opinion par écrit, et s'est estimé heureux d'avoir rompu la glace. Je lui ai expliqué la feinte de Celse comme une épreuve, (*P. 300*) mais il parut y ajouter peu de confiance.

Le 12. Donné le *Pensum* à Attila.

— Celse a reçu une lettre de Spartacus. L'essentiel en est :

1° Qu'on ne devait plus changer la *Réforme ;*

2° Que nous devrions tenir une propre Loge m[açonnique] ;
3° Que nous devrions la considérer comme une pépinière ;
4° A quelques-uns de ces M[açons], ne jamais révéler que nous avons quelque chose de plus que la M[açonnerie] ;
5° Nous couvrir de cette Loge en toute occasion ;
6° Qu'à nos statuts m[açonniques] nous devons encore ajouter les ordonnances des *Soli*, et la réversion en ce qui concerne la collation des bénéfices ecclésiastiques, etc., de même que la soumission *totale* aux supérieurs ;
7° Tout ce qui n'est pas bon pour les travaux, reste dans la Loge m[açonnique], et y avance, sans savoir quoi que ce soit du Système plus étendu;
8° On racontera à nos M[açons] l'histoire suivante : Les M[açons] sont à considérer comme l'Ordre franciscain; dans cet Ordre, se trouvent des Franciscains, des Minorites, des Capucins, mais au fond ce sont tous des Franciscains. Il en est de même ici : quoique au fond il n'y ait qu'un Ordre m[açonnique] au monde, il y a cependant trois grandes branches entre lesquelles ce corps se partage : l'une est celle des *Unionistes*, (*P. 301*) la seconde celle des *Réformés*, et la troisième, à laquelle nous appartenons, celle de la *Stricte Observance*. Honorez-vous et aimez-vous tous en général, et qu'il n'y ait de différence que dans la constitution intérieure de vos Loges et de la confédération des Loges entre elles. Que chacun tienne cela caché aux autres, mais que l'*Union* soit ouverte à tous. Si un Unioniste visite une Loge de la Stricte Observance, qu'on y travaille alors à la mode des Unionistes, mais que la propre constitution de la Stricte Observance ne soit révélée à aucun Unioniste ou à aucun Réformé étranger. A part ce cas, tout Observant peut fréquenter toute Loge d'Unionistes. La différence entre Unionistes, Réforme et Observance consiste en ce que, dans l'Observance, la subordination, l'assistance sociale, la précaution pour ne pas être circonvenu par des étrangers, sont beaucoup plus sévères. — Alors on révèle peu à peu, oralement, les statuts des *Soli* et leurs avantages. Mais, afin que les Observants puissent se reconnaître, qu'un mot soit donné entre eux, et à tel qui n'est pas en état de le donner, il ne sera parlé que de l'organisation générale des M[açons]. Envers un Réformé, on ne s'explique jamais. (*P. 302*) Quant à ceux qui vous excluent de leurs Loges, qu'ils soient pareillement exclus; qu'on les traite cependant de fraternelle façon ;

9° Spartacus recommande de recruter des ecclésiastiques, des professeurs, et de réfléchir aux *Dicastéries*.
Le 13. Session à Athènes.
Le 14. Caton a reçu de Spartacus une lettre, dans laquelle celui-ci adopte les idées principales de Caton relatives à la M[açonnerie] ; il en explique encore plus clairement les cérémonies, mais il rejette complètement en doute l'origine qu'a proposée Caton.
— Promotion de Livius au grade de *Minerval*.
Le 23. Session dans ma demeure et dans celle de Celse, au sujet de la régularisation des grades de l'Ordre et des rapports avec Louis de Bavière.
— Coriolan me rend visite ; il apporte à ces points, plus que les autres candidats, l'attention la plus précise.
Le 28. Ecrit à Spartacus et à Agrippa : au premier, au sujet de la provocation de 11.17. 12. 20. 13. (1) à l'égard de 11. 12. 17. 19. 14. 2. 14. 1. 8. 5. 8. 17. (2) ; et au second au sujet des *Soli*.
(*P. 303*) *Le 29*. Visite d'Attila, qui s'imagine que notre Ordre est la *Réforme*.
— Initiation d'Attila.
— Lettre d'Ajax, qui est déjà à Landshut, et sera ici ces prochains jours.
Le 30. Remise de mes candidats aux *Soli*.

XXXVI

Suite des lettres de Spartacus

35

Spartacus M. G. Porcio S. d.

Notez bien ce qui suit dans ma lettre, et faites en sorte, je vous prie, que ce soit exécuté.
1. Je me réjouis singulièrement de l'importante découverte que vous avez faite à Nicomédie, en l'abbé Marotti. Tirez profit, autant qu'il est possible, de cette circonstance.
2. Cherchez à savoir par lui la véritable histoire, l'origine

(1) [Braun.]
(2) [Bartolomeher.]

et les promoteurs de la M[açonnerie], car c'est avec elle seule que je ne puis encore tomber complètement d'accord, quoique j'en veuille deviner quelque chose.

(P. 304) 3. Cherchez à savoir par le même encore en quel lieu, soit à Milan, soit dans la contrée environnante, se trouve la Loge la plus proche. Interrogez-le en vue d'obtenir l'adresse de quelqu'un d'eux en cette région. J'en ai besoin à propos d'Hannibal, au cas où il persisterait à se laisser engager par la M[açonnerie] en Italie.

4. Informez-vous près de lui de ce qu'il pense de la *Réforme* et quelle opinion il en a.

5. Il serait bon que vous pussiez obtenir de lui une direction pour qu'il vous fût permis d'instituer une nouvelle Loge à Athènes.

6. Je désirerais que quelque chose enfin fût fait en ce domaine, pour que Tamerlan puisse bientôt paraître à Athènes.

7. Si l'institution d'une propre Loge ne peut être chose faite au 1er Pharavardin, il me serait agréable que vous voulussiez bien, vous seul, lui octroyer les trois premiers grades et que vous l'introduisissiez alors dans une Loge d'Unionistes, tant afin qu'il en voie les cérémonies qu'afin qu'il se fasse une haute opinion de notre affaire. Agissez de même avec Coriolan aussi.

(P. 305) 8. Tout ceci devrait être communiqué par écrit à Tamerlan, pour qu'il en instituât une pareille à Erzeroum, où je vous donnerais alors l'instruction et l'administration pour ce qui est de la localité.

9. Marius, Scipion et Celse devraient recevoir aussi une instruction analogue, afin de ne pas s'exposer à une bévue, au cas où Tamerlan entrerait en rapport avec eux.

10. Ensuite, il en devrait être de même avec Euclide, Livius, Périclès et d'autres encore, afin qu'un jour une Loge ordinaire fût constituée.

D'autant plus vite tout cela pourra être fait, d'autant plus ce me sera agréable, car vous serez étonné des progrès qui pourront alors se réaliser à Erzeroum.

Répondez-moi bientôt si, et quand, tout cela peut se faire.

Eleusis, le 6 Dimeh 1148. SPARTACUS.

36

Spartacus M. P. C. S. d.

Le coup que vous avez joué aux hommes conscients est merveilleux certes, et peut (P. 306) avoir une bonne conséquence. Ne serait-il donc pas possible d'en jouer un pareil à nos plus méchants ennemis, les 4. 8. 18. 20. 4. 19. 8. 13. (1) ? Chers amis, épargnez pourtant l'Université d'ici : elle est à eux au plus haut point. Jamais encore les Jésuites ne furent aussi puissants que maintenant: tout est ici entre leurs mains. Les poursuites et les intrigues contre ceux qui ne pensent pas comme eux, deviennent chaque jour plus vives. Gabler, Leveling et Spengel d'Heidelberg sont les gens les plus dangereux qu'on puisse imaginer. Grâce à ce dernier, avec le secours de Lippert, une nouvelle voie est ouverte aux Jésuites d'exercer leur méchanceté à l'extrême. Autant que je l'ai entendu murmurer de loin, ils projettent de me renvoyer d'ici vers Heidelberg, et de mettre à la retraite le vieux professeur Stebler ; car alors l'Université tout entière serait ainsi entre leurs mains, à l'exception de Wimmer et de Löw ; encore espèrent-ils que ce dernier, qui est constamment malade, mourra bientôt. Quatre professeurs Scholliner, Steigenberger, Wurzer et Schlegel ont été renvoyés dans leurs cloîtres de la plus honteuse façon. Schmid est mort. Il ne reste donc plus que quatre d'entre nous à s'opposer au Jésuitisme qui fait puissamment irruption de tous côtés. N'y a-t-il donc aucun ministre disposé à s'écarter de ces gens, et que l'on pourrait peu à peu amener à faire cesser les horribles poursuites (P. 307) sans prévention. A nous s'applique réellement ce que Tacite dit de son temps :

Dedimus profecto grande patientæ argumentum, et sicut vetus aetas vidit, quid ultimum in libertate esset, ita nos quid in servitute : ademto per inquisitiones loquendi, audiendique commercio. Memoriam quoque ipsam cum voce perdidissemus, si tam in nostra potestate esset oblivisci, quam tacere.

Le ministre de..... doit s'informer auprès de Monsieur le Supérieur et gouverneur St... quel homme turbulent est ce Gabler. *Praeparate vias.*

Je ne puis rien encore écrire de certain au sujet de mon

(1) [Jesuiten.]

voyage. Peut-être les Jésuites m'y obligeront-ils encore. Et alors je parais *publice*.

Ma femme vous remercie du calendrier que vous lui avez envoyé, et vous transmet ses meilleurs compliments ainsi qu'à votre femme.

Je reste votre

SPARTACUS.

Eleusis, le 30 Dimeh 1148.

(*P. 308*)

37

Spartacus Catoni S. d.

Il y a certaines actions qui, aux yeux des gens sots, crédules, méchants et intéressés, sont de grands crimes, mais de grandes vertus aux yeux des gens raisonnables et nobles. Mais comme les méchants sont incomparablement plus nombreux et qu'ils ont la puissance entre les mains, ils jouissent donc d'une complète impunité, et l'homme d'honneur n'a que trop souvent pour récompense la honte, le mépris, les poursuites, voire la mort. Tels doivent être aussi les sentiments qu'éprouve à la première impression un homme qui a les meilleures intentions et qui voudrait les mettre en pratique. Pourtant elles contiennent aussi tant d'agrément, si on se replie sur soi-même ! *Ego mea me virtute involvo*. Un homme d'honneur ne doit donc attendre aucune autre récompense dans un monde qui est régi par la simple apparence et par la première impression, et où les meilleures actions sont méconnues.

Un' alma grande é Theatro á se stessa
e placida e sicura
del volgo spettata l'aura non cura (1).

Si donc, très cher Caton, aucun désir de louange et de récompense ne vous a entraîné à vous mettre en évidence sans nécessité, vous appartenez à (*P. 309*) cette classe, et votre décision vous confère un véritable honneur, et vous sera utile aussi avec le temps. Etre puni de tels actes, c'est au fond une récompense, une reconnaissance gratuite et un témoignage de notre valeur morale. Lisez le livre de Sénèque : *De Constantia sapientis*, et pensez que vous êtes Caton dont Lucain dit :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

(1) [Une âme élevée est à elle-même son théâtre, tranquille et sûr; elle n'a cure de la faveur qu'on attend du vulgaire.]

Serez-vous cependant libre à l'arrivée de Tamerlan et pourrez-vous assister à sa réception ? faites en sorte que tout se passe avec ordre et magnificence. La Loge devrait aussi avoir un nom ; je pense à celui des *Pléiades*.

Dites à Tamerlan qu'il pourrait écrire à Odin d'aller le chercher le dimanche qu'il ira à Ephèse.

Il faut que Marius m'envoie, par l'intermédiaire de Tamerlan, le traité de Rousseau sur l'inégalité des hommes, car j'en ai besoin.

Envoyez-moi aussi les protocoles de la réunion , afin que je sache ce que j'ai à faire avec Tamerlan.

Il y a quelque temps, on a dit ici qu'Alcibiade était mort: maintenant, on le répète; mais on m'assure (*P. 310*) qu'il est mortellement atteint d'hemorragie, de fièvre et de phtisie.

Eleusis, le dernier jour de l'an 1148.

SPARTACUS.

38

Spartacus Areopagitis Atheniensibus S. d.

Comme j'ai quatorze jours de liberté pendant ces vacances, je veux mettre en ordre les Statuts des Illuminés, leurs assemblées et les propositions qui s'y rapportent. A cet effet, envoyez-moi par le premier courrier lesdits Statuts avec ceux des *Minervals*, et écrivez-moi en outre dans quelle mesure Tamerlan et Brutus sont informés au sujet des Illuminés.

J'ai envoyé le discours de Raymond Lulle et celui de Scipion à Confucius pour qu'il les copie, puis pour qu'il les donne à relire à Agrippa. Ils méritent une approbation générale, et je ne puis décrire combien ils ont excité le zèle de nos gens. Lulle a tout à fait la langue mystique, à faire envie à un hiérophante.

A l'assemblée du 1er Adarpahascht, pourraient être convoqués Alcibiade et Solon, si toutefois la santé du premier le permet. (*P. 311*) D'ici là, Périclès pourrait peut-être aussi être reçu et recevoir un plus complet enseignement de la part d'Alcibiade et de Solon tout à la fois. Si Alcibiade était plus actif, il pourrait au moins venir à bout de quelque chose relativement aux Fr. M. de Thèbes. Il pourrait, par exemple, jusque-là, disposer B. Strommer à se faire M.; ensuite il pourrait venir avec lui à Athènes.

Bref, je suis si content, que je ne puis le décrire.
Eleusis, le 7 Pharavardin.

SPARTACUS.

— Je joins le *Tableau de la Réforme*. Il n'y a qu'avec les portes que je ne puis me rendre exactement compte lesquelles sont ouvertes et lesquelles sont fermées.

39

Spartacus Atheniensibus S. d.

Comme depuis quelque temps votre correspondance avec moi a subi assez d'interruptions,, et que souvent les réponses sont restées longtemps en suspens, parce que celui auquel les lettres sont adressées n'a pas toujours l'occasion (*P. 312*) de rencontrer les autres Aréopagites, je veux donc, pour accélérer davantage notre affaire, vous soumettre la proposition suivante :

1. Tous les lundis et les vendredis, j'enverrai une lettre à Athènes.
2. Ces jours-là, les Aréopagites se réuniront à l'heure de l'arrivée de la poste.
3. La lettre sera toujours adressée à celui chez qui aura lieu la réunion.
4. Mais pour que tous les frais ne soient pas à la charge d'un seul, le port des lettres sera payé alternativement : par exemple, cette fois par Celse, une autre fois par Scipion, la troisième par Caton, puis par Marius, et la cinquième fois par la Caisse.
5. Les paquets seront toujours remis au courrier. Si les lettres à mon adresse peuvent être remises aux *Paquets-Lotto*, j'en aurai quelque facilité.
6. Dans les circonstances extraordinaires qui ne souffrent aucun délai, on ne sera lié à aucun jour. En général, il serait bon que les Aréopagites s'assemblassent tous les jours à l'heure du courrier. De la sorte, notre affaire serait singulièrement accélérée : et là est l'âme d'une telle entreprise.

(*P. 313*) La première chose qui doit maintenant se réaliser, c'est le recrutement. Chargez vos gens de fournir des candidats, afin que de temps en temps nous puissions en faire paraître de nouveaux, que les anciens disparaissent peu à peu et qu'en général la Société ait l'air d'être nombreuse. Que vos gens n'épargnent pas leur peine. Si nous pouvions encore avoir trois ou quatre Lulle, ce serait certes une excellente affaire. Par ici, on fera tout son possible.

N'y a-t-il donc à Athènes aucuns étrangers que l'on pourrait, après les avoir engagés à entrer dans la Société, introduire tout de suite dans l'assemblée des *Minervals*, et à qui l'on donnerait toute l'instruction nécessaire à leur grade, afin qu'ils puissent à leur tour propager le Système dans leurs régions, par exemple, Augsbourg, Ratisbonne, Salzbourg, Landshut, etc. Il serait bon, à cet effet, que vous cherchiez à faire des connaissances et que vous vouliez fréquenter les lieux de réunions publiques. Comme déjà vous avez beaucoup fait, vous pouvez aussi bien faire cela encore. A Erzeroum et dans toute la Franconie, j'accomplirais d'extraordinaires progrès, si je faisais connaître toute la condition de l'affaire à deux cavaliers judicieux, bien connus de moi et très appréciés de la noblesse de l'endroit : G... et N... Mais auparavant, je veux encore m'informer de votre opinion (*P. 314*) pour savoir si vous n'avez rien à objecter. Nous gagnons tant à cela !

1. Nous avons des nobles, et des nobles judicieux.
2. Ils procèdent à un recrutement dans leur monde, dans toute la Franconie.
3. Si un nouveau grade est conféré à Athènes, ces deux nobles doivent y aller: alors, dans une classe supérieure, apparaissent de nouvelles personnes.
4. Elles nous servent à retenir Brutus et d'autres nobles.
5. Tamerlan, qui pense qu'il n'y a personne d'autre à Erzeroum que ceux qu'il a recueillis, serait étonné, si un jour il rencontrait dans les hautes classes de nouveaux nobles à lui inconnus auparavant et très estimés de lui.

Délibérez là-dessus. Il faudra encore de l'art dans tout cela, pour que je vous amène à mon avis. Tamerlan a un extrême besoin des Statuts des *Minervals* et moi aussi : mais j'ai encore plus besoin de votre rapport et de l'organisation des Illuminés.

Eleusis, le 10 Pharavardin 1149.

SPARTACUS.

(P. 315)

40

Spartacus C. Mario et M. Porcio Catoni S. d.

Faites que Zoroastre s'occupe comme il convient et qu'il soit entretenu dans son zèle. En ce qui concerne 17. 4. 8. 9. 2. (1), j'ai compris : il s'appellera provisoirement Euclide. *Sed caute.* Marius saura pourquoi. Il a un frère qui fait partie d'un autre *nexu*. Pour le dessin, il nous rendra de bons services, *in specie* s'il pouvait s'occuper aussi de la décoration d'intérieur. Cependant, il n'y aura lieu d'utiliser son art que si, un jour, nous ou l'un de nos gens possède sa maison à lui. Car celle-ci devra être, *extra* et complètement, arrangée pour cela. Chers amis, qui êtes libres, et qui de rien pensez faire quelque chose, faites en sorte de vous marier. Conseillez cela aussi à tous ceux de vos gens que vous avez sous la main.

Ne serait-il donc pas possible que Claude, ou 18. 14. 10. 5. 8. 17 (2), ou quelqu'autre convenablement préparé s'en allât étudier soit ici, soit à quelqu'autre université, par exemple à Salzbourg, à Innsbrück, à Fribourg (les sots conviennent le mieux à cela), pour faire des prosélytes ? Mais on devrait pouvoir compter sur lui, et *(P. 316)* il serait proprement dressé à cette œuvre. Si ma situation et mes occupations ne me retenaient autant, je pourrais vraiment faire beaucoup.

Je connais bien 3. 12. 17. 2. (3) : *hic ruber est, hunc tu Romane caveto.* Si Pythagore ne veut pas se donner aux essais qui doivent être faits encore une fois par vous, eh bien! au nom de Dieu, laissez-le partir ; nous sommes bien en état de faire quelque chose sans lui. Dans de tels cas, vient-on à céder aux gens, leurs exigences s'accroissent sans cesse, et à la fin ils deviennent nos maîtres.

Je suis maintenant satisfait de 11. 12. 24. (4). *Hic studium, hic labor.* A vrai dire, il a besoin d'être traité comme il lui convient.

Quels sont donc ceux des livres que possède Marius, qui pourraient rendre l'autre superflu ?

(1) [Riedl.]
(2) [Socher.]
(3) [Karl.]
(4) [Baz.]

Je ne connais pas assez 21. 12. 6. 8. 13. 8. 3. 8. 17. (1) ; je ne sais pas non plus de façon certaine s'il est M...; j'en doute. Mais des gens de quarante ans ne veulent pas recevoir de leçons de la part de plus jeunes... Prenez-en de préférence de plus jeunes : vous en deviendrez sûrement les seigneurs et maîtres.

Je peux volontiers souffrir les entreprises de Savioli ; elles sont bonnes pour nous, elles nous couvrent et nous pouvons en retirer plus d'un avantage. *(P. 317)* Il serait bon que quelqu'un des nôtres allât également là. En ce qui concerne le Plan même, il l'emportera difficilement sur nous : je suis là pour cela. Le zèle de Scipion me plaît. Il convient aussi qu'il nous soit légitimement attaché par réception.

La suite des Statuts pour le deuxième grade sera envoyée au plus tôt. Polissez cependant, dans l'intervalle, ce qui doit être retourné, et transmettez-m'en aussi une copie.

Il ne m'est plus possible d'écrire aujourd'hui, à cause de la fête de la Congrégation. Soyez actifs et appliqués.

Je suis votre

SPARTACUS.

I[ngolstadt], le 25 mars 1779.

41

Spartacus C. Mario et Catoni S. d.

A l'avenir, toutes vos lettres auxquelles je dois répondre sur la façon dont sont tenus les Protocoles, écrivez-les sur une seule page avec des numéros pour les questions douteuses et les interrogations: alors sur la page correspondante en face, j'écrirai la réponse relative à chaque numéro. Quant aux autres relations qui n'exigent aucune réponse, comme les caractères, etc., on les écrira sur des feuilles spéciales.

(P. 318) Faites en sorte aussi que nos gens se fassent instruire dans les langues. Ecrivez-moi qui, parmi vos subordonnés, sait le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le grec. Personne ne doit savoir l'espagnol ? Faites en sorte que l'un s'y adonne, car j'ai de bons livres en cette langue et ils valent la peine d'être traduits.

Ayez soin aussi que Ajax vous envoie Michl, ou bien écrivez-lui vous-même que vous avez reçu ordre, vu l'éloignement d'Ajax, de poursuivre désormais l'affaire avec lui. Ajax

(1) [Wageneker.]

était extraordinairement négligent avec cet homme qui nous est très utile. Les Statuts qu'il a en main auront donc les mêmes lacunes que les vôtres. Je ne puis me dévoiler à lui, et cependant, durant son séjour ici, il pourrait nous assurer une paire de gens très capables.

Ayez soin qu'il copie la lettre ci-incluse et qu'il l'envoie à Eichstædt, mais *sine die et consule*, comme je le lui ai prescrit ; pour le reste, je prendrai moi-même des mesures. Il prendra le nom de Moïse : c'est une bonne recrue, à cause de sa large parenté qui possède beaucoup de biens à Eichstædt.

Comment cela va-t-il avec la librairie de Strobel ? N'y a-t-il rien à faire ?

(*P. 319*) Je vous prie aussi de me dire votre avis sur ce qu'il faut transmettre à Coriolan. Avec lui, je pense que nous irons bientôt de l'avant.

Excitez aussi vos gens, en particulier ceux qui ne sont pas en état de procéder à une mise de fonds, à faire de petits mémoires périodiques, en vers ou en prose, satiriques et en rapport avec les événements. On pourrait ensuite aviser à les imprimer, s'ils en valent la peine, pour attirer l'attention du public et gagner par là quelque argent. Car il ne faut prendre soin que de la caisse : c'est la première chose. Aussitôt que je saurai qu'un versement a déjà été fait et à combien il se monte, alors mes carolins suivront aussi.

Au reste, mettez à profit toutes les occasions, réfléchissez à tout et faites-en *l'application*. Ces jours-ci, par exemple, j'ai porté mon attention sur la *Liturgie* de l'Eglise romaine, et j'en ai tiré les règles sur la nécessité des *cérémonies*. Celui qui les a inventées n'était pas certes un mauvais connaisseur des âmes. Considérez dans la religion catholique la magnificence des églises, la musique, les vêtements spéciaux, les rites nombreux et raffinés jusque dans le détail, par exemple ceux de l'ordination, du service divin public, des offices ; vous verrez que tout cela, qui fait tant sensation et impression, (*P. 320*) au fond n'est absolument rien. En particulier, je vous prie, à un office, de porter votre attention sur tout à la fois, depuis le *Credo* jusqu'à la consécration : vous verrez que les gens ne sont pas fous. Je reproche seulement à ces cérémonies de n'avoir plus aucune nouveauté et de se répéter tous les jours. Faites composer, à se sujet, un *Pensum* sur *la Nécessité de la Puissance des Cérémonies et de la Liturgie*. D'ailleurs soyez appliqués au travail, car vraiment vous avez déjà beaucoup fait, et si vous continuez ainsi, il se produira sous peu quelque chose, et quelque chose de grand.

Je suis votre

SPARTACUS.

Le 27 mars 1779.

42

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Si cela vous plaît et ne vous fait pas trop de peine, donnez donc à l'Ordre, au lieu du nom d'Illuminés celui d'Ordre ou de Société des Abeilles. Appliquez cette allégorie à l'ensemble des Statuts, par exemple dites que ce grade est une école préparatoire, qu'il consiste à recueillir le miel, pour avoir en des temps futurs ses avis, ses aliments, son enseignement requis et sa science. Par conséquent, en font partie (*P. 321*) les règles de la modération et de l'économie domestique. Notre direction est indulgente et douce comme chez les abeilles, chez lesquelles la reine a la haute main. En font partie aussi les articles des Statuts relatifs à la conduite, à la patience et à l'indulgence des supérieurs. Mais les abeilles ont aussi leur aiguillon, etc., et par conséquent quelque chose d'autre doit aussi être compris dans ce grade.

En général, étudiez les qualités des abeilles, par exemple l'application, la prévoyance, la modération, etc. Ce sont ces qualités que doivent aussi posséder nos gens, et c'est entre elles que se partageront les *Passus concernentes Statutorum*. De là aussi dérivera la terminologie : par exemple, les abeilles *ont essaimé* signifie qu'une réception a eu lieu ou qu'une nouvelle réunion a été organisée par nous en cet endroit. Les études de Buffon et de Bonnet sur la nature vous rendront ici de bons services. *Sapienti pauca*. Envoyez-moi votre mémoire pour revision. Je suis à la hâte votre

SPARTACUS.

Note de Caton à Marius :

Réfléchissez aux points signalés ci-dessus. A moi, la chose

ne peut me plaire nullement, et comme je suis empêché aujourd'hui par le tirage, j'irai demain chez vous vers les 2 heures. (*P. 322*) Le nom est trop petit et ne fournit pas assez d'étoffe pour être élevé.

43

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

J'ai continué de réfléchir à ma proposition d'hier relative à la *République des Abeilles*, et j'ai trouvé que, pour beaucoup de raisons, il vaut mieux s'en tenir à l'ancien nom. Le nouveau, entre autres choses, nous arrête dans la suite de nos travaux et n'entrave dans mon système futur. Je ne puis non plus, dans cette *allégorie*, trouver de nom pour les directeurs, et en général elle est, à mes yeux, trop petite et pas assez élevée. Faites donc copier le reste, tel qu'il est. Cela restera ainsi. C'est tout en fait de nouvelle. Je suis néanmoins votre

SPARTACUS.

Le 1er avril 1779.

44

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

La *pièce* transmise trouve un extraordinaire succès. Attenkover, des 25 exemplaires à lui envoyés, (*P. 323*) n'en a plus un seul. Faites en sorte qu'il en reçoive de nouveaux et que la *continuation* suive bientôt aussi. Le profit doit être très gros pour l'éditeur. Que vous donne-t-il pour votre peine ? On devrait écrire un plus grand nombre de pièces pareilles, les imprimer à nos frais et profiter de l'occasion pour constituer un fonds de caisse. Songez à quelque sujet et partagez-vous les *themata* : par exemple, une parodie des Lamentations de Jérémie, une complainte en prose poétique sur l'état de la Bavière, dans le goût de la *Britania* de Thomson ou des *Nuits* de Young : par exemple, une *Bavaria*, où l'on entendrait parler la Bavière. Ou bien encore des prophéties en style oriental, des écrits satiriques ne tombant pas trop dans la pasquinade.

Pour ma part, je veux me mettre à la parodie des Lamentations de Jérémie. Elle convient bien au temps. Mais, certes, je ne puis la promettre, car vous ne sauriez croire que j'ai du travail par dessus la tête.

A l'avenir, je vous enverrai de temps en temps ma correspondance avec Tamerlan. Elle peut servir soit à l'histoire de l'Ordre, soit aussi à des citations de maximes utiles. (*P. 324*) Placez-la comme partie constituante des archives, en ordre chronologique.

En ce qui regarde les Statuts d'Ajax, cela va bien : ils constituent mon premier mémoire. Mais vous avez maintenant déjà en mains le véritable exemplaire. Les derniers morceaux peuvent certes être communiqués, non pas cependant comme des statuts, mais avec précaution à l'égard de ceux qui furent mes auditeurs, parce que moi-même et ma plume y apparaissent trop visiblement. Donnez-moi bientôt des nouvelles sur les réceptions qui ont été faites jusqu'ici et sur la façon dont se comportent les gens. Zoroastre n'a-t-il pas déjà écrit ? je suis votre

SPARTACUS.

Le 4 avril 1779.

45

P. P.

Je vous envoie maintenant un très bon livre, en attendant que je puisse chercher les autres. Je n'ai pas du tout *Il Cardinalissimo*. Ce *Système Social* ici joint, envoyez-le à Tibère, aussitôt que possible. La *Lamentation* que Timon est en train de faire, suivra d'ici peu, ces jours-ci. Je vous ferai parvenir aussi une autre pièce, car durant ces vacances, j'ai le temps. A la hâte.

SPARTACUS.

(*P. 325*) 46

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Je n'ai pas encore commandé Basedow. J'apprécie hautement aussi la *Philosophie morale* de Fergusson.

Pour Pythagore, laissez-lui le choix entre les trois sujets suivants:

1. Sur l'*indolence* d'Epicure.

2. S'il est mieux d'être malheureux, ou de ne pas être du tout. (N. B. Le tout d'après des principes philosophiques.)

3. Dans quelle mesure est vraie la maxime de Socrate : *la plus haute sagesse humaine consiste à savoir que l'on ne sait rien.*

Dites à Scipion que, comme l'Ordre lui a donné sa parole d'accepter sa démission si tel était son agrément, on ne peut lui faire aucune opposition, s'il veut entrer dans un autre Ordre : il est libre de le faire en tout temps sans objection. Cependant on stipule deux conditions : d'abord qu'il gardera un silence sacré sur ce qu'il aura vu chez nous, ce à quoi il doit s'engager solennellement ; en second lieu, qu'il se met ainsi dans l'incapacité d'obtenir des lumières et des connaissances sur nos affaires. (*P. 326*) Ceci au nom de l'Ordre et *authoritate publica*. Mais en tant que bon ami, dites-lui aussi à l'oreille :

En premier lieu, que, pour quelqu'un qui est *in loco*, c'est une affaire très chère; qu'on lui promettra beaucoup et qu'on tiendra peu ; que, dès qu'il aura donné l'espérance d'une acceptation, on le pressera au plus haut point ; que, au début, ce à quoi on doit passer la plupart de son temps, consiste en de pures vétilles, auxquelles s'ennuie un homme actif et qui réfléchit ; qu'il peut recevoir par nous tout ce qui est imprimé et écrit là-dessus et sur d'autres choses encore. Ajoutez à cela ce que vous auriez pu savoir par quelqu'un de nos gens, et aussi que notre Ordre est renseigné sur toutes les Sociétés existant en Bavière et sur leurs membres. Aussi, s'il croyait que les autres doivent rendre toujours notoires ceux qu'elles se proposent de recevoir, dites-lui bien que j'ai quelque raison de penser que nos gens mêmes ont des membres dans toutes ces Sociétés, et c'est pourquoi chez nous aussi on pratique cette circonspection, ce secret et ce long examen, pour ne pas l'apprendre des autres et devenir connus.

Dites-lui en outre que, (*P. 327*) à part des mots, il ne trouvera rien de plus que lorsqu'il a ses entrées chez quelque gentilhomme et qu'il y déjeune, mais que cela lui reviendra cher. Passer alors sous silence qu'il devra payer deux fois son repas, qu'il sera traité comme un subordonné et jamais avec les habituels *officiis humanitatis*. Il se trompe, s'il croit pouvoir par la suite se comporter avec ces gens-là sur un pied amical et fraternel. Qu'il réfléchisse si ces gens distingués et

d'importance n'auraient pas été en état avec nous de donner à l'affaire une meilleure tournure et qu'il voie ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font réellement. Leur système même est défectueux au plus haut point; ils reçoivent les gens sur une simple recommandation, sans les observer, les préparer, les instruire. Chez nous, cela se passe extraordinairement plus lentement, mais d'autant plus sûrement : chez nous, aucune recommandation ne prévaut, on examine soi-même et durant ce temps l'observation est si étroite que rien ne peut facilement échapper à notre attention. Chez nous, il y a une école d'enseignement ; les premiers grades sont des préparations et des exercices répétés, jusqu'à ce que le candidat arrive peu à peu, sans le remarquer, là où on l'attend. Scipion sera émerveillé de la façon amicale dont sont traités par nous-mêmes ceux qui commettent des fautes, combien l'un se lie étroitement à l'autre, dans quelle large mesure (*P. 328*) on se vient en aide et l'on fait ce que l'on est capable de faire dans un endroit. Ce qu'il y a de désagréable dans l'obéissance est tempéré chez nous par le fait qu'il est permis au candidat de procéder aussitôt à des réceptions et que, de cette façon, il obtient, dès les premiers moments mêmes, un pouvoir sur ses *receptos*. Que Scipion dise donc dans quels autres endroits il trouve cela : chacun pouvant, par de fréquentes réceptions, se créer son empire, etc. Je crois que cela exercera sur lui une bonne influence.

Envoyez à Tibère l'*Instructio pro recipientibus* ; vous recevrez de lui des duplicata et de l'argent. Il a déjà aussi découvert un candidat, et, notez-le, un protestant.

Je grossirai moi-même votre bibliothèque de beaucoup de doubles précieux et rares. J'attends seulement une bonne occasion de pouvoir vous les envoyer. Que l'on prenne aussi tous les bons livres en triple, au quadruple, au centuple. On peut les vendre, et de la sorte grossir la caisse, ou bien fonder des bibliothèques en d'autres endroits. Prenez donc, en fait de bons livres, ce qui vous vient et autant qu'il vous en vient ; mais que les doubles soient inscrits dans un catalogue spécial, afin que nous puissions en disposer par la suite.

Faites en sorte que cela se passe bien avec Timon, et demandez-lui (*P. 329*) ce qu'il pourrait nous fournir ici; ensuite écrivez-le-moi.

Je conseille particulièrement de mettre dans la bibliothèque des historiens, et les plus célèbres de chaque pays : Marianna

pour l'Espagne, de Thou pour la France, Hume et Roberstson pour l'Angleterre et l'Ecosse, de ce dernier aussi l'Histoire d'Amérique, l'Histoire de Charles-Quint et l'Histoire générale du monde ; pour l'Allemagne, Le Bret et Schmid, le premier originaire de Wurzbourg ; pour l'Italie, l'Histoire de Venise de Le Bret, celle de Naples, de Gianoni, celle de Florence, de Machiavel, l'*Istoria d'Italia* de Guichardin, etc...; également des relations de voyages, en particulier l'*Histoire générale des voyages*, puis l'histoire des papes de Reginald Bower, et surtout une histoire impartiale de l'Eglise. Car, dans cette branche, nous devons faire quelque chose, le moment venu ; d'ailleurs pour un homme d'Etat et pour un philosophe, il n'est pas d'histoire plus importante et plus agréable. Celle qui me plairait le mieux serait la traduction allemande de Fleury. Pour l'acquisition de ces livres, Livius pourrait nous rendre de grands services. Il ne faut non plus manquer de rien en ce qui concerne les Ordres monastiques, leurs statuts, l'histoire des divers Ordres, les légendes, etc., et en particulier tout ce qui a été écrit contre eux, toutes les œuvres de Sarpi, le *Magasin* de Le Bret, l'*Histoire pragmatique* des Ordres monastiques. Cela deviendra un jour quelque chose de superbe. Recueillir aussi (*P. 330*) des inédits, copier des minutes d'archives, voilà une des premières tâches, mais la plus difficile; également eu égard aux manuscrits. Marius en a encore quelques-uns provenant de la bibliothèque de 5. 14. 7. (1) ; il doit nous les communiquer et ne pas s'en faire un *casum conscientiæ*, car il n'y a de faute que ce qui apporte dommage, et quand l'utilité est plus grande que le dommage, c'est à mettre au compte de la vertu. Or ces documents seront certainement de plus d'utilité chez nous que s'ils restent enfermés des centaines d'années où ils sont.

Tibère s'est emparé des livres indiqués dans le catalogue ci-joint, qui se trouvent tous dans la bibliothèque des Carmélites de Ravensbourg. Que font-ils de ces livres, les gaillards ? Parmi les livres d'Ajax, il doit aussi y en avoir un, les *Statuta Fraternitatis Rosæ Crucis* ; faites-le reprendre. Il a aussi toutes les œuvres de Porta.

Le catalogue de livres que je vous ai transmis, envoyez-le aussi à Tibère ; car il est peut-être en état d'en attraper plus d'un, dans ses expéditions dans les bibliothèques souabes.

(1) [Hof = la Cour.]

L'allégorie dont sont revêtus les mystères et les hauts grades, consiste dans le culte du feu et toute la philosophie de Zoroastre ou des anciens Parsis, qui subsistent aujourd'hui encore dans l'Inde. C'est pourquoi l'Ordre, (*P. 331*) dans les hauts grades, s'appelle encore : *Culte du Feu*, *Ordre du Feu*, *Ordre des Parsis* ; c'est quelque chose de magnifique au delà de toute attente. Vous verrez cela. Trouvez-moi seulement un nom pour la classe à laquelle je voulais donner le nom de *République des Abeilles*. En attendant je l'appelle les *Illuminés*. Dans le Culte du Feu, il n'y a aucun *Sta-bene*, mais n'en font partie que ceux qui ont avoué beaucoup de préjugés et se sont ainsi suffisamment purifiés. Mais cela me coûte de lire, d'étudier, de réfléchir, d'écrire, de biffer, de récrire. Je dois toujours me pénétrer des Anciens ; par bonheur, j'ai pour cela un bon livre.

Ecrivez-moi tout de suite vos réflexions à ce sujet et celles de Marius, car je pourrai peut-être en tirer profit. En attendant, je suis votre

SPARTACUS.

Le 6 avril 1779.

N. B. — Le but final de l'Ordre, c'est donc que la Lumière brille, et nous sommes ceux qui combattent contre les ténèbres ; c'est cela le Culte du Feu.

N. B. — Ne vous serait-il pas possible de trouver un noble intelligent, connu de vous et pas entiché de préjugés, (*P. 332*) avec lequel vous puissiez risquer de lui faire connaître toute notre affaire, de sorte qu'il travaillât avec vous deux, *sciens de toto negotio*, qu'il vous prêtât son *autorité* et qu'il recrutât d'autres nobles ? Ecrivez-moi si vous connaissez quelqu'un de tel. Ensuite, par exemple le comte....

47

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Comme je fus, ces temps-ci, la plupart du temps malade et de faible santé, mes lettres ont dû, par suite, être un peu plus rares. Pourtant, d'un autre côté, ce fut pour moi une époque extraordinairement agréable, parce que j'ai reçu des livres très rares. Toutefois, en ce qui concerne le fameux livre *Il Cardi-*

nalismo, je ne suis pas encore parvenu, en dépit de toute peine, à me le procurer. Quant au *Mundum subterraneum*, de Kircher, je puis le fournir.

Quant à la pièce de 8. 3. 8. 17. 19. (1), etc., il n'est pas surprenant qu'elle ne se vende pas beaucoup. En général, il a un goût marqué pour le badinage, des mots bruyants et très peu de fond. On voit qu'il est peu familier avec de solides (*P. 333*) sciences. De ce goût, il lui faudra se défaire chez nous.

En ce qui concerne la Société littéraire à constituer, je recommande :

1. Le silence. Aucun des membres ne doit révéler qu'il y a une Société, ni qui en fait partie, mais garder sur tout le plus grand silence. C'est là l'agréable, et nous pouvons mieux compter nos gens.

2. L'accord et la bonne humeur avec le *Directorium*.

3. Qu'on y travaille à notre but. Ici, point de badinages, mais des traductions des livres proposés par nous, des biographies, de la connaissance des hommes, des solutions de problèmes moraux, comme il est annoncé dans nos derniers Statuts, la littérature ayant rapport à ces matières, etc.

Quant aux autres matières : éducation, politique, questions d'Etat et de religion, elles seraient à réserver pour une autre institution. En tout, *respice finem*. Cette Académie doit être constituée de façon à alléger nos travaux. (*P. 334*) Les anciens systèmes philosophiques pourraient aussi y trouver place.

Que le recrutement se fasse si bien, je m'en réjouis. Seulement je désirerais aussi être renseigné sur le jour de réception de ces gens, sur leurs caractères, etc. Vous voyez comme j'obtiens tout d'Eichstædt. Là, des gens que je ne connais pas même de vue, me sont cependant connus d'aussi précise façon que si j'étais chaque jour en relations avec eux. En général, vous avez le tort de ne pas tant vous préoccuper du présent que de l'avenir. Et par là, vous apportez du désordre dans tout mon système. Il faut avoir pour principe: *Lente festinandum*. Ne pas penser à ce qui viendra après, tant que l'actuel n'est pas complètement et sûrement établi. Façonnez les gens, de sorte qu'on puisse compter sur eux et leur remettre complètement cette classe, et que nous, alors, nous puissions nous occuper d'un grade supérieur.

(1) [Eckert.]

Je vous en prie aussi, et vous verrez que j'ai raison, ne prenez d'autre soin que de recruter des gens, de les instruire, directement ou indirectement, des principes, comme l'exigent les Statuts, de demander à ceux qui les reçoivent des relations exactes et précises, que vous me transmettrez chaque mois en original ou par extraits, ou encore en un tableau général, (*P. 335*) de prêter l'oreille à mes avis et à mes avertissements, etc. Que cela soit nécessaire et exerce une bonne influence, je le vois par ceux d'Eichstædt. Vous verrez, d'après les relations de Tamerlan, combien tout se passe en ordre, combien ils sont tous tranquilles, et moi-même également. Je crois que c'est simplement parce qu'il ne se préoccupe de rien de plus que de ce dont il doit s'occuper et qu'il ne fait rien de plus que ce qu'il doit faire. Ici, je connais ma localité, je retrouve mes traces, où j'ai commencé, où je dois cesser. Mais à Munich, *cum bona venia*, il n'en va pas de même. *Nec nimium propera : sed enim tua messis in herba est.*

Quod cito fit, cito perit. Donc ne songez à rien de plus ; persuadez-vous ; mettez-vous à la place de celui qui ne sait rien de plus que ce que vous avez écrit dans les Statuts, et travaillez d'après ceux-ci. *Praesens gravidum est futuro.* Si les fondations sont bien assises, nous pourrons bâtir dessus. Du présent, nous devons souvent dégager l'avenir. Notre personnel, la capacité, la constance, la simplicité de nos gens doit nous montrer ce qu'il adviendra. Mais beaucoup seront mécontents et se retireront. *Basta !* Qu'on les laisse partir. Un seul qui soutient l'épreuve m'est plus cher que dix qui sont partis parce qu'ils voulaient tout de suite, au premier jour, se mettre au premier rang. Et c'est aussi la tâche des supérieurs, en ce temps, d'amuser leurs subordonnés conformément à leur classe (*P. 336*), de les divertir, de leur faire endurer le temps. (Lisez là-dessus l'abbé du bénéfice, tout à fait au début, sur la force d'esprit.) Cette force d'esprit doit devenir propre aux gens et préparer leur âme à prendre de graves déterminations; et pour exécuter les grands projets, ils doivent être instruits à surmonter le temps, la peine, le travail et bien des choses désagréables. Invoquez des exemples de l'Ordre des Jésuites, combien chacun devait attendre pour être enfin renseigné. Dites que tous les membres devraient être peu à peu amenés à une seule façon de penser, que c'est l'œuvre du temps, etc. Oh! celui qui, par désir de cueillir et de goûter les fruits, com-

mence par cueillir les fleurs et ne sait pas attendre l'époque de la maturité, voit s'évanouir la jouissance de tous les fruits qu'il attendait tant. *Saisir le présent ; le futur trouvera toujours le complet emploi du corps et de l'esprit* (Pope, *Essai sur l'Homme*).

Je n'aurais pas non plus conseillé de faire écrire une lettre à Scipion ; on s'écarte ainsi de la règle, et ce n'est nécessaire que dans des cas urgents. Ces gens demandent constamment des lettres de ce genre, ainsi que d'autres faveurs pour l'avenir, et ils nous créent un travail inutile dont nous pourrions nous dispenser. (*P. 337*) Plus on s'en tient aux lois, aux règles, plus l'affaire acquiert de la considération par sa sévérité même, et cela auprès de ceux mêmes qui en font l'expérience. La complaisance entraîne le mépris, la fermeté raisonnée et l'obligation imposée à tous d'observer les lois entraînent la considération pour celles-ci et pour ceux qui les édictent. Je vous engage donc tous deux à veiller à ce qui suit :

1. L'accroissement.

2. Le façonnage, la direction et l'enseignement de ceux qui ont été recrutés.

3. N'être pas trop indulgent et complaisant, mais sévère et sérieux ; s'il est question de l'Ordre, ardent, chaud et échauffant sensiblement le discours, avec des exemples.

4. Etre prudent eu égard à ce qui pourrait arriver, exact, ponctuel.

5. Recueillir des relations fidèles et circonstanciées, me les envoyer sous pli fermé.

6. Dans le cas seulement où les gens actuellement présents sont préparés à ce qu'ils doivent être, penser à ce que, à l'avenir, je leur mettrai entre les mains *quoad minima*, afin qu'ils puissent simplement l'exécuter.

(*P. 338*) Je suis, au reste, votre

SPARTACUS.

Le 17 avril 1779.

48

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Dans le Système de l'Ordre, tel que vous le préparez actuellement, je ne me trouve plus guère nécessaire que pour donner des conseils, et il s'agit de savoir d'abord si cela est approuvé, ou non, par le *Conseil permanent* si souhaité. Je puis le prouver par plus d'une circonstance qui appelle là-dessus ma pensée. Par exemple, je remarque nettement, entre tout, que vous insistez sur l'aristocratie, et je suis d'avis, tant que l'affaire ne sera pas en train, que vos *vota* ne doivent être que *consultiva*, mais non *decisiva* : ainsi une *monarchie*. Si un jour tout le Système est mieux réglé, on pourra sérieusement penser à la réforme de la direction, qui doit intervenir par la suite. Mais, afin que vous ne puissiez pas concevoir que je voudrais seulement songer à ma propre grandeur et commander aux autres en despote, je vous fais donc l'*offertum* que désormais le plan général soit soumis à votre *Conseil* à Munich; je n'y ajouterai, pour ma part, que mon *votum consultivum*, et ce que par la suite (*P. 339*) décidera la *maiora praesentium*, je le tiendrai pour juste. Que l'affaire soit d'une grande durée, je n'en sais rien, du moins je ne le crois pas. Ajax a donné le premier choc à ma conception, et maintenant cela continue. Je suis prêt aussi à placer tous ceux d'Eichstædt immédiatement sous votre *Directorio*. Car de la façon dont cela va maintenant, on propose selon un système et l'on exécute selon un autre. L'observation, que les gens se façonnent et se comportent mieux, quand ils croient se trouver sous une direction étrangère, je l'ai faite depuis longtemps déjà, et je l'expérimente réellement. O Ajax !

Je suis d'ailleurs votre

SPARTACUS.

En ce qui concerne le plan des réunions, j'attends le mémoire de votre part. J'y ajouterai volontiers mes réflexions.

49

Spartacus fratribus Græcis
in Synodo Atheniensi congregatis salutem.

Lorsque je commençai de penser à l'œuvre pour laquelle vous êtes actuellement rassemblés, mon intention était de réunir des hommes de bien, (*P. 340*) de les lier en vue du bien plus étroitement et de la façon la plus précise, de venir en aide aux bons qui sont malheureux, contre la persécution et l'envie, de nous procurer à tous un appui sûr contre les coups du sort possibles, de rendre plus générales, plus intéressantes, certaines doctrines nécessaires au bien de la société, de les mettre en pratique, et enfin de procurer à tous et à chacun des moyens infaillibles de faire plus de bien en réunissant leurs forces que n'en aurait pu faire chacun en particulier. Ceci exigeait une union étroite, le respect et le maintien des Statuts, de la patience, de l'activité, de l'entrain, et aussi de l'obéissance et de l'amour envers celui qui avait ces bonnes intentions et qui s'était imposé toute peine à cause d'elles. A cet effet, j'avais choisi mes vieux amis de confiance les mieux connus, en l'habileté desquels j'avais raison de placer toute confiance.

Mais voici que tout mon travail et toute ma peine en question réussit mal, au point que de mes amis je me fais des ennemis, que nous tombons en définitive dans le désaccord et dans la haine, et qu'on m'accuse même d'une des choses les plus haïssables, de *despotisme*. Il me faut donc examiner l'affaire en détail, pour me mettre à l'abri d'un tel reproche ; puisque donc nous voilà rassemblés, nous en traiterons à l'amiable et en nous souvenant de notre ancienne amitié.

(*P. 341*) Je vous demande donc, mes très chers amis, qui de vous j'ai traité despotiquement, avant que cette œuvre fût entreprise ? Marius, depuis son enfance, a grandi près de moi. Qu'il se lève et dise si, dans la vingtaine d'années de notre commerce le plus familier, je lui ai fait une proposition de mauvais aloi ou inconvenante. Caton et Scipion me connaissent depuis le temps de leurs études : ont-ils eu, durant ce temps un professeur qui en ait usé avec eux d'une façon plus obligeante et plus amicale ? Au moins j'en conclus ainsi, du fait qu'ils m'ont très fréquemment rendu visite et que Caton, longtemps encore après ses études achevées, m'a honoré de sa reconnaissance.

De même, Tibère et Alcibiade furent mes plus intimes amis d'Université, et même mes commensaux. Quels sujets de plainte ont-ils contre moi ? Ai-je jamais trop parlé, ou trop durement ? ai-je affecté envers eux autorité et domination ? les ai-je traités comme il ne convient pas ? Leur amitié constante à mon égard me laisse espérer que je ne suis pas un despote à leurs yeux. Bien plus, c'est ma trop grande bonté, ma sincérité et ma confiance envers mes amis, qui constituent mon plus grand crime. Cependant Caton se dresse contre moi, le seul parmi les affiliés de l'Ordre, comme je le prouverai par des attestations, et qui m'accuse d'esprit de domination et de despotisme. Lui en aurai-je donc fourni des manifestations, par écrit ou oralement ? Or, (*P. 342*) je n'ai eu de conversations avec lui que cette année, et Solon et Alcibiade y étaient présents; ils peuvent parler et témoigner de ce que fut ma conduite. Est-ce par écrit, que j'ai fait preuve de despotisme ? toutes mes lettres sont là, qu'on les lise avec soin, pour voir si l'on y trouvera quelque signe de despotisme. Ce que vous y trouverez, c'est que je ne joue pas avec l'affaire, que je la considère sérieusement, que je veux savoir comment elle est traitée, que je recommande l'ordre, la discipline, la soumission et l'activité, que j'indique les voies qui conduisent à la réalisation de mon plan. N'était-il pas nécessaire, dans une affaire qui commençait, que je pressasse de prières, d'exhortations et de conseils, les premières personnes et les plus importantes pour moi, desquelles tout dépend et qui exercent de l'influence sur tout le système ? Ne me fallait-il pas indiquer les fautes, où je voulais que quelque chose fût changé ? et prendre les dispositions, comment l'un devait traiter les autres et en agir avec eux ? Avant tout, je désire que ma dernière lettre aux Athéniens soit apportée et lue. Caton m'écrivait qu'il était accablé de trop de travaux administratifs, que Scipion demandait à ne plus écrire, que Marius ne se montrait pas assez actif. N'était-il pas nécessaire alors de prendre des mesures, et qu'y avait-il d'autre à faire que de diminuer le travail et de le réduire de moitié ? A cet effet, j'ai pris sur moi (*P. 343*) toute la correspondance avec les quatre principales localités, j'ai donné ordre de centraliser les documents dans chaque endroit, et pour chaque endroit j'ai établi une

caisse particulière. Quels avantages ai-je donc retirés de là, sinon une plus grande peine ? Les *conscii* sont soumis à des règles générales, et non à des rapports et des circonstances particulières à chaque localité. Au début, jusqu'au moment où l'on peut s'en remettre à d'autres, il est nécessaire que les gens soient guidés, et qu'on ne fasse pas de grands projets, jusqu'ici impossibles et par là même précipités. Qu'aurait-on donc fait à Athènes de tous les écrits et rapports ? Ne sont-ils pas mieux dans les archives locales pour l'instruction des supérieurs ? Ne faut-il pas que les supérieurs les voient ? Et beaucoup de dépenses ne sont-elles pas ainsi épargnées, en ce qui concerne le port et les envois inutiles de paquets ? Je ne voyais pas à quoi pouvaient servir ces archives centrales à Athènes, sinon à passer son temps, à satisfaire ses curiosités, ou bien, ce qui serait encore plus grave, à tourmenter le autres membres avec les écrits d'eux qu'on aurait entre les mains : et c'est cela qui serait réellement du despotisme. Il serait plus violent encore de vouloir me molester et m'intimider de cette façon, en qualité de promoteur de toute l'affaire. Ce que l'on a de moi entre les mains, qu'on le montre à tout l'univers. On n'y verra rien d'autre que de bonnes intentions, mais qui ont été mal appliquées et que la discorde et l'orgueil ont rendues vaines. J'ai commis une faute, (*P. 344*) et une grosse faute, en me montrant trop bon et trop confiant . Mais que j'aie désiré que la direction générale me fût remise, les raisons, d'une importance fondamentale certes, en étaient les suivantes :

1. Je dois être sûr de mes gens. Ce n'est pas une simple relation, de sixième main, que je dois apprendre si mon plan, qui a été approuvé par tous les *consciis*, est suivi. Et cela ne peut mieux se réaliser que si les quatre localités sont immédiatement sous ma main.

2. C'est moi le promoteur, et je suis digne aussi, en conséquence, de cette tâche, parce qu'on ne peut pas supposer, vu l'amour que je porte à mon œuvre, que je devienne parjure. Donc, si le Système doit devenir d'application courante et s'adapter de façon précise, je dois pouvoir conduire tout le monde et l'avoir en main. C'est une grosse faute, si dans une Société le supérieur doit vivre à la merci de l'inférieur, comme on l'exige de moi.

Mais afin que vous vous rendiez compte que je suis plutôt

dans la disposition de conserver mes anciennes bonnes connaissances que d'exercer un empire sur d'autres, je renonce à toute autorité et à tous droits, et je fais mes remerciements pour toute l'indulgence qu'on a eue pour moi jusqu'ici et la peine qu'on a prise. Je pense que (*P. 345*) personne n'en a éprouvé de dommage, et je crois avoir fourni à plus d'un des lumières sur les compagnies secrètes, ce qu'il n'aurait pas trouvé sitôt. Je suis assez récompensé par mes bonnes intentions, et je ne désire aucune autre rétribution. Je me mettrai ces jours-ci à l'œuvre à Erzeroum, et je dissoudrai tout. A partir de maintenant, je rentre dans le silence et le repos, et je travaillerai tout seul pour l'univers, puisque je ne puis le faire avec d'autres. Dans ce domaine, il n'y a pas de jalousie, et nulle brigue en vue de l'autorité souveraine. Je suis à moi-même mon maître et mon subordonné. Il est vrai que j'aurais pu faire davantage avec les autres et par leur intermédiaire, mais ce n'est pas ma faute si cela n'a pas eu lieu. Dans cette Société, où l'orgueil et la soif de dominer se sont introduits dès le début, où l'on pense uniquement à tromper son ennui, par suite du manque d'autres objets concernant cette grande affaire, où tout avis, tout conseil est qualifié de despotisme, où l'on ne s'attache pas aux Statuts où l'on se hâte et dans cette hâte on construit des châteaux de cartes, où l'on écrit à ses supérieurs par l'intermédiaire d'une main étrangère, voire par la main d'aucun Frère de l'Ordre : il n'y a rien à espérer. A la fin, avec la meilleure volonté, je courrais le danger de tomber dans les mains du gouvernement.

(*P. 346*)

50

Spartacus C. Mario et M. Catoni S. d.

Mon zèle pour notre cause n'est pas moindre qu'il était auparavant; mais de nombreux travaux d'une part, et, de l'autre, le fait que je me rends compte que l'affaire ne marche pas quelquefois comme je l'espérais et comme le but l'exige, me rendent parfois mécontent. Si parfois je suis vif et si j'exprime franchement mon opinion, vous ne devez pas le prendre en mauvaise part. Moi, de mon côté, je souhaiterais en retour de pouvoir jouer près de vous le rôle d'un Tibère, d'un Mazarin et d'autres pareils hommes d'Etat. Car chaque mé-

prise d'un autre est une école et un enseignement pour celui qui ne la fait pas. Or, que peut-on gagner en fait de sagesse, si on doit entretenir des relations avec des gens parmi lesquels chaque mot et chaque regard sont interprétés avec une autre signification ?

Je vous le dis à tous dès l'abord, afin de ne pas cous contrarier, je punirai chez ceux qui me connaissent toutes fautes qui viendront à ma connaissance, je ne pardonnerai à personne, et je les persuaderai de tout avec un plus grand zèle que pour n'importe quel autre. Mon but l'exige. Si je n'avais rien à dire avec les premiers, avec qui donc pourrai-je parler par la suite ? Car tous les autres ne sont pas sans ma direction.

(*P. 347*) La Société, si elle doit se comporter comme il faut, ne doit avoir qu'une langue, qu'une opinion, qu'une pensée, etc. Et comment cela pourrait-il se réaliser, s'il ne m'était possible d'exprimer mon avis à mes gens ? Je pose donc comme conditions :

1. Que ce que je vous écrirai soit mis à exécution, ni plus ni moins, car je bâtis là-dessus pour l'avenir ; ou bien qu'on m'informe au moins avant qu'on se dispense réellement de l'exécuter.

2. Je demande aussi à recevoir tous les samedis un rapport complet, accompagné des documents afférents, de tout ce qui s'est passé, non moins que ces autres rapports, tels que les Protocoles, ceux-ci avec la signature de tous les *Conscii* présents. Jusqu'ici, bien que je l'aie déjà demandé, cela ne s'est pas encore fait. *Ergo erratum fuit.*

3. Je demande à connaître d'après la description de leurs caractères tous les membres enrôlés ou à enrôler encore, et qu'avant la réception une complète description de chacun me soit envoyée.

4. Je demandé qu'à présent il ne soit plus travaillé que dans cette classe qui a observé *cum omni cura* les Statuts qui y ont rapport, sans avoir sollicité d'en être dispensée. Car (*P. 348*), si ceux d'Eichstædt, de Ravensbourg, de Freysingen voulaient changer, chacun à son gré, *quod communiter placuit*, où serait, à la fin l'unité ? Ce que j'exige de vous, vous l'exigerez des vôtres, à votre tour. S'il n'y a pas d'ordre en haut, il en va aussi de même sorte en bas.

5. Enfin je désire qu'on ne songe encore à nulle hiérarchie et à nulle forme d'administration. Jusqu'ici je me réserve

cela. Je ne traiterai personne de façon despotique ; je ne cherche et ne désire que ce qui conduit au but. Une fois l'affaire en train, j'espère vous donner des témoignages évidents combien peu je cherche en cette affaire mon propre intérêt et la puissance. Et pour la peine que j'y prends, j'espère cette convenable récompense d'être instruit de tout ce qui se passe, d'autant plus qu'il ne faut songer à nulle Aristocratie, ce qui porterait d'autant plus de dommage que les *Optimates* sont détruits et que l'Aristocratie doit être obtenue par la correspondance.

D'autre part, j'aurais volontiers arrangé les points suivants :

1. Tous les *Conscii*, jusqu'au 16 juin, versent à leur caisse un ducat. Nous, à Ingolstadt, nous commencerons au premier jour.

(*P. 349*) 2. Munich s'appellera désormais *Athènes*, et Ingolstadt *Eleusis*. Pour les autres localités, vous en entendrez parler plus tard.

3. Zoroastre changera son nom en celui de *Cong-fu-the* ou *Confucius*. Cela a sa raison.

4. Pourrais-je savoir quels sont ceux, parmi les Athéniens, qui ont une connaissance des langues, et quelles langues ils connaissent ? Quels sont ceux aussi qui seraient disposés à faire des traductions ?

Quant aux Statuts des assemblées, ils sont prêts à peu de chose près ; s'ils ne sont pas encore complets, c'est votre silence qui en est la cause: car je croyais vous avoir alarmés par ma dernière lettre au point que vous ne songiez plus à faire partie de l'affaire, et alors j'avais fermement décidé d'abandonner la chose et de ne pas penser à une troisième restauration. Mais maintenant vous continuerez bientôt. Si je vois que mon travail reçoit une bonne application, je le pousserai à l'extrême. Davantage encore si je lui vois produire des fruits. Je me contenterai des petits, car les gros ne mûriront pas durant ma vie, ils sont seulement destinés à ceux qui viendront après. Très chers *commilitons!* laissez-moi vous exhorter au zèle et au dévouement, à l'unité et au travail : sans cela, on ne vient à bout d'aucune grande œuvre. Pour ma part, rien n'entravera plus mon zèle, sinon des membres indolents.

(*P. 350*). En outre, je dois aussi voir votre *sceau* en ce qui concerne la nouvelle assemblée à instituer. Voici mon opinion: un ciel étoilé, où vole une chouette, avec l'inscription :

Quantum est, quod nescimus. Il serait bon cependant de ne mettre partout que les initiales de chaque mot. Faites graver cela aux frais de la caisse et portez-le en compte. Tout cela a sa raison.

A la campagne aussi bien que dans les villes, entre des personnes douées de caractères différents et soumis à diverses passions, ils se tient des discours variés, qui n'aboutissent à d'autre vrai résultat qu'à l'expression de leurs passions. Je désirerais qu'un fidèle copiste prît note de leurs mots et de leurs expressions et me les envoyât : par exemple, un entretien entre un franciscain et une sœur infirmière. Mais il ne faudrait rien ajouter, le rédacteur devant se borner à entendre et à transcrire. Confucius, je crois, conviendrait à cette tâche. Confiez-la-lui, ainsi qu'à d'autres. Des situations intéressantes et des scènes de la vie humaine et bourgeoise conviendraient spécialement, cela nous serait utile en son temps.

Eleusis, le 25 mai 1779.

SPARTACUS.

(P. 351)

51

C. Mario et M. Catoni Spartacus S. d.

Voici les Statuts pour les assemblées. Envoyez-moi, de votre côté, vos avis et vos réflexions. Je verrai alors comment ils peuvent être utilisés. Si vous n'avez pas d'objections là contre, copiez les Statuts. Je ne sais si je consentirai qu'une tierce personne les copie, car il faut que ce soit un gaillard bouché, qui ne puisse, en copiant, deviner le but d'après le contenu. Eu égard au discours à tenir, je dois y réfléchir exactement: ce n'est pas chose facile, car il ne faut dire ni trop ni trop peu. D'ici que vous en ayez fini avec les choses présentes, je vous enverrai les *contenta orationis*. En attendant, travaillez avec application ; je n'y manque pas non plus. Je suis d'ailleurs votre

SPARTACUS.

Eleusis, le 27 mai 1779.

52

Sp. C. S. d.

Si vous continuez du même chemin que vous avez commencé ces temps-ci, vous serez bientôt (*P. 352*) le plus régulier de tous les Aréopagites. Mais vous ne devez pas le regretter, et vous constaterez que je suis toujours là où il y a ordre et discipline et que je m'écarte aussitôt d'où ils font défaut C'est en cela que consiste mon apparente inconstance :

Constanza é spesso il variar Pensiero (1).

Soyez sûr que de grosses choses se passent actuellement ; mais d'autant moins le savent, plus elles sont certaines. La Communauté ne perd rien, si n'en sont instruits que ceux qui en sont les ressorts. Les suites en seront notoires pour tous. Comme Celse met sa femme au courant de tout, il me faut user de réserve sur beaucoup de points, et cette réserve seule fait de moi le *Général*, parce que les gens ne sont pas également informés et qu'ils doivent venir m'interroger. Que je divise tout, comme auparavant, ce sont les vieilles matines. Aussi ne réclamerai-je aucune rémunération pour mes frais de correspondance, parce que d'ailleurs je ne puis pas les réserver ; mais je les ai achetés, ils m'appartiennent, et je puis communiquer les nouvelles à ma volonté. Que le *Général* (si toutefois je le dois être) doive être informé de tout, c'est naturel, parce que de toutes façons il ne peut pas veiller à tout. Mais que, d'autre part, les *Provinciaux* et le reste des Aréopagites soient informés de tout, je ne vois pas à quoi cela sert, sinon à satisfaire la curiosité, (*P. 353*) et à dévoiler étourdiement d'avance d'importants plans d'opérations. Je suis même d'avis que nul *Provincial* ne doit être informé *ex necessitate* de l'état d'une Province. Car l'un fait des remontrances à l'autre sur ses affaires, il y a des jalousies et mille suites fâcheuses. Que chacun se préoccupe de ce qui le concerne ; moi je prendrai soin de l'ensemble. Et de la sorte, personne n'est en état de juger des dispositions que je prends, parce qu'il ne sait pas pour quelles raisons j'ai ordonné telle chose. Si un *Provincial* n'obéit pas dans sa Province, je ne gronderai pas davantage là-dessus ; il fera ce qu'il voudra. Mais alors, c'est aussi sa faute, si sa Province est moins bien commandée

(1) La constance, souvent, consiste à changer sa pensée.

qu'une autre. Ai-je besoin de demander conseil à quelqu'un, j'interrogerai qui je juge capable de m'en donner. Voilà dans quelles conditions je reste maintenant *Général*..

J'ai envoyé votre affaire le même jour à Philon.

N. B. — Les *exclusi* n'ont pas le droit de parler de nouveau.

Ephèse, le 28 février 1150.

SPARTACUS.

XXXVII

(*P. 354*)

Lettre de Mahomet à Caton

M. C. s. p. d.

Hier, j'ai remis à A... la *Supplique* pour le chapitre secret de la Loge Saint-Théodore, et j'espère qu'il vous l'aura transmise.

Très prochainement aussi nous aurons une Loge ici, et j'espère que cela ira bien.

Mardi prochain dans huit jours, j'irai à Ulm. S'il se trouve dans cette ville ou dans la région des membres de l'Ordre ou des M...x (1) connus de vous, je vous prie de m'en informer.

Spartacus vous aura instruit de nos sentiments, et je me flatte pour le moins qu'il vous persuadera que nous ne cherchons rien, absolument rien, que la prospérité et le développement de notre Système. Je ne vous demande donc, lorsque vous êtes ensemble, que de chercher à établir les points fondamentaux, et de nous en donner communication. (*P. 355*) Les choses principales que je désirerais voir établies, sont les suivantes :

a) Le but de l'Ordre.
b) Le système de direction;
c) Comment nous voulons traiter les M...x.

Car si notre Loge n'en est pas une comme l'autre, et si elles sont en rapport aussi étroit que notre Ordre, notre Maçonnerie est d'aussi peu de valeur que toute autre.

J'embrasse tous les Aréopagites du baiser sacré, et je suis votre

MAHOMET Mppr.

Erzeroum, le 30 Scharimeh 1150.

(1) [Maçons.]

XXXVIII

Suite des lettres de Spartacus

53

Sp. A[theniensibus] A[reopagitis] S. d.

Philon m'a écrit de la façon la plus obligeante : il promet de tout faire. En dehors du candidat présenté par lui dans son premier billet, (*P. 356*) il en a proposé cinq autres, dont le Grand Maître de la Stricte Observance à Edesse. Ce premier billet doit être à Athènes. Mais je ne l'ai pas encore reçu, pas plus que je n'ai encore de nouvelles si le grade des *Illuminés*, que j'ai envoyé à Marius, lui est parvenu : et voilà cependant déjà plus de huit jours, et il avait été décidé à l'Aréopage que celui qui n'accuse pas aussitôt réception d'un écrit important, serait passible d'une peine !

J'ai entrepris le bibliothécaire : je me suis déjà demandé deux fois si je dois lui conférer les grades ; mais toujours pas de réponse. Je ne m'intéresse donc plus du tout au dernier, et en ce qui regarde le second (1), je me rappelle que les concordats ne sont pas tenus. Et eu égard au premier billet de Philon, je prie qu'on réfléchisse que, si je dois correspondre avec Philon, et que vous ne soyez pas appliqués à conférer avec moi, il peut facilement arriver que l'un écrive noir et l'autre blanc. D'une façon générale, depuis ces trois semaines que je suis ici, je suis sans nouvelles. J'ai exactement envoyé tout ce qui m'est parvenu jusqu'à la lettre de Philon. J'ai retenu celle-ci, parce qu'on recommence à agir de la première façon. Vous ne pouvez dire qu'une faute est intervenue de mon côté. A cette heure encore, je suis prêt à tout faire et tenir, (*P. 357*) si je vois qu'il en est de même de votre côté. Examinez maintenant si je n'ai pas quelque raison de me plaindre!

Ephèse, le 11 Abenmeh 1150.

SPARTACUS.

(1) [Marius.]

XXXIX

Lettre de Philon à Caton

Philo Catoni S. p. d.

Je m'estime certes très heureux d'avoir noué d'étroites relations avec des hommes si dignes et si éclairés, et ce sera pour moi, désormais, la plus douce préoccupation de me rendre plus digne de cet honneur. Au moins, vous plaira-t-il de constater que je ne manque ni de bonne volonté, ni de zèle, ni d'activité, et que, pour tout tenter en faveur de la bonne cause, je ne recule devant aucun danger ni aucune difficulté.

Maintenant je répondrai à votre ordre ! Je dois avouer que, si j'étais à votre place, je ne me ferais de souci pour aucune Loge au monde, pour ne rien payer à personne, *(P. 358)* pour n'interroger personne, pour ne dépendre de personne ; mais je mettrais à profit la crise actuelle pour travailler en toute liberté et constituer une autre Loge. Qui pourrait vous en empêcher, puisque d'ailleurs personne ne sait rien de plus, et qui en a le droit ? La Grande Loge Nationale anglaise ne reconnaît pas le privilège de *Royal York*, mais qui veut l'écarter ? Mais encore cela ne me regarde en rien. Donc à l'affaire !

Si vous voulez tenir de Londres une *Constitution provinciale*, cela ne vous sera pas difficile, et cela ne vous coûtera pas beaucoup. Il faut payer quelque chose pour le diplôme et présenter un homme au nom duquel ce diplôme est inscrit (encore cette dernière condition n'est-elle pas nécessaire). En fait de débours annuels, il n'en est pas payé le moindre par aucune des Loges constituées d'Angleterre, sauf à peu près tous les trois ou quatre ans, un petit don volontaire d'environ trois carolins, à titre d'aumône (encore agit-on ici de son plein gré, et cela ne se fait-il pas toujours).

Voulez-vous maintenant rédiger un mémoire à la Grande Loge Nationale, en français ou mieux en anglais ? Vous vous y plaindrez principalement de l'odieux pressurage d'argent des *Constitutions* du *Royal York*, et vous solliciterez un diplôme provincial pour un district concédé à un certain X... *(P. 359)* Au besoin, vous rédigerez ce mémoire comme une simple lettre au Grand Secrétaire, et vous me l'enverrez. J'en prendrai

soin ; et je vous réponds que 6. 14. 6. 8. 2. (1)) et Aristippe l'appuieront puissamment.

Je peux également envoyer le paquet par le courrier trimestriel de Hanovre, qui prend mes lettres pour là-bas.

Comme la poste va partir, je vous écris promptement et mal ; ayez l'extrême bonté de m'excuser.

Je reste, avec une tendresse fraternelle, votre très fidèle

PHILON.

XL

Suite des lettres de Spartacus

54

Sp. A[theniensibus] A[reopagitis] S. d.

Voici la réponse de Philon à la question relative à la Maçonnerie, avec ce qu'il m'a écrit sur cette affaire: vous me le renverrez, je vous prie. Je suis tout à fait *(P. 360)* d'accord avec lui, et maintenant j'attends de Celse, de Caton, de Scipion et de Marius, chacun leur avis particulier sur les questions suivantes:

Comment opérer cette séparation violente au sein du chapitre secret à Athènes, et de façon que tout le chapitre secret se soumette à notre Ordre, s'en remette de tout à lui, et n'en attende que les grades élevés ?

Qu'adviendrait-il, si un ordre de cette sorte émanant de notre Ordre était lu au sein du chapitre secret ? Que devrait-il contenir ? Quels motifs engageants devraient y être présentés ?

Qu'y aurait-il à faire, si les membres du chapitre ne voulaient pas comprendre cette séparation et cette soumission ? *In summa*, comment faut-il utiliser cette séparation à Berlin, de façon que non seulement la Loge Saint-Théodore, mais encore le chapitre secret lui-même se soumette à l'Ordre ?

J'attends à ce sujet, aussitôt qu'il vous sera possible, vos sentiments et vos propositions, et il me serait très agréable si vous vouliez nommer Celse directeur de tout notre Système

(1) [Gogel.]

maçonnique, et de plus, comme cela se pratique dans les autres provinces, confier à Caton (*P. 361*) l'administration des affaires de l'Ordre dans la province, en vue de l'établissement de l'unité et de l'ordre. A Marius et à Scipion, j'assignerai un département spécial, qu'ils administreront de même indépendamment des autres.

Philon m'écrit entre autres choses : « Je viens de trouver à Cassel le meilleur homme dont je ne saurais assez nous féliciter : c'est Mauvillon, maître d'une Loge constituée par le Royal York. Avec lui, bien sûr, nous aurons toute la Loge entre nos mains. Il possède aussi tous leurs piètres grades. »

SPARTACUS.

XLI

Tableau des Francs-Maçons

[*Voir pages 212-215*]

(*P. 362*)

XLII

Suite des lettres de Spartacus

55

Spartacus A[reopagitis] A[theniensibus] S. d.

Comme il faut que je m'occupe d'achever l'Instruction pour les Provinciaux du Système de Direction, je vous prie de me l'envoyer par le plus prochain courrier, ainsi que les protocoles y ayant rapport. Je la polirai aussitôt, la mettrai au net et en ferai une copie pour mon usage. Marius aura aussi la bonté de m'envoyer en même temps le catalogue de la foire de Leipzig : N. B. le dernier de la foire de la Saint-Michel. N'oubliez pas non plus les lettres de Philon et mon Système.

Ephèse, le 6 décembre 1780

SPARTACUS.

56

Spartacus Catoni S. d.

Aujourd'hui, j'ai écrit à tous les Aréopagites, à l'adresse de Celse, (*P. 363*) j'ai écrit ce qu'il en est vraiment, et que j'ai l'espoir que personne ne se trouvera lésé. Soutenez-moi, et j'espère que cela ira bien. Je ne veux pas répéter les termes de ma lettre, puisque vous la lirez. Maintenant cela devient réellement sérieux, réellement important. Précaution et circonspection sont au plus haut degré nécessaires. Philon fait plus que de compter sur tous, et il est l'homme qui, à lui seul, mènera cela à bonne fin. Si cela doit aller mieux chez vous, vous lirez le tout comme un compliment. Mais pour le présent, j'y mets encore de la réserve. Même Mahomet et A... ne savent rien de cela, pas même autant que cette lettre vous en apprend maintenant. Le premier m'a fortement dégoûté. Aussi n'ai-je aucune raison de lui être plus favorable qu'à un autre. Surtout observez le plus grand secret sur l'origine et la nouveauté de l'Ordre. Faites-vous donc petits aux yeux des autres, afin que l'Ordre paraisse grand et important : aussi bien, êtes-vous votre maître. Cela concerne Mahomet et A... mieux que les Aréopagites à Athènes. Vous n'avez plus besoin de feindre de parler haut. On conjecture quelque chose de plus grand, quand on voit de grandes actions au lieu de grandes paroles. Améliorez-vous donc encore, très chères gens! Faites effort, ne vous croyez pas capables de tout, et croyez que vous avez encore à apprendre. Philon est réellement l'homme (*P. 364*) chez qui on peut aller à l'école. Cherchez, par l'intermédiaire de Marius, à convaincre Celse de mettre fin à ces conciliabules qui ont lieu dans sa maison, par quoi il simule une interdiction de l'Ordre ; ou bien faites lire à haute voix dans les assemblées que l'Ordre a confié à Celse d'importants travaux pour lesquels il a besoin actuellement de son temps, et que par conséquent les membres lui apporteraient des empêchements par leurs fréquentes visites. Si nous mettons cela en état, il y aura beaucoup de fait. Ce Celse est à la vérité la cause de tous les désordres. Ma longue instruction pour les Provinciaux, dont je vous envoie ici une feuille pour copie, fait de vous un Provincial, et vous mettra en état de présider à l'ordinaire votre province. Il n'y a plus rien à changer, car Philon et Mahomet ont déjà cette instruction. Sitôt que vous m'aurez retourné cette feuille, la seconde suivra, puis la troisième. Gardez-les avec soin.

XLI

Tableau des Francs-Maçons

(De la main de Zwack)

XLI

Tableau des Francs-Maçons

(De la main de Zwack)

NOMS	Situation et Titres	Grade	Fonction	Résidence	Fortune	Amis et Protecteurs	Utilisation possible	Remarques
Fréd.-M. Baader	Docteur en Philosophie et en Médecine Conseiller impérial Directeur de la Classe de Philosophie à l'Académie électorale, etc.	S. P. d. R. C.	Grand-Maître	Munich				
Fr. Edler de B.		M.E.C.K. Pr.	1er surveillant	Munich				
Baron Fr de S.		M. El.	2e surveillant	Munich				
Diomède		M. Ec.	Représentant	Munich			Peut, par une lettre de recommandation, assurer tout appui à ses confrères près la Cour de Rome.	
Atys		M. Ec.	Maître d. Cérém.					
Marius		M. Ec.	Trésorier					
Cadmus		Ch[evalier] d'Or[ient]	Ex-maître					
Brutus		Ch. d'Or.	1er Orateur					
Raym. Lulle		Maître	2e Orateur					
Mœnius		Maître	Secrétaire					
Télémaque		M. El.	Decor. Directeur					
Enée		Maître	Visiteur des malades					
Ménélas		Maître	Frère effrayant				Avec recommandation particulière près le comte Preysing, Vice-Président.	
Musée		Maître	Correspondant				Par l'intermédiaire de sa mère, près la princesse électrice veuve, à Wallkirch.	

Live		Compagnon	Portier					
Fr. W...		Compagnon						
Baron de H.		Compagnon	Conservateur du trésor					
Euclide		Compagnon	1er Décor.					
Baron C. de E.		Compagnon						
Coriolan		Compagnon	Econome					
Thésée		Compagnon					Avec recommandation particulière près du receveur municipal Reindl.	
Durer		Compagnon						
Baron F. de G.		Compagnon						
Darius		Compagnon						
Baron B. de B.		Maitre						
Moron		Compagnon						
Philoctète		Compagnon						
Antisthène								
Tite Vespasien		Maitre						
Ulysse		Ch. d'Or.						
de H...		Maitre						
K...								

Quand Diomède sera à Edesse, on pourra aussi informer Thessalonique. Cependant il faudra ne pas trop importuner Philon de la conversation de Diomède, et en outre lui venir en aide avec de l'argent provenant de la Loge. D'ailleurs songez plus à l'esprit de l'affaire qu'à la lettre, et agissez avec les gens suivant des procédés psychologiques. A cet égard, vous autres, vous êtes encore (*P. 365*) trop spéculatifs, et vous avez l'Ordre plus dans la tête que dans le cœur. Votre feu est seulement effervescent, mais il ne tient pas. Encore une fois, suivez ma missive. Je compte sur vous plus que sur tous les Athéniens pour la plus grande équité et la plus grande considération eu égard aux observations à venir.

Ephèse, le 23 Benmeh 1150.

N. B. — Veillez à tout ce qui concerne le secret de l'Ordre. Pour le reste, n'ayez aucun souci, cela va mieux que vous ne croyez.

SPARTACUS.

Post-scriptum. — Affranchissez les lettres que vous m'adressez. Bien que la correspondance pour Francfort me coûte plus de 5 à 6 florins par mois. Personne ne me supplée à ce sujet, et je ne le désire pas. Mais comme tous, en ce qui concerne la correspondance, ont recours à la caisse de l'Ordre, il ne faut pourtant pas se grever au delà du nécessaire. Cela regarde Celse ; dites-le-lui.

57

Spartacus Catoni S. d.

C'est bien là le malheur, que Celse, qui pourrait pourtant travailler, en est empêché d'une part, (*P. 366*) de l'autre ne veut pas, et d'autre part aussi est trop entêté pour se soumettre aux jugements des autres, si bien qu'on ne peut absolument pas compter sur lui pour rien.

J'aurais été aussi, au début, pour la Constitution de Londres, et je le suis encore, si l'on pouvait s'en rapporter aux membres du chapitre d'Athènes. Nous en ferons cependant l'essai, et nous irons chercher une Constitution à Londres.

Pour le projet d'un nouveau Système maçonnique, Philon

est l'homme, mieux encore que Celse. En cette matière, je ne puis encore, en général, rien écrire de certain, jusqu'à ce que les circonstances qui prédominent actuellement se soient développées plus en détail : peut-être une réforme, peut-être un propre système maçonnique, peut-être l'Ordre fondu dans la Maçonnerie, pour des deux corps n'en former qu'un seul. C'est le temps qui nous instruira de ce qui sera le mieux pour nous. Si vous obtenez de Londres une Constitution, faites en sorte que les membres du Chapitre croient qu'ils en doivent être reconnaissants à l'Ordre et qu'on leur fait présager dans la Maçonnerie encore de plus précis avis et instructions de la part de l'Ordre. Ils doivent être conduits de façon à toujours attendre de l'Ordre toute solution pour n'importe quelle affaire. Je voulais aussi faire savoir aux membres du Chapitre, au nom de l'Ordre, que celui-ci a décidé de s'intéresser complètement à eux et de leur obtenir même une Constitution de Londres *pro interim*, s'ils voulaient prendre la détermination (*P. 367*) et promettre solennellement de reconnaître l'O dre comme leur guide dans les présentes circonstances et o ns toutes les autres. Cherchez à mettre d'avance Brutus de votre côté. Si nous obtenons cela, il y a tant de choses préparées actuellement, que nous sommes en état de venir à bout de tout en cas de nécessité. Pour le reste, je suis de votre avis.

Je n'ai pas encore reçu le rapport du Provincial. La lettre à Brutus est-elle arrivée ? *Quo effectu ?*

Ephèse, le 10 Asphandar 1150. SPARTACUS.

58

Spartacus Catoni S. d.

Cette lettre encore restera entre nous deux seulement, afin que je n'aie pas à ouvrir de nouveau un procès personnel.

L'état de votre province est pitoyable, si misérable même qu'on ne peut plus y venir en aide. Plaise au ciel que vous le compreniez ! mais vous ne comprendrez peut-être pas qu'on ne peut plus y apporter de secours. Si Philon apprend tout cela, il se rappellera le moment où, après l'avoir découvert, (*P. 368*) il croyait ne trouver dans l'Ordre que beauté, ordre et le plus excellent édifice.

Ce n'est pas seulement votre Province, mais toutes celles qui

se trouvent sous la direction des Aréopagites athéniens, qui sont misérables et négligées. Qui en est donc resoonsable ? Pas moi, car ce que je dis ne s'accomplit pas. La faute en incombe donc ou aux Aréopagites ou à leurs subordonnés. S'il s'agit de la faute des Aréopagites, comment donc y remédier ? Chacun veut être le premier, chacun fait ce qu'il veut, chacun cherche à appliquer ses idées. Quelques-uns voient l'affaire mais non son importance, sont trop entêtés, ne suivent et n'entendent aucun bon conseil, sont trop négligents, bavards et d'esprit léger, bref ont tous les défauts qu'on peut avoir. Si donc la faute incombe aux Aréopagites, il n'y a aucun moyen d'y remédier que de les mettre hors de toute activité. Mais comment est-ce possible ? Vous aurez remarqué qu'ils cherchent à nous entraver par tous les moyens. Il ne me reste donc plus qu'un seul moyen : c'est de vous refuser tous les grades ultérieurs. Et encore cela est-il inefficace. Car alors, pour vous sauver de la prostitution, vous en révélerez même l'origine. Ainsi tout est vain. Dites donc comment vous voulez nous venir en aide, nous venir en aide d'une façon durable ? Je sais qui gâte surtout l'affaire, mais je ne veux pas le nommer. Bref, *(P. 369)* mes chères gens, ou bien il faut renoncer à l'Ordre tout entier, ou tout au moins il ne faut pas qu'on ait recours à vous. A vrai dire, vous, vous êtes le seul qui convienne encore, de qui on peut attendre quelque chose. Mais comment permettrez-vous que nous puissions avoir recours à vous ? Bref, je ne sais comment en venir à bout. C'est un irrémédiable dommage que tant de gens convenables et utilisables soient perdus pour nous, alors que, s'ils avaient été bien conduits, ils pouvaient nous être de toute utilité. Mes exhortations et mes réprimandes ne produiront rien de plus que de plus grands désordres, et à la fin, par la folie de ces Aréopagites, nous nous trouverons déshonorés et peut-être même en danger de mort. Ecrivez-moi votre avis, mais réfléchissez bien à l'affaire.

Aussi longtemps que les choses n'iront pas autrement à Athènes, et que nous serons ainsi tous exposés au plus haut point au danger, il est de précaution nécessaire que je mette beaucoup de réserve à communiquer les nouvelles des autres Provinces, où les choses se passent divinement. Puisque vous ne voulez qu'en faire à votre tête à Athènes, nous devons, au nom de Dieu, abandonner cette Province à son danger : vous pouvez donc y prendre le parti que vous voudrez. Mais on ne peut vous laisser prendre nulle part à la direction du reste, puisque vous gérez de si mauvaise façon votre part même ; et cependant il y a cinq ou six Aréopagites pour cela.

Je vous regrette, Caton ! on pouvait attendre quelque chose de vous. Mais votre situation avec et parmi ces gens vous rend pour nous *(P. 370)* inutilisable. Mon avis serait donc celui-ci : Laissez Celse, Marius, Scipion et Ajax faire ce qu'ils veulent ; simulez la nonchalence, ne travaillez plus. S'ils cessent aussi absolument de travailler, alors c'est la séparation à bref délai. Cela ne peut manquer. Les gens qui sont bons à quelque chose s'en iront d'eux-mêmes, fatigués de ce désordre. Les Aréopagites verront les suites de leur conduite, et de ces ruines l'Ordre sortira avec un plus grand éclat et plus d'ordre. Ce ne sera pas mieux avant que ce n'ait été franchement mauvais. Vous pouvez vous donner avis l'un à l'autre, par exemple à Lulle, que l'Ordre s'engagera dans cette voie. Peut-être aussi les autres Aréopagites seront-ils dégoûtés et s'en iront-ils d'eux-mêmes. Mais alors suivez-moi. Je ne vous abandonnerai certainement pas, ni aucun autre bon travailleur fidèle. Pour l'instant, il ne reste pas d'autre moyen. Si vous en connaissez un meilleur, communiquez-le-moi. Je veux tout mettre à contribution, pour que l'affaire se développe. Mais encore cela aidera-t-il peu. Nul ne nous porte dommage autant que Celse, et nul n'est moins à convaincre que Celse ; et peut-être peu nous seraient aussi utiles que Celse. Mais, je vous en prie, ne m'apportez pas une nouvelle contrariété avec cet aveu. Marius est entêté et n'a pas en vue de grand plan ; Scipion est nonchalant, et d'Ajax je ne veux décidément pas parler. *(P. 371)* Donc, laissez désormais Celse et Marius faire à leur guise ce qu'ils veulent, ne vous intéressez aucunement d'eux, et, si vous voulez, ne les fréquentez plus, sous le prétexte que vous voyez que rien ne va convenablement. Comptez sur ma parole : je ne vous abandonnerai pas. Brutus, Attila, Lullus, Periclès et encore quelques autres sont bons ; aussi voulons-nous les sauver de la ruine générale. Confucius ne convient pas beaucoup : il est trop présomptueux et c'est un impitoyable bavard. Scipion serait pour moi, comme pour vous, le plus agréable des Aréopagites, s'il était seulement plus actif. Peut-être cela viendra-t-il. Faites en sorte d'avoir entre les mains mon dernier grade ; je craindrais qu'on n'en abusât : il ne

faut pas laisser de couteau entre les mains des enfants. Ecrivez-moi bientôt de nouveau.

Je suis votre

Ephèse, le 12 février 1781.

SPARTACUS.

59

Sp[artacus] C[atoni] S. d.

Toute l'affaire et l'organisation s'opèrent en grande partie selon vos vœux, comme vous le verrez bientôt. Cependant je vous adresse encore requête sur les points suivants :

(*P. 372*) 1. Que je reçoive le personnel de votre Province.

2. Et avant tout que les tableaux y soient introduits. Car vous vous rendrez compte par vous-même qu'ils sont le fondement de tout. [Dites-moi] ce que vous voulez, ou ce qu'un autre chef pense des dispositions fondamentales, si vous ne connaissez ni la quantité ni la qualité de vos gens.

3. Que vous ne donniez plus de noms de votre autorité privée, comme Celse a fait jusqu'ici, sans avoir égard aux fiches que je lui avais communiquées ; il ne s'en est pas encore abstenu.

4. Que, de plus, vous n'avanciez rien aux gens, et que vous n'attribuiez aucun grade intermédiaire ni aucune dénomination sans que j'en connaisse. Toutes les difficultés que nous avons actuellement en ce qui regarde la Maçonnerie proviennent de ce que vous avez fait à mon insu un nouveau grade pour les Magistrats, et que vous avez, sans aucune nécessité, donné à ce grade le nom d'*Illuminatus minor*. Vous n'imaginez pas combien vous avez ainsi dérangé l'ensemble de mon plan.

5. Que vous ne procédiez à la promotion de personne à ce nouveau grade, sinon de ceux qui en sont tout à fait dignes, que vous en confériez avec moi au préalable et que vous me soumettiez les *promovendos*. Je désire votre autorité en tant que Provincial, non pour la limiter toujours de cette façon, (*P. 373*) mais pour l'opposer en partie aux vélléités arbitraires de Celse, et en partie pour poser le principe et vous montrer la *manipulation* suivant laquelle vous devez agir à l'avenir. D'autant plus hauts deviennent les grades, d'autant plus choisis doivent être les gens, afin que la corruption n'atteigne pas la

partie supérieure et que, de tous, l'on ne tire que la *quintessence*, pour ainsi parler.

Suivez-moi encore au moins deux ans, jusqu'à ce que les fondements soient assis ; car c'est là la force de tout, et nul ne le comprend aussi bien que moi, ne croyez pas qu'il y ait ici quelque petitesse. Une fois que je vous aurai solidement assis les fondations de l'édifice, alors vous ferez ce que vous voudrez : même le voudriez-vous, que vous ne serez plus en état de jeter à bas l'édifice.

Knorr viendra ces jours-ci à Athènes. Il faut l'acquérir, quoi qu'il en coûte. C'est une éminente et enthousiaste tête d'Aréopagite. Mais faites attention qu'il ne soit en même temps exposé à des jugements contraires par la conduite et les discours d'autres personnes. Il est fait, non seulement pour simplement recruter des gens, mais surtout pour les diriger tout à fait selon mon plan. Si un jour il est promu (ce qu'on pourra bientôt faire pour lui), alors vous pourrez vous servir de lui (*P. 374*) comme d'un chef, de préférence à tout autre, et vous en rapporter à lui en toute sécurité. Je tiens plus à cet homme qu'à vingt autres. De plus, c'est encore un très habile *mechanicus*, un observateur, et il a la première qualité d'un inventeur. Bref, il m'en est encore venu sous la main un petit nombre, dont j'espère autant que de lui, s'il est conduit comme il convient. Vous n'avez pas besoin d'attendre Armenius, car c'est trop de temps de perdu, qu'il emploiera convenablement à nous recruter des jeunes gens, dont il a une multitude autour de lui. Cela, il ne pourra plus le faire l'an prochain, parce qu'il ne sera plus ici ; mais il est bien en état de façonner quelqu'un qui remplisse sa place l'an prochain. Si un jour il s'établit à Athènes, il est en état d'apporter dans toute votre Province à la fois chaleur, esprit, vie, dévouement et activité. Il ne faut pas négliger de pareilles gens. Vous avez, il est vrai, beaucoup de bonnes têtes, mais encore bien peu d'*enthousiastes*, et encore moins d'enthousiastes qui travaillent conformément au but, et aussi longtemps que vous n'en aurez de tels, il y a peu à espérer de grand dans votre Province. Il ne faut pas que vous le tourmentiez avec les *pensums* ; car d'abord il s'effarouche trop d'écrire quelque chose, et en outre cela n'est même pas nécessaire, parce que je sais d'ailleurs ce qu'il pense. Mais certes, il agira d'autant plus et se donnera la peine de façonner les gens. (*P. 375*) Il est né *censeur*, et

les tableaux, tels qu'il les fournit, seront certainement les meilleurs. Ayez soin d'ailleurs que tout aille selon son ordre et que les troubles soient évités autant qu'il sera possible. *Vale.*

Ephèse, le 2 avril 1781.

SPARTACUS.

60

Sp[artacus] C[atoni] S. d.

Je transcrirai tout pour Philon, selon votre désir. A l'heure actuelle, c'est encore une Constitution de Londres qui est le meilleur. Ce que nous ferons à l'avenir, je ne l'ai pas encore décidé. Presque tous les Aréopagites désirent que l'Ordre comprenne beaucoup de membres. Je fus moi-même un jour de cet avis, mais depuis quelque temps, je pense autrement. Que ferais-je de tant de gens, s'ils ne sont pas bons et utilisables ? Et rendre d'un coup utilisables tant de membres, c'est une affaire difficile, coûteuse, impossible, d'autant plus que je compte très peu d'Aréopagites qui soient appliqués, auxquels je puisse m'en rapporter, et qui sachent l'art de diriger les hommes non seulement en théorie pure, mais peuvent aussi les conduire et soient même aptes à ce qu'ils doivent faire des autres. *(P. 376)* Vous reconnaîtrez vous-même que cela manque extrêmement ici. Aussi la situation présente requiert-elle de faire, de former des gens qui soient en état de diriger, aux relations desquels je puisse me confier, qui ne m'amènent aucuns misérables, qui assument toute peine et toute application, sans quoi à la fin toute peine est perdue. Les Aréopagites mêmes me coûtent la peine la plus extrême, et pourtant combien infécond est souvent mon travail et combien peu je puis avoir confiance en l'exécution, là même où ils sont d'accord avec moi! Pour le projet, à peine puis-je en employer aucun. Le grade que Philon a proposé comme épreuve et appliqué à la Maçonnerie, Mahomet l'a également proposé. Mais, à vrai dire, aucun ne me plaît. Tout cela est si sec, si maigre, exerce si peu d'influence sur le cœur et les passions, sur la transformation des caractères, que l'on s'aperçoit de toutes façons que cela n'était pas pris au sérieux même par ceux qui l'ont proposé. Oh ! combien il est différent d'écrire selon la tête et selon le cœur ! Aucun encouragement, aucune excitation de l'âme ! Tout est sec, ou bien humide, sans feu.

Les lettres de Philon contiennent encore, en général, quelque chose de senti; mais son grade n'est pas mon idéal, ou du moins ne le réalise pas. C'est ce qui m'a forcé à me mettre moi-même au travail. Je pense, quand vous le lirez, que vous remarquerez la différence *(P. 377)* eu égard à qui a pris cela au sérieux, et combien on a tort de me dérouter dans mon Système. Si seulement les gens se confiaient à moi et voulaient complètement s'en rapporter à moi ! Ils voient bien, par tous mes travaux, que je ne les conduis pas dans un mauvais chemin, que j'ai grandi dans mon dessein, que j'ai la force et la volonté de tout mener à la fin. Je considère ce grade comme un bon morceau de travail, comme un grade fondamental, et pourtant il n'était pas dans notre plan. Tout plan est maintenant vain, tout projet de Système de l'Ordre est un travail inutile : vous le constaterez aussi bien vous-même. On devrait instituer les grades selon ce qu'exigent les circonstances. Le temps et le résultat devraient montrer ce qu'il faut changer. Je m'instruis moi-même chaque jour, et je vois que ce que j'ai fait il y a un an, je le ferai cette année incomparablement mieux. Pourquoi voulons-nous nous hâter à esquisser les uns après les autres des grades, qui peut-être seront inutiles, quand le temps sera venu de les introduire ? Je veux bâtir mon Système sur la nature des hommes. Laissez-moi donc d'abord observer ce qu'on fait de bien, ce que l'on ne fait pas, où l'on a besoin d'aider et où l'on fait par soi-même ce que l'on veut avoir. Dans l'intervalle, exécutez ce que je vous indique. Renseignez-moi fidèlement sur le résultat, car c'est d'après cela que je travaille à bâtir les grades ultérieurs, et *(P. 378)* ne vous inquiétez pas du reste, ni de l'ensemble ni des Provinces étrangères : car je veux prendre soin de tout. Et c'est déjà si bien préparé que, viendrais-je à mourir aujourd'hui, vous trouveriez plus de soixante feuilles que j'ai composées depuis seulement trois mois. Et je travaille ainsi chaque jour, et cela sans encouragement, sans approbation, sans succès, ayant souvent pour récompense beaucoup d'injures et un désaveu perpétuel. Jugez de ce que je ferais, si j'avais l'encouragement de ceux pour qui je travaille et moins de persécution à l'extérieur, si j'avais autour de moi une société humaine qui se composât d'hommes. Tout ce qui, du reste, fait le courage, la force et la puissance de l'âme humaine me manque actuellement et pour l'avenir : cependant je continue à travailler en silence et j'accomplis ma tâche quotidienne. De

plus, s'ajoutent souvent encore, par suite du manque de société, l'ennui, l'hypocondrie, les incidents malheureux, très souvent aussi les maladies. A ce point de vue, si l'on songeait plus souvent à se mettre dans ma situation, on me pardonnerait certes souvent mainte expression désagréable dans mes lettres. Mais voilà que survient Celse qui, tout en se plaisant à dire aux gens toutes les sottises et toutes les grossièretés, ne veut pas en recevoir même la moindre et qui tonne contre moi et m'outrage. Il ne m'est même plus du tout possible de lui écrire, car je ne sais plus comment il faut lui écrire sans (*P. 379*) le froisser. Il est plus chatouilleux et plus susceptible qu'un empereur. Il oublie tout aussi facilement qu'il le lit, et fait ensuite ce qu'il veut. Pourquoi donc alors gaspiller mon temps et mes paroles? Eu égard à toute la peine que m'a coûtée mon Système d'idéalisme, il ne m'a jamais, en dépit de toutes mes prières, écrit un mot, pour me dire s'il le trouve vrai ou faux. Quel a donc été son avis? Ecrivez-le moi, car par lui-même je ne puis rien savoir.

Vous trouverez ici le grade ; mais pour vous seulement. Lisez-le et écrivez-moi votre avis, et renvoyez-le moi aussitôt, car je veux ensuite le faire parvenir à Philon et à Mahomet. Je crois l'avoir esquissé d'après toutes les règles de la plus fine connaissance des hommes et de la politique, et l'avoir excellemment préparé pour l'avenir. Mais comment croyez-vous qu'on doive le nommer : *Magistrats, Instituts, Minervals directeurs, Petits Illuminés?* Si l'on veut, d'après le plan de Philon, en faire un grade maçonnique, ce sera facile, car le commencement du grade de Philon pourrait rester, et à son allocution on substituerait la mienne.

Vous avez aussi, ci-joint, l'Instruction pour les Provinciaux. J'aurais également joint l'*Index geographicus*, s'il n'avait pas trop grossi le paquet. (*P. 380*) Je ne vois pas pourquoi vous en avez un besoin si pressant. Il ne faut plus désigner par leurs noms le cercle haut-rhénan et le cercle bas-saxon. C'est la faute de Marius, qui a été trop long à m'envoyer cet Index, alors que Philon me demandait les noms des localités. Comme je ne savais plus les noms stipulés, je dus, au lieu de ceux-ci, lui en envoyer de nouveaux, et je ne sais pas davantage comment Philon les a répartis. C'est la raison pour laquelle je ne vous ai pas encore renvoyé l'Index, parce que j'attends toujours de Philon l'arrangement des noms, qui

ne m'est pas encore parvenu. C'est ainsi qu'il en va, si l'on me tire de tous côtés.

Je n'ai non plus, comme il paraît, aucun espoir de recevoir mon dernier grade? Marius croit peut-être que par là il me tiendra ou me liera? Comme c'est absurde! 1° Je suis en état de refaire ce grade : donc il ne provoque ainsi rien de plus que de m'imposer une double peine ; mais il a fait aussi que je deviens plus avisé et que j'enverrai désormais quelque chose à Athènes. 2° Il manque encore beaucoup de grades intermédiaires, que j'ai en main ou que j'ai encore à esquisser. Qu'adviendrait-il, si, par *revanche*, je ne voulais pas les envoyer à Athènes? Pourquoi ne commence-t-il dons pas avec ce grade seul? Qui est plus entravé, des Athéniens ou de moi? A quoi cela sert-il donc de me détourner de cette façon sans cause? (*P. 381*) Jugez vous-même : les Aréopagites ont-ils raison? Dites-moi s'il est un seul avantage que vous ayez retiré en retenant ainsi injustement mon travail et ma propriété! Certes ce n'est pas là un bon sang qui bout.

Je ne demande certainement pas trop en réclamant un carolin pour les dépenses de correspondance, car souvent il m'en coûte plus d'un florin pour recevoir et renvoyer une seule lettre, parce que je n'ai aucune voiture postale à ma disposition et que d'habitude les lettres doivent passer par trois ou quatre courriers, qui sont obligés de s'attendre l'un l'autre. Combien de temps est ainsi perdu? Une seule lettre affranchie pour Mayence me coûte 24, 30 ou 36 kreutzer à la recevoir, et autant à la renvoyer. Je ne demande rien pour le passé ; non plus pour l'avenir en ce qui concerne les simples lettres. Mais les paquets me reviennent trop cher. Alors que chaque Provincial se fait payer par la caisse de sa Province, il est inexcusable de vouloir imposer à un soi-disant Général de suffire à tout de sa propre bourse. Qui diable voudra alors devenir Général, si non seulement aucun avantage, pas même le moindre, mais des dépenses pécuniaires, un travail sans fin et une foule de contrariétés et d'offenses doivent être le revenu de sa charge? Comme chaque Province veut savoir ce qui se passe dans l'autre, et que tous les rapports me sont envoyés, *tanquam centrum*, (*P. 382*) je suis donc le *centrum* de toutes les dépenses postales. Je dois donc payer plus cher que je ne le calcule tout d'abord. En outre, vous avez souvent la bonté

de m'envoyer des lettres que je dois remettre, à votre place, à Philon, ou à Hannibal, ou à d'autres. Par exemple, Mahomet agit ainsi. C'est trop à la vérité. *C'est trop blesser la délicatesse d'un homme.*

Portez-vous bien et renvoyez-moi bientôt mon grade.

Votre

SPARTACUS.

Ephèse, le 26 mai 1151.

61

Sp[artacus] C[atoni] S. d.

Je vous remercie profondément pour la part fraternelle et affectueuse que vous prenez à mon sort. Dans les temps et les circonstances présentes, trouver un ami auquel on peut se confier est certainement comme un pansement magnifique sur la plus désespérée des plaies. Dans cette mienne situation, qui offre certes les meilleures conditions pour mettre ses amis à l'épreuve, j'ai trouvé en vous et en Marius deux amis éprouvés. Je ne sais quel diable m'a joué ce coup désespéré, où (*P. 383*) rien ne m'est aussi douloureux que de perdre considérablement de ma puissance d'action sur nos gens, alors que je dois me montrer à eux en un endroit à découvert, derrière lequel ils se cacheront sitôt que je prêcherai morale et que je les encouragerai à la vertu et à la droiture. A la vérité, c'est plus faiblesse que crime, et une faiblesse que je recouvre de nouveau de ma dissimulation : mais je donnerais volontiers tout ce que j'ai, si je pouvais faire que cela ne se produisît pas. Cette idée m'a, ces temps-ci, déjà si souvent et si fortement peiné et torturé, que j'ai plus d'une fois cherché les portes pour sortir de ce monde, et je n'ai pu être retenu que par la pensée qu'en agissant ainsi je rétablissais moins encore mon honneur blessé. Maintenant la situation est celle-ci : tu as péché, donc fais pénitence et souffre, et souviens-t-en à l'avenir.

Il m'est très désagréable d'apprendre que vous ne venez pas à Sandersdorf. J'avais formé le projet de vous y parler et de nous entretenir sur beaucoup de choses. Comme le jeune Leyden revient pour un temps dans sa famille, à la fin de septembre, j'aurai l'occasion et le plaisir d'y venir aussi. Ainsi on aurait pu parler de plus d'une chose et se donner des informations. Mais maintenant je vois malheureusement que je ne dois pas me flatter de cet espoir.

(*P. 384*) Comme Mahomet m'a toujours fait mystère de sa Province, qui est la plus misérable de toutes, je suis hors d'état de vous donner des adresses. A Ulm, autant que je sache, il n'y a personne. W... (Pirho) n'est plus à Stuttgart, mais à Vienne. Le seul qui me soit connu là est le conseiller de gouvernement, de A...r (Tessin), par qui vous pouvez être renseigné sur les autres. Il me sera agréable que vous vouliez bien vous informer comment vont les choses et si les gens sont contents. Je crois toujours que vous deviendrez très négligent, car Mahomet n'est certes pas l'homme à donner du feu et du zèle.

Pythagore va très prochainement partir pour Sandersdorf.

Quand je serai devenu de nouveau plus tranquille, je prendrai mon *Officium decanale*, et, par là je donnerai une telle *consistance* aux affaires scientifiques comme aux autres, que l'extérieur devra venir à nous à l'école. D'une façon générale à l'avenir, j'apporterai tout mon soin au *lustre* de notre Province et je ne m'inquiéterai plus du tout de l'extérieur ; car vous ne pouvez imaginer ce que me produit le mécontentement : j'y perds honneur et réputation. Ce que je bâtis aujourd'hui avec beaucoup de peine, la précipitation de Philon avec la domination de Mahomet me le renverse d'un coup ; (*P. 385*) et alors ils s'en prennent à moi : ils excitent tout le monde contre moi et diminuent autant qu'il est possible la confiance des gens à mon égard, pour pouvoir alors aller de l'avant. Je verrai ce qu'il en sera du congrès que Philon et Mahomet ont convoqué. Epictète et Campanella y sont absolument opposés et il est à espérer qu'aucune âme n'y paraisse.

Philon a aussi enrôlé M. F..., et n'en a rien dit de longtemps. N'est-ce pas terrible ? J'attends tous les jours l'explication de ces deux..., par l'intermédiaire de B... Par bonheur, B... est si bien manœuvré par moi, qu'il est dévoué de toute son âme à l'Ordre, ainsi que M. de G., qui est une honorable acquisition. Avec les deux autres, qui sont chefs d'une grande secte, on aura bien besoin d'habileté. *Tamen non despero.*

Adieu. Je suis votre tout dévoué

SPARTACUS.

Eph[èse], le 10.

(*P. 386*) XLIII

Lettre de C. Marius à Caton

S[amedi], 3 Aben[meh] 1153.

C. M[arius] C[atoni] S. p. d.

Concordia res parvæ crescunt,
Discordia res magnæ dilabuntur.

Au moment même où je sors de la prière, je m'aperçois qu'un courrier spécial part pour Athènes dans un quart d'heure. Je vous écrirai donc quelques lignes. .

Je réponds tout de suite à A..., quoique je n'aie pu réunir à la hâte que 15 *prénumérants*. Il doit être passé par Athènes ces jours-ci, pour revenir chez lui. Comme Celse lui-même se sera *légitimé* avec la lettre de N..., il a donc fait faire de N... un *Minerval*.

Ci-joint deux pièces très remarquables. Vous ouvrirez dessus de grands yeux. D'après les dernières réponses de Philon, je supposais une équipée secrète, mais pas une si méchante. Minos ou le Provincial (*P. 387*) Valerius est cependant un adepte zélé et un champion de la bonne cause. Le temps est trop court pour vous en dire davantage à ce sujet. Ce que Spartacus a répondu à Minos sur ce point, il a promis de me le communiquer dès son retour.

Spartacus est parti aujourd'hui pour Ephèse ; mais il a laissé sa grosse belle-sœur. Avec la nouvelle année, il espère devancer un des rois ou des princes, et s'en réjouit. Le pape cependant aura aussi *respect* et le *légitimera* avant le temps.

Je suis ici depuis jeudi, et nous nous efforçons de tuer le temps de toutes les façons possibles ; mais je ne puis y parvenir aussi bien que vous l'année précédente, encore que j'aie occupé le même lit. Après-demain, je prendrai de nouveau congé pour rentrer à Athènes lundi et pouvoir me faire *investir ;* car mon affaire s'est passée selon mon désir, et quand vous apprendrez ce qu'il en a été, vous admirerez avec moi les ressorts secrets du *Factum,* et plus encore dans ce que j'ai accompli à Thèbes, avec Alcibiade, durant mon voyage : ce qui est si important, que je ne puis absolument pas vous le révéler par écrit.

Portez-vous bien et venez bientôt. *Osculor te osculo sancto.*

(*P. 388*) *P. S.* — Bonne chance pour vos entreprises! Mais ne

dévoilez rien avant le temps à l'archi..., si l'affaire doit porter des fruits.

XLIV

Deux lettres de Diomède (Constance) à Caton

(De sa main et sous sa signature).

I

Catoni S. p. d. Diomedes Areop...a.

Aequam memento
Rebus in arduis servare mentem.

Me voilà donc enfin de nouveau à Athènes, où j'arrivai avant-hier au soir avec Marius, et je mets à profit le premier moment de loisir pour vous écrire, mon frère le meilleur! Je suis parti le 10 de Sandersdorf. Annibal a eu la bonté de me faire conduire en voiture à Ingolstadt, où je rencontrai Marius, qui y était arrivé un jour auparavant ; je continuai avec lui et sur son équipage jusqu'à Pfaffenhofen, où je passai la nuit ; et le lendemain au soir, vers 6 heures et demie, nous arrivions ici.

J'ai de nouveau rencontré à Ephèse notre Spartacus, qui, à part de très petites faiblesses insignifiantes, est l'homme le plus parfait, (*P. 389*) le plus judicieux, le plus extraordinaire du monde et je m'entretins avec lui une couple d'heures. J'aurais volontiers encore passé une nuit, mais les circonstances, le temps qui devenait toujours plus mauvais, et mon compagnon Marius qui devait surveiller son jeune cheval, ne me le permirent pas.

Comme j'ai repris maintenant le cœur de mes affaires, je ne manquerai pas de vous écrire souvent et en détail. Brutus n'est pas ici : il est allé, avec Oreste et Euclide, à une *commission*, à une heure de distance de Néméa. La lettre que vous avez envoyée à Marius pour lui, je prendrai soin de la lui transmettre vendredi prochain. Je n'ai pas pu encore m'entretenir avec Philon Byblius de son affaire, parce que vendredi est jour de conférence et qu'il a extraordinairement de travail. A mon retour ici, j'ai trouvé la lettre ci-jointe de Brutus. Avez-vous bien reçu mon avant-dernière lettre, avec l'écrit de Brutus ? Je suis inquiet à ce sujet. Je suis curieux de voir comment Philon Byblius s'y prendra pour la promotion de notre brave Brutus. Sitôt que j'en aurai parlé avec lui, je vous

tiendrai au courant de tout. L'affaire de Spartacus a été réglée pour le mieux la semaine dernière. L'archi-fripon de... (*P. 390*) aurait volontiers combattu par derrière toute l'affaire.

En ce qui concerne Castelli, tout est maintenant de nouveau tranquille. Dès que je m'entretiendrai avec Philon, je chercherai à amener la conversation sur ce sujet et je tâcherai alors de lire dans son âme. Ce que j'en tirerai, vous l'apprendrez de vive voix.

Le gouverneur de... est maintenant admis aussi, et il est invité à mon assemblée.

J'ai reçu une lettre de l'inspecteur, où il m'annonce, entre autres choses, que des dispositions sont prises pour fonder l'Ordre à Deux-Ponts et l'établir sur une base solide. Si cela se produit, tenons nos gens tous ensemble autant qu'il sera possible, cherchons à les persuader de l'excellence de la cause, et écartons d'eux jusqu'au plus petit soupçon que l'on pourrait mésuser d'eux : alors nous ne nous tromperons jamais, et si l'un ou l'autre parvient à s'élever, nous trouverons toujours le moyen de nous insinuer. Mais, comme il a été dit, il est de la plus haute nécessité que nous ayons des gens à Deux-Ponts.

Dans un Q[*uibus*] L[*ibet*] sans signature, mais que je crois provenir de Nauplis (Straubing), (*P. 391*) parce qu'il se trouvait parmi les autres Q. L. de cette Eglise, Vos Excellences sont chargées d'une façon tout à fait exécrable, non seulement chargées, mais calomniées. Entre autres choses, il est dit que le Müller de Zwiesel a abusé de vous pour 250 florins. Que la colère m'ait mis hors de moi en lisant cela, vous pouvez aisément l'imaginer. Je saisis la feuille infâme et la jetai au feu, avec le désir intime de pouvoir brûler en même temps le noir calomniateur. Cher frère ! c'est épouvantable que l'homme le plus droit coure aussi le danger d'être décrié! Nul ne sait cela que vous et moi : et même je ne vous l'aurais pas dit, si je n'avais pensé que peut-être vous pourrez trouver le moyen que l'affaire, au cas où elle viendrait à être propagée, ne causât aucun dommage à votre honneur et à votre bonne réputation. Il vous faut prendre garde à cela effroyablement, cher, très cher ami, car il est étonnant comme vous avez beaucoup d'ennemis et d'envieux. C'est cependant une chance que j'aie pris l'habitude d'ouvrir seul les Q. L., avant de les communiquer à Alfred; autrement, cet homme aurait pu penser Dieu sait quoi ! Ce qui me semble digne de remar-

que dans l'affaire, c'est que le Q.L. n'était pas signé; par conséquent celui qui l'a écrit a pensé qu'il pouvait vous tomber sous les yeux. (*P. 392*) Brûlez tout de suite cette lettre, afin que nulle trace ne reste de cette calomnie. D'ailleurs soyez en paix à ce sujet, et disposez de moi. Mon sang, mon honneur, ma vie sont au service de celui qui fut si actif, si entreprenant à mon égard, en vue de mon avenir.

Le papier m'impose le silence.

2

Catoni S. p. d. Diomedes.

Durate et vosmet rebus servate secundis.

Voici, très cher ami, ce que vous avez sollicité dans votre dernière lettre et ce que j'ai eu ici entre les mains. J'écris aujourd'hui à Brutus de vous envoyer le reste.

Marius, qui est ici, vous transmettra assez de quoi lire. Oh ! le fripon! Ne pourrait-on pas, ou pour mieux dire, ne serait-il pas permis d'envoyer dans l'autre monde un tel diable ! Lundi, je serai de nouveau à Munich, et par conséquent à mon affaire. Portez-vous bien, et ne m'en veuillez pas de ne pas vous écrire longuement ni rien d'important.

Votre

Sa..., le 3 Ben... 1153. DIOMEDES mpp.

(*P. 393*)

XLV

Une lettre d'Hannibal

Botzen, 1784, le 23 juin.

Très cher Frère,

Je vous fais savoir que mon voyage s'est accompli jusqu'ici d'une façon tout à fait heureuse, et que j'ai fait pour l'Ordre les acquisitions les plus excellentes et les plus importantes, et que j'en ferai encore par la suite. Président, vice-président, grand maître des postes, ainsi que les premiers conseillers du gouvernement, je les ai tous si bien enflammés pour notre Système et mis si bien en mouvement, qu'ils l'ont saisi des deux mains en plein enthousiasme et qu'ils veulent y appliquer toutes leurs forces. La suite, vous pourrez la voir dans la

relation que j'envoie à Spartacus et aux Aréopagites d'Athènes.

Avec M. Stopporno, nous avons réglé nos comptes, et comme il ne veut plus désormais se charger d'affaires d'expédition, j'ai choisi pour l'avenir, à Augsbourg, pour mon (*P. 394*) correspondant et mon expéditeur :

Monsieur Georges Caspar R...
Négociant à
Augsbourg.

C'est un Frère de l'Ordre, et il s'appelle Tyho Brake. Cette adresse, vous la communiquerez aussi à Marius, et vous en prendrez note vous-même, au cas où l'on aurait à m'envoyer de gros paquets ou des caisses, etc. Marius m'a demandé si je ne pourrais pas lui procurer un exemplaire de l'Histoire du Lichtein de Lori. On n'en trouve plus un exemplaire dans aucun magasin, mais seulement au bureau d'expédition de la Chambre des finances. Ainsi donc, vous pouvez avoir ce livre très facilement et faire un très grand plaisir à ce Frère en le lui envoyant aussitôt, et en l'informant que je vous ai fait part de son désir.

N'oubliez pas non plus que la compagnie d'arbalétriers de Sandersdorf aimerait à avoir les règlements de la compagnie d'arbalétriers de Munich et à être incorporée à la Société munichoise. Voyez si Hufnagel a fait ce que je lui ai encore dit avant mon départ. Je voudrais aussi que vous fissiez faire pour le cocher ou postillon un écu à mes armes, sinon tout en argent, du moins bien argenté.

(*P. 395*) Je n'ai pas pu payer Mr. L..., qui m'a envoyé un compte de 188 florins 17 kr. juste le jour d'avant mon départ; pas davantage non plus le juif, mais j'ai à lui payer 800 florins au lieu de 700 au cours de cinq mois ; il m'a donné pour cela une bague qui peut valoir environ 6 ducats. J'ai donc à perdre près de 100 florins, parce que vous ne voulez plus me faire l'amitié d'emprunter les 1.000 florins désirés, avec lesquels j'aurais pu mettre en ordre toutes mes affaires et partir parfaitement content. Cher Frère ! vous ne me connaissez pas du tout, et vous êtes peut-être la cause que d'autres Frères aussi me méconnaissent et se font de moi les idées les plus avilissantes, comme si j'étais un prodigue étourdi et même un... Oh! combien à tort ! Et de la

part de qui ? C'est ainsi qu'agissent envers moi mes Frères les plus proches. Aucun d'eux tous ne connaît Hannibal. Mais afin qu'ils me connaissent plus exactement et qu'ils apprennent à me juger selon la justice, je me déciderais bien à m'établir la plus grande partie du temps à Munich, quoique ce ne fût pas mon idée. Si je ne savais pas de façon très certaine que vous n'aurez que de bonnes intentions à mon égard, je ne pourrais vous pardonner le *Quibus-libel* de Sylla ni votre dernière lettre laissée à Munich avant votre départ pour Stuttgart. Mais, croyez-le bien, un Hannibal peut être bon (*P. 396*) pour les gens en dépit de leurs mauvais procédés, et il restera toujours votre Frère très fidèle et obligé.

T. B. d. B.

P. S. — Dites à Diomède que j'ai promu Archimède au grade de Minerval, pour pouvoir me servir de lui comme secrétaire à Accaron, lors des initiations. C'est un homme merveilleux et qui sera indéfiniment de beaucoup d'utilité à l'Ordre. Je vous envoie les choses qu'il a remises, et que vous pouvez transmettre à Diomède, à qui j'écrirai aussi dans le plus bref délai.

XLVI

Une lettre de Titus Æmilius à Hannibal

Samos, le 2 Merdedmeh 1154.

Hannibali Tit. Æmilius S. p. d.

Très honoré !

Je me ferais d'amers reproches de mésuser par un silence opiniâtre de la confiance que Monseigneur le Doyen et vous avez placée en moi, (*P. 397*) si une série de circonstances défavorables ne pouvaient exprimer à ma place que ce n'est pas ma faute si je n'ai pu jusqu'ici ni rendre compte en détail du progrès des pleins pouvoirs qui m'ont été remis, ni fournir au très honoré Frère Sylla la réponse à un écrit à moi expédié. Je vous en communique les raisons, telles qu'elles se sont produites.

Aussitôt après votre départ de Samos, votre projet fut tout de suite découvert, je ne sais par quel hasard, et divulgué. Les Rose-Croix avertirent chacun, répandirent partout la langue des Berlinois, fâcheuse pour tout homme droit, attribuèrent

aux Illuminés, auprès de la foule, la rédaction de l'*Horus* et du *Faustin*, et s'efforcèrent même de dépeindre à Antonin le Pieux le Système avec les couleurs les plus noires, pour que, grâce à son pouvoir et à son autorité, il pût l'étouffer dès sa naissance. Mais ce très digne Frère, convaincu de la bonté de la cause, rit de leur ignorance, ou, à mon avis, c'était une preuve de dédain.

Cependant, je redoublais mes efforts pour informer, soit verbalement soit par écrit, les F. F. combien il faut apporter de lenteur et de circonspection dans le choix des membres que l'on se propose d'admettre dans l'Ordre; (*P. 398*) car j'avais quelque raison de croire que Albert II avait dû se faire exposer le Revers par quelques-uns qui n'étaient pas animés de nobles intentions ou peut-être ne devaient pas être tout à fait bien disposés à l'égard des F. F. déjà existants : empressement qui, aussi bien, peut être attribué à l'excès de son bon cœur, car c'est un enthousiaste de la bonne cause.

A cela vint encore s'ajouter le bruit que le Système, après avoir si bien germé à Rome, s'y était déjà éteint, parce qu'on l'avait représenté en haut lieu comme dangereux pour l'Etat. Etant donné ce bruit, la sagesse me commanda de rester tranquille jusqu'au moment où j'aurais des nouvelles plus précises, et d'interdire à tous les Frères de proposer personne, pour d'autant moins se faire exposer un Revers. Par bonheur, à Samos, jusqu'à maintenant, n'avaient exposé le Revers et remis les tableaux conformes aux règlements, que les FF. Maçons pour lesquels vous aviez de l'inclination, que l'on tenait pour habiles à remplir les fonctions de Magistrats, et que Denis d'Halicarnasse aussi bien que Demetrius avaient déclarés convenables. Du côté des profanes, au contraire, qui sont également candidats de la Maçonnerie, deux seulement ont été élus. D'aucun d'eux, je n'ai exigé ni un *Q[uibus] L[ibet]*, encore moins la taxe habituelle ou la contribution mensuelle. Aucun n'a rien de plus entre les mains que l'Instruction pour les Admis, le chiffre de l'Ordre, le calendrier et les points dont (*P. 399*) il peut être fait mention dans les *Q. L.* Car, jusqu'ici, j'ai suffi par mes propres moyens à tous les frais de poste, j'ai enlevé aux membres toute raison de se plaindre d'escroquerie et écarté l'occasion de bavarder sur le Système de l'Ordre, qu'ils ne connaissent pas. De la part des FF. d'Accaron, trois *Q. L.* seulement sont entrés, que j'ai mis sous clef sous ma garde.

Comme j'en étais à regretter vivement que ce projet si utile à l'humanité eût été étouffé dès sa naissance, la nouvelle me parvint de l'ordonnance obtenue par surprise et qui déshonore toute civilisation, par laquelle toutes associations secrètes sont interdites en Bavière, et que confirment tous les journaux. Cette tempête imprévue me fit craindre avec raison que mes lettres à envoyer là devaient certainement avoir été lues aux bureaux de poste, et comme on a pris en particulier l'Autriche et les sentiments autrichiens pour prétexte de la tempête déchaînée, tout ce qui provient de ces pays est tenu pour extraordinairement dangereux. C'est l'unique raison qui m'a retenu de répondre à l'honorable F. Sylla, réponse qu'il attend peut-être avec impatience.

Eh bien, Seigneur Hannibal, jugez combien il est périlleux dans la situation présente, (*P. 400*) de faire dépendre du gouvernement le sort de l'Ordre, dans un pays où toutes les réunions secrètes, et par conséquent aussi celles de ce Système, étant donné qu'il est en étroite relation avec la Maçonnerie, sont exposées aux poursuites. C'est là une difficulté qui est encore augmentée du fait de penser au danger auquel s'exposent à la fois les chefs et les membres subordonnés : les premiers à cause de l'interdiction, les seconds parce que notre monarque ne voit pas d'un bon œil des relations avec l'étranger. Je compte donc à juste titre sur vos lumières, très honorable Hannibal ! Pour le bien de la cause commune, vous serez sans doute volontiers d'accord avec moi que le *nexus* doit être supprimé avec la Bavière et le Tyrol incorporé à la nation autrichienne. Il me faut vous dire que, pour me convaincre de la ruine de ce Système qui vient d'être consommée à Rome, j'ai reçu des lettres de là, et je dois fonder une colonie à Samos. J'espère que la triste nécessité justifiera d'elle-même l'ordre qui m'a été intimé, mais nous astreindra toujours à vous honorer en toute occasion comme celui qui a posé la première pierre de ce noble édifice.

Je suis, dans le plus intime accord.

Votre

Tit. ÆMILIUS.

(*P. 401*) XLVII

Réponse à la lettre précédente

(Copie)

Chur, le 2 Schari 1154.

Hannibal Tito Æmilio S. p. d.

Répondre aux lettres, en tant que vous pouvez recevoir quelque chose de Sylla, me paraît aussi un devoir désagréable, en dehors de toutes relations, et les arguments contenus dans votre précieuse lettre du 2 Merdedmeh ne me semblent pas, à mon humble avis, suffisants pour vous dispenser de l'observation des règles générales de bienséance qui exigent qu'on réponde aux lettres de tout homme honorable, et je dois avouer que cette négligence ne répond pas au très noble caractère que je vous connais. Si donc vous n'avez pas encore jusqu'ici fourni de réponse à Sylla, j'espère que vous prendrez mieux à cœur l'affaire et que vous le tirerez aussitôt de l'embarras qui résulte nécessairement pour lui de votre long silence. Que si désormais vous ne voulez plus entretenir de correspondance avec lui, alors il est (*P. 402*) juste que vous lui fassiez connaître à lui-même les raisons de votre conduite, afin qu'il puisse en tenir compte par la suite et que toute complication soit évitée.

Que vos lettres ne soient pas ouvertes, je puis vous en donner la certitude. Vous vous trompez fort en pensant que, parce que je vous ai donné l'ordre de vous adresser à Sylla, découle le fait que la *Direction* provient de la Bavière. Je puis vous assurer que cette Direction est encore très éloignée de la Bavière, et que toutes les Provinces d'Allemagne comme aussi bien les Frères de Rome dépendent tous de la dite Direction ; et c'est pourquoi l'on a cru qu'il serait plus commode d'adresser les Frères de Samos et de votre actuelle Province à un correspondant plus rapproché. Mais il se peut aussi que les Supérieurs suprêmes aient changé de décision, et qu'ils aient trouvé bon de vous adresser désormais, ainsi que tous les Frères de votre actuelle Province, à un correspondant à Rome. Je n'ai aucune information à ce sujet ; mais je ne participe nullement à la Direction de l'Allemagne.

Avec quelles noires couleurs le plus noble Système pour le bien de l'humanité est dépeint par beaucoup de Maçons, mais particulièrement par les Rose-Croix, je le sais bien. Oh! que nous sommes heureux, nous qui voyons le manque de fondement de ces calomnies répandues (*P. 403*) par la méchanceté ou par l'ignorance, et qui connaissons les intentions si pures et si dévouées à l'humanité de cet Ordre digne de respect au plus haut point ! Pourtant, en dépit de tous ces racontars, la dernière ordonnance du gouvernement bavarois a peut-être été plus utile que nuisible à la bonne cause. A la fin de ce mois, ou au commencement du mois prochain, j'aurai le bonheur de vous embrasser de nouveau en personne à Samos.

En attendant, etc.

XLVIII

Fin des lettres de Spartacus

62

Sp[artacus] C[atoni] S[alutem]

Excessit, erupit, evasit.

Les vraies circonstances, commandées par les actes, vous instruiront, sitôt que je vous aurai envoyé mon *impressum*. Je crois m'être conduit comme un homme,

In quem inane ruit semper fortuna,

et c'est de cette façon que vous me verrez jusqu'à ma fin, cela dût-il me coûter la tête. (*P. 404*) Qu'on prenne part à mon sort à Munich, je l'apprends avec aise d'une part, avec malaise de l'autre. Pourquoi ne pas souhaiter du bonheur ? Les R...x, avec Westenrieder, Strobel et consorts ne me regrettent-ils pas vraiment pourtant ? Mais c'est vous, cher ami, que je remercie particulièrement pour la part affectueuse que vous prenez à mon sort. Puissent les choses mieux aller pour vous cependant, et la tempête se calmer, après m'être sacrifié en qualité de bouc émissaire !

Si j'ai besoin d'argent ? Vous pouvez vous le figurer. Je laisse des dettes derrière moi. Je dois vendre mes meubles au-dessous de leur valeur et en acheter d'autres à ma nouvelle

résidence pour un prix plus élevé. On m'a offert assez d'argent, même de la part de bourgeois. Mais en quoi cela me vient-il en aide ? Je ne prévois pas comment et quand je pourrai payer. Si vous voulez envoyer quelque chose de la caisse de la Loge, à ma femme qui restera à Ingolstadt avec mes enfants jusqu'à la fin d'avril, je vous en serai reconnaissant. Menippus m'a avancé 250 florins pour mon voyage. Je dois dire d'une façon générale que, Semmer excepté, nos gens à Ephèse, et en particulier Arminius, se sont conduits comme de vrais héros. Ce sont des gens vraiment à toute épreuve, que je vous recommande spécialement. Mais Alexandre se laisse monter le coup par ce méchant drôle de (*P. 405*) Leveling, au point de se réjouir de mon cas. Alfred pourrait lui jeter cela à la figure.

Dans sa lettre, Celse m'a fait le reproche d'être la faute de tout. Celse peut-il donc écrire cela ?

Au sujet de ma nouvelle résidence, je ne puis encore maintenant vous écrire rien de précis. Actuellement, j'habite Nuremberg, où je resterai encore environ quinze jours. Je loge au Coq rouge. Mais je suis aussi tantôt à Erlangen, tantôt à Altdorf, et je vis maintenant tranquille et en sécurité. Je fais aussi diverses bonnes connaissances. Si la température devient plus douce et que je reçoive une réponse à ma lettre, j'irai plus loin. Je verrai ce que les hommes feront pour moi, après avoir tant fait pour eux. Mais non! je n'ai pas agi en vue d'une récompense !

Ami ! il viendra certainement un temps où l'on souhaitera notre retour et où la justice reparaîtra. Faites donc en sorte seulement que, dans l'intervalle, nos ennemis ne soient pas davantage excités. Mais nous, nous nous voyons de nouveau dans de difficiles conditions, car j'ai l'intention, même dans les circonstances les plus favorables, de ne jamais revenir. Saluez pour moi Marius, Diomède et (*P. 406*) tous nos amis, et croyez-moi toujours votre tout dévoué

Nuremberg, le 25 février 1785. SP.

XLIX

28 points contre la procédure du Gouvernement en ce qui concerne le procès des Illuminés

(de la main de Zwack.)

L

Sur un feuillet in-8°, ces mots, de la main de Zwack :

Pour la restauration, il est nécessaire que, de la ruine, soient encore restés quelques hommes habiles, qui remettront la Société (*P. 407*) dans sa disposition première, lui serviront de fondateurs, écarteront les désagréments et, avec les nouveaux élus, recréeront la prospérité antérieure.

[Titre Ier]

SUPPLÉMENT

comprenant d'autres

ÉCRITS ORIGINAUX

concernant

la Secte des Illuminés

en général,

et en particulier son fondateur

Adam WEISHAUPT

ancien professeur à Ingolstadt,

qui ont été découverts
lors de la visite effectuée
au château du Baron Bassus,

A SANDERSDORF

un nid bien connu des Illuminés,
et après avoir été aussitôt imprimés
sur l'ordre suprême

de Son Altesse Electorale

ont été placés dans les archives secrètes
pour être communiqués
à quiconque désire les examiner

En deux parties

Munich, 1787
On se les procure chez Joseph Lentner

[*Verso du titre*]

Quand on considère tout ce que les plus méchants des hommes, s'ils étaient seulement malins, d'accord sur un certain ton, et formés d'après une seule espèce de principes, sauraient faire de leur prochain, en mettant à profit ses côtés faibles et ses passions dominantes en vue de leur avantage, et s'ils savaient le remplir d'un faux enthousiasme pour des choses indignes, contraires à l'honnêteté, à la raison et à son propre intérêt: — on doit s'attrister à juste titre.

PHILON
dans sa Circulaire aux Loges
(Deuxième partie, p. 137)

[*Feuillet B, r°*]

Sur le paquet qui contenait ces écrits, il y avait, de la main du baron Bassus:

Les présents écrits, ainsi que tous les autres qui sont contenus dans ces trois tiroirs, m'ont été envoyés tels quels par M. le professeur Weishaupt, avec prière de les garder jusqu'à ce qu'il pût les faire reprendre. C'est ce que j'ai voulu déclarer ici, au cas où je viendrais à mourir.

[P. 1]

PREMIÈRE PARTIE

CORRESPONDANCE

I

Suite des Lettres originales de Spartacus (*Weishaupt*)

1

Sp[artacus] C[atoni] S. d.

J'ai maintenant lu tous les *Communicata*, et je vous les retournerai jeudi prochain par le courrier. J'ai vu que vous vous donnez beaucoup de peine pour mettre peu à peu tout en ordre. Mais ce sera toujours un dur travail, car la dépravation est très grande, et l'indifférence à l'égard de l'Ordre a fait des progrès considérables. (*P. 2*) Je voudrais, en vue d'une action prochaine à ce sujet, appliquer les règles suivantes:

1. Je voudrais voir autour de moi des hommes fermes, actifs, appliqués. Je crois qu'il ne faudrait pas négliger Z... Quant au reste de mon projet, vous le lirez dans ma lettre à Celse.

2. A la tête des assemblées, je voudrais mettre des gens de prestige et d'autorité, qui sachent donner le ton dans la manière de penser, qui soient honorés comme des oracles par les jeunes gens, et qui par ailleurs soient sérieux et de mœurs sévères.

3. Le recrutement serait accompli par des gens ayant les qualités requises, et qui sachent en même temps s'occuper de l'éducation des gens. Pline et Pythagore sont en cela d'une parfaite habileté.

4. Les gens trop tièdes ou trop négligents, ceux de mauvaises mœurs et de mauvaise réputation, ou les têtes trop contaminées, je chercherais à les écarter, mais non par une exclusion directe: je voudrais, en effet, ou bien les amener à demander eux-mêmes leur congé en les surchargeant de travail et d'injonctions; ou bien les réunir tous en une assemblée faite spécialement pour eux sous la direction de leurs négligents supérieurs, et alors (*P. 3*) ils cesseraient certainement d'eux-mêmes. Quant à ceux qui seraient un peu moins incapables, je les laisserais totalement de côté et je ne leur ferais plus écrire.

5. Une recommandation principale, c'est que celui qui vient d'être accepté ne puisse, dès son entrée, jouir de tous

privilèges, relations et connaissances réservés aux vétérans.

6. Je voudrais confier les jeunes gens à des hommes convenables et cultivés, qui les instruiraient.

7. Ces hommes, auxquels ils seraient ainsi remis en vue de l'enseignement, ne devraient jamais se laisser aller à des familiarités avec leurs subordonnés, mais se tenir sur la réserve.

8. Mais l'essentiel consiste à savoir quelles gens vous accepterez dans la classe des Illuminés: car avec un choix judicieux, tout peut très bien aller. Mais je crois qu'il vous faut infuser un sang nouveau à des corps malingres. Si dans cette classe apparaissent des personnes jusqu'ici inconnues, considérées et respectables, il s'ensuivra pour vous les plus agréables conséquences.

9. Mais surtout la bonté de l'affaire exige qu'on paye soi-même d'exemple. Il faut être soi-même, ou au moins paraître ce à quoi on veut amener les autres. Rien n'est plus nuisible à une bonne entreprise (*P. 4*) que le désaccord des actes et des paroles. Il vous faut donc vous honorer, vous respecter les uns les autres et parler de vous réciproquement en bons termes. Et vous devez accueillir les gens avec bonté et amabilité et leur montrer que vous avez en vue ce qui peut être le meilleur pour eux. Acceptez-les peu à peu comme ils sont, avec leurs habitudes, et excitez leur intérêt à l'affaire, grâce à l'amabilité des personnes avec lesquelles vous êtes en relations. Interrogez Pythagore sur la façon dont je me comporte avec lui: il ne me quitte jamais certes sans éprouver pour moi de la considération et un zèle ardent. Ce n'est pas que ma vie tranquille et retirée, mes intentions désintéressées ou des exhortations animées l'y poussent le moins du monde: mais il se rend compte que ce que je dis, je le sens, et que je ne l'ai pas seulement appris par cœur, mais que je l'ai éprouvé. Ah! l'exemple! l'exemple fait plus que tous les mots et que toutes les injonctions. Avant de donner des ordres à un autre, il me faut l'amener à attendre mes ordres. Le régime moral est d'une espèce toute particulière, il a ses principes tout à fait spéciaux sans lesquels tous nos projets ne sont que chimères et ne peuvent être rien de plus qu'un beau rêve. Appliquez-vous à lire et interrogez-vous vous-même; mettez-vous aussi dans la situation des autres et rendez-vous compte de l'impression que vous faites sur eux. C'est de cette manière que j'ai pénétré dans la morale aussi loin peut-être que n'importe qui a pu y être amené. Croyez-moi, (*P. 5*) très cher

Caton, je vous écris de cœur et c'est à un ami que j'écris; ce que je lui écris, j'en ai fait l'expérience, l'expérience répétée, et l'ai reconnu pour vrai. Et dans l'*Illum. dirigens*, vous devez avoir la conviction que ce que j'ai désiré jusqu'ici pour notre but, ce n'est pas par obstination, mais à titre de vrai moyen. Serais-je même à Athènes et aurais-je le *Directorium* immédiat, vous verriez comme je travaille. Vous verriez comment au moyen des mœurs et de l'exemple, par l'intermédiaire de deux ou trois personnes sur lesquelles j'exercerais toute ma force, ma peine et mon éloquence, j'en viendrais à diriger convenablement toutes les autres, précisément par l'intermédiaire de celles-là. Mais qu'ai-je besoin de m'étendre à ce sujet? Mon grade d'*Ill. min.* contient tout cela. Celui qui le comprend bien, le fait sien et le met en pratique, ne saurait manquer de transformer les hommes. Nous devons avant tout faire les gens, et cela coûte de la peine.

Les noms pour votre Province suivront sous peu, et je m'en suis remis à Philon de corriger la géographie.

Pourquoi Alexandre ne saurait-il pas me connaître sous le nom de Spartacus ? Est-ce que ce nom ne répond pas tout aussi bien qu'un autre à l'intention que j'ai de cacher mon [propre] nom ? Je ne mets nul orgueil à des noms magnifiques. (*P. 6*) Il faut avoir une âme d'enfant pour préférer s'appeler César plutôt que Spartacus. S'il y avait nécessité à cela, je m'appellerais Sanchoniaton : mais alors comment faire avec les autres qui me connaissent sous le nom de Spartacus ? Portez-vous bien et aimez-moi. Je suis votre tout dévoué

SPARTACUS.

Ephèse, le 27 janvier 1781.

2

. Sp. A. A. S. d.

Je vous félicite de votre nouvelle fonction, et je souhaite que tous les conseils privés d'Aréopagites reçoivent 20.000 florins de traitement. Mais je vous souhaite plus encore d'obtenir des fonctions où vous n'ayez pas beaucoup de travail.

Vous trouverez ici les *quibus licet* arriérés. Ils ne sont pas malheureusement ce qu'ils devraient être, *sed Spiritus non spirabat*, et j'ai vraiment trop à faire. Et je ne puis pas davantage m'y obliger pour une autre fois. J'ai encore besoin d'un peu de temps pour la communication à l'assemblée, qui doit être bonne et impressionnante, et pour laquelle d'ailleurs

(*P. 7*) j'ai été peu aidé. Je doute de pouvoir y mettre la dernière main avant le début de l'année. Donc ne comptez pas fermement dessus.

Que vous n'ayez pas compris grand'chose aux rapports de Philon, je le crois volontiers, car cela m'arrive souvent aussi. C'est pourquoi je n'ai encore aucun tableau du personnel de cette localité, pas plus que d'Athènes.

J'ai reçu ordre, de la part du conseil ecclésiastique, de présenter un inspecteur pour les écoles allemandes d'ici. Il devra nécessairement aussi recevoir un traitement. Je proposerai Pythagore, à qui le poste convient bien. Appuyez cette proposition près de Alfred et de E..., afin qu'on puisse prendre un traitement sur les *Beneficia simplicia* d'ici.

Pour que Hermès ne rencontre aucune opposition de la part de l'Université, il ne faut pas qu'il demande un trop haut *Congruam*, car nous ne sommes pas en état de le fournir. J'ai en vue 600 florins et les frais d'étole. Il ne faut pas que ses prétentions soient trop élevées au début, jusqu'à ce qu'il ait le pied dans la place: alors il sera en passe de devenir professeur.

A vrai dire, Epictète a aussi ses défauts. D'ailleurs je ne connais encore, dans l'Ordre tout entier, personne qui serait tout à fait ce que je souhaite. Le manque de prévoyance, le désir de dominer et (*P. 8*) la courte vue sont les défauts les plus fréquents chez la plupart de nos membres. Cependant j'espère que les fonctions mêmes et les expériences qu'elles entraîneront formeront d'abord les gens. Presque tous ne sont guère que des débutants, et très peu possèdent à peine la moitié des vraies notions nécessaires. Si j'avais rencontré des gens déjà formés, j'aurais certes plus de facilités. Mais la tâche entre toutes la plus difficile, c'est qu'il me faut d'abord façonner des Aréopagites conformément à mon but; or ils ne s'y prêtent guère, parce qu'ils pensent avoir aussi raison que moi et en savoir tout autant. *Hinc illæ iræ.* Pourtant cela change assez depuis quelque temps. Ils apprendront de plus en plus à se rendre compte de quelle peine et de quelle adresse on a besoin pour réunir des hommes d'une façon durable. Les moyens qui promettent l'action la plus prompte sont précisément les plus insuffisants. Oh! c'est un grand art, le plus grand de tous: représentez-vous comme il doit être difficile, puisque tant on cherché à le posséder et que si peu y sont parvenus.

Les M[açons] ne sont pas des grades honorifiques. On doit les rendre aussi utiles et aussi instructifs que les circonstances le permettent. Je m'en occuperai dès que j'aurai reçu les *Cahiers* pour remanier tout le système. Il ne faut pas que même une seule ligne équivoque, *à la Jésuite*, s'y trouve capable de trahir les intentions concernant la religion ou l'Etat; (*P. 9*) tout doit être préparé d'accord et rien ne s'y trouver sans raison. En attendant, tout reste comme il est. On dit aux gens: *Le vrai système maçonnique n'apparaîtra que quand la chenille sera chassée des hommes jusqu'ici impurs. Il faut donc trouver le Minerval et d'autres grades afin d'écarter les indignes par le travail.* Que cela arrive dans trois ou quatre ans, ce sera assez tôt. Je fais donc imprimer chaque grade et le fais distribuer dans les Loges. Mon plan est celui-ci:

1. *Noviciat.* Il subsiste presque tout entier.
2. Les jeunes et les *Minervals* sont réunis en un seul grade.
3. Petit *Illuminé* et Compagnon. Pareillement.
4. Maître et Grand *Illuminé. Similiter.*
5. *Illuminé dirigens* et Maître d'œuvre architecte. *Similiter,*

La Chevalerie écossaire ne me plaît pas.

Tandem Mysteria, qui certes en méritent la peine.

La *Machine* doit être simple au point qu'un enfant puisse la diriger et la mettre en mouvement. *Hoc nondum est,* mais elle le serait si l'on ne m'avait point empêché. Les grades doivent non seulement ne rien contenir (*P. 10*) de dangereux, d'équivoque pour nous, mais encore ils doivent être établis de façon que les princes nous sollicitent de nous établir dans leurs pays pour les organiser.

Au cas où j'établirais l'affaire sur ce pied, il ne s'ensuit pas que les A. A. n'auraient pas le droit de venir nous chercher chicane. Mais je travaille pour moi seul, afin de laisser au moins l'idéal dont ceux qui viendront ensuite pourront juger par comparaison. Ou bien encore je peux laisser tout là. *Favores non debent obtrudi.*

En ce qui concerne Edesse, j'ai l'espoir que Agathocle et consorts se mettront d'eux-mêmes à la raison, quand ils verront qu'ils ont frappé en vain à toutes les portes. Il est impossible de leur céder: car ils ne cherchent qu'à découvrir nos secrets, ne désirent que des grades éclatants, n'obéissent le moins du monde, rient et se moquent des cérémonies; bref, parce qu'ils sont riches, ce sont des gens qui ont à un haut degré tous les défauts des riches: l'ignorance, la fierté, l'es-

prit d'indépendance, l'horreur du travail. N'y laissez aller que Philon; Diomède ne peut se conduire en prostitué, car il ne les a accueillis et ne leur a promis davantage qu'à la condition qu'ils se conduisent conformément aux statuts: *atqui hoc non faciunt.* (*P. 11*) Nous pouvons nous passer complètement d'eux car nous avons à Edesse des gens incomparablement plus dignes.

Ne serait-il pas bon d'intimer à Socrate l'ordre de recruter B. W... ? Je pense que ce ne serait pas un mauvais homme.

Ne vous laissez entraîner par aucune preuve que ce sont les vrais Francs-Maçons. On le prouve d'autant mieux qu'on ne le prouve pas du tout. Qui ne veut pas le croire, qu'il s'adresse ailleurs. Celui qui prouve le mieux, c'est celui qui sait le secret, et de celui-là je puis présumer le plus facilement qu'il connaît ce dont les dispositions font supposer quelque chose de grand et de sérieux.

Ajoutez cette règle à la précédence relative à la transformation future, dans l'instruction aux Aréopagites qui vous a été envoyée dernièrement.

Quant à se réserver la liberté de parole, veuillez remarquer encore une fois que les Supérieurs ont une grande liberté à cet égard, que tantôt ils parlent d'une façon, tantôt d'une autre, et que le plus souvent ils questionnent d'un air assuré afin de scruter les réponses et la façon de penser de leurs collègues. Par ce subterfuge, ils peuvent bien commettre beaucoup de fautes qui se commettent. Il faut toujours dire: la fin montrera (*P. 12*) quel est le vrai discours. Qu'on parle tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, afin de ne pas se trahir et de ne pas laisser pénétrer par les inférieurs sa vraie façon de penser. *Etiam hoc inseratur instructioni.* Il est mieux encore et moins perceptible de donner ordre aux *Ill. Maj.* d'apporter de la variété dans leurs discours à leurs subordonnés. *Ex rationibus supra adductis.*

Je vous en prie, ces maximes qui reviennent si souvent dans mes lettres, ne les laissez pas perdre ; mettez-en toujours dans l'Instruction aux Aréopagites, car elles ne me viennent pas toujours à l'esprit. Avec le temps, il en peut sortir un magnifique grade politique. Philon fait ainsi depuis longtemps déjà. Communiquez-vous aussi les uns aux autres ces instructions, pour en former avec le temps une unique, et lisez-les attentivement pour qu'elles vous deviennent familières. Quoique je les sache toutes et qu'elles me servent de ligne de conduite, je ne suis cependant pas encore en état de les formuler toutes selon leur ordre. D'après ces maximes vous pouvez aussi mieux juger de mes projets et de ma façon d'opérer.

On me raconte que toute la ville d'Athènes sait que la Loge a acheté la maison en question. *Malum est.* Vous êtes là très exposés à être observés. Vous jouez presque à jeu ouvert. C'est un nouvel exemple (*P. 13*) du manque de circonspection, du bavardage et de la vaine fanfaronnade de vos subordonnés. D'une façon générale, je n'aurais pas conseillé d'acheter une maison, si vous m'aviez consulté *re adhuc integra.* Dans mon opinion, il n'y a pas de danger à ce *découvert*, mais beaucoup de *force* est perdue là.

Que fait donc Alfred ? Comment s'annonce-t-il ? Je n'entends point parler de lui. Que fait Annibal ? S'il déploie autant d'activité en Italie qu'il apporte d'application à écrire, il n'ira pas loin. Tibère ne fait absolument rien: aussi suis-je d'avis qu'on ne doit lui communiquer aucune nouvelle. On ne doit en aucun cas pouvoir obtenir par indolence et négligence ce qui doit être une récompense de l'application et du dévouement; autrement on excite les autres à agir de même, et en fin de compte tous deviennent paresseux. Si chacun voulait être aussi appliqué que Tibère, qu'aurions-nous donc à nous écrire les uns aux autres ? Ou bien est-ce qu'il nous faut travailler pour qu'il ait quelque chose à lire ? De telles gens sont des frelons, qui dévorent le miel des autres abeilles travailleuses. *Valete, et diligite vos invicem, sicut Christus dilexit Ecclesiam.* Je n'ai reçu aucun rapport de la Province d'Erzeroum, aussi ne puis-je vous en envoyer.

Ephèse, le 15 Asphandar 1151.

SPARTACUS.

(*P. 14*)

3

Excellent Marius,

Je vous remercie infiniment pour les livres que vous m'avez procurés à si bon marché, et dont je vous enverrai sous peu le montant.

Laissez Diomède croire ce qu'il veut: cette modification est actuellement nécessaire pour compléter enfin l'affaire. Il est

impossible également que cela puisse lui inspirer la méchante idée que nous, jusqu'ici ses supérieurs, nous ayons assez de force pour devenir ses subordonnés. Aussi bien ne peut-il rien faire sans nous, car nous écririons à Epictète seulement.

Voici maintenant, sous la plus absolue confidence, une affaire qui me tient à cœur, qui m'enlève tout repos, qui me rend incapable de quoi que ce soit et qui me porte au désespoir. Je suis en danger de perdre mon honneur et la réputation grâce à laquelle je pouvais tant sur nos gens. Pensez: ma 18. 10. 5. 21. 12. 6. 8. 17. 4. 13. est 18. 10. 5. 21. 12. 13. 6. 8. 17. (1). Aussi me suis-je adressé à Euriphon, à Athènes, (*P. 15*) afin de faire solliciter près de Rome la licence de mariage et les décisions du promoteur. Vous voyez combien il est important que vous réussissiez et qu'on ne perde point de temps: chaque minute est chère. Mais, si la dispense n'est pas accordée, que ferai-je donc ? comment réparerai-je cela près d'une personne à qui je suis obligé en tout ? Nous avons déjà essayé de diverses façons de 3. 4. 13. 9. — 12. 11. 24. 20. 19. 17. 8. 4. 11. 8. 13. (*). Elle-même était décidée à tout. Mais (*P. 16*) Euriphon est trop timide; cependant je ne vois pour ainsi dire pas d'autre expédient. Si j'étais sûr de la discrétion

(1) D'après le chiffre indiqué dans le premier volume des *Ecrits originaux de l'Ordre des Illuminés*, cela signifie : Ma belle-sœur est enceinte.

* Ce qui signifie en langage clair : de provoquer l'avortement.

Que le monde voie maintenant l'homme de haute moralité qui s'appelle Spartacus (Weishaupt) : un brillant fondateur d'Ordre, qui a décoré sa jolie œuvre d'un inceste et d'une tentative d'avortement ! La recette en a été découverte parmi plusieurs autres par celui qui fut son disciple Ajax ; mais alors, ou le maître ne devait pas encore la connaître, ou du moins, comme il appert de sa propre lettre, elle ne dut pas être assez forte pour provoquer l'avortement. Ce fut peut-être la première occasion où Weishaupt fut convaincu par la nécessité que, pour poursuivre son œuvre infâme et atteindre son but, il lui fallait avoir recours à d'ignobles moyens de cette sorte et à de pareils procédés de bandit. Aussi n'a-t-il pas manqué de communiquer à ses plus intimes affidés, (*P. 16*) tels que par exemple Ajax, Marius, Caton, Celse, Euriphon et autres du même acabit, l'injonction provenant de l'Ordre de découvrir de pareils recettes et secrets abominables. — Et comme ce ait et cet attentat s'accordent bien avec le passage où dans l'introduction à son *Apologie*, p. 6, Weishaupt dit, entre autres serments et protestations :

« Je peux et je dois avouer devant Dieu, et je le fais ici de la façon la plus solennelle, que, en ce qui concerne quelques-uns de ces écrits, en particulier de tous ces louches secrets pour empoisonner, etc., je n'en ai entendu parler de ma vie ni n'en ai vu, et que moins encore je n'ai eu connaissance d'un seul cas où quelqu'un de ceux avec qui j'étais en relations aurait conseillé, communiqué ou mis en pratique quelqu'un de ces secrets. Tel est le témoignage que je dois à la vérité ! »

de Celse, il pourrait m'aider, et même il me l'a promis il y a déjà trois ans. Parlez-lui-en, si vous croyez qu'il y ait là quelque chose à faire. Je ne puis pas non plus en entretenir Caton, parce que d'ailleurs toute son amitié (*P. 17*) en est avertie. Si vous m'aidez à me tirer de cet embarras, vous me rendrez la vie, l'honneur, le repos et le pouvoir d'agir. Si vous ne pouvez pas, je risquerai, je vous le dis, un coup désespéré, car je ne veux ni ne puis perdre mon honneur. Je ne sais quel diable m'a égaré, moi qui dans ce cas ai toujours usé d'une extrême prudence. Encore tout cela est-il secret jusqu'ici. Personne ne sait rien, à part vous et Euriphon. Pourtant ce serait temps d'essayer quelque chose, car nous voici au quatrième mois et en outre, ce qui est le pis, ce cas est même criminel. C'est pourquoi un extrême effort devient nécessaire, ainsi que la plus audacieuse résolution. Portez-vous bien, avec plus de plaisir que moi, et songez au moyen qui peut me tirer de là. Je suis votre

SPARTACUS.

4

Sp. M. S. d.

Facile cum valemus, ægrotis consilia damus

En ce qui concerne la répartition des Préfectures, je suis complètement de votre avis. Dans d'autres provinces aussi des changements se sont produits (*P. 18*). Grâce au ciel et à votre bienveillante intervention, le *v.* a enfin fait une proposition. Ainsi m'a-t-il sauvé l'honneur pendant quatorze jours. Vraiment il ne sait pas que l'affaire est si pressante. Cependant, sous peu le *promontoire* commencera à devenir visible. Si seulement Annibal me faisait l'amitié de lui permettre de se fixer quelque temps à Sandersdorf, je payerais volontiers toutes ses dépenses, s'il voulait seulement lui prêter une demeure, pour qu'elle fût en un bon endroit et soustraite aux yeux des gens; autrement des rumeurs se feront entendre. Pour cela, j'aurais besoin d'une introduction près de l'administrateur de l'endroit. Annibal vient-il bientôt ? Ne pouvez-vous pas prendre de décision ? Si seulement j'étais six mois plus vieux ! Si bas que je sois tombé, le rôle que j'ai à jouer exige que je ne le laisse pas voir, et c'est précisément ce qui rend mon sort d'autant plus insupportable. Je peux dire que souvent, très souvent, l'envie me prend de regarder vers une

porte ouverte. Cependant je veux, aussi longtemps que je pourrai, rassembler ma part de philosophie; seulement je vous prie de poursuivre sérieusement l'affaire et de me donner quelquefois courage par vos exhortations. C'est cela seul qui m'a fait défaut, et le diable m'a conduit par derrière. Portez-vous bien, très cher (*P. 19*) Marius. Je suis votre tout dévoué

Eph., le 2 septembre 1783. SP.

5

Sp. G. S. d.

Je vous remercie pour votre nouvelle intervention bienveillante, et je vous prie de poursuivre très vigoureusement cette affaire. C'est peut-être la seule fois que j'ennuie mes amis d'une demande, et je ne l'aurais pas fait encore, si pour ainsi dire mon sort tout entier, mon honneur, mon bonheur et mon malheur ne dépendaient de l'heureux succès de ma prière le plus prochainement possible. Par ses retards, V... m'a certainement porté grand préjudice. Annibal ne vient-il pas bientôt ? Sinon, ne voudriez-vous pas avoir la bonté de donner ordre à Sandersdorff, que je pourrais loger à mes frais ma belle-sœur jusqu'à ce que je sache ce qu'il en sera de l'affaire. Annibal, qui est pour moi une très ancienne connaissance, n'aura là rien contre, d'autant moins que je ne désire que le simple logement.

(*P. 20*) Epictète m'écrit que Diomède ne lui a pas encore écrit: la lettre de Diomède doit donc s'être perdue. Je suis sûr que Epictète se fait un plaisir de vous expédier vos lettres, dès qu'il sait de qui elles sont. Ce qui l'a étonné, c'est seulement de ne pas savoir qui se servait de lui comme agent d'affaires; et on ne saurait le blâmer à ce sujet, quand on songe combien on peut être facilement abusé en de telles circonstances. Cromwell est en train de copier une importante production maçonnique que j'ai reçue de B... Je vous donnerai cette copie pour vos archives, dès qu'elle sera faite.

Mahomet me mécontente beaucoup par le fait qu'il écrit partout pour m'enlever tout crédit. Lui et Philon, qui sont d'accord, veulent absolument réunir un congrès où ils pensent tout embrouiller. Mais comme personne n'a de loisirs comme

eux deux, personne n'y paraîtra, et le projet s'évanouit de soi-même.

Les livres que A... a achetés, je désire les envoyer à Erzerum sous l'adresse du D... G... de S...

Je me recommande encore instamment à vous, moi et mon affaire, et je vous demande la plus complète discrétion au sujet de la (*P. 21*) situation de ma belle... Je suis d'ailleurs votre très dévoué

Eph., le 4 septembre 1783. SP.

6

Sp. M. S. d.

Qui fit, ut voluptatem dolor comes sequatur ?

Toutes les fatalités tombent sur moi en même temps. Maintenant voilà ma mère morte. Funérailles, mariage, baptême, tout l'un après l'autre en un court délai. Quel merveilleux micmac! Je n'ai pas besoin de vous prier d'avancer à ma sœur, sur mon compte, 50 florins pour les frais des funérailles. Je suis le seul de vous tous qui ai payé de sa propre poche, pendant longtemps, toutes les dépenses de l'Ordre, et qui ai nui de la sorte à mes intérêts domestiques au point de ne pas avoir même, en ce moment, assez d'argent disponible pour faire enterrer ma mère. J'ai si peu mis à profit l'Ordre! Je ne demande pas que la caisse me fasse cadeau (*P. 22*) de cet argent, mais je crois avoir quelque titre à ce que l'on me le prête jusqu'à Pâques. Rien n'est perdu pour moi, car grâce à Dieu, j'ai encore l'espérance de quelques recettes, seulement elles ne sont pas échues en ce moment où j'en ai le plus besoin.

Au sujet de la triste situation de l'Ordre, j'écris encore aujourd'hui à Diomède même; mais comme j'ai encore à m'occuper d'affaires domestiques, la lettre ne pourra pas être mise à la poste aujourd'hui. Ce sont là les tristes conséquences de se croire trop sûr et trop fort, d'agir trop en public et trop visiblement, d'irriter ainsi les autres contre soi, de mettre de côté la prudence, de se livrer trop tôt à des cabales, de laisser paraître des intentions de domination égoïste, de ne pas tenir compte des avis donnés de sang froid et de négliger de s'adapter à son propre rôle et de s'y perfectionner. O gens! instruisez-vous! vous vous êtes chargés trop légèrement d'un pareil système; vous voulez la fin et vous négligez les moyens.

Le reste de ce que je pense, je l'écrirai demain à Diomède. Portez-vous bien et ayez plus de plaisir que moi. Je suis votre

Eph., le 12 décembre 1783 Sp.

(*P. 23*) Je désirerais avoir une conversation avec vous, pour découvrir les raisons de la décadence de notre Ordre. On fait volontiers mauvais usage des écrits, et si l'on ne descend pas jusqu'aux raisons personnelles, on ne peut débrouiller l'affaire. Si vous êtes perspicace, vous me comprendrez sans plus.

7

Sp. C. et Areopagitis Athen. S. d.

Je suis en ce moment si satisfait d'Athènes, que je ne saurais l'être davantage. Diomède est un homme qu'on ne saurait payer son prix. De tels hommes sont à mon goût. Si les choses vont ainsi, non seulement, jusqu'à Noël, un Chapitre secret ordinaire sera institué près de la Préfecture, mais encore jusque-là on aura travaillé dans la classe des Prêtres. Donc, je vous en prie, suivez-moi, et ne perdez point de temps à exécuter ce que je dis; si je n'allègue pas toujours mes raisons, afin d'épargner beaucoup de paperasses, j'ai cependant toujours mes raisons fondamentales. De même que la Grèce était jusqu'ici la plus mauvaise Province, de même elle doit devenir la première sous peu. Voyez ainsi ce qu'un seul homme, actif, infatigable, comme Diomède, peut faire!

(*P. 24*) Vous recevrez quelque chose à copier, après quoi vous me le retournerez aussitôt. Diomède devra le copier lui-même, et ne le laisser voir à personne, à moins qu'il n'en reçoive l'ordre. Le premier à qui on le donnera à lire et à qui l'on demandera son avis, c'est Caton le Censeur. J'espère qu'il prendra ainsi notion de l'affaire. S'il y prend goût, on l'élèvera tout de suite et sans aucune cérémonie au grade de *Minerval*, puis une fois instruit dans ce grade, on l'élèvera de même en *tête à tête* à celui d'*Ill. minor.* et enfin dans chacun des trois jours qui suivront, aux grades d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*. Alors je vous ferai parvenir de nouveau ce qu'il faudra tirer de lui, et même s'il n'est pas à Athènes, je vous conseille encore de procéder de cette façon. A Alfred aussi, je crois, il faut épargner l'*introduction* et on procédera avec lui, par l'intermédiaire de Diomède, comme avec Caton le Censeur.

Je vous prie de la plus pressante façon, de ne point perdre de temps, car c'est là-dessus que repose tout entière mon action ultérieure. Diomède doit être promu *Ill. major* aussitôt que possible, pareillement en un simple *tête à tête*. La raison pour laquelle Philon fait de si grands progrès, c'est qu'il fait monter rapidement en grade des hommes aptes et façonnés, et qu'il institue sans perdre de temps une classe supérieure qui aussitôt dirige les autres. Je procéderai dans votre province exactement de la même façon que Philon l'a fait (*P. 25*) dans les siennes, et vous verrez que bientôt les choses auront changé.

Sitôt que j'aurai reçu de nouveau les rapports provinciaux, je vous les communiquerai avec grand plaisir. Je ne tiens secret aucun des travaux qui contribuent au but poursuivi; et si parfois j'ai réellement un secret, soyez assurés que j'ai certes de sérieuses raisons d'agir ainsi.

Qu'on ne laisse pas Alfred et Caton le Censeur fréquenter les classes inférieures.

Vous serez étonnés, quand un jour je vous communiquerai un certain grade; mais je ne le conférerai pas avant que les choses soient mieux en ordre à Athènes et qu'un Chapitre secret ordinaire ait été institué.

N. B. Diomède doit, après l'obtention du grade d'*Ill. major*, remettre son *curriculum vitae* sous pli fermé, que vous pourrez ouvrir aussitôt. Je pense que, par la *manuduction* de Diomède, les écailles doivent aussi tomber des yeux d'Ulysse.

Si seulement j'avais une fois une liste complète de votre *Personnel*. Je ne connais pas les gens. Démophile, Marcellus, Lycurgue, (*P. 26*) Trebonius: tous, je ne sais qui ils sont.

Maintenant, encore une proposition: nous devrions jeter une bombe parmi les Réformistes et R..., à Athènes: par exemple, si Scipion prononçait un jour chez V... un discours sur la constitution des Sociétés secrètes. Peu à peu l'excellence de la nôtre se répandrait. Mais Scipion devrait simuler la plus étroite confidence et demander à V... la discrétion, sous prétexte qu'autrement il pourrait lui en advenir beaucoup de désagréments, et il ferait lire aussi le mémoire autour de lui, en sa présence. Je pense que cela produirait une merveilleuse influence, qui serait prise en grande considération par les Réformistes et R... Vous verrez comme peu à peu ils tourneront autour de vous. On peut aussi envisager l'influence que provoquerait cet acte. Je ne désire pas qu'on admette V... Je souhai-

terais seulement qu'on s'occupât de choses tout à fait importantes; je souhaiterais que cette association devînt respectable aux yeux des Réformistes. Qu'en pensez-vous ?

Il m'est impossible d'écrire aujourd'hui au vénérable Fr. Diomède; mais cela sera pour demain. En attendant, dites-lui que je serais content qu'on m'envoyât les *Protocolla ad ratificandum;* (*P. 27*) ainsi je pourrais examiner les propositions des autres.

N. B. Minos, cet homme estimé, travaille à son *curriculum vitae:* il n'en est qu'à sa dix-septième année et il a déjà écrit 93 feuilles, et il est âgé de 45 ans: cela dépasse toute confession générale. Voyez par là à quoi on peut amener des hommes, quand on leur inspire confiance et qu'on appelle leur attention sur la bonté d'une cause.

Si Marius voulait m'envoyer son Xénophon tout entier, cela me ferait certes grand plaisir. J'étudie en effet le grec à la hâte, car je vois que je ne puis autrement tenir tête à nos gens dans l'Ordre: il est donc nécessaire de l'étudier à la hâte, pour conserver la supériorité. Jusqu'à présent, personne encore ne l'a emporté sur moi, et j'espère que cela n'arrivera pas. Car plus le supérieur est élevé, plus les gens attendent de lui, et s'il n'est pas en état de répondre à cette attente, il est impossible qu'il assujettisse les gens. Aussi, je vous en prie, chers amis, ne soyez pas oisifs et étudiez ce que vous pouvez, car nous nous sommes imposé une grande charge. Au moins, si vous ne voulez agir ainsi, n'empêchez rien: ne vous donnez pas pour les premiers et restez au deuxième ou au troisième rang, (*P. 28*) ou bien tenez-vous près des bagages. Mais qui veut parvenir au premier rang doit être un rude lutteur et éprouvé de tous côtés. — Nicolai aussi fait maintenant partie de l'Ordre, *et quidem contentissimus.*

Je vous en prie, adressez donc bientôt Alfred à Diomède; Celse aussi brûle d'envie de s'y joindre à l'occasion. S'il est bien dirigé et bien entretenu, j'espère que vous aurez en lui un des premiers *enthousiastes. Valete.*

SPARTACUS

Le 25 janvier 1782.

8

Sp. C. S. d.

Il me faut pourtant envoyer cela à Mahomet, pour qu'il voie

ce qu'il tient pour un ingénieux frère philosophique. Vraisemblablement il fonde un Ordre pour extorquer de l'argent aux gens, et les deux autres deviendront une paire de faiseurs de dettes pareils à lui. Je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant son nom.

Diomède est aussi à Athènes. Cet homme s'est acquis de grands mérites près de l'Ordre; car il (*P. 29*) a recruté Philon, et ensuite, par son intermédiaire, tous les hommes distingués qui sont sous sa direction. Il mérite donc de recevoir avant tous les autres le grade d'*Ill. major*. Je désirerais ou qu'il se rendît tout de suite près d'Annibal, ou qu'il demeurât quelque temps à Samos pour y mettre les choses en train. Je voudrais lui conférer le grade d'*Ill.* major sans formalités, mais *brevi manu.*

Eu égard à la Maçonnerie, il est tout à fait nécessaire que la Loge tout entière soit sous sa direction, d'autant plus que le futur grade d'*Ill. major* doit constituer le Chapitre secret. Aussi conseillerais-je de conférer ce grade d'*Ill. major* aux capitulaires Diomède, Brutus, Menelas, Musée et Atys avant tous les autres. S'ils voient dans ce grade une toute nouvelle M[açonnerie], alors il y aura beaucoup de choses de changées. C'est ensuite avec Ulysse tout seul que vous aurez à faire. C'est si essentiel qu'il vous faut auparavant vous partager en deux Loges; alors vous devrez avoir les mains libres, selon le plan une fois établi, pour promouvoir aux trois grades M[açonniques], qui vous voudrez de nos gens et comme vous le voudrez. Ces grades d'ailleurs ne doivent pas être remplis avec de simples numéros et des bouche-trous, mais avec des gens vraiment convenables qui travaillent avec ordre et se préparent au grade d'*Ill. major*. Ce doit être une Maçonnerie qui se distingue de toutes celles jusqu'ici existantes par la pureté et la (*P. 30*) dignité de ses membres ainsi que par sa hiérarchie et son organisation. Je ne conseillerais donc pas d'y admettre tout élève, s'il n'en est pas capable au demeurant. Ici encore, il vous faut être graduellement aussi exclusifs dans le choix et la formation des membres que vous l'avez été avec les autres, car la Maçonnerie forme désormais avec l'Ordre un seul et même corps. Quand les grades inférieurs n'ont pas bonne réputation à cause des mauvaises gens qui les occupent, on n'attend rien non plus des grades supérieurs. Je crois donc que deux Loges seraient le mieux. Celui qui veut devenir *Maître elect.*, *Rose-Croix* et

ainsi de suite, et ne convient à rien de mieux, on l'envoie dans l'autre Loge inférieure.

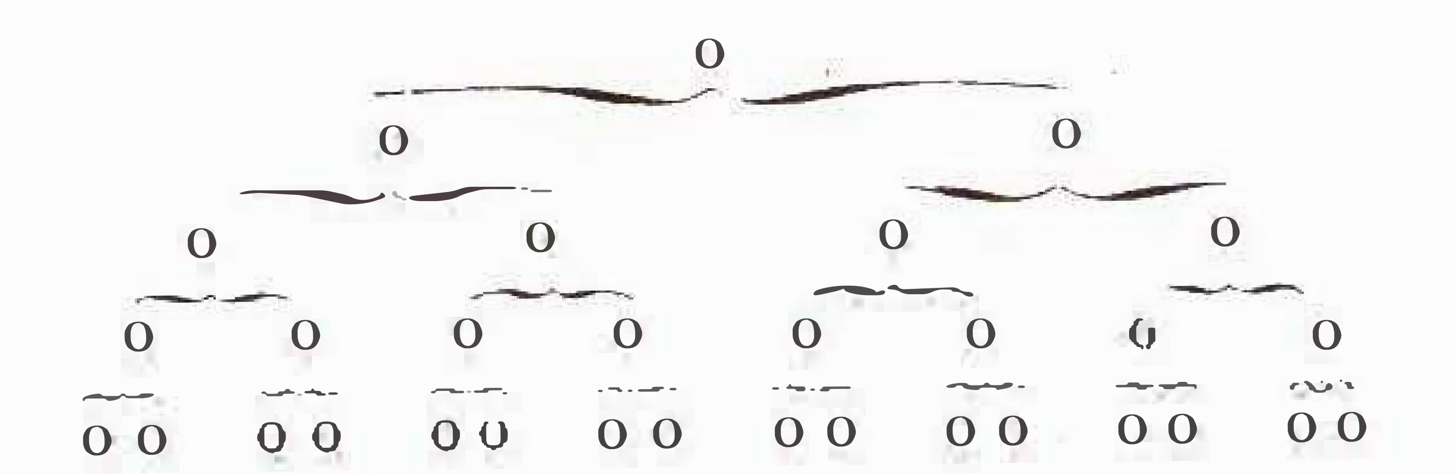
La question des frais de réception ne saurait rien signifier: de préférence, moins et bon, et cela s'arrange ensuite de soi-même avec le temps. Hermès et Pythagore ne peuvent pas encore devenir *Ill. maj.*; ils ne sont pas même encore *Maçons*; ils doivent d'abord recevoir les trois grades, voire à de sensibles intervalles, et pour cela travailler avec application, observer les autres et se façonner. Ulysse, au cas où il ne voudrait pas rester là, pourrait, avec ses vieux généraux, instituer une propre Loge, et y conférer les vingt-deux grades inférieurs. Examinez bien tout cela, c'est essentiel, et de la sorte, ce que vous aurez une fois institué demeurera tout le temps. Sur le Rhin, on procède de la façon que je leur ai écrit.

(*P. 31*). Je vais confectionner les bulletins de *reproche;* mais il me faut d'abord attendre que me vienne l'esprit de composer, pour avoir un feu suffisant et le communiquer. J'espère vous mettre tous en bon chemin.

Mettez en relations Pizarro et Cortez pour la correspondance; car il m'est impossible de suffire à tout. Pourtant je veux donner toute indication à Cortez. Agissez pareillement avec Ulrich von Hutten, en l'adressant à Cortez. Vous verrez que tous les *Réformistes* ensemble l'emportent de beaucoup sur les autres, car ils sont mieux habitués à la subordination.

La feuille hebdomadaire d'Aristophon est une œuvre pitoyable. Il ferait mieux de garder cela pour lui. Dans le supplément ci-contre, il y a l'annonce d'une autre feuille, due exclusivement aussi à des membres de l'Ordre, mais incomparablement meilleure. Zénon l'Eléate en est le chef à Olympie: c'est un homme magnifique.

Ici, je veux introduire parmi les gens une discipline exemplaire: ils doivent être partout les meilleurs. A cette fin, mettez donc en relations Anacréon et Ménippe. Mais ne m'adressez à moi-même, cette fois encore, personne immédiatement, sauf Cortez, jusqu'à ce que j'écrive, afin que je puisse réfléchir à l'affaire et (*P. 32*) mettre convenablement les gens à leur rang, car tout dépend de là. J'opérerai donc avec vous comme l'indique la figure suivante:



Immédiatement au-dessous de moi, j'en ai deux auxquels j'insuffle tout mon esprit; ces deux à leur tour en ont chacun d'eux deux autres, et ainsi de suite. De la sorte, je puis, de la façon la plus simple, enflammer un millier d'hommes et les mettre en mouvement. C'est de la même façon aussi qu'il faut partager les Ordres et opérer dans le domaine politique.

Il convient pour cela de lire à Pythagore quelque chose du grade d'*Ill. min.* Mais je ne l'ai pas; je n'ai entre les mains aucun grade, pas même mes propres rédactions.

J'ai aussi dans les provinces de Philon une sorte de serment, d'assurance ou de protestation, qui commence par ces mots: Sur l'honneur de l'Ordre, par l'Ordre. On ne l'emploie, pour ne pas la profaner, que dans les occasions graves. (*P. 33*) Celui qui est convaincu d'avoir prêté faussement ce serment, sera sans réplique, quelle que soit sa condition, déclaré *infâme* par l'Ordre tout entier. Aussi je laisse préalablement aux gens le temps de réfléchir mûrement au redoutable serment par lequel ils s'engagent à tenir leur parole. Je leur en fais voir clairement et vivement les conséquences.

Dans un corps de cette sorte, où l'on ne possède aucun moyen de coercition sur les autres, la loyauté et la bonne foi doivent être inviolablement garanties et le bon exemple mis en avant. A quoi me sert de donner à un autre les plus belles prescriptions, si je ne les respecte pas moi-même ? Ainsi se perd toute considération à l'égard des organisations les plus saintes. Tout dépend donc de cela seul. Je m'étudie jour et nuit à tirer parti de la moindre chose pour donner à ce corps la force qu'il doit avoir. Je reconnais volontiers qu'il y a dans l'Ordre des savants incomparablement meilleurs et plus grands que moi. Mais j'ose affirmer que pas un d'eux tous, pas même Philon, ne comprend aussi bien l'art de mettre à profit les plus petites occasions et de découvrir les vices et imperfections d'une telle machine artificielle. Aussi croit-on souvent que beaucoup de mes idées et demandes sont de l'amour-propre et de l'outrecuidance de ma part. Mais il n'en est certainement rien, (*P. 34*) et ce sont là tous moyens bien réfléchis et appro-

priés : aussi dans les endroits où l'on me suit, j'accomplirai des miracles ; où l'on ne me suit pas, je ne suis bon à rien. J'ai si bien réfléchi et travaillé jusqu'ici que, si l'Ordre tout entier venait aujourd'hui à s'effondrer, je le remettrais debout, en l'espace d'un an, beaucoup plus magnifique qu'auparavant. Aussi n'y aurait-il aucun mal, au cas où il serait dénoncé et opprimé. Pour de telles ressources, je suis inépuisable. J'en tire même profit, car je sais mieux alors ce que j'ai à faire et à éviter. L'expérience m'a rendu prudent. Il ne se produit rien, à quoi je ne réfléchisse et dont je n'aperçoive les conséquences, et en même temps sans que j'envisage les mesures à prendre en cas de mauvaise issue. Je suis si sûr d'un heureux succès, que je viens infailliblement à bout de mes projets, en dépit de tout obstacle, pourvu que je conserve vie et liberté et que j'aie aussi un petit nombre d'hommes dont je puisse escompter qu'ils me suivront sans défaillance. Tout empêchement ne peut que me rendre d'autant plus actif d'un autre côté : car je sais l'art de tirer profit des circonstances les plus contraires, et de me remettre debout avec plus de vigueur quand on me croit à terre. Mais je ne veux plus lutter, ni exiger de personne qu'il fasse ce que je juge bon. Que chacun fasse (*P. 35*) ce qu'il croit le meilleur : le résultat montrera de quel côté était l'erreur : je trouverai toujours quelque autre endroit par où je puisse justifier mes prescriptions. Cependant, si un autre a trop gâté l'affaire, ce n'est pas à moi qu'en incombe la faute, et je sacrifie même des provinces entières aussi volontiers que je me soucie peu que des personnes quittent isolément l'Ordre. Est-ce qu'on n'a pas parlé de tout cela jusqu'ici presque trop ? Peut-être que oui, peut-être que non. Il se peut que je me trompe, comme il se peut que j'aie raison.

Portez-vous bien, Caton ! Continuez à être aussi zélé et scrupuleux que vous l'avez été, et ce ne pourra faire autrement que de bien aller. Je ne désire rien autant que de voir votre situation s'améliorer et vos travaux s'alléger. Que ce fût par moi ou par l'Ordre lui-même, vous devriez être complètement mis au courant. Vous pouvez faire beaucoup à l'avenir, si vous vous fortifiez, dans l'Ordre, d'hommes solides et importants, et si vous vous liez étroitement les uns aux autres. *Vale et me ama.* Mes compliments à Celse, à Marius et au nouveau marié encore tout chaud, Scipion.

SPARTACUS.

Ephèse, le 16 février 1782.

9

(*P. 36*)

Sp. C. S. d.

J'ai convenablement reçu les paquets, et avec une grande joie. Maintenant cela prend enfin tournure, et si le zèle dure, je vous assure que votre Province sera la première, comme il n'est pas douteux qu'elle était jusqu'ici la dernière et faisait en outre le scandale des autres.

Cortez et Ménippe ont été promus *Ill. min.* à Erzeroum. Maintenant une assemblée doit être instituée ici : Cortez, supérieur ; Pythagore, censeur ; Ménippe, questeur, et Confucius, secrétaire. Cortez fera un superbe Supérieur : il est doué d'une activité infatigable, de *haut goût* et des plus fines connaissances. J'ai besoin aussi du *Tableau*, des Statuts des Minervals et de tous les *Requisita*. Mais je ne la laisserai pas encore ouvrir cette année, parce qu'il est déjà trop tard. Peut-être, au sujet de la Loge, peut-on encore disposer de quelque chose ; il en est encore temps, jusqu'à ce que les affaires de la Loge soient mieux rangées. Je n'ai pas du tout l'intention d'employer Armenius, car c'est un *pédant* insupportable, entêté, ambitieux, vaniteux et désireux de faire parler de lui.

Que Marius m'envoie seulement la note des créances : je les ferai rentrer et (*P. 37*) je transmettrai le tout. J'ai reçu les sceaux ; mais Mahomet n'est plus à Erzeroum, et je dois attendre que A... vienne.

Maintenant je désirerais que Alfred ne fût pas non plus négligé, qu'il fût mis en relations avec Cortez, et que celui-ci, à l'insu des autres, entretînt son zèle, lui conférât les grades *separatim* et le tînt au courant de tout. Cet Alfred est capable d'enthousiasme, et si vous me suivez, nous réaliserons de grandes choses par son intermédiaire. Je désirerais en outre que, toujours à l'insu des autres, quelques hommes déjà façonnés fussent engagés et amenés rapidement, sans cérémonies, au point de pouvoir, à bref délai, former une plus grande assemblée *d'Ill.*, où alors seraient agréés Euclide, Lulle et Brutus. Comment vous étonner de cela ? Je vois là une nécessité fondamentale : il nous faut avoir des hommes qui donnent le ton, qui soient des modèles : on en a manqué jusqu'ici. Quels seraient les mieux désignés à cet effet ? Si cela vous convient, j'en chargerai Diomède ; mais il me faut au préalable avoir votre assentiment. Pour ces hommes nouveaux à mettre en

évidence, ce qui doit avant tout dicter leur choix, c'est qu'ils doivent servir de modèles. A côté de Diomède, il nous en faudrait seulement trois de cette sorte, qui ne fussent pas trop distraits par d'autres travaux, pour pouvoir mieux être utilisés à cet effet. (*P. 38*) Alors on ferait immédiatement de Diomède le Supérieur de cette grande assemblée d'*Ill.* Diomède est un homme infatigable; nous ne pouvons avoir de meilleur instrument pour opérer, et *quod instar omnium est*, il n'a rien à faire qu'à s'occuper de cette affaire. Alfred la saisira mieux aussi, s'il est transporté dans une sphère plus large: de telles gens, il ne faut pas les conduire avec des lisières! Et maintenant réfléchissez à vos occupations d'Aréopagite. Combien avons-nous à Athènes, à l'insu des autres, d'hommes estimables et polis, des modèles ? Je songe constamment à L... Celse devrait aussi mettre Diomède en relations avec lui. Il nous faut songer à introduire bientôt le grade de Chevalier écossais; c'est d'ailleurs une honte que des étrangers viennent à Athènes; mais des gens actifs, polis, manquent encore constamment. Et je veux vous l'écrire encore une fois, voire des milliers de fois: ne tolérez pas parmi vous de méchants hommes. Ne souffrez aucun exemple méchant et fâcheux; ne faites pas fuir en d'autres lieux mes meilleurs hommes. Qui aurait cru qu'un professeur d'Ephèse devait devenir le maître des professeurs de Gœttingen et des plus grands hommes d'Allemagne! Et voyez par là ce que l'on peut faire, quand on prend les choses par le bon côté et que l'on ne veut pas occuper partout la première place et briller.

(*P. 39*) Que devient donc Ulrich von Hutten ? Vraisemblablement, on le néglige aussi. Adressez-le à Cortez, puisqu'il est plus près de nous. Qui s'occupe de Hermès, un de vos hommes les plus capables ? De telles gens, qui apportent beaucoup d'honneur, doivent être, avant tous autres, maintenus en ardeur et en activité. De Thèbes, j'apprends de fatales nouvelles: on a accepté dans la Loge le scandale de toute la ville, ce lâche faiseur de dettes Properce, qui maintenant divulgue partout le personnel entier d'Athènes, de Thèbes et d'Erzeroum. D... aussi doit être un méchant homme. Socrate, qui serait un homme *capital*, est continuellement ivre; Auguste a la plus mauvaise réputation, et Alcibiade reste assis toute la journée devant l'hôtelière à soupirer et à languir. A Corinthe, Tibère a voulu violer la sœur de Democède, lorsque son mari survint.

Au nom du ciel, quelles espèces d'Aréopagites (*) ! Et nous autres, nous nous tuons à écrire, à lire et à travailler; nous sacrifions volontiers en faveur de l'Ordre, notre santé, notre réputation, nos biens. Et pendant ce temps, ces gens-là s'abandonnent au plaisir, fréquentent les filles, (*P. 40*) causent du scandale, tout en prétendant être Aréopagites et informés de tout! Je regarde Tibère comme désormais exclu.

Comme le papier du Fr. Diomède ne contient aucune information spéciale pour moi, je n'ai rien non plus de particulier à lui rappeler, sinon que j'espère tout de vous deux et que je me recommande absolument à vous. Je suis

Votre très fidèle

SPARTACUS.

— Que fait donc Annibal ? et comment cela va-t-il à Samos ? Comme je n'ai absolument aucune nouvelle, et encore moins de Mahomet, je ne sais pas du tout où il se trouve dans le vaste monde; et tout aussi peu de A... O Aréopagites! Aréopagites! si c'eût été possible, je n'en aurais point fait, ou du moins j'en aurais fait de plus actifs et de plus dociles!

10

Sp. C. S. d.

Pour prendre Diomède sur le fait, envoyez-moi les travaux qu'il vous a remis, (*P. 41*) dont il a fait mention dans la Q. 1 transmise. Je veux connaître son système, la suite de ses pensées. D'autre part, envoyez-moi donc mon propre manuscrit sur les *Ill. minor*, afin que j'aie quelque chose en mains, et après que vous en aurez pris une copie authentique. Je ne vois pas pour quelle raison on veut retenir mon manuscrit; mon travail, ma main: tout parle en ma faveur, indiquant que c'est bien de moi. Le grade que j'ai demandé dans les deux derniers feuillets, est le grade de la vie *patriarcale*, enfermé sous cent clefs par Celse et Marius. J'ai si souvent écrit à ce sujet sans pouvoir jamais l'obtenir, que je suppose que c'est pour

(*) Tel maître, tels disciples ! Dans la troisième lettre reproduite plus haut ainsi que dans celle-ci, on trouve certes les traits les plus distinctifs pour caractériser le fondateur de l'Ordre, Spartacus, ainsi que ses adhérents les plus zélés, appelés vulgairement les Aréopagites.

venir à bout de moi. Je ne désire pas le grade tout entier, mais seulement les deux derniers feuillets du discours préliminaire, et non en original, mais en une simple copie. Cette demande est si légitime, qu'il est révoltant que vous n'y satisfassiez pas.

Je veux encore faire remarquer ici, qu'à côté des causes bien connues, il y en a encore deux spéciales qui ont entraîné la décadence d'Athènes.

Que jamais vous n'ayez voulu améliorer l'affaire: voilà le gros obstacle qui empêche qu'on puisse jamais se débarrasser de ce qui est mauvais. Parce qu'une sottise est faite, il faut donc qu'elle reste. Cette honte inopportune (*P. 42*) ne m'incombe pas, car moi je n'ai pas honte de dire que j'aurais pu améliorer l'affaire. Modifier une chose dans le sens du mieux, il n'y a là nul dommage; mais que d'autres gens remarquent la faute qu'on persiste à défendre, c'est là qu'est le dommage. Ce qui me donne lieu de faire cette remarque, c'est la lettre ci-jointe du noble F..., que je vous prie de me retourner aussitôt que possible. Lisez ce qu'il écrit au sujet du grade d'*Ill. minor* ou du prétendu IVe haut grade. C'est là précisément celui que Mahomet et A... ne voulurent pas recevoir, et au sujet duquel Mahomet m'a dit les grossièretés les plus choisies. Ce grade fait l'admiration de tous les hommes d'importance qu'il y a dans l'Ordre. Qui donc peut bien avoir raison ? Oh! en politique et en morale, vous êtes encore loin en arrière, messieurs! réfléchissez à ce qu'un homme tel que Marc-Aurèle éprouve au misérable spectacle de ce qui se passe à Athènes, devant ce rebut d'hommes sans moralité, de coureurs de filles, de menteurs, de faiseurs de dettes, de fanfarons et de fous présomptueux que vous avez parmi vous! S'il voyait tout, que croyez-vous que penserait cet homme ? La considération qu'il témoigne resterait-elle aussi forte ? N'aurait-il pas honte de faire partie d'une association où les chefs éveillent de si grandes espérances et exécutent si misérablement le meilleur plan ? Et cela par amour-propre, par fantaisie, etc., etc. ! Examinez si je n'ai pas raison ! Si, (*P. 43*) pour gagner un homme d'une telle dignité que son nom seul nous amène ce qu'il y a de mieux parmi les Allemands, on ne devrait pas déclarer exclue la province de Grèce tout entière, coupables et innocents...? Et si l'on agissait ainsi, qui aurait la responsabilité de cette pénible démarche ? Est-ce que je ne dois pas amputer le pied gangrené afin de maintenir le corps en vie ? Ou bien voudriez-vous être à ce point injustes d'exiger que, à cause de vos

désordres et de vos scandales constants jusqu'ici, une troupe des meilleurs hommes se séparât et dût abandonner le projet d'améliorer le monde ? Oh! ce serait dépasser tous les Erostrates, tous les méchants de tous les temps et de tous les pays! Qui donc à Athènes ne se propose pas de fuir ? Qui donc préfère sa fantaisie personnelle et ses misérables passions ? Qui n'éprouve pas de joie à gagner l'approbation des plus nobles d'entre les hommes et de constituer avec eux une famille à travers le monde entier ? Celui-là, je l'en supplie! qu'au moins il n'entrave pas nos infatigables travaux et qu'il ne nous porte pas dommage par son exemple! C'est plus que de répandre la peste sur la terre! Mais que grâces soient rendues au ciel, puisque maintenant, selon votre opinion, il y a tout espoir d'amélioration. Enfin, vous paraissez éclairés, devenir des *Illuminés* et vous rendre compte que rien ne peut aller de la sorte. Je mets (*P. 44*) volontiers mes mains et mes forces à votre disposition et je veux faire tout mon possible. Faites que d'entre vous se lève au moins un modèle, un homme qui donne le ton et qui serve de guide aux faibles. Je me réjouis que votre lettre m'apporte quelque espoir en ce sens.

La seconde de vos fautes, c'est que vous courez trop après l'argent, que vous vous concertez trop sur ce point et que vous en faites presque votre unique but. C'est la politique des hôteliers qui, la première fois, enflent si bien la note de leurs hôtes, que ceux-ci ne reviennent plus! Modérez-vous. Aussi bien, celui qui compte, est-ce un patron ? Son but, ce n'est pas l'amélioration des hommes, mais l'argent! Et en quoi par là valez-vous mieux que les autres Sociétés ? Ainsi vous repoussez tous les hommes de cœur noble qui sont près de vous, vous empêchez que tout homme de cœur noble se fasse de vous une bonne idée et se range sous votre bannière sans en avoir honte. Au surplus ces hommes de rien ne sont pas à recevoir: ils sont incapables de discipline. Ils prennent des engagements et ne payent pas, comme le prouvent les dettes qu'ils font. Alors, où est l'avantage que vous escomptez ? Oh! n'agissez pas ainsi! La meilleure source de vos finances, quoique la plus lente, c'est que votre association doit être sacrée, sans profanation. S'il en est ainsi, alors ce qu'il y a de plus parfait parmi les hommes se précipite vers vous, et ce n'est pas avec des florins qu'il paye (*P. 45*) s'il le faut, mais avec sa vie. En outre, qui prétend donc que les gens qui ne valent rien pour l'Ordre dans la classe préparatoire, sont cependant aptes

à la Maçonnerie ? Est-ce que l'Ordre, selon son actuelle constitution, n'est pas la Maçonnerie même ? D'une façon générale, cette classe préparatoire doit disparaître ; elle n'existe nulle part ailleurs, et avec toute leur préparation les gens sont plus mauvais à Athènes que partout ailleurs où ils sont formés. A quoi sert-elle alors ? Sans compter qu'elle est instituée presque de la même façon que la classe des *Minervals*. C'est celle-ci qui est la classe préparatoire ; le Noviciat aussi est une classe préparatoire : pourquoi donc trois classes préparatoires ?

Je vous enverrai la prochaine fois les protocoles relatifs à la *Magistrature*. Auparavant, il faut aviser à découvrir les points défectueux et trouver le moyen d'y remédier. Ce ne serait pas un Ordre, mais une salle d'audience de greffier, où le greffier aurait encore toujours la préférence, parce qu'il peut *exécuter*. Ici, ce serait la menace, ou bien rien ne serait accompli, ou bien la faiblesse des Supérieurs contre tout rebelle se révélerait en toute vigueur.

Tout ce que vous m'envoyez, que ce soit important ou insignifiant, je vous le renverrai par le prochain courrier. Je n'en ai pas besoin chez moi, et je ne cherche (*P. 46*) à forcer personne au point d'être dans l'obligation de vivre à ma façon.

En ce qui concerne la lettre de M. Aurèle, je vous prie une fois de plus de me la retourner bientôt, et que personne n'en sache rien. Lui-même l'a demandé dans sa lettre. C'est étonnant qu'il m'ait proposé !

Je vous envoie aussi un mémoire de Pythagore, parce qu'il veut se dispenser à l'avenir de dépenses inconsidérées. Ce mémoire traite d'une confession générale. Voyez ce que font les gens quand leur attention est appelée sur une chose. Philon m'écrit que Minos a envoyé son *curriculum vitæ* en tant qu'*Ill. maj.* Il n'est pas encore complet : il comprend quatre-vingt-seize feuillets et n'en est qu'à la 17e année. Voyez comme les gens ont confiance, quand on se conduit dignement avec eux et qu'on les prend par le bon côté. Prochainement je vous enverrai aussi deux lettres, par lesquelles vous verrez comment j'ai guéri l'un de son sans-gêne, et l'autre de sa façon de commander sèche et brève ainsi que de ses façons insociables. Vous donnerez ces lettres au Fr. Diomède, pour qu'il en use de même façon avec ses gens qui sont en traitement en cet hôpital.

Je voudrais bien aussi examiner le nouveau grade berlinois.

D'ailleurs, portez-vous bien et (*P. 47*) faites que la raison guide toutes vos actions. Je suis votre très dévoué

SPARTACUS.

Ephèse, le 9 Chardad 1152.

— J'ai envoyé aujourd'hui Cortez à Erzeroum pour qu'il reçoive le grade d'*Ill. minor*. Après-demain, il en sera de même pour Ménippe.

11

Sp. C. S. d.

Il s'élève de grosses plaintes contre Arminius. Retenez-les donc, pour me l'adresser ou vous constituer tout à fait comme Supérieur. C'est un insupportable fou, plein d'amour-propre, vaniteux et frivole ! *Flecti nescius*. Il ne veut pas payer l'amende de 24 kreutzer qui lui a été infligée pour avoir négligé son *Q. l.* Il ne veut pas aller aux réunions ; les gens qui ne l'obligent pas dans ses affaires, il ne veut pas leur être agréable. (Notez bien que ces gens font partie de l'Ordre.) Il croit, par le dernier grade obtenu (*P. 48*), que l'Ordre est déjà à sa fin, et il n'attend rien de plus. Avec lui, il faut donc se tenir sur ses gardes et user de circonspection, car c'est un méchant, malfaisant homme. S'il ne se présente pas lui-même de nouveau à l'Ordre, eh bien ! laissez-le aller : vous n'aurez pas perdu beaucoup. Rayez donc avec lui tous ceux qui, parmi les gens d'ici, font partie de la réunion de Brutus, et adressez-moi Pythagore, Ménippe et Confucius : avec eux trois, je veux diriger tous les autres, car ils doivent certes se distinguer parmi tous les autres. Encore je n'attends pas beaucoup de Confucius ; mais Cortez devient bon. Remettez-vous-en à moi pour l'organisation : je veux tout arranger dans la mesure du possible et selon les circonstances.

Il me serait agréable aussi que l'on sût le moins possible à Athènes que ces gens-là sont sous ma direction, car j'y compte beaucoup d'ennemis, qui m'en feraient un crime et me représenteraient comme un suborneur de jeunes gens (*). (*P. 49*) En général, déshabituez vos gens de parler inconsidérément et

* Weishaupt ne veut jamais être tenu pour ce qu'il est réellement. Ne mérite-t il pas d'être appelé avec raison un suborneur ? lui qui a attiré dans

de faire la connaissance des membres: les plus grandes forces sont ainsi presque perdues. Ne donnez pas non plus facilement à quelqu'un la permission de fréquenter dans une autre Province: ces jeunes gens sont en effet trop étourdis et causent avec tout le monde. C'est une misère que les gens n'aient presque aucune idée de la force et de l'organisation de telles Sociétés, et qu'on éveille généralement l'attention sur elles quand on n'en dit que ce qu'il est nécessaire. On montre l'âge, le crédit et l'étendue de l'Ordre quand on n'en parle pas du tout; alors en effet les gens n'en pensent plus de mal, et ne peuvent accuser personne d'avoir menti quand ils voient que ce n'est pas tout à fait ainsi. Ce qui est contenu dans le grade des *Ill. minor.* en constitue le tout. Si vous n'en êtes pas touché et si cela ne vous satisfait pas, c'est que vous ne valez rien. Je vous en prie donc, recommandez à vos gens plus de dignité et une extrême circonspection. Une imprévoyance dans cet ordre pourrait un jour nous coûter l'honneur, le pain et la vie, en dépit des meilleures intentions. Je ne mets plus facilement ma confiance dans les hommes; j'ai fait avec eux des expériences de toute sorte: les meilleurs ne valent pas beaucoup quand leur intérêt (*P. 50*) est en jeu. A quoi s'attendre alors de la part de la masse non décrassée?

Je ne sais que penser du fait que Philon ne m'écrit pas une ligne de réponse à plus de dix lettres et ne m'envoie pas non plus de rapport provincial. C'est ce mois-ci pourtant que, en vertu de la dernière convention, je devrais faire ma relation aux Aréopagites. Mais je ne puis envoyer une seule ligne, car je n'ai rien reçu de nulle part. Votre lettre au sujet des M..., je l'ai envoyée aussitôt à Philon, mais je n'en ai encore reçu de réponse.

En ce qui concerne les M[açons], je remarque encore ce qui suit. Les trois premiers grades en sont désormais insérés dans notre Système en tant que grades de l'Ordre. Donc celui qui, chez nous, après *Ill. minor* devient M[açon], avance; et pourtant ces grades ne sont presque pas en connexion avec les grades de l'Ordre qui précèdent et ceux qui suivent; ils ne leur ressemblent non plus en rien. Davantage encore: alors que chaque nouveau grade devrait contenir plus que le précédent, en fait ils contiennent moins. Cela ne me plaît pas; et déjà cela ne

ses filets et suborné une foule de jeunes gens de l'Université, grâce à son hypocrisie et à la moralité feinte sous laquelle il savait déguiser et masquer ses mauvaises intentions et ses infamies.

m'avait pas plu auparavant: mais que pouvais-je dire en un temps où tout était contre moi? A quoi mon opposition aurait-elle servi? On voit trop clairement que ce n'est pas l'œuvre d'un seul (*P. 51*) esprit, que plusieurs y ont travaillé et que chacun a apporté ses idées. C'est là, je crois, que se trouve le plus grand vice de tout le système. Machiavel dit:

« Il faut prendre pour maxime générale, que jamais presque un état n'est bien réglé d'abord que par la conduite d'un seul homme, qui donne le plan et qui établisse les ordres nécessaires pour cela. Il faut donc qu'un homme, qui a assez de prudence pour fonder un état, assez de vertu pour le faire par un autre principe que par celui de l'intérêt, uniquement par l'amour du bien public, et sans avoir égard à ses héritiers: un tel homme doit tâcher d'avoir l'autorité lui seul; et jamais un esprit raisonnable ne reprendra un législateur d'une action extraordinaire qu'il aura faite pour fonder et pour régler un état. Il est vrai que, si l'action l'accuse, il faut que l'effet le justifie; il ne faut pas reprendre un législateur qui use de violence pour accommoder les affaires, mais seulement celui qui en use pour les gâter. » (MACHIAVEL, *Discours polit.*, liv. I, chap. 9) (1).

Mais je n'ai pu obtenir cela: on m'a attribué comme désir de domination ce qui n'était au fond qu'art politique et nécessité.

(*P. 52*) Ne trouvez pas mauvais que je n'aie pas achevé les autres Q. L. J'ai vraiment trop à faire et à écrire, et quand je ne possède pas mon *aestum poeticum*, je ne puis travailler, en aurais-je la force. Il faut que je sois *plenus Deo*, et je dois attendre qu'il en soit ainsi, je ne puis m'y mettre de force; mais j'en viens généralement à cet état quand je vois de bonnes actions ou que j'en entends parler. Comme depuis longtemps je n'entends pas du tout parler des autres localités et tout au plus d'Athènes, je ne suis nullement étonné que je sois si peu en état de produire quelque chose de bon. Souvent aussi je suis découragé par la pensée que peut-être avec ma bonne volonté, mes idées et mes travaux, je me prépare pour récompense un gibet, et que l'imprévoyance d'un seul homme imprudent peut détruire le magnifique édifice. Les persécutions dont je suis l'objet, mes malheurs, mes contrariétés domestiques me créent souvent aussi de durs moments.

A propos de Yorick, je me résigne bien volontiers: abandonnons donc l'affaire, bien que dans le fond je trouve qu'on

(1) [Ce passage de Machiavel est en français dans le texte.]

n'ait pas réfuté tous mes arguments. Mais, le fait qu'il ne vous plaise pas est pour moi une raison suffisante. L'Université vous a beaucoup d'obligation d'avoir déjoué le coup contre L... Demandez donc aussi à S..., à l'occasion, si les attaques perpétuelles dirigées contre moi au sujet du droit canon (*P. 53*) doivent avoir une fin ? Quel homme peut-il s'appliquer sérieusement et fortement à une discipline que demain il peut aussi facilement perdre ou conserver ? Vous pouvez bien enfin admettre cela, pour que je puisse vivre en repos, tranquille et sans être remarqué. D'ailleurs je n'ai tiré de là nul avantage. Je suis aise d'être débarrassé d'une si dangereuse fonction dans un pays où l'on trouve si peu d'assistance.

En ce qui concerne ce que j'ai écrit plus haut relativement à l'inscription des M[açons] dans notre Système, je ne l'entends pas comme si je désapprouvais cette association ; j'y suis plutôt très disposé ; ce que je dis a seulement rapport à la façon dont ces choses doivent être introduites et au fait que vous ne vous attachez pas à moi assez étroitement. Les dispositions de l'Ordre cessent d'un seul coup, et maintenant il en résulte trois grades inactifs. Je ne puis appeler encouragement le fait de revenir en arrière et d'être obligé de passer de l'activité à l'inactivité. Qu'ont donc ces gens contre une occupation qui s'adapte à ce qui a précédé et prépare ce qui doit venir ? Le Vénérable lui-même est électif, ce qui va contre tout le reste de la constitution et peut provoquer les plus grands troubles, si la Loge regorge de gens [acceptés] sans choix et seulement pour obtenir de l'argent. (*P. 54*) Et maitenant ce n'est pas de sitôt qu'un changement puisse survenir.

Pourquoi donc n'avez-vous encore jusqu'ici laissé O... s'enrôler ? Ce n'est cependant pas un mauvais homme. Pizzaro ne m'a pas encore écrit : il doit de nouveau s'en repentir.

Faites attention à Hermès. W... veut absolument avoir le bénéficier B... en la paroisse d'ici : c'est une de ses créatures : *ut solus sit altissimus*. L'Université le présentera certainement. Ayez donc soin qu'on ne fasse là-dessus aucune réflexion. W... a pour lui, en faveur de B..., le prétexte spécieux de l'économie et de l'épargne, parce que celui-ci offre de se charger du vicariat contre une très petite rétribution à obtenir de l'Université. En cette affaire Hermès ne doit donc pas avoir autant de prétentions que S..., qui demande, à ce que j'apprends, 1.200 florins : c'est impossible.

Je viens de recevoir, votre nouvel écrit. Je veux, au nom du Seigneur, me mettre à l'abri des bulletins de reproche, bien que j'aie du travail plein les mains et que j'aie peu de courage à cela.

Que Ulysse soit enrôlé, cela fait une petite difficulté de plus avec toute la Loge. (*P. 55*) Je sais déjà en partie les désordres survenus à Athènes ainsi que les plaintes générales. Il n'est pas impossible que tout devienne de nouveau en ordre ; mais ce sera toujours dur. Si vous voulez me suivre, tout devra bientôt se remettre en train, aussi bien que partout ailleurs. Mais il faut auparavant que je sois en état de voir en détail toute votre province. Alors je vous enverrai une instruction spéciale d'après laquelle vous devrez travailler. C'est dur, très dur, de faire revenir les gens, quand ils ont une fois perdu l'estime pour une chose, une personne et une institution. *Interea non desperandum*. Portez-vous bien. Je suis votre

SPARTACUS.

Ephèse, le 8 Asphandar 1782.

12

Sp. C. S. d.

Vous trouverez ici les derniers *communicata*, que je vous retourne. Dans ma lettre à Diomède, j'ai oublié de faire mention que je (*P. 56*) ne sais personne actuellement pour le poste de secrétaire du comte de Thierheimischen, à part Thalès de Milet : il est d'ailleurs prêt à accepter cette place.

Parmi les étudiants d'ici provenant d'Athènes, [les suivants] méritent d'être remarqués :

1° Le fils du négociant S..., qui a été promu licencié cette semaine et a très bien conduit son affaire ; en outre il est très riche ;
2° Un certain M... ; son père, autant que je sache, possède un moulin à papier sur l'Au ou la Lehel ;
3° Le frère de Scipion ;
4° Un certain S..., originaire de la Forêt Noire, qui a dédié à l'Académie une dissertation bien réussie : *De Comitatibus Bavariæ*, et qui est un homme très appliqué et habile.

Sur le caractère et les autres qualités de ces gens, je ne puis fournir de témoignage assez caractérisé. Je vous prie donc d'entreprendre des observations à ce sujet.

13

Sp. Celso S. d.

Pourquoi je donne des noms si horribles ? Voici la réponse :

1. Parce que, si nous voulions simplement désigner nos gens d'après des hommes dignes, la moitié de nos gens ne recevraient pas de noms. (*P*. 57) Ils sont moins différents des bonnes gens que des méchantes.

2. Par l'exemple des hommes bons et dignes, le candidat apprend ce qu'il doit être; par l'exemple des mauvais, ce qu'il ne doit pas être, ce qu'il doit éviter. Les deux exemples sont également instructifs: on doit pouvoir étudier le vice d'après la vertu, et la vertu elle-même d'après le vice.

3. Le candidat peut apprendre par là ce que l'homme serait devenu dans de meilleures circonstances, si l'heureux sort l'avait placé à la place voulue, et combien son éducation, sa religion, la forme du gouvernement, le temps, les circonstances y auraient contribué. Par exemple, écoutez ce que Raynal dit de Cortez:

« Cet Espagnol fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent. Mais ses vices sont de son temps et de sa nation, et ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens, donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre Religion: Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxes, ou supposez-le parmi les généraux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses (*P*. 58) compatriotes, et Cortez sera un grand homme, ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César, né dans le quinzième siècle et général au Mexique eût été plus méchant que Cortez, etc. (1). »

Je crois que ces raisons doivent être suffisantes. J'ai certainement plus d'un motif à tout ce que j'entreprends.

Je vous remercie de la peine que vous avez eue avec Cortez. Je suis d'opinion qu'il réussira. Je l'ai longuement sondé et de bien des façons au sujet des Jésuites. Bref, je me charge de tout. C'est une bonne chose que vous l'ayez accepté. D'ailleurs aucun autre ne peut donner à l'affaire autant de force et de

(1) [Cette citation de Raynal est en français dans le texte.]

solennité; vous êtes né pour cela: *nemo tibi in hac re palmam disputet.*

Les petites fautes qui se sont introduites de côté et d'autre, je les reconnais volontiers, mais nous devons cependant les laisser. D'ailleurs nous avons un procès avec Mahomet à la ponctualité exagérée. Cela ne peut avoir beaucoup d'importance. *Interea placeat annotare:* peut-être, avec le temps, laisserons-nous complètement tomber la classe des Minervals et lui donnerons-nous une autre forme. En outre, peu ont les Statuts entre les mains. Quant au système chronologique, je désirerais qu'on l'abandonnât complètement et qu'on (*P*. 59) lui substituât la division en olympiades, qui est une division sûre et la plus ancienne: *omnia fient suo tempore.* On peut dire pourtant qu'il est simplement utilisé pour masquer la vraie division du temps, afin que les gens n'aillent pas rechercher dans l'histoire de cette époque l'origine et la naissance de l'Ordre en fonction des événements survenus ces années-là. On aurait pu tout aussi bien choisir n'importe quelle autre façon de compter: mais on a choisi celle-ci précisément parce qu'elle est la plus inconnue. De plus, vous vous en servez pour cacher dans la correspondance la date des années et des mois.

Tenez-vous très strictement au deuxième grade et façonnez les gens d'après lui. Je le tiens pour le grade fondamental: parce qu'il encourage au but qu'on se propose et que, s'il est bien conduit et qu'on opère d'après lui, il forme des enthousiastes. J'ai envoyé à Caton un schema d'après lequel on peut, méthodiquement et sans grande peine, diriger dans le plus bel ordre et en vue du meilleur résultat une grande quantité de gens. J'espère qu'il vous l'a montré; sinon, demandez-le-lui. Il a cette disposition:

(*P*. 60)

o

a o o *a*

b o o *b* *c* o o *c*

o o o o o o o o

L'esprit du premier, le plus zélé et le plus éclairé, se communique incessamment et journellement à *a a*; le [premier] *a* se communique à *b b*, et l'autre *a* à *c c*; *b b* et *c c* se communiquent de la même façon aux 8 placés au-dessous, ceux-ci aux 16 qui viennent après, les 16 aux 32 suivants, et ainsi de suite.

J'ai écrit à Caton d'une façon plus détaillée. Bref: chacun a deux adjudants d'aile, par l'intermédiaire desquels il agit sur tous les autres. C'est du centre que sort toute la force et c'est là qu'elle se réunit de nouveau. Chacun s'attache dans une certaine subordination deux hommes, qu'il étudie complètement, observe, façonne, excite et qu'il dresse pour ainsi dire comme des recrues, afin qu'ils puissent quelque jour tirer et faire l'exercice avec tout le régiment. On peut procéder de cette façon dans tous les grades.

Si Diomède veut me faire une visite, j'en serai honoré. Ma table est à son service aussi longtemps qu'il lui plaira de se fixer à Ephèse; mais, quant au logement, je n'ai ni lit ni chambre; Marius avisera. Mais si, de plus, Celse veut apparaître *in persona*, (*P. 61*) alors le jubilé n'aura pas de fin. Mais vous devez vous décider bientôt, car Mahomet s'en va prochainement en Pannonie, et A... part pour Rome: qu'ils viennent seulement à une époque où je puisse les attendre et jouir complètement de leur présence! En ce qui concerne Hutten, il vous faut d'abord envoyer un avis à Erzeroum, *ut omnia in promptu sint*. Je pense cependant que c'est un faux principe de mettre en relations, dès le début, des commençants avec les premiers et les plus distingués. De cette façon on brûle trop tôt sa poudre. On devrait plutôt laisser penser à ces gens qu'il s'agit là d'une prérogative des classes plus élevées, afin que le désir d'entrer en des relations de confiance avec de telles personnes excite et pousse les candidats à acquérir plus de qualités. A mesure que les grades s'élèvent, les faveurs aussi doivent monter. Si l'on a déjà tout dans le grade inférieur, on ne cherche rien de plus et l'on devient paresseux et indifférent, parce que l'on ne voit rien de plus en réserve. On devrait donc constamment, autant que l'on peut, se tenir sur la réserve: alors ces gens entendent raconter qu'il en va de telle façon avec celui-ci et ceux-là, et alors ils en imaginent plus encore que la réalité. Bref, de la plus petite chose il faut faire une prérogative et la rendre désirable, parce qu'elle coûte de la peine.

(*P. 62*) Celse lui-même serait beaucoup plus apprécié encore, si chacun ne trouvait pas près de lui un accès aussi facile. Il ne faut pas que chacun se tienne sur le pied de la liberté, quoique tous le désirent: « Rendez-vous-en capables, faites ce que d'autres ont fait, faut-il dire, et alors vous aurez votre part. » Pythagore vient vingt fois à mon logis et je ne lui donne accès près de moi qu'une fois. Cela fait qu'il ne se fatigue pas aussi

facilement de ma compagnie, et qu'il s'estime heureux quand il est reçu. Si je n'agissais ainsi, il serait certainement déjà dégoûté de moi et aurait trouvé mon point faible. Ce sont là autant de petits avantages domestiques et d'artifices pour se rendre *respectable*. Bref, il faut se faire désirer. J'ai bien réfléchi sur tout cela et je le sais par expérience. Je trouve donc mon calcul à ce sujet tout à fait bon: on ne se trahit pas non plus autant. Oh! c'est absolument bon et magnifique! *Si quid rectius istis noveris, candidus impertire.*

Je crois toujours comprendre l'*opération* et la *manipulation* mieux que qui que ce soit dans l'Ordre. Vous, messieurs, vous ne voyez que le gros et méprisez trop les petites nuances. Or tout dépend de cela! J'étudie chaque regard, chaque pas pour voir si j'y gagne ou si j'y perds, et je dresse mes gens à marcher sur mon geste et à lire mes ordres sur mon visage sans que je parle. Nul n'a mieux pratiqué cette façon que l'Ordre des Jésuites. Je crois (*P. 63*) aussi que c'est par négligence d'une sage manipulation même dans les plus petits détails, que les M[açons] et toutes les autres Sociétés secrètes, jusqu'ici se sont ruinées. Il vous faut apporter parmi nos gens un ton et des mœurs propres qui vous différencient de tous les autres. Façonnez en particulier Diomède d'après ce principe. S'il vient près de moi, je lui donnerai aussi une indication. Cela rend *respectable*. On peut aussi bien commander sans parole et sans écrit. Les gens doivent être dressés de telle sorte que l'Ordre leur soit aussi agréable que s'ils étaient les seuls et les premiers. L'amour seul doit tout faire agir en vue du but; c'est à cela que sert mon *Illuminatus minor*. Toutes ces espérances que l'on fonde sur l'âge de l'Ordre, sur son extension, sur le prestige des membres, sur la puissance, la richesse, etc., il ne faut pas trop les encourager en eux; dirigez-les de telle sorte que tout cela leur soit indifférent: c'est la chose même qu'ils doivent retenir, et non l'apparence extérieure. S'ils trouvent un jour leurs espérances dépassées, ce n'en est que mieux: on a tenu plus qu'on n'a promis.

Si vous trouvez bonnes ces maximes, servez-vous de cette lettre et lisez-la aux autres; car je ne sais si vous serez aussi bien de mon avis à une autre époque, ou si j'aurai le temps de vous écrire de nouveau. Ces délicatesses de goût de ma part (*P. 64*) ont été la cause de beaucoup de nos querelles antérieures. Cela fait aussi que nous n'avons pas les mêmes points de vue; pourtant ceux-ci devraient être uniformes chez les Aréo-

pagites plus encore que chez les autres. Chacun croit posséder le vrai plan, et c'est précisément pourquoi tous ne peuvent l'avoir. Il faudrait donc se mettre d'accord sur un seul : *ut sit unus spiritus*. Je ne prétends certes pas que le mien soit le meilleur ; toutefois j'y ai beaucoup réfléchi. Je procède dans mes opérations d'une façon très rigoureuse et systématique ; dans les affaires de l'Ordre, je ne suis pas facilement ma passion (ce que probablement vous ne croirez pas), et j'ai en tout constamment le plan devant les yeux. Si donc on vient à y apporter des corrections ou qu'on ne me suive pas, alors la finesse du plan va se perdant, et il me faut arriver par des détours là où je serais venu au début par le droit chemin.

Je viens de recevoir la lettre de Caton, et je veux lui répondre tout de suite.

C'est déjà un grand pas de fait que le Chapitre secret veuille se tourner vers nous. Vous avez bien agi ! Maintenant il faut sagement en tirer profit. *Notanda :*

1. Pour que nous gagnions du temps, ne vous hâtez pas trop d'expédier l'écrit.

(*P. 65*) 2. Cet écrit, envoyez-le-moi, avec vos réflexions et ce que vous voulez qu'on y réponde.

3. La première réponse ne doit pas tout approuver d'un coup ; il faut échanger un plus grand nombre de lettres, afin que Philon puisse agir dans l'intervalle.

4. Entre temps, Brutus, Diomède et un ou deux autres Capitulaires, peut-être aussi Musée, seront reçus *Ill. major*. Voyez donc dans ce grade réellement un nouveau grade maçonnique, qui doit vous donner l'idée que nous sommes en possession d'une propre Maçonnerie, et alors vous appuierez l'affaire avec plus de force.

Ne vous hâtez donc en rien, et, sous main, disposez tout comme il est nécessaire que ce soit fait quand on en vient au point décisif. Je ne puis comprendre pourquoi depuis un mois déjà Philon ne m'a pas écrit une seule ligne. Serait-il par hasard malade ? Sur quatre lettres, je n'ai pas encore une réponse. Aujourd'hui part une nouvelle lettre dans laquelle, selon votre volonté, je l'engage à ériger des Loges. A Mahomet aussi j'ai écrit aujourd'hui pour qu'il s'occupe des copies. J'ai en fait à écrire tant et à tant de gens, que bientôt je ne serai plus en état d'y suffire. Si cela continue et devient plus rude encore (*P. 66*), j'aurai besoin de secrétaires près de moi.

N'oubliez pas de faire tout le possible pour Epictète à Athènes. C'est à peu près notre meilleur homme, sauf qu'il est souvent un peu trop ardent, d'ailleurs incorrigible : il a mis presque tout le Palatinat sous le *commando* de l'Ordre. Dans chaque petite ville de la région, il y en a un ou deux. Mais en Thessalonie, il ne fait que commencer à travailler.

Je veux réfléchir plus profondément à la proposition de Pythagore. Dans le recrutement des gens aussi bien que dans d'autres opérations, je suis en général très empêché, parce que je n'ai pas un seul grade dans les mains. Je n'ai pas même le formulaire d'un *Revers*. Faites donc en sorte que je reçoive quelque chose, pour que je puisse aviser : si seulement j'avais au moins mes manuscrits. *Valete, diligite vos invicem, sicut Christus dilexit Ecclesiam.*

14

Sp. G. S. d.

Retenez-vous encore un peu de temps de distribuer le grade de Chevalier : faites-le copier de nouveau. Mais, d'autre part, publiez :

(*P. 67*) 1. le *Revers*,

2. l'agape,

3. le discours en baragouin à moitié théosophique, rédigé par Philon, et l'explication des hiéroglyphes.

Au lieu de ce discours, vous en recevrez ces jours-ci un autre nouvellement rédigé par moi : il est important et répond au but poursuivi. J'ai cru nécessaire de faire cette modification, parce que ce grade est visiblement le plus misérable de tous, ne cadre pas même avec les autres, diminue la considération des gens (qui devrait augmenter avec chaque grade) et, comme le montre la feuille complémentaire, rend craintif M. Aurèle à côté d'un plus grand nombre d'autres encore. F... et d'autres appellent cela « jouer la Religion (1) », et ils ont raison.

Fac ut hæc omnia quam citissime fiant. Je travaille de mon côté à la hâte, et vous trouverez que, certainement, je n'ai pas modifié la chose en pire. *Vale.*

SPARTACUS.

Je vous prie de me renvoyer la feuille complémentaire, ainsi que la dernière lettre d'Epictète.

(1) [Cette expression est en français dans le texte].

(*P.* 68)

15

Sp. C. S. d.

Maintenant, j'en ai enfin terminé avec l'allocution du grade de Prêtre. Je crois l'avoir remaniée de telle sorte qu'elle est plus correcte, plus complète et incomparablement plus forte que ma première rédaction. Nos gens acceptent des modifications dans le sens du mieux d'autant plus volontiers qu'ils le désiraient. Et de mon côté je n'ai jamais honte d'améliorer mes travaux, et d'autant plus un Ordre qui s'est proprement engagé à raffiner de jour en jour son système. Je suis maintenant enclin à croire que c'était réellement, comme je me l'explique, la doctrine secrète du Christ d'introduire de cette façon la liberté parmi les Juifs; je crois même que la Franc-Maçonnerie est un christianisme caché; au moins mon explication des hiéroglyphes convient-elle parfaitement à cela, et de la façon dont j'explique le christianisme, aucun homme ne doit avoir honte d'être chrétien, car je garde le nom et lui substitue la raison. Mais réellement, ce n'est pas une petite affaire que de ramasser si convenablement en un seul grade une nouvelle religion, une constitution d'Etat et des explications d'hiéroglyphes si obscurs (1). (*P.* 69) On pourrait croire que ce fût là le plus haut grade; et pourtant j'en ai encore, déjà prêts, trois plus hauts, incomparablement plus importants pour les hauts Mystères. Mais je les garde par devers moi et je ne les communique uniquement qu'aux *bene meritis,* que ceux-ci soient Aréopagites ou non. Car c'est vraiment affligeant au plus haut point que je doive solliciter qu'on veuille bien accepter mes travaux, encore qu'on n'en ait point de meilleurs à leur opposer, alors qu'on devrait se réjouir que je les donne. Je suis curieux de savoir ce que Diomède dira du grade de Prêtre; vous me l'écrirez: cela me redonnera en même temps des forces et de l'entrain pour un long temps.

Si déjà je n'avais pas loué si souvent des gens dont je dois me plaindre par la suite, je louerais volontiers Campanella. Aussi bien, autant que je le connais, c'est un homme magnifique. Très prochainement je vous enverrai son rapport d'inspection.

(1) [Cette explication des hiéroglyphes est donnée plus loin, dans la seconde partie].

Philon se plaît à dire qu'il m'a procuré 500 hommes. Mais: 1° il n'y en a pas autant; 2° ses provinces sont dans un tel désordre, que je ne sais comment me tirer d'affaire. Après qu'il s'est brouillé avec tout le monde et qu'il a perdu crédit et confiance, c'est moi qui maintenant dois remettre l'affaire en train. Philon est bon pour le recrutement; mais il n'a pas la patience de retenir les gens (*P.* 70) et ne les soumet pas à un examen précis: aussi dois-je bien abandonner la moitié de tous ces gens, et par surcroît de malheur, les supérieurs sont choisis avec une très grande partialité et sans qu'on y ait appliqué toute connaissance des hommes: rien que cela me fait de la peine et me donne à réfléchir. Il en est à peu près partout comme à Edesse, où d'après l'ordre même de Philon quatre hommes seulement ont pu se tirer d'affaire, alors que pourtant la plupart avaient été engagés par Philon.

Ci-joint de nouveau deux cahiers de mon manuscrit. Marius a déjà reçu le troisième et le quatrième. Faites en sorte, je vous prie, qu'on ne perde pas de temps à les recopier. J'ai bien reçu les deux cahiers copiés; j'attends la suite avec impatience. Une fois que l'un de vos gens aura reçu ce grade, vous verrez quelle vie pénétrera alors toutes les parties et la machine tout entière; alors quelques-uns pourront se convaincre par expérience qu'on reçoit ici réellement un grand enseignement.

Je vous joins aussi une lettre d'Epictète pour que vous voyiez, puisque Philon se réfère à lui, combien peu de gens il connaît auxquels il puisse se référer; pour que vous voyiez que, si ce que dit Philon était vrai, Epictète prêche tout ce que lui, Philon, a apporté dans le grade de Prêtre.

(*P.* 71) Adressez-moi Numenius dans la correspondance: je veux tenter de le guérir de la théosophie et de l'amener à nos vues. Je parie que je me saisirai de lui; au moins nul ne m'a-t-il encore échappé sur qui je me suis appuyé. X... est-il Excellence ?

Les questions auxquelles répond l'*Ill. Major* lors de son admission sont jointes à ses actes, en tant que *data* pour pouvoir en tirer encore par la suite des conclusions sur son caractère.

Dans combien de temps puis-je compter sur Usong ? Je vous renvoie la feuille non encore recopiée.

Je suis du reste,

Votre

SPARTACUS.

16

Sp. C. S. d.

Si vous étiez ici près de moi, je vous conférerais sans délai mon grade, car vous le méritez, et je dis cela ici comme un témoignage à toujours conserver, de tous les Aréopagites aucun ne s'est corrigé en dehors de vous. C'est une remarque qu'ont déjà faite d'autres encore qui vous ont connu antérieurement (*P. 72*) et qui trouvent que vous vous êtes incomparablement amélioré. Continuez donc: vous êtes sur le chemin de devenir un grand homme. — Mais je n'octroie pas facilement ce grade, car il est trop important: c'est la clef de l'histoire ancienne aussi bien que de la nouvelle, comme de la religion et de toute constitution d'Etat au monde. Je ferai donc en sorte, pour soumettre les provinces séditieuses à leurs Inspections, que ce grade ne soit, dans toute l'Allemagne, conféré qu'à trois exemplaires, c'est-à-dire un seul dans chaque Inspection.

Mahomet et A... baissent le ton en ce moment, parce qu'ils sont dans l'embarras et qu'ils n'ont ni grades ni *paroles;* mais sitôt qu'ils les auront, ils redeviendront les Anciens. Je ne m'intéresse plus du tout à leur Province; en outre, ils ne signifient à peu près rien, je puis donc facilement me passer d'eux, et ils feront ce qu'ils voudront. Le tour qu'ils m'ont joué avec Philon était vraiment trop vil, trop indigne d'un homme distingué. J'ai renvoyé au premier son rapport provincial, sans l'avoir ouvert. Mais, en ce qui concerne l'établissement d'un inspecteur et de nouveaux provinciaux, au nom du ciel, je vous en prie, ne vous hâtez pas: rien n'exige plus de prudence que cela. Philon a déjà commis en l'espèce une faute étonnante, et si je ne gagne pas F..., toute la Basse-Saxe (*P. 73*) est perdue pour nous. Qu'avez-vous besoin d'un inspecteur et de provinciaux en Grèce, tant que je me chargerai de cette tâche ? Laissez les deux autres Provinces faire ce qu'elles veulent. Pour instituer des provinciaux et des inspecteurs, il nous faut avoir plusieurs sujets munis de hauts grades, et ce n'est pas encore le cas dans les trois provinces, en Pannonie moins encore qu'ailleurs. Si je voulais exprimer quelque désir, je souhaiterais que la Pannonie nommât Epictète comme provincial: alors peut-être aurais-je encore pitié de l'Illyrie. Epictète est un homme magnifique, qui convient lui-même que c'est par l'Ordre qu'il a appris d'abord à calmer son ardeur et qu'il

est devenu plus sage. C'est un homme plein de science solide, de finesse et d'expérience du monde. C'est lui que je désirerais pour provincial, et au cas où il n'aurait pas encore à administrer tout le Palatinat, je le voudrais présidant à la première inspection. Si vous me placez là des hommes qui ne me conviennent pas, alors je me retire de la première inspection tout entière, et vous verrez alors à y arranger les choses.

Que ma lettre à F... vous ait plu, c'est tant mieux: elle contenait évidemment des pensées qui se cachaient dans du pain blanc et des soupes au lait. Vous avez bien fait d'ouvrir la lettre à Chrysippe. (*P. 74*) Vous avez toute latitude, même à l'avenir, d'en user de la sorte avec toutes les lettres incluses dans la vôtre.

Il me revient de toutes parts que le G... proposé par Chrysippe est un gaillard habile, mais un infâme mauvais sujet. Cela se confirmera aussi à Athènes. Dans ma dernière lettre, j'ai donné ordre à Chrysippe de se mettre sur pieds. *Vale*. La feuille complémentaire vous montrera ce qu'il en est les M[açons] en Autriche.

Ephèse, le 22 Benmeh.

SPARTACUS.

Si Allucius vient à Athènes, prenez soin qu'il ne sache rien de mes affaires de cœur. Que fait ma digne femme ? Est-elle déjà à Rome ? Envoyez-moi les lettres à ce sujet toujours sous votre *couvert*.

17

Sp. Cat. S. d.

Voici enfin quelque chose à copier du grade de Prêtre. Diomède peut le transcrire, mais bientôt, car dans huit jours il faut que ce me soit revenu, et alors je vous enverrai la suite. Il serait bon que Celse, Marius et vous lussiez auparavant la feuille complémentaire. Je ne sais d'ailleurs si Diomède a raconté cela à Celse (*P. 75*) ou s'il l'a interrogé là-dessus. — Donc certainement dans huit jours: je compte sur votre ponctualité. En même temps vous m'enverrez aussi la copie pour que j'y applique le sceau.

Vous trouverez ci-joint le *Soli* de Lulle: vous y recevez beaucoup d'éloges; quant à nous autres, il nous a fait courir parmi les épis.

La bibliographie ci-jointe appartient à Thèbes; elle est d'un *Confrater* de Placide.

C'est par ailleurs une misère que Celse ait entre les mains la feuille complémentaire relative au grade, car aucun diable ne la lui fera abandonner, et l'affaire subira du retard.

Faites cependant copier le plus vite possible ce qui a rapport à l'*Ill. major*. Il y va de notre honneur et de notre réputation.

Vale.

18

Sp. Cat. S. d.

Enfin la consécration de l'église d'ici est chose faite. J'y ai pris part aussi et y ai lu un discours, que Alfred emportera. Alfred et les autres, aussi bien que Hutten, Anaxagore et Phédon étaient (*P. 76*) très contents. Mais toute la ville parle d'Alfred et des robes noires qui se sont réunis dans ma maison. Figurez-vous que cela soit arrivé dans la maison de Ménippe, ou que Alfred soit allé trouver Confucius dans sa chambre!

Est-ce que quelque chose du grade de Prêtre est déjà copié ? Si seulement Celse me retournait mon mémoire!

Architas doit, s'il le juge nécessaire, partir avec A... pour Erzeroum, auprès de A...; cela sera le mieux, parce que je ne reçois aucune réponse de sa part.

Vous ne sauriez croire combien notre grade de Prêtre éveille chez les gens l'attention et la considération. Le plus admirable, c'est que de grands théologiens protestants et réformés, qui font partie de l'Ordre, croient que l'enseignement religieux qu'on y distribue contient le véritable esprit et le vrai sens de la religion chrétienne. O hommes! à quoi peut-on vous amener! aurais-je jamais imaginé que je devais devenir le fondateur d'une foi nouvelle (1) ?

(*P. 77*) Ayez la bonté de m'envoyer aussi le grade de Chevalier. Je veux y apposer le sceau et l'estampiller, et ensuite le

(1) Quelle joie manifeste ici Weishaupt d'avoir réussi, par ses fourberies finement calculées, à circonvenir tant de catholiques, de protestants et de réformés. Il se vante à plus d'une reprise de chercher à détruire la religion chrétienne en général, et se flatte de devenir le fondateur d'une foi nouvelle. *Attendite a falsis Prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. A fructibus eorum cognoscetis eos. Sunt impii, scelerati, contaminati, homicidae, fornicarii, masculorum concubitores, plagiarii, mendaces et perjuri, et si quid aliud sanae doctrinae adversatur.*

faire copier pour vous le retourner dans l'espace d'une quinzaine au plus.

Encore quelque chose! Cela vous serait-il agréable que je devinsse un jour votre beau-frère ? Si cela vous plaît et si cela peut se faire sans atteinte à mon honorabilité, j'espère, autant qu'il y a d'apparence d'espoir, que cela se fera. Mais gardez le silence encore là-dessus, et permettez que j'entre en correspondance avec la dame à qui je me recommande chaudement et qui vous en racontera oralement davantage sur ma situation entière. Mais je vous le recommande encore une fois: (*P. 78*) l'affaire doit être engagée avec finesse et précaution, et je ne voudrais pour rien au monde me conduire en fripon à l'égard d'une personne qui ne le mérite certes pas, et ne le mérite pas le moins du monde à propos de moi. Portez-vous bien et écrivez-moi sur ce projet. Je suis votre

Sp.

19

Sp. C. S. d.

Encore cette fois à propos des affaires de l'Ordre.

La présente crise que traverse l'Ordre doit montrer dans quelle mesure A... et Mahomet peuvent encore lui être utiles. Dans les trois cercles auxquels ils président, rien ne s'ensuit et l'affaire ne se développe pas du tout. A... est trop négligent, et Mahomet n'est pas homme à en enflammer d'autres. Au lieu de m'être utiles, ils m'entravent en tout, et exigent encore par surcroît qu'on s'accommode en tout à leurs courtes vues. Il n'y a donc rien de perdu s'ils se fâchent contre moi et s'ils m'annoncent la fin de leur direction, que j'accepterai tout de suite *utiliter*. Les choses prendront bien vite une autre tournure, quand ils ne seront plus (*P. 79*) à la tête. — Pour Epictète, c'est Philon lui-même qui a demandé qu'il devînt Aréopagite, et de Cromwell j'ai essentiellement besoin.

Tranquillisez-vous à propos du grade de Régent, que j'ai déjà esquissé une fois. Philon l'a entre les mains, et c'est d'après cette ébauche qu'il a fait son grade de Régent. Mahomet aussi l'a entre les mains depuis six mois, mais il n'en fait rien sortir, le châtre constamment et le modifie comme si plus de vingt personnes le possédaient déjà. — Je suis maintenant

en querelle avec tout le monde, mais cela non plus ne fait pas de mal : cela apporte de la vie à la *machine*, et si je veux diriger convenablement mon affaire, il m'est impossible d'applaudir à des fautes et de dissimuler. Pourtant, cela va encore bien, si on me suit ; mais où on ne le fait pas, nulle part rien ne va bien. Il se peut que j'aie parfois des caprices ; cependant la plupart du temps, je n'ai pas tort, et à un homme comme moi, qui a tout seul sur les bras tous les ennuis d'une maison, d'une fonction et de l'Ordre, on doit aussi se montrer indulgent, s'il lui arrive parfois d'aller plus loin qu'il ne devrait dans ses caprices, comme il m'est arrivé dernièrement avec vous. Ce fâcheux caractère est presque une seconde nature chez moi, parce que j'y trouve matière d'une façon constante. Compatissez donc et pensez que *quandoque bonus dormitat Homerus*. Donc redevenons de bons amis. (*P. 80*) Mais que j'aie toujours le droit de me fâcher, si les affaires ne vont pas comme il convient. *Inimicus causae, amicus personae*.

Par la lettre de Philon, j'ai vu combien vous, Messieurs, vous m'aviez recommandé près de lui. Quelle utilité pouviez-vous en espérer ? Je pensais que l'intérêt de l'Ordre exige que les chefs s'unissent à moi et ne s'en séparent pas. En effet :

1° C'est moi qui ai travaillé le plus à l'affaire ;

2° Le plan tout entier est de moi ; je dois donc savoir le mieux dans quelle mesure je peux ou non l'exécuter ;

3° J'ai encore entre les mains les plus grosses affaires ;

4° Enfin, tandis que vous tous, vous recevez de moi des mémoires, je reste pour l'Ordre, sans exagération, un homme essentiellement indispensable, par mon zèle, ma vigilance et mon activité, comme aussi par la profondeur de mes vues et par mon point de vue, et enfin par ma ponctualité, mon désintéressement et mon aptitude à agir sur les gens. Je ne crains pas d'affirmer qu'il y a peu d'hommes plus habiles que moi à cette affaire. Et s'il m'est arrivé parfois de parler de moi en termes élogieux, c'est parce que vous tous avez une petite opinion de moi et que vous parlez en ce sens. D'ailleurs nous sommes et nous restons de bons amis, et si vous vous en rapportez à moi en tout, vous constaterez que, si moi aussi je fais des fautes, j'ai l'habileté de les utiliser à notre avantage. (*P. 81*) Je ne sais rien de plus pour le moment. *Valeas cum uxore et filiola tua.*

20

Sp. C. S. d.

Que dois-je faire avec F... ? *Contraria contrariis sunt curanda.* Encore que vous regardiez sa cure comme désespérée, moi je me fais fort de parier avec vous que, dans six semaines, il sera un de nos plus fervents partisans. Je veux avec lui fournir enfin la preuve que personne ne peut aisément me résister, quand je l'entreprends sérieusement. Je veux lui faire toucher le sol et ébranler tout son système.

J'ai le soupçon que Philon travaille derrière nous et institue quelque chose d'autre, car tous ceux à qui j'ai déjà écrit, se plaignent de ne pas du tout entendre parler de lui. Soyez donc sur vos gardes avec lui : il se découvrira bientôt. Mais il lui faudra se lever plus tôt, s'il veut être mon maître.

Je vous joins une lettre d'Epictète, en vous priant de me la renvoyer bientôt. Portez-vous bien. Je suis votre

SPARTACUS.

21

(*P. 82*)

Sp. C. S. d.

J'en viens maintenant à la seconde partie de votre lettre.

Je ne puis vous envoyer des nouvelles de l'Ordre, parce qu'il ne m'en est pas encore parvenu. M. Aurèle est extrêmement satisfait du grade de Prêtre : il écrit que toute son âme y est attachée, parce que les plus sacrés de ses devoirs se trouvent là réunis ; il désire seulement que certaines expressions soient adoucies.

Je ne puis encore rien écrire au sujet de la direction de Rome, parce que je n'ai rien appris de A...

En ce moment se déroule dans l'Ordre la plus terrible crise qui puisse être. Elle a été provoquée par Mahomet : il a, en effet, excité A... contre le grade de Prêtre, en vue de faire prévaloir son opinion. A... m'a écrit une lettre furieuse, m'accusant de l'avoir trompé et lui-même d'avoir trompé son frère (qui, soit dit entre nous en passant, est plus nuisible qu'utile) ; les termes étaient répréhensibles, etc., et devaient être changés. Pour avoir la paix, je lui promis donc que les termes seraient

adoucis, mais que le reste serait maintenu. J'écrivis à Philon à cet effet. Vous trouverez ici une partie de sa réponse, que j'ai reçue aujourd'hui. (*P. 83*) Vous voyez combien j'ai à souffrir; mais je ne suis plus en état de le supporter. A propos de chaque petit grade, il se produit des agitations de cette sorte et c'est toujours Mahomet qui les provoque. Depuis plus de six mois déjà, il a ce grade entre les mains, il y apporte sans cesse des corrections, et il m'est impossible de le recevoir de lui. Je ne céderai en rien ni à Philon, ni à Mahomet: j'ai écrit expressément à ce dernier. C'est un fait, comme l'écrit Philon, qu'il a si abominablement abîmé le grade d'après sa fantaisie, qu'il l'a transformé en l'œuvre la plus misérable. Je me suis toujours tu à propos de cette agitation qui dure déjà depuis longtemps, parce que je garde pour moi tous les incidents désagréables, afin de ne pas enlever le courage à ceux qui travaillent. Mais cette fois, je suis dans la nécessité de le faire savoir aussi à d'autres.

Au sujet de l'affaire que vous savez, mes beaux-parents veulent encore faire une tentative. Je ne puis m'y opposer, mais l'affaire traîne ainsi sans nécessité et n'aboutit à la fin à aucun résultat.

Je suis votre très dévoué.

SPARTACUS.

— Gardez, autant qu'il est possible, l'affaire pour vous: en particulier n'en dites rien encore à Celse: (*P. 84*) il est trop peu capable de cacher son mécontentement, et les subordonnés pourraient alors remarquer le désordre qui existe dans la corporation.

22

Sp. C. S. d.

La feuille complémentaire vous montrera que, si je ne suis pas satisfait de Philon, je ne le suis pas sans raison: je rappelle ceci à cause de la prédiction faite à Philon à mon sujet.

L'information relative à nos Loges m'a forcé à prendre les mesures suivantes. Si j'ai à demander quelquefois de la ponctualité, c'est maintenant. J'ai l'intention d'accepter la Confédération polonaise, non pas pourtant dans les affaires de l'Ordre, mais seulement dans la Maçonnerie, afin d'instituer un système de Loges confédérées, d'en mettre à part les meilleurs sujets, d'en venir d'abord à la stricte Observance et de les détruire ensuite. Ecrivez-moi donc tout de suite à Varsovie que vous à Athènes et un plus grand nombre encore de Loges allemandes, vous êtes prêts ensemble et avec tous les vôtres à entrer dans la Confédération aux conditions suivantes:

1° En général, on n'acceptera que les trois premiers grades, et non au delà.

(*P. 85*) 2° Mais il restera d'ailleurs permis à chaque Loge d'accepter autant d'autres grades qu'elle voudra et ceux qu'elle voudra.

3° Chaque Loge restera indépendante des autres; tout au moins la Loge allemande sera indépendante de celles de Pologne.

4° Les Loges ne seront en rapport que par une correspondance mutuelle et des visites.

Si cela vient à se réaliser, nous aurons ce dont nous avons besoin. Pour le reste, laissez-moi m'en charger.

Philon a déjà reçu avis de préparer les Loges du Rhin et de la Basse-Saxe. Ne perdez aucune journée, car le temps presse ainsi que le danger; en effet la Saint-Jean approche, époque avant laquelle la Confédération doit être constituée. La Loge de Vienne pourrait aussi se joindre. Il vous faut libeller pour Varsovie le manifeste, qui aussitôt circulera parmi les Loges allemandes. La Confédération doit certainement devenir considérable. Voyez comme je cherche à utiliser les circonstances et à en tirer des avantages. Aussitôt que vous aurez reçu la réponse, envoyez-la-moi: ne perdez point de temps. Donnez à Brutus ou à Diomède les *Contenta* et veillez à l'expédition. C'est notre plus grand (*P. 86*) intérêt dans la Franc-Maçonnerie que d'y introduire de l'éclectisme; car alors nous aurons ce que nous voulons. Ne me mandez rien du tout de l'Ordre à Varsovie: tout ira bien, si l'affaire principale est instituée. Envoyez aussi à Philon la copie des documents polonais. Déjà une quantité de Loges se seraient jointes à nous, si elles n'avaient craint d'être regardées comme un rebut par les autres. *Hoc cessat tali modo*. Dans ces conditions, la Loge anglaise passe aussi à Edesse, comme il a déjà été expliqué: il n'y a donc qu'à former un corps de Loges. Vous n'avez plus besoin de m'envoyer le *Concept* à Varsovie: ainsi l'affaire pourra être le plus possible accélérée. Tâchez aussi de m'envoyer une prompte réponse.

Vous trouverez encore ci-jointe une lettre de Cromwell relative à Philon: c'est une nouvelle preuve que je ne me brouille

de propos délibéré avec les gens, et que, si votre prédiction s'accomplit, ce ne sera pas sans raison et simplement à cause de ma mauvaise humeur. *Valete*. Répondez-moi bien vite. Je suis fidèlement votre

SPARTACUS.

Ephèse, le 11 janvier 1783.

(*P. 87*)

23

Très cher Caton!

Vous devez maintenant avoir reçu toutes mes lettres. A vrai dire, elles contiennent peu de choses consolantes, et le ciel sait quelle peine j'éprouve quand il me faut écrire des lettres désagréables à des amis. Pourtant je n'ai pas d'autre moyen de me débarrasser de l'angoisse qui m'oppresse l'âme.

Je ne peux encore rien vous écrire d'agréable. Je dois vous prier de ne pas faire au moins que par votre faute la confusion où se trouve l'Ordre devienne plus grande à Athènes. Je serai beaucoup plus tranquille et je me mettrai à l'œuvre avec beaucoup plus de courage, si je peux compter sur votre ponctualité et si, dans votre Aréopage, vous revenez d'une idée malencontreuse, à savoir la rage d'étendre l'Ordre. Je vous en prie, abandonnez tous les projets qui tendent à ce but. Cet Ordre, dont le fondement doit être constitué par des gens convenables et longuement éprouvés, où une étourderie, souvent la plus petite, peut nous coûter la tête, il est impossible qu'il puisse se développer aussi vite que d'autres Sociétés. Rien n'est plus dangereux que de nouvelles *colonies*, si elles ne sont administrées par un homme sûr, extrêmement prudent et né, pour ainsi dire, dans l'Ordre. Sur ce (*P. 88*) chapitre, je m'expliquerai plus longuement une autre fois.

Par le prochain courrier, vous recevrez une dissertation de Minos, d'une vingtaine de feuilles, que vous pourrez conserver dans vos archives de l'Ordre. Lisez-la attentivement et soumettez-la à votre jugement de juriste: vous y verrez que Philon m'a nommé comme inspecteur de la Basse-Saxe un Archi-rose-croix, un fou mystique, qui de plus est en correspondance avec W... et n'a aucun dévouement. Le rapport comprend six lignes: lisez-le d'abord avec beaucoup d'attention, et ensuite appréciez-le.

Ce nouveau feu ne s'éteindra pas chez Philon, car je ne lui écrirai pas tant qu'il ne rentrera pas en lui-même.

Ce que Diomède a copié, demeure: je change seulement l'allocution du grade de Prêtre. Vous verrez que ce grade sera beaucoup mieux qu'auparavant. J'enlève tout ce qui ne convient pas, je marque et j'explique tout de meilleure façon. Philon a, en effet, abominablement gâté ce grade, et depuis, mes vues se sont développées. Même F... s'est plaint à ce sujet, ainsi qu'Epictète et tous ceux que Philon invoque en sa faveur.

(*P. 89*) La modification pour la Haute et la Basse Saxe est aussi nécessaire que pour ce pays-ci. Ce que vous ferez à Erzeroum ne m'importe pas. Il ne faut jamais avoir honte d'améliorer une chose, encore moins si par là on prend soin de toute sécurité pour nous et si des malentendus sont évités. Quoique cela aille mal aujourd'hui, on se tirera tout à fait du mauvais pas. La faute alors retombera sur moi, c'est moi que l'on accusera de la lacune. Mais cela ne m'importe nullement; dans ce cas encore, je chercherai à tirer chacun d'embarras et je prendrai toute faute à mon compte. Cependant il vous faut d'abord apprendre à me connaître et savoir ce que vous me devez.D'ailleurs je ne demande cela qu'au cas où je devrais un jour payer de ma tête l'imprévoyance de nos gens (*). Pourtant permettez-moi au moins de n'avoir pas à rougir devant les gens raisonnables, de pouvoir avouer sans honte mon crime, de ne pas m'entendre reprocher d'avoir manqué de prudence ni de m'exposer à des injures sans raison ni nécessité, et de pouvoir, par ma mort, sceller en tout honneur ma doctrine devant les hommes (*P. 90*) raisonnables. Mais je ne le pourrais à propos de l'allocution de Philon, bien que moi aussi je fusse trop en évidence dans le premier mémoire. Permettez-moi donc de le modifier, et alors je répondrai de tout sur ma tête. On pourra dire, si cela va mal, que je paye mes fautes et non celles des autres. Vous ne m'envierez pas, je l'espère, cette perspective et cette satisfaction.

J'ai écrit à Erzeroum au sujet des cahiers et de la croix de chevalier, et je n'ai rien reçu. J'ai fait l'avance de votre prérémunération sur ma propre bourse. Je vous prie d'établir toutes les semaines le compte de mes débours: je ne puis rien obtenir. Dites-moi, ai-je tort de m'irriter ? Est-ce là le grand

* Très souvent déjà Weishaupt a été amené en conscience à avouer que, à cause de ses projets impies et audacieux et de ses entreprises contre la religion et l'Etat, il devrait tomber entre les mains du gouvernement et payer de sa tête.

soin des Aréopagites ? Si l'Ordre s'engageait dans des affaires de commerce et de change et que les Aréopagites fussent aussi peu soigneux, qu'en pourrait-il advenir ? Quand on n'est pas exact à payer dans les petites choses et qu'on préfère ses aises, qu'en adviendrait-il dans les grandes ? Que puis-je exécuter de grand avec de pareilles gens ? C'est effroyable! Et alors, si je discute tout cela, je suis intraitable, insupportable ? Ce que je dois supporter, personne ne le sait que moi: alors laissez-moi garder le silence! C'est vrai que je ne puis supporter aucune faute et qu'il me faut la critiquer tout de suite: mais est-ce que le bien de l'affaire ne l'exige pas ? Mon indulgence n'entraînerait-elle pas en l'espèce (*P. 91*) un dommage évident ? Et ne suis-je pas bon avec tous du fond de mon âme aussitôt que les choses sont remises en ordre ? Je ne hais personne en particulier, mais la chose seulement, et si celle-ci est mauvaise, dois-je donc la louer et l'aimer ? Si vous croyez sincèrement qu'il y ait là quelque utilité, alors je le ferai. Il y a déjà longtemps que tout serait à bas, n'eût été mon extrême vigilance. Nous avons encore peu de personnes sûres, encore moins qui soient actives et ponctuelles, et très peu de celles que l'on appelle *persuadées*. Et la foule de toutes ces personnes peut seule éterniser une affaire. D'ailleurs tout est encore incertain: que cinq ou six hommes actifs fléchissent ou deviennent dégoûtés, tout est perdu. Et comme ces gens sont facilement découragés par les coups de tête insensés de Philon, qu'ils savent être un Supérieur. Chez les Supérieurs, les plus petites défectuosités deviennent d'horribles fautes, parce que les gens ont une haute opinion des Supérieurs d'un Institut de cette sorte. Et alors, quand ils constatent de la folie, de l'extravagance, une extrême imprudence, et qu'ils voient que l'Ordre laisse cela impuni: imaginez-vous ce qu'il en doit arriver ? Tout respect n'en doit-il pas s'effondrer ? et quand une fois il a disparu, qui peut le restaurer ? Voilà pourquoi je tempête: c'est parce que je prévois les conséquences, que vous, messieurs, vous voulez simplement attendre. Vous n'avez pas encore suffisamment réfléchi à ce que signifie (*P. 92*) un édifice qui se fonde seulement sur les mœurs et le *crédit*: ici, rien ne peut être négligé, ici rien n'est petit, car autrement tout est impossible! Oh! si vous aviez voulu vous convaincre de ce que je ressens si vivement et vous laisser introduire par l'expérience! mais il est trop tard et il n'y a plus de salut. Je constate que presque pas un seul Aréopagite ne comprend encore mon plan; vous vous attachez trop à la forme extérieure, mais presque pas un ne pénètre dans l'intérieur, jusqu'à ce qu'il y a de plus fin. J'espère cependant que cela pourra encore marcher, si l'affaire ne se gâte pas trop tôt complètement.

Vous trouverez ici de nouveau une lettre insolente de Philon: lisez-la, et voyez comme il parle haut et veut braver tout le monde. Pourtant César ni Alexandre ne l'ont pu. La lettre que vous lui avez écrite a gâté beaucoup de choses et l'a confirmé dans l'illusion que tout dépend de lui. Je voudrais bien qu'il m'en donnât la preuve; je voudrais qu'il détachât tout le monde de moi pour les attirer à lui: ainsi j'aurais la paix! Bref, je ne lui écris plus, c'est le mieux. *Optimum injuriarum remedium, si non intelligantur*. Il ne me sert à rien, car il est intraitable, et je ne peux lui adresser de bonnes paroles, car il devient alors encore plus inconsidéré et insolent. *Ergo tacebo*, d'autant plus qu'il m'a prié de ne plus lui écrire.

(*P. 93*) Récemment, j'ai de nouveau envoyé à Marius quelques feuilles à copier, avec l'espérance que vous récompenserez la confiance que je mets en vous par une confiance et une fidélité réciproques. Vous verrez que les modifications sont importantes et intéressantes. Mon premier mémoire sera à votre entière disposition, dès que j'en aurai fait l'usage nécessaire.

Une preuve des confusions qui se produisent quand, dans un corps dispersé, les affaires ne sont pas dirigées par un seul: j'ai fait compter à Bury sa rémunération à Edesse par Cromwell, et s'il vient ici, je la lui paye ici. Or j'apprends que l'envoyé de W... G... à Ratisbonne, G... recevra son argent de Munich. Que dois-je donc faire si D... a déjà ordonné le change ? Je ne sais plus ce que je dois faire, jusqu'à ce que D... vienne. C'est effroyable. Je vous cite cet exemple pour vous montrer combien l'ordre, le soin et l'unité sont nécessaires.

Si Persée est bon à quelque chose, adressez-le au professeur W... à Stuttgart et à Epictète à Heidelberg; ce dernier, à son tour, lui donnera des adresses pour Strasbourg. Mais s'il n'est pas bon à grand chose, (*P. 94*) laissez-le partir sans adresses. Portez-vous bien. Je suis votre

SPARTACUS.

Ephèse, le 28 janvier 1783.

24

Sp. C.

Je retiens l'unique copie, jusqu'à ce que vous m'en envoyiez une meilleure. La division en A, B, et C est de Mahomet, et il ne reste maintenant du grade plus rien que la consécration d'un Doyen, que vous recevrez aussi par la suite, avec le cahier original de Philon. Je désire que toutes les cérémonies, qui réellement sont bêtes et insignifiantes, soient laissées de côté, et que ce grade, en dehors des questions à résoudre préalablement, ne contienne rien de plus que l'allocution et l'enseignement scientifique. L'habit aussi est bête: combien d'argent se trouve perdu là! Je suis d'avis que les Prêtres ne doivent rien porter, sauf une petite croix rouge sur le côté gauche de l'habit, ou tout au plus un scapulaire ou un pourpoint blanc descendant, sous l'habit, jusqu'à la hanche, et sur lequel est placée la croix rouge. Le Doyen se distingue (*P. 95*) par une croix plus grosse, ou bien est seul à en porter une. C'est Philon qui introduit toutes ces folies: elles trahissent son petit esprit.

Je n'ai pas fait le grade de Régent, quoique presque tout soit de moi. Il est incomparablement moins important que le grade de Prêtre, et l'on voit ici combien peu Philon travaille dans le Système. Tandis que les grades doivent devenir plus importants à mesure qu'ils s'élèvent, avec lui ils deviennent plus mauvais. Après le grade d'*Illum. major* vient le misérable grade de Chevalier écossais, qui est entièrement de sa composition, et après celui de Prêtre un aussi misérable grade de Régent. Cependant, comme c'est un grade *dirigeant*, qui contient toute l'*Instruction provinciale*, je n'y change rien, à part quelques *maximes* bêtes et communes. Mais par dessus ce grade, j'en ai déjà composé quatre autres encore, à l'égard du plus mauvais desquels celui de Prêtre sera un jeu d'enfant. D'ailleurs je ne les communique à personne, jusqu'à ce que je voie comment l'affaire se présente et qui en est digne: pour qu'on ne m'y fasse rien corriger.

Je vous enverrai à copier le grade de Régent, sitôt que vous en aurez fini avec celui de Prêtre.

Si Philon s'adresse de nouveau à moi comme auparavant et reconnaît son tort, (*P. 96*) je redeviendrai avec lui le Vieux, mais je ne courrai après lui d'aucune façon. Je dois lui prouver qu'il ne m'est pas essentiel; que, par le fait qu'il appartient à l'Ordre, ce n'est pas moi qu'il sert, mais l'humanité; que je ne tiens rien de lui; que je ne suis devenu plus sage en rien grâce à lui, et qu'il n'a éprouvé aucun dommage du fait de ses relations et de sa correspondance avec moi. Il ne faut pas qu'on entretienne sa fatuité, qui est trop nuisible à lui comme à nous. Précisément parce qu'il veut être prié, il ne faut pas le prier; moi, tout au moins, parce qu'il a mal agi avec moi, quoique pas aussi mal pourtant que A... et Mahomet. S'il lui paraît que ce soit une bonne chose, il reviendra de lui-même, et je le recevrai à bras ouverts. Mais s'il préfère son amour-propre et sa fatuité, c'est qu'il ne mérite pas que nous nous occupions de lui davantage, parce qu'il serait alors plus mauvais qu'auparavant, si on le recherchait et si on venait à le prier. Toujours est-il que je lui donnerai le témoignage qu'il s'est acquis de grands mérites auprès des Loges en enrôlant des gens d'importance. Mais, à part cela, il m'a été de peu d'utilité: il m'a souvent gâté plus d'une chose, il m'a surtout gâté très fort l'unité de mon plan par l'intrusion de grades insignifiants. Je lui ai certainement cédé longtemps, mais maintenant il va trop loin.

(*P. 97*) De la façon dont vous écrivez, je puis permettre l'expansion à l'étranger.

Vous devez avoir reçu les rapports. Quant aux correspondances, je les retiens, parce qu'elles contiennent souvent des choses qui pourraient provoquer de l'amertume et de la haine. D'ailleurs vos archives secrètes au siège de la Loge ne me paraissent pas être un endroit convenable pour les conserver, car si une inquisition devait un jour avoir lieu, c'est là qu'on frapperait en tout premier lieu.

Je désirerais recevoir l'état du personnel de la Province, et même je devrais l'avoir déjà depuis longtemps. Dans les autres Provinces, tout est encore trop sens dessus dessous, pour qu'on puisse indiquer d'une façon précise ce qui restera et ce qui ne restera pas.

Faites-moi lire aussi quelque chose d'Hannibal. Que fait Usong ? Déjà je me le suis souvent demandé en vain.

En ce qui concerne le manifeste à l'Association des Loges, je vous prie de vous hâter, afin qu'on ne perde pas une heure sans nécessité. Epargnez et utilisez le temps, chères gens! il est précieux et ne se retrouve pas.

J'espère rétablir Epiménide. Ses lettres me prouvent que je l'ai pris par son faible et où il doit tomber. En fait, il me re-

connaît déjà de la supériorité, et c'est déjà beaucoup de gagné. Il est impossible que, de cette façon, il puisse m'échapper.

(*P. 98*) Je suis aussi d'avis, afin de s'établir bien solidement, que vous devriez proposer au Prince électeur le protectorat de l'Association des Loges éclectiques, au moyen d'une députation dont pourraient faire partie Ulysse, Apollon, ainsi que d'autres notables et Celse également (*). Au cas où il accepterait, ce serait :

1° Un coup pour les Réformistes ;
2° Vous seriez prémunis contre toutes poursuites ;
3° Personne ne craindrait plus de marcher avec vous et de vous fréquenter ouvertement.

Facite hoc et valete. Je suis votre

SPARTACUS.

Le 7 février 1783.

— Je vous prie de me retourner la feuille complémentaire de Minos. B... pourrait *sonder* le Prince électeur et Celse sonder B... Celui-ci, d'ailleurs, comme je l'entends dire, vient à nous.

(*P. 99*)

II

Lettres de la main et sous la signature de Philon

1

Catoni amantissimo S. p. d. Philo.

Etant donné la situation dans laquelle je me trouve eu égard à Spartacus, et certes sans que j'y sois pour rien, ce fut pour moi une cordiale consolation, mon fidèle et cher Frère, de recevoir de vous une lettre si amicale, si bienveillante et si encourageante. Je serais l'homme le plus ingrat, si je n'y répondais à cœur ouvert et si je ne m'épanchais complètement près de vous.

* Où Weishaupt ne serait-il pas allé dans sa présomption ! Il aurait eu jusqu'à l'audace de demander la protection de la Souveraineté locale, et s'il avait réussi à l'obtenir sous le prétexte d'une bonne cause, il aurait pu en abuser selon ses mauvaises intentions et poursuivre en sécurité ses intrigues sournoises.

Ce n'est certes pas Mahomet ni A... qui sont la cause de ma séparation d'avec Spartacus : ce sont les procédés jésuitiques de cet homme, qui si souvent nous a brouillés les uns avec les autres, afin de dominer despotiquement sur des hommes qui, s'ils ne possèdent peut-être autant d'imagination que lui, et pas autant de finesse et de ruse, ne lui cèdent nullement au moins en bonne volonté, en saine raison et en probité, et qui lui ont rendu (*P. 100*) de si essentiels services que, sans eux et sans quelques jeunes gens entraînés ensemble sans choix (qu'on songe à Tibère, à Ajax, etc.), l'Ordre qu'il a institué serait une lamentable chose. J'ai prévu longtemps d'avance qu'il voulait se jouer de moi ; mais je me suis fermement proposé aussi de lui montrer que, malgré toute ma complaisance et ma soumission exagérée, je me retirerais sans retour si on ne me traitait pas de convenable façon, afin qu'il se rendît compte ainsi qu'on ne se joue pas de tous les hommes. Voici donc ce que j'ai décidé : avec Spartacus, je ne puis pas revenir aux anciens rapports selon lesquels j'étais avec lui, mais aussi longtemps que je vivrai, je ferai dans la mesure de mes forces tout ce que je pourrai pour le bien de l'Ordre et pour ce dont vous me chargerez, vous, mes très chers amis. J'en viens maintenant à mon récit.

Lorsque Spartacus commença de correspondre avec moi au sujet de l'Ordre, il me le dépeignit comme un système complètement élaboré, profondément mûri et largement développé, et il m'excita à recruter en tous endroits des hommes adultes, distingués, déjà cultivés et instruits. Il allait de soi que non seulement ces hommes ne devaient pas être menés avec trop de précipitation, mais encore que je ne pourrais longtemps assumer seul la direction, sans préjudice pour ma santé et ma bourse. (*P. 101*) L'affaire s'étendit si vite, que j'en vins enfin à traiter 500 hommes. Alors, pour pouvoir nommer des demi-supérieurs, je demandai les instructions nécessaires, avec un mot concernant les hauts grades. Spartacus me fit d'un seul coup Aréopagite et me déclara que tous les autres grades n'étaient pas prêts. Je n'en fus pas découragé, mais je demandai instamment que l'on travaillât à un certain nombre de grades qui étaient nécessaires à la direction, je promis en attendant de retenir tous mes gens pendant deux ans. Là-dessus Spartacus m'écrivit que je pouvais agir à mon gré et admettre

autant d'Aréopagites qu'il me plairait. Mais je n'admis personne comme Aréopagite; grâce à des plaisanteries et à des détours inouïs, je retins les hommes les plus âgés et les plus sages, je mis tout en feu, je sapai la Stricte Observance, et je travaillai pour l'Ordre seize heures par jour, au détriment de mes affaires domestiques comme d'autres affaires, les unes importantes, les autres lucratives ; pour écarter tout soupçon d'intérêt, soupçon si habituel dans ces contrées, je n'acceptai d'argent de personne et je dépensai annuellement 250 florins de port; je me laissai employer à tout; j'écrivis contre les Jésuites et les Rose-Croix, qui ne m'ont jamais offensé, mais qui maintenant me poursuivent; et dans l'intervalle je m'occupai des classes inférieures. C'est alors qu'on m'envoya vers vous, mes meilleurs amis, (*P. 102*) où j'ai goûté tant d'amitié et de bonté. Là-bas, les grades jusqu'à celui de Chevalier écossais furent institués. Puis je revins et j'introduisis le tout dans mes Provinces; j'instituai des réunions et des Loges, quoique je sois toujours d'avis que, si l'on veut essentiellement répandre l'Ordre dans un pays, on fait mieux de travailler de haut en bas avec quelques hommes éprouvés, que de bas en haut avec une quantité de gens non façonnés, qui veulent tous recevoir satisfaction: mais j'obéissais. Cependant la machine devenait trop lourde pour mes épaules. Aussi je demandai l'établissement de hauts grades de direction, savoir:

a) un petit grade de Prêtre, pour la direction scientifique, et
b) un petit grade de Régent pour la direction politique.

Alors je pensai que nous pouvions toujours garder pour nous ce qu'on appelle les Grands Mystères et nous cacher derrière, tandis que nous abandonnerions tout l'édifice à d'autres mains. Nous nous rendons compte comment elles dirigent l'affaire, nous restons à l'arrière et nous élaborons, s'il est nécessaire, les Grands Mystères. Mais si les Petits Mystères sont prêts, je veux donner un Provincial à chaque Province et soumettre trois Provinciaux à un Inspecteur; ceux-ci à leur tour, selon leur Instruction, peuvent instituer des Supérieurs locaux et mettre tout en ordre. J'implorais seulement qu'on s'occupât (*P. 103*) d'une Direction Nationale capable, et pour cela A... avait à Rome une magnifique occasion: mais il n'a rien fait. C'est moi qui toujours tout seul devais tout faire, retenir mes gens par des mensonges, etc.

Cependant Spartacus commença de me presser d'instituer à Edesse une *force* appropriée de l'Ordre. Je lui représentai

qu'en cette ville les gens avaient trop peu de besoins, étaient trop paresseux, trop adonnés aux plaisirs, trop riches, trop *républicains:* cela ne servit à rien. Il me rappela si souvent l'affaire, qu'à la fin je tentai tout. Je commençai avec des séries de dix à douze personnes dont aucune n'offre de parfaites conditions. D'ailleurs le fait que ces personnes ne se trouvaient point parmi les 500 fidèles subordonnés, ainsi qu'un grand nombre d'autres petites circonstances fortuites firent qu'il commença de me tenir pour un homme médiocre et très inconsidéré. Il correspondit à mon insu avec mes subordonnés. J'ai lu des lettres de lui, où il parle de moi comme d'un novice, à des gens que j'avais acceptés. Entre autres choses, il mit alors sa confiance en Minos, qui est un homme honnête (et c'est pourquoi je l'employais) et utile, mais par ailleurs très étourdi et inconsidéré, qui agit d'une façon particulière et ne se maintiendra que peu de temps. Quand je m'aperçus de cela, je ne m'inquiétai plus de rien et je ne lui fis aucun reproche, mais j'élaborai les grades de Prêtre (*P. 104*) et de Prince selon les principes suivants.

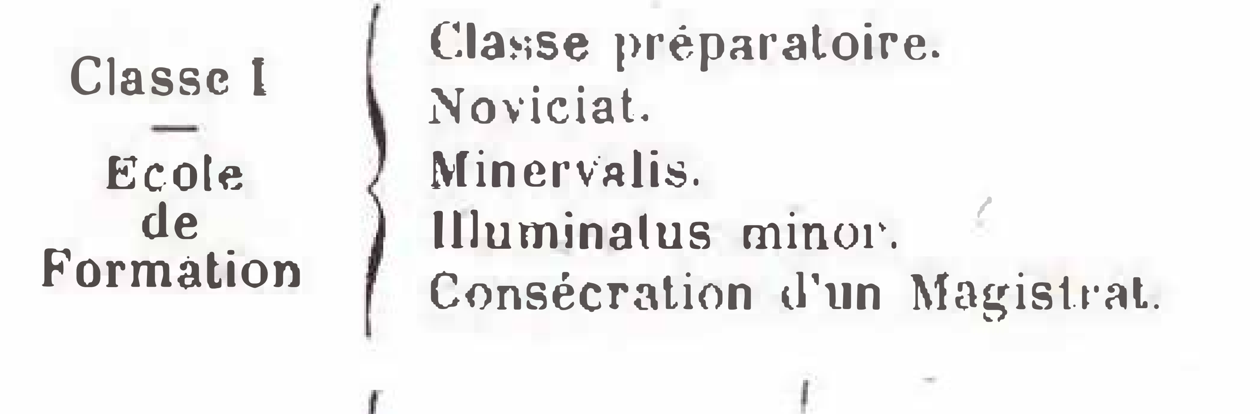
Comme c'est au petit grade de Prêtre que doit incomber la Direction *in Scientificis*, je le fondai donc sur l'Instruction de Spartacus aux Provinciaux *in Scientificis*; et comme d'autre part c'est au grade de Régent que doit revenir la Direction politique, je le fondai sur la première moitié de l'Instruction aux Provinciaux. (Je suis en train de faire copier tout cela pour vous, comme vous me l'avez commandé.) Alors on en venait aux principes qu'il fallait enseigner dans ces grades, afin de progresser dans le Système, et il me vint à l'esprit ceci: Il faut considérer les besoins de chaque époque. Or, à l'heure actuelle, la fourberie des prêtres a soulevé presque tous les hommes contre la religion chrétienne, mais en même temps elle excite le pire fanatisme, comme il est très habituel chez les hommes, qui veulent toujours s'accrocher à quelque chose. Donc pour exercer une action sur les deux classes d'hommes, et pour les réunir, il faut découvrir une explication de la religion chrétienne qui ramène à la raison le fanatique et qui pousse le libre penseur à ne pas rejeter le bon avec le mauvais, mais à en faire le secret de la Franc-Maçonnerie et à l'employer à nos fins. D'autre part, nous avons affaire aux princes. Tandis que leur *despotisme* grandit chaque jour, en même temps un esprit de liberté universelle se développe partout. Ici encore, (*P. 105*) ces deux extrêmes doivent être réunis.

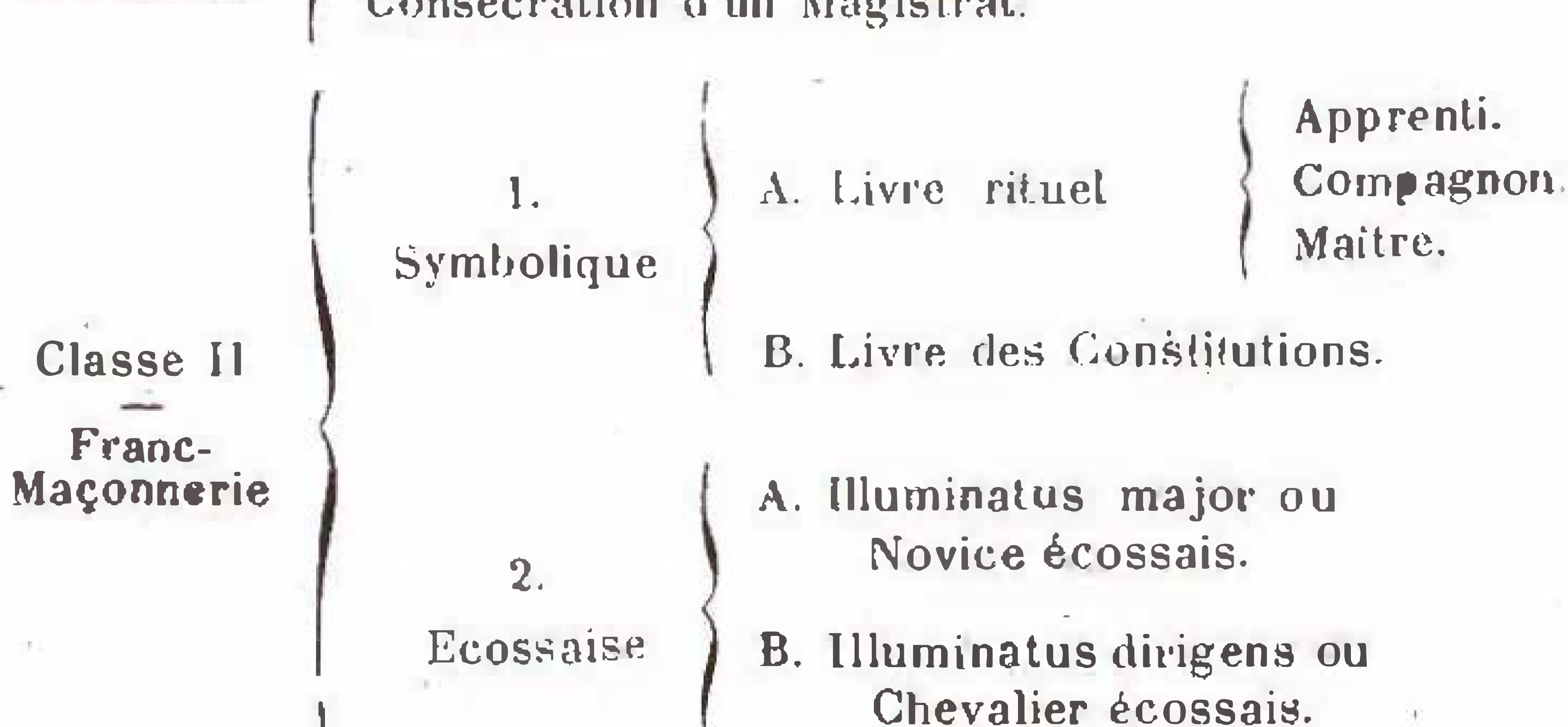
Alors nous disons: Jésus n'a institué aucune religion nouvelle; il n'a voulu que rétablir dans leurs anciens droits la religion naturelle et la raison. Aussi se proposait-il de réunir les hommes en un faisceau général, et par le développement d'une sage morale, par la culture de l'esprit et par la lutte contre tous les préjugés, de les rendre capables de se gouverner eux-mêmes. Tel était le sens secret de sa doctrine: introduire parmi les hommes, sans révolution, la liberté universelle et l'égalité. Tous les passages de la Bible s'appliquent à cela et peuvent ainsi s'interpréter, et de la sorte toute contestation cesse entre les sectes, dès que chacun trouve un sens raisonnable à la doctrine de Jésus (peu importe que ce soit vrai ou faux). Mais comme cette religion simple s'est altérée par la suite, c'est par la *disciplinam arcani* et enfin par la Franc-Maçonnerie, que ces doctrines ont pris racine parmi nous, et tous les hiéroglyphes franc-maçonniques s'expliquent de cette façon. Spartacus a rassemblé là-dessus beaucoup de bons *data*, auxquels j'ai encore ajouté, et c'est ainsi que j'ai institué les deux grades en y introduisant simplement des cérémonies empruntées aux premiers grades généraux. Maintenant, comme les gens voient que nous sommes les seuls véritables chrétiens, nous n'avons plus besoin de dire un mot contre les prêtres et les princes .(*P. 106*) Cependant je me suis encore appliqué à recevoir dans ces grades les papes et les rois, après examen préalable. (Dans les hauts Mystères, on devrait donc: *a*) révéler cette *piam fraudem; b*) chercher l'origine de tous les mensonges religieux dans tous les écrits et en montrer les rapports; *c*) raconter l'histoire de l'Ordre.)

Quand [les grades] de Prêtre et de Prince furent prêts, j'en envoyai le *concept* à Spartacus, en le priant de le communiquer à tous les Aréopagites autour de lui. (Je n'avais presque rien fait que de recueillir leurs diverses contributions, dont la plupart, voire presque toutes étaient de Spartacus.) Mais pendant longtemps je ne reçus aucune réponse; mes papiers ne me revenaient pas, et cependant il était nécessaire que mes gens fussent promus, afin de diminuer ma tâche plus qu'herculéenne. Enfin Spartacus m'écrivit que Mahomet avait sans doute plus d'une chose à rappeler, mais qu'il voulait cependant prendre soin que les grades fussent acceptés. D'ailleurs comme j'étais pressé, je pouvais conférer les grades à ma façon. C'est ce que je fis, et j'attestai par ma signature l'authenticité des Cahiers. Mes gens étaient ravis de ces chefs-d'œuvre,

comme ils les appelaient, à l'exception de deux personnes qui faisaient de légères objections contre des termes spéciaux qu'on peut facilement modifier dans chaque Province, selon les circonstances locales. (*P. 107*) C'est alors que Mahomet m'envoya, non pas quelques remarques sur ces grades, mais quelque chose de complètement transformé et mutilé. On exprimait le désir que je réclamasse mes cahiers, et comme je m'y refusai, Spartacus persista dans le projet de revoir lui-même toutes les copies, en disant aux gens que de fausses propositions y avaient été introduites, pour ainsi me donner comme un menteur. Bien que maintenant je ne cherche certes pas à commander, que j'aie résigné toutes les Provinces, que je me tienne même sous les ordres de Minos et que je lui envoie chaque mois mon Q[*uod*] L[*ibet*], il me fut cependant impossible de recevoir un pareil affront, et comme Spartacus y ajoute encore de la grossièreté, je ne vois pas du tout pourquoi je devrais me laisser traiter comme un étudiant par un professeur d'Ingolstadt. Je lui ai donc refusé toute obéissance. Mais avec vous, je me tiens à votre disposition au moindre signe, et je me chargerai volontiers encore de la direction de la Haute-Saxe et de la Hesse, jusqu'à ce que tout y soit en ordre, pour me retirer ensuite complètement, mais en vous consacrant mes forces jour et nuit. Mon cordial merci pour les témoignages touchants de votre amitié, de votre confiance. Sitôt que les grades seront recopiés, je vous les présenterai: alors vous serez juge. J'y observe l'ordre suivant:

(*P. 108*)





Classe III — Mystères	1. Petits	A. Prêtre.	
		B. Prince.	
	2. Grands	A. Mage.	(pas encore faits)
		B. Roi.	

Maintenant [je viens] au contenu de votre chère lettre. Chrysippe m'a également décrit le mauvais état des choses à Rome. Cependant, j'ai cherché à lui faire croire que beaucoup de gens importants nous appartenaient encore en secret à Rome. Mais si Spartacus continue (*P. 109*) à exciter contre moi mes gens qui ont tous une confiance aveugle en moi, la plupart se tourneront bientôt contre moi et se montreront méfiants à l'égard de l'Ordre.

Numenius n'est pas encore très utilisable. Je ne l'accepte que pour le réduire au silence au Convent. Cependant, s'il était bien dirigé, on en pourrait faire quelque chose. L'admirable Chrysippe pourrait nous être très utile; mais pour le moment je veux me réserver, afin d'agir au dehors, pour que Spartacus m'écrive en clair qu'il me tient pour un homme inconsidéré et étourdi. C'est une chance pour lui que je sois un gaillard d'honneur, autrement je pourrais, avec le secours de la Stricte Observance, ramener son Ordre au néant où il était auparavant. Mais il doit voir une fois de plus que je reste ferme dans mes principes dans le bien et dans le mal. Je voudrais qu'il vous fît lire aussi les lettres que je lui ai écrites le 1er, le 12 et aujourd'hui.

Les nouvelles qui m'ont été retournées m'ont cordialement réjoui. Parmi mes colonies, Clandiopolis (Neuwied) est la plus magnifique. Là ils agissent et dirigent, avancent et font miracle.

Quand vous aurez lu les Cahiers, vous trouverez, je crois, très sage que Spartacus fasse connaître les Inspecteurs (*P. 110*) et les Provinciaux, afin que si quelqu'un trouve quelque empêchement à des places déterminées, vous puissiez congédier d'après des renseignement certains et prendre des dispositions. Les circonstances locales sont différentes. Ce qui se laisse imprimer chez nous pourrait peut-être à peine être dit à l'oreille à Erzeroum.

Vous pouvez certainement avoir confiance en Chrysippe, quoiqu'il soit un peu religieux, mais pas superstitieux. Déjà

notre grade de Prêtre a fait de lui, sans qu'il s'en rende compte, un demi-*naturaliste*. Seulement il faut observer: 1° qu'il croyait toujours qu'il y a des membres secrets à Rome; 2° que Spartacus ne lui a pas envoyé presque en même temps un autre ordre, car je lui ai déjà fait la même proposition.

Tenez-vous sur vos gardes, je vous prie, avec les Francs-Maçons de Rome. Il se cache là bien des R...

En ce qui concerne la Pologne, c'est une affaire magnifique. J'ai envoyé à Spartacus le projet d'une Circulaire aux Loges, mais vraisemblablement il ne vous l'a pas communiqué. Aussi le fais-je en ce moment rapidement copier par une paire de mains sur des feuilles séparées. Vous me direz votre opinion et vous me le renverrez, je vous prie.

(*P. 111*) Si Spartacus ne m'avait pas traité de si indigne façon, je connaîtrais des gens distingués à Rome. J'y ai plus d'influence qu'il ne croit. J'ai fait aussi dans la Franc-Maçonnerie, des découvertes qui ne sont pas insignifiantes. Vous trouverez là-dessus de petites allusions dans le projet de Circulaire ci-joint. Je n'entends pas du tout parler de l'honorable Hannibal.

Voilà une longue lettre! J'en ai les yeux et les doigts fatigués. Portez-vous bien tous un millier de fois, tendrement aimés de votre

PHILON.

Le 20 Dimeh.

2

Mon très cher Frère.

Je viens à peine de vous envoyer une lettre, que déjà j'en recommence une autre. Cela me tient réellement au cœur.

Je n'aimerais pas que Spartacus, par la façon déraisonnable, ignoble et emportée dont il me traite, me forçât à faire une démarche qui risquerait d'être désagréable à des hommes aussi aimables que vous êtes. Pourtant je ne me sens plus guère la force de me laisser fouler aux pieds et outrager sans murmurer. Je vous en conjure donc, si mon amitié vous est chère, (*P. 112*) mettez les choses d'aplomb. Mais si vous n'êtes pas en position de le faire, laissez-moi poursuivre ma route. Je n'ai, à la vérité, d'autre intérêt que ma cordiale sympathie et mon amitié reconnaissante pour vous, car il me coûterait peu de fonder une ligue très solide contre Spartacus et de jeter à bas tout ce qu'il a fait ou peut faire. Je sens bien que quelque

chose en moi s'élève là-contre; c'est pourquoi je veux d'abord employer tous les moyens bienveillants. J'ai laissé libre cours à une déraisonnable vengeance. En effet, réfléchissez à ce qui suit.

Sur l'ordre de Spartacus, j'ai écrit contre des ex-Jésuites et des Rose-Croix; j'ai poursuivi des gens qui ne m'avaient porté nul dommage; j'ai mis le désordre dans la Stricte Observance et j'ai amené les meilleurs à nous; je leur ai donné une haute idée de la dignité de l'Ordre, de sa puissance, de son âge, de l'excellence de ses chefs, de la parfaite honorabilité de ses hauts membres, de l'importance des connaissances qu'on y possédait et de la droiture des intentions; ces gens, qui maintenant font preuve de tant d'activité en notre faveur, mais qui restent très attachés à la religiosité, craignaient qu'on n'eût l'intention de répandre le *déisme:* j'ai donc cherché à les convaincre que les Grands Chefs n'avaient rien de moins que cette intention. Cependant je fais peu à peu ce que je veux. Supposons donc:

(*P. 113*) 1. Que je veuille faire entendre aux Jésuites et aux Rose-Croix *qui* les poursuit;

2. Que je révèle, ne serait-ce qu'à quelques personnes, la petite, l'insignifiante origine de l'Ordre;

3. Que je leur prouve, par mes conceptions, que j'ai moi-même établi une partie des grades;

4. Que je leur raconte comment, après avoir fait ce que j'ai fait pour la cause, je dois me laisser maltraiter;

5. Que je leur fasse connaître le caractère jésuitique de l'homme qui peut-être nous mène tous par le nez, se sert de nous pour ses vues ambitieuses, et nous sacrifie toutes les fois que son obstination le juge à propos; ce qu'il y a peut-être à craindre d'un tel homme, et d'une telle machine derrière laquelle se peuvent encore ou pourraient encore se cacher des Jésuites;

6. Que je donne l'assurance à ceux qui cherchent des secrets qu'ils n'ont rien à en attendre;

7. Que je révèle en secret les principes de Monsieur le Général à qui la religion est chère;

(*P. 114*) 8. Que je découvre combien cette œuvre est nouvelle et sur quelles faibles bases elle repose en partie;

9. Que j'appelle l'attention des Loges sur une Association derrière laquelle se cachaient les Illuminés;

10. Que je m'allie de nouveau avec des princes et des Francs-Maçons;

11. Que je trouve ensuite un *plan* plus solide, moins égoïste, plus *clair*, qui repose tout entier sur la loyauté et la liberté; que j'y fasse entrer les meilleures têtes avec lesquelles je suis en relation; que dans toutes les régions j'institue des gens qui se fassent en secret accepter par les Illuminés, pour que je sois renseigné sur ce qui arriverait par la suite;

12. Que même en Grèce je donne des renseignements à certaines gens, et qu'ainsi je fasse connaître le fondateur et tout le reste;

13. Que je jette l'alarme à Rome par l'intermédiaire des princes, de Numenius et des Rose-Croix!

Je frémis à cette pensée. La vengeance ne me poussera jamais aussi loin, mais autant qu'il est nécessaire pour assurer ma propre réputation, si on ne me donne pas la satisfaction (*P. 115*) à laquelle j'ai droit. Précisément, je suis déjà prêt à travailler selon l'ancienne voie et même à opérer les plus grandes choses pour nous, si on me témoigne de nouveau une confiance absolument illimitée. Je connais très bien tous nos gens; je sais pourquoi chacun en particulier adhère à l'Ordre: je sais quel ressort il faut mettre en action pour amener ces gens au plus haut enthousiasme et les faire agir en même temps. Spartacus ne le sait pas, sans quoi il n'aurait pas, récemment à Göttingen, amené nos meilleurs sujets à réfléchir, en leur recommandant les écrits de Boulanger. Durant mon séjour, j'ai de nouveau remis tout d'aplomb. D'une façon générale je n'ai encore fait aucune démarche contre Spartacus: mais je me promets solennellement d'en faire, si d'ici le 26 avril je n'ai pas obtenu entière satisfaction, et alors je ne réponds de rien.

Lorsque j'entrai dans l'Ordre, on était aveuglément prévenu contre tout ce qui regardait la Stricte Observance. J'affirmai qu'elle comptait les hommes les plus distingués: Spartacus me crut et la suite a confirmé mon opinion. Nos meilleures gens à Neuwied, à Göttingen, à Mayence, à Hanovre, à Brunswick et dans le Palatinat, sont d'anciens membres de la Stricte Observance.

Maintenant Spartacus se laisse aveuglément mener par Minos, qui, en raison de sa haine privée contre une couple de gens (*P. 116*), fait de telles démarches inconsidérées que nos meilleures gens en sont surpris.

Je le dis encore une fois: qu'on me laisse les mains libres et je m'engage sur ma tête:

1° A mettre l'Ordre au courant de faits très importants;
2° A lui donner l'empire sur la Stricte Observance, ou plutôt à détruire complètement celle-ci;
3° A lui assurer une grosse influence sur le système de Zinnendorf.
4° A lui procurer la puissance temporelle et la richesse;

Et tout cela sans troubler le moins du monde notre organisation!

Spartacus me fait écrire par mon ancien subordonné qu'il connaît cette amorce! Quelle ignoble grossièreté! Est-ce que j'ai besoin d'amorces ? Et en vue de quoi ? Si je ne voulais pas agir loyalement, alors qu'on ne me contraint seulement pas à agir autrement, je prendrais notre organisation, je la présenterais tout entière aux meilleurs, je leur raconterais l'histoire de notre Ordre, je les congédierais, je trouverais encore de plus sûrs moyens de préserver l'affaire contre l'avilissement, je donnerais un autre nom à la chose, et même je ferais de notre Ordre mon école de noviciat. Et je l'avoue, (*P. 117*) j'agirai de la sorte, si la chose n'est pas promptement remise en ordre. Un Ordre qui mésuse des hommes de cette façon et les tyrannise comme Spartacus en a l'intention, courberait les pauvres hommes sous un joug plus rude que ne le font les Jésuites. C'est un devoir de le diriger, et je suis si fermement décidé à agir, que je ne veux pas laisser l'ombre d'un soupçon sur les 500 pauvres gens que j'ai acquis à l'Ordre. Je me suis laissé employer à une machine de tyrannie, mais tous savent que j'ai été trompé également et que j'ai été trompé du meilleur cœur.

Cette lettre, que je veux encore mettre dans le paquet, afin que vous la receviez encore plus tôt, ayez la bonté, mon très cher Frère, de la communiquer à Spartacus. Si je ne reçois aucune réponse satisfaisante avant le 26 avril, alors je commencerai mes campagnes: tout est prêt pour cela. Je n'ai qu'une seule ligne sans politesse, et c'est tout. Si tout va bien, alors vous et Spartacus, vous aurez, à la fin d'avril, des nouvelles de moi qui vous feront certainement plaisir, et vous convaincront de la prudence et de la loyauté de votre éternellement fidèle

PHILON.

LES FINANCIERS QUI MÈNENT LE MONDE

(Quinze fois réimprimé entre 1955 et 1979.)

Comment les puissances d'argent se sont emparées des rouages des États et mettent les Nations en coupe réglée depuis plus d'un siècle et demi.

LA HAUTE BANQUE ET LES TRUSTS

L'art et la manière de rançonner le pays et de domestiquer l'administration, en ruinant les classes moyennes, la paysannerie, avec la complicité des politiciens, des technocrates et des mass media.

L'EUROPE DES BANQUIERS

L'action des milieux économiques s'exerce au détriment des peuples d'Europe.

LE SECRET DES DIEUX

Résolument non-conformiste. Henry Coston explique ce qui nous semble inexplicable. Décrivant un phénomène international, il en montre les conséquences non seulement chez nous, mais en Europe, dans le Proche-Orient comme en Afrique, dans les pays industrialisés de l'Amérique du Nord comme dans les pays sous-développés de l'Amérique latine.

LES 200 FAMILLES AU POUVOIR

A la faveur de l'élection présidentielle, le Grand Capital — présent dans les trois camps — a investi le gouvernement. Redoutable rouleau compresseur il va laminer ces millions de petits industriels et de cadres, de boutiquiers et d'artisans, de laboureurs et d'éleveurs, de membres des professions libérales et, aussi, de petits et moyens fonctionnaires, trahis par leur presse et leurs représentants politiques ou syndicaux.

LA FRANCE A L'ENCAN

ONZE ANS DE MALHEURS

UN ÉTAT DANS L'ÉTAT : LA FRANC-MAÇONNERIE.

(La République du Grand Orient)

LA HAUTE FINANCE ET LES RÉVOLUTIONS

(Russie, Italie, Allemagne, France)

LES TECHNOCRATES ET LA SYNARCHIE

DICTIONNAIRE DES PSEUDONYMES

(Politique, Presse, Littérature, Spectacle)

DICTIONNAIRE DE LA POLITIQUE FRANÇAISE

Vous trouverez dans cet ouvrage non seulement la biographie des hommes politiques qui comptent, de la Droite la plus engagée à la Gauche la plus extrême, mais aussi des renseignements inédits, des précisions inconnues, une documentation précise sur tout ce qui touche à la politique : parlementaires, ministres, secrétaires d'État, animateurs de groupes et de journaux, etc., mais que sur les partis, les quotidiens, les revues, etc. Trois tomes parus.

ATTENTION : Aucun de ces volumes (vendus séparément) ne répète ce qu'il y a dans les autres. Chaque tome est tout à fait différent : il complète les deux autres tomes ; les notices et articles qu'il contient sont classés dans l'ordre alphabétique, de A à Z.

DICTIONNAIRE DES DYNASTIES BOURGEOISES

Ce dictionnaire répond à un besoin. Ceux qui savent l'importance que jouent,